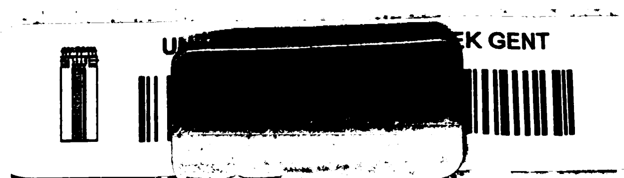



U[redacted]EK GENT

HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE
DES GUERRES DE FLANDRE,

PAR LE CARDINAL
BENTIVOGLIO,

Traduite de l'Italien par M. LOISEAU l'aîné, Chanoine de l'Eglise d'Orléans.



TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez DESAINT, Rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



HISTOIRE DES GUERRES DE FLANDRE.

LIVRE XIII.

SOMMAIRE.

Le Prince Maurice est revêtu des emplois de son père. Siège d'Anvers par le Prince de Parme. Difficultés du Siège. Prise de Tenremonde. Gand, Malines & Bruxelles sont bloquées. Projet de fermer l'Escaut par un pont. Difficultés que sa construction éprouve. Le Prince de Parme fait creuser un canal, depuis son quartier jusqu'à Gand. Le Marquis de Roubais est chargé de la construction du Pont. Les assiégés tâchent de se procurer du secours. Leur découragement. Discours de Sainte-Aldegonde, pour les rassurer. Son suc- 1584.

cès. Le pont destiné à fermer l'Escaut, est presque conduit à sa perfection Teligni est pris dans un combat naval, & le pont est achevé. Sa description. Projet des assiégés pour le détruire. Effets des machines qu'ils employent. Mort du Marquis de Roubais & du Seigneur de Billy. Le pont est rétabli. Dispositions pour l'attaque & la défense de la contre-digue. Première attaque où les ennemis sont repoussés. Le Prince de Parme renforce les troupes de la contre-digue. La contredigue est attaquée pour la seconde fois. Le combat redouble par l'arrivée des défenseurs d'Anvers. L'armée royale s'y couvre de gloire. La ville d'Anvers est réduite aux dernières extrémités. Le peuple se mutine & veut se rendre. Anvers capitule. Le Prince de Parme y fait son entrée.

Liv. XIII
An. 1584

La mort du Prince d'Orange répandit dans les Provinces une consternation extrème. Jamais la perte d'un Prince, d'un bienfaiteur, ou d'un père n'excita des regrets si amers. Les Etats, pour reparer en quelque sorte la perte

18 Août. de Guillaume, revêtirent de toutes ses dignités le Prince Maurice son fils,

quoiqu'il fût alors à peine âgé de seize ans (1). Le Comte de Buren, frère aîné de Maurice, étoit encore en Espagne; & on lui préféra ce dernier, qui étoit né d'Anne de Saxe, seconde femme du Prince d'Orange. Les Etats lui donnèrent pour Lieutenant le Comte d'Hohenloé, Général très estimé, &

Liv. XIII

An. 1584

(1) Le Prince Maurice, qui avoit environ dix-huit ans, lorsque son pere fut assassiné, succeda à ses dignités, & fut fait Gouverneur-Héréditaire de Hollande & de Zélande. Mais on ne lui confia pas toute l'autorité que le Prince d'Orange exerçoit sur toutes les Provinces de l'union. Comme les Etats avoient alors dessein de se soumettre à la domination de la France, ou de l'Angleterre, ils se contentèrent de mettre le Prince Maurice à la tête du Conseil-d'Etat, & ils chargèrent le Comte de Hohenloé, qui épousa depuis sa sœur, de lui servir de Lieutenant pendant les premières années de cette nouvelle administration. Les Etats donnèrent en même temps au Comte Guillaume de Nassau, son cousin-germain, fils du Comte Jean de Nassau, qui a formé la branche de Nassau-Diest, le Gouvernement héréditaire de la Frise & du plat-pays de Groningue. Cette dignité qui est toujours restée dans cette branche, a été réunie en 1747 à celle de Stathouder, ou Capitaine-général & Amiral-héréditaire des Provinces-Unies, dans la personne du feu Prince d'Orange, Comte de Nassau-Diest, père du Prince d'Orange, actuellement Stathouder.

le chargèrent de former Maurice à la science des armes.

Le Prince de Parme espéroit que la mort du Prince d'Orange pourroit opérer quelques mouvements dans les Provinces-Unies. Il ne doutoit pas que les Rébelles, privés de ses conseils, n'en fussent plus disposés à rentrer dans le devoir. Mais, si cet évènement produisit l'effet dont il s'étoit flatté, sur un grand nombre de particuliers, les Provinces-Unies en général en conçurent tant d'horreur, qu'elles persistèrent plus fermement que jamais dans les dispositions que le Prince d'Orange leur avoit inspirées. Le Prince de Parme s'apperçut bientôt qu'il n'avoit rien à attendre que du succès de ses armes (2). Il commandoit alors une

(2) Il y a lieu de croire que l'espoir de voir la France ou l'Angleterre prendre la défense des Provinces-Unies, les rendit intraitables, & les empêcha de répondre aux propositions du Prince de Parme. Effectivement, le Prince d'Orange leur ayant été enlevé, elles prirent le parti de se soumettre à l'une ou à l'autre de ces deux Puissances. Les Etats, avant de se déterminer, balancèrent les avantages & les inconvénients de leur domination, & préférèrent celle de France. Ils envoyèrent au Roi une nombreuse Ambassade;

armée floriſſante ; & il avoit tant d'avantages ſur ſes ennemis, qu'il pouvoit ſe promettre les triomphes les plus éclatants. Il avoit vivement deſiré depuis le ſiège de Maſtreicht, de ſe rendre maître d'Anvers ; mais il en avoit été détourné juſqu'à préſent par pluſieurs difficultés. Les circonſtances étant devenues plus favorables, il ne

Liv. XIII

An. 1584

dont le Prince d'Epinoi fut le chef, pour lui offrir la ſouveraineté de leurs Provinces. Henri III, que les troubles de ſon Royaume effrayoient vivement, & qui ſentit qu'il devoit employer tous ſes ſoins à les diſſiper, leur répondit qu'il ne pouvoit partager ſes forces, ni accepter l'offre de leur obéiſſance : mais qu'il eſpéroit que des temps plus heureux & plus calmes lui permettroient de leur donner dans la ſuite, des preuves de ſa bonne volonté. Les Ambaſſadeurs des Etats, qui arrivèrent en France au mois de Janvier 1585, y reſtèrent trois mois, & ſe retirèrent, ſans rien avoir obtenu de plus. Les récits de Strada & de de Thou ſont conformes à cet égard. Les Etats s'étoient pourtant déterminés à donner au Roi une autorité bien moins limitée que celle qu'ils avoient accordée au Duc d'Alençon. Mais ils étoient réduits à des extrémités ſi fâcheuſes, dit Grotius, qu'en demandant de reconnoître l'empire des Puiſſances voiſines, ils éprouvèrent l'humiliation d'être refuſés, *Nam eo anguſtiarum deventum erat ut vellent regnis accreſcere, nec admitterentur.*

Liv. XIII An. 1584

voulut pas différer plus long-temps cette entreprise.

Anvers, dont l'enceinte en grande partie s'étend le long de la rive droite de l'Escaut, est une fort grande & fort belle ville. Elle étoit très florissante avant la guerre par sa population, par la magnificence de ses édifices, & par la richesse de son commerce. Elle est encore une des villes les plus commerçantes du Nord; & elle doit cet avantage au fleuve qui l'arrose, & qui est très large dans cet endroit & assez profond pour y recevoir les plus grands navires. Anvers est environnée du côté de la terre par des remparts très beaux, très épais, & fortifiée par des bastions réguliers, & un bon fossé. Elle n'a le long de l'Escaut qu'un simple mur, qui fait toute sa défense dans cette partie. Le Duc d'Albe y avoit construit une excellente citadelle; mais lorsque les Flamands l'avoient eue en leur possession, ils avoient fait raser la partie des fortifications qui regardoit la ville, & n'avoient conservé que celles qui étoient tournées du côté de la campagne. Anvers fait partie du Brabant, ou pour mieux dire, est réunie à cette Province, parce qu'elle compose seule

avec son territoire une des dix-sept Provinces des Pays-Bas, sous le nom de Marquisat du saint Empire. Cette ville étoit alors en quelque sorte la capitale des Pays-Bas. Les confédérés s'y assembloient ordinairement pour traiter leurs affaires les plus importantes.

Le Prince de Parme n'ignoroit pas combien le siège de cette ville seroit difficile. Les ouvrages qui l'entouroient du côté de la terre, la rendoient très formidable. Sa situation sur la rivière, & la force de sa marine empêchoient de lui couper les secours du côté de la mer; mais ces obstacles ne lui parurent pas insurmontables. Il ne se proposa d'abord que de la bloquer. L'armée puissante qu'il commandoit, le rendoit maître de la campagne, & le mettoit à portée de couper toutes communications par terre; & il avoit dessein de fermer également le passage de l'Escaut, en construisant un pont à l'épreuve des efforts de l'eau & des vaisseaux ennemis. Il jugea à propos de commencer ses opérations par l'attaque des deux forts de Lillo & de Lietkensoech, que les ennemis avoient construits sur les bords de l'Escaut.

Liv. XIII
An. 1584

Roubais emporta d'emblée le fort de Liefkensoech (3); mais celui de Lillo, qui étoit le plus grand & le mieux fortifié, résista à tous les efforts de Mondragoné. Il l'assaillit envain avec le plus grand courage; la défense des assiégés fut si brave, ou peut-être la place se trouva si bonne, qu'il fut contraint de se retirer; & il fallut en faire le siège en règle.

En attendant, le Prince de Parme fit celui de Tenremonde, ville de Flandre, située sur le bord de l'Escaut, à peu-près à moitié chemin de Gand à

(3) Le fort de Liefkensoech tomba au pouvoir du Prince de Parme le jour même de l'assassinat du Prince d'Orange, suivant de Thou. Un stratagème singulier, qu'imaginèrent les Italiens de l'armée royale, chargés d'en faire le siège, en favorisa beaucoup le succès. Ils rassemblèrent un grand nombre de charettes chargées de foin verd, & y mirent le feu. La fumée que le vent portoit sur le fort étouffant la garnison, elle fut contrainte de se mettre un peu à l'écart. Les ennemis en profitèrent, montèrent à l'assaut, & emportèrent la place. Le Prince ne fut pas aussi heureux à Lillo. Mondragoné ne l'ayant pas attaqué aussi brusquement qu'il l'auroit pu, y laissa entrer un renfort considérable, & perdit à ce siège six semaines, & deux mille hommes.

Anvers, & qui entretient la communication de ces deux grandes villes. Elle étoit bien peuplée, & assez forte. L'armée du Roi s'en étant approchée, on commença à la battre en brèche. Bientôt on livra l'assaut, qui fut soutenu par les assiégés avec beaucoup de fermeté; mais la menace d'un second assaut les intimida; & pour éviter le saccagement, ils prirent le parti de se rendre. Ce siège ne dura qu'une semaine; mais il coûta la perte du Mestre-de-Camp Pierre de Paez, Officier Espagnol d'une grande réputation. Liv. XIII. An. 1584

Farnèse étant maître de Tenremonde, resserra le blocus de Gand. Antoine Oliviera Espagnol, Général de la cavalerie, ravageoit déja le territoire de cette ville par ses excursions, & bientôt on y ressentit une disette générale. Le Prince voulut réduire aux mêmes extrémités Bruxelles & Malines. Il se saisit des passages les plus fréquentés dans les environs de ces deux villes, s'empara de Vilvorde & de Villebroech, qui étoient les plus importants, & répandit par-tout des partis de cavalerie pour en empêcher l'approvisionnement. Elles ne tardèrent pas à suivre l'exemple de Gand,

LIV. XIII. An. 1584

qui fut forcé de se rendre avant la fin du siège d'Anvers. On réserve les détails de ces succès après qu'on aura rendu compte de cet événement fameux, dont la narration est trop intéressante pour être interrompue.

Après la prise de Tenremonde, le Prince de Parme retourna à Anvers, & vit que le siège de Lillo seroit plus difficile qu'il ne le croyoit. Comme les confédérés étoient maîtres du cours de l'Escaut, ils avoient abondamment muni ce fort, & pouvoient aisément y faire passer de nouvelles provisions. Le Prince fit alors réflexion que la prise de ce fort ne pouvoit servir au projet qu'il avoit conçu. Il étoit éloigné des bords de l'Escaut; & de ce poste il n'eût jamais été possible d'empêcher les secours de remonter la rivière. Le Prince de Parme abandonna donc le siège de Lillo, & se contenta de le masquer du côté de la terre, & de réprimer les courses de la garnison qui y étoit renfermée. Mondragoné fut chargé de ce soin pendant la durée du siège d'Anvers (4).

(4) Le Prince de Parme ne commença le siège d'Anvers qu'avec dix mille hommes d'infanterie, & dix-sept cents de cavalerie, si l'on en croit Strada.

Il falloit cependant fermer le passage de l'Escaut, si on vouloit parvenir au but qu'on se proposoit. On agita le projet de construire un pont sur cette rivière : l'entreprise parut d'abord impossible à quelques-uns. « Où trouver, disoient-ils, la quantité immense de bois qui seroit nécessaire, & comment ensuite le conduire ? On n'y réussiroit point par terre. On ne le pourroit que très difficilement par eau, attendu que les ennemis étoient maîtres du cours de la rivière auprès d'Anvers ». Ils ajoutoient qu'on ne trouveroit point d'arbres assez longs pour servir de pieux, & barrer le fleuve dans l'endroit où il est le plus profond, & où la marée augmente encore sa profondeur ordinaire. Cette seule réflexion suffisoit, selon eux, pour détourner entièrement d'un projet, qui n'étoit au fond qu'une brillante chimère. Ils ne trouvoient pas moins de difficultés à former un pont de bateaux, qu'à former un estacade. Ils observoient que l'armée royale n'avoit aucune espèce de bâtiments à sa disposition. Quand on en auroit, il faudroit les descendre au travers des vaisseaux ennemis & sous les murs

LIV. XIII An. 1584

LIV. XIII. An. 1584.

d'une ville qui avoit le plus grand intérêt à traverser leur passage. D'ailleurs, en supposant qu'on vînt à bout de fermer le fleuve par l'un ou l'autre de ces moyens, devoit-on compter sur un succès durable ? Après de longs travaux & des dépenses énormes, l'ouvrage pourroit être emporté par une infinité d'accidents. Tout les effrayoit, la violence du flux & du reflux, les efforts des navires ennemis qui pouvoient attaquer le pont des deux côtés, l'impétuosité des glaces.

Quelque spécieuses que fussent ces objections, ceux qui étoient de l'avis de construire le pont, y répondirent. « Pourquoi désespérer, dirent-ils, de » ramasser & de conduire les bois né- » cessaires à cette construction ? La » campagne nous est soumise : Nous » sommes maîtres de Tenremonde ; » nous le serons bientôt de Gand. Il » n'en faut pas davantage pour affran- » chir l'Escaut de la puissance des Ré- » belles jusqu'auprès des murs d'An- » vers. On trouvera aisément dans le » voisinage d'une si grande ville les » bois dont on aura besoin, & l'on » ne manquera pas de moyens de les » transporter ». Mais quelles étoient

leurs idées ? En élevant deux bons forts sur les deux bords de la rivière, on en assureroit la navigation. Le canon des deux forts serviroit à écarter les bâtiments ennemis. On commenceroit l'entreprise par enfoncer des pieux dans les parties les plus proches des rives ; & lorsque la profondeur de la rivière ne le permettroit plus, on y suppléeroit par des navires. Les intervalles qu'on ménageroit entr'eux serviroient à l'écoulement des glaces. Ils faisoient remarquer que c'est au milieu de leur lit que les rivières sont plus rapides & plus impétueuses ; qu'ainsi les efforts de l'Escaut se portant à son centre, ils ne causeroient que très peu de dommage, ou même n'en causeroient aucun aux deux estacades. Lorsque le pont seroit achevé, ajoutoient-ils, & construit avec toutes les précautions nécessaires pour le défendre contre les attaques qu'il pourroit essuyer, rien n'étoit moins chimérique que la confiance d'en assurer la durée, & de terminer heureusement le siège difficile & important de la ville d'Anvers.

La nécessité de fermer la rivière, pour empêcher le secours, étoit si

Liv. XIII An. 1584. palpable, que le Gouverneur, n'écoutant plus rien, ne s'occupa désormais que de son projet (5), & prit les mesures nécessaires pour l'exécuter, suivant le plan qu'on vient d'exposer. Il choisit l'emplacement du pont entre les villages d'Ordam & de Calloo, situés sur les rivages opposés de l'Escaut; le premier en Brabant, l'autre en Flandre. Le lit du fleuve y étoit moins large que par-tout ailleurs. Son cours faisoit dans cet endroit un coude plus marqué, en sorte que les bâtiments ennemis ne pourroient tomber perpendiculairement sur le pont. On mit aussitôt la main à l'œuvre. Le Prince de Parme déploya dans cette occasion toute son activité. On commença par bâtir les deux forts proposés pour assurer la navigation de l'Escaut, en face l'un de l'autre. Celui qui étoit

Septemb.

(5) Il n'y eut que Mondragoné & Capisucchi, de tous les Officiers qui composoient le Conseil-de-Guerre, qui accordèrent leur suffrage au projet du Prince de Parme de fermer l'Escaut par un pont. En effet, il sembloit si impossible d'y réussir, que tous ceux qui en eurent connoissance, amis & ennemis, & les habitants d'Anvers sur-tout, s'en moquèrent hautement.

ſitué du côté de Calloo, fut appellé le fort de Sainte-Marie ; & le ſecond, qui étoit du côté oppoſé auprès d'Ordam, le fort de Saint-Philippe. Dès qu'ils furent achevés, & après qu'on les eut bien munis d'artillerie, on travailla à la conſtruction du pont ; mais on avançoit lentement, parce qu'on n'avoit pas encore pu raſſembler tous les matériaux néceſſaires. Tenremonde, & Gand ſur-tout, furent très utiles pour l'approviſionnement de tout ce dont on avoit beſoin. Comme l'Eſcaut traverſe cette dernière ville, où pluſieurs rivières viennent ſe joindre à lui, & qu'il deſcend enſuite à Tenremonde, rien n'étoit plus commode que cette voie pour le tranſport des bois & des autres proviſions. Mais les convois des Royaliſtes rencontroient beaucoup d'obſtacles auprès d'Anvers de la part des bâtiments ennemis, & ils étoient ſouvent coulés à fond. Envain, pour favoriſer leur navigation, on ajouta aux deux forts de Sainte-Marie & de Saint-Philippe pluſieurs redoutes que l'on diſtribua le long du fleuve; on en tira peu de ſervice. La marine d'Anvers étoit ſi ſupérieure à celle du Roi, qu'elle déconcertoit tous les pro-

Liv. XIII An. 1584

jets de ses ennemis, & leur causoit ses plus grandes pertes. On trouva un moyen qu'on crut propre à remédier à cet inconvénient : on fit au dessus d'Anvers une large coupure à la digue de l'Escaut du côté de la Flandre, proche le village de Borcht. Par ce moyen, en traversant l'inondation qui s'étendoit jusqu'à Calloo, où elle rentroit dans le fleuve un peu au dessus du pont, on se proposoit de bien assurer les convois; mais cette heureuse invention n'arrêta pas les entreprises des Rébelles. Ils élevèrent eux-mêmes une redoute sur la digue auprès de la coupure, & ils embarrasserent encore plus le Prince de Parme. Il opposa à leur redoute une redoute aussi forte; mais elle produisit peu d'effet, & les navires ennemis qui croisoient dans les environs, ne cessèrent pas d'incommoder beaucoup les petites flottes des Espagnols.

Toutes ces difficultés retardoient considérablement le travail du pont. Les habitants d'Anvers triomphoient autant que Farnèse sembloit découragé. D'ailleurs, il arrivoit presque chaque jour de Hollande & de Zélande un grand nombre de bâtiments, chargés

de vivres & de toutes ſortes de munitions, qui mettoient cette ville en état de faire la plus vigoureuſe défenſe. Le fort de Lillo étoit abondamment pourvu; & Teligni, fils du brave La Noue, que ſon courage rendoit digne de ſon père, s'y étoit enfermé. Remplis d'eſpérance, les Rébelles comptoient que Farnèſe n'acheveroit jamais ſon entrepriſe, & qu'il ſeroit contraint de lever le ſiège. Mais l'induſtrie humaine vient ſouvent à bout de ſurmonter les plus puiſſants obſtacles. L'ouverture qu'on avoit faite à la digue, ne ſuffiſant pas pour aſſurer les convois des Royaliſtes, on prit enfin un autre parti, qui fut plus heureux. L'inondation cauſée par la coupure, couvroit tous les environs, depuis le village de Borcht juſqu'à Calloo. Farnèſe fit creuſer un canal large & profond, depuis l'extrémité de l'inondation juſqu'à Stechen. Il s'embouchoit dans une rivière qui paſſe à Gand, d'où ce Prince tiroit tout ce dont il avoit beſoin. Ce magnifique ouvrage fit honneur à l'Ingénieur qui le propoſa; mais il n'en fit pas moins au Prince de Parme, qui oſa l'entreprendre, & qui ſeul ne fut pas effrayé de

Octobre.

la dépense, du temps & des fatigues que coûteroit un canal long de quinze milles d'Italie (plus de six lieues). On l'appelle communément le canal de Parme, soit que ce Prince ait voulu qu'il portât son nom, soit que son armée le lui ait donné de son propre mouvement, comme un témoignage de son admiration. Il la méritoit : sans ce canal il eût été impossible de construire le pont qu'on avoit projetté, & qui força Anvers de se rendre.

Le Prince de Parme avoit établi son quartier au village de Beveren, pour être à portée de conduire les opérations du canal. Il se mêloit parmi les travailleurs. Son exemple les animoit ; il mettoit lui-même la main à l'œuvre. Rien ne lui coûtoit. L'envie de terminer son entreprise, lui rendoit supportables les plus grandes fatigues. Le Comte Pierre Ernest de Mansfeld, Lieutenant-Général de l'armée, commandoit du côté du Brabant, & étoit campé à Stabroech, un peu au dessous d'Anvers. Mondragoné s'étoit retranché presqu'au bord de la rivière, en face de Lillo, où il contenoit les ennemis. Ceux qui étoient dans ce poste, vouloient sur-tout inonder les envi-

tons pour incommoder les Royaliſtes, & porter plus facilement du ſecours à Anvers. Mais la contre-digue, qui partant du village de Couveſtein, alloit s'unir à la digue conſtruite le long de la rivière, les en empêchoit. Cette contre-digue, qui n'eſt à proprement parler, qu'une digue plus foible, formée à l'oppoſite de la grande digue, étoit longue d'une petite lieue, & on l'appelloit ordinairement la contre-digue de Couveſtein. Située au milieu d'un terrein très enfoncé, & toujours couvert d'eau, elle ſervoit de chauſſée aux payſans des environs. Elle n'avoit guère que ſept à huit pieds d'épaiſſeur, (le Cardinal Bentivoglio dit dix à douze palmes); & elle n'avoit préciſément que l'élévation néceſſaire pour l'uſage auquel elle étoit deſtinée. Les aſſiégeants qui l'occupoient, n'avoient ſongé qu'à s'en faire un rempart contre les courſes de la garniſon de Lillo, & ne ſoupçonnoient pas qu'ils euſſent autre choſe à craindre dans cet endroit. Mais quand Mondragoné vit l'eau du fleuve ſortir de ſon lit & noyer le pays d'alentour, il devina facilement que les ennemis avoient le projet d'ouvrir la contre-digue, ou

LIV. XIII An. 1584

de l'en chasser, pour s'assurer de ce passage. Ils la coupèrent, en effet, & le péril étoit pressant; mais les Royalistes, qui accoururent en diligence, les repoussèrent.

Il est certain que si les Rébelles eussent songé plutôt à s'emparer de la contre-digue, ou s'ils eussent fait des efforts plus vigoureux, jamais les Royalistes n'eussent pris Anvers; mais on étoit si persuadé en Hollande & en Zélande, & même dans la place assiégée, de l'impossibilité de construire un pont sur la rivière, qu'on négligea de conserver la possession de la contre-digue. On s'en étoit d'autant moins occupé jusqu'alors, qu'il n'étoit pas encore question de ravitailler la ville, & que les forts Espagnols, construits sur les bords de l'Escaut, n'en gênoient que très peu l'approvisionnement. Mais Farnèse instruit du danger donna ordre à Mansfeld & à Mondragoné de fortifier la contre-digue. Mansfeld commença par couvrir de bonnes lignes le village de Couvestein; & ce poste fut nommé *la Maison-forte*. Il fit ensuite élargir & hausser la contre-digue partout où le besoin sembloit l'exiger. On construisit aussi par ses ordres un petit

Liv. XIII. An. 1584

fort sur l'un des côtés, à qui on donna le nom du Seigneur de la Motte qui y commandoit, & un second du côté opposé, qui s'appella *le Fort-de-la-Palissade*, parce qu'à défaut de terre on ne l'avoit formé que d'une enceinte de gros pieux. Comme il étoit important sur-tout d'être maître du point de réunion de la contre-digue à la digue, Mondragoné y éleva un fort plus considérable que les autres, qui fut appellé *le Fort-de-la-Croix*, à cause de sa position sur un terrein qui en avoit presque la forme. Enfin, Farnèse craignant que les ennemis ne voulussent faire une coupure à la grande digue sous Lillo, parce qu'il paroissoit facile par ce moyen de causer un dommage considérable à la contre-digue, fit élever sur la digue même trois bonnes redoutes, qui formoient un triangle, & furent par cette raison appellées *le Fort-de-la-Trinité*. Tous ces ouvrages ne furent pas faits en même temps. On y pensa à mesure que la nécessité l'exigea; & on ne les réunit ici, que pour ne pas trop partager l'attention du lecteur.

Farnèse n'avoit d'ailleurs rien à craindre du côté de la campagne. Il s'étoit

Liv. XIII An. 1584

emparé des principaux passages. Il avoit établi garnison à Hochstrate, à Herentals, à Breda, à Lières, à Diest. Sa cavalerie faisoit en même temps des courses dans tous les environs. Non-seulement il vouloit affamer Anvers, mais il proposoit encore de couper ses communications avec Bruxelles & Malines, & de réduire au plutôt ces deux villes.

Après avoir pris toutes ces mesures, il ne s'agissoit plus que de fermer la rivière. Le Marquis de Roubais, qui avoit dans l'armée une autorité proportionnée à sa brillante réputation, fut chargé de veiller à la confection du pont, & on lui donna le commandement de plusieurs bâtiments armés, destinés pour en protéger les travaux. Roubais justifia ce choix. Il étoit jour & nuit en action. Il portoit son attention par-tout où il en étoit besoin; & par-tout il donnoit les preuves les plus éclatantes de sa capacité & de sa bravoure. Il mit tant d'activité dans tous les soins qu'il se donna, que le dépôt des provisions nécessaires à la construction du pont, devint bientôt assez considérable pour faire espérer de voir cet ouvrage important promptement conduit à sa perfection.

Les assiégés, effrayés par les nouveaux progrès des Espagnols, étoient en proie aux plus vives inquiétudes. Dès le commencement du siège, ils avoient envoyé en Hollande & en Zélande & dans toutes les Provinces-Unies, pour y solliciter de puissants secours. Ils en faisoient demander en même temps en France & en Angleterre. On leur donna de bonnes espérances en France; mais il étoit visible qu'elles ne seroient suivies d'aucun effet. Ce Royaume étoit plongé dans une confusion extrême. Les Catholiques n'avoient pas vu d'un bon œil l'expédition du Duc d'Alençon; & Henri III n'avoit garde de les irriter davantage en protégeant les Pays-Bas. Les promesses de la Reine d'Angleterre paroissoient devoir être plus réelles; mais cette Princesse les remplissoit avec autant de lenteur, qu'elle montroit en apparence de zèle & de sincérité. On appercevoit clairement les vues de sa politique. Elle attendoit que les confédérés réduits aux plus fâcheuses extrémités, fussent forcés de s'abandonner sans réserve à sa protection; & sous prétexte de les défendre, elle se proposoit de les assujettir à son empire.

Liv. XIII An. 1584

Anvers ne recevant donc des Royaumes de France & d'Angleterre que des paroles vaines, ou n'essuyant que des lenteurs, n'avoit guère de secours à espérer que de la Hollande & de la Zélande. C'étoient les Provinces les plus voisines, & celles dont les forces navales pouvoient troubler avec plus de succès les opérations du siège.

Elles faisoient en effet tous les efforts dont elles étoient capables; mais les travaux du pont avançoient chaque jour avec une nouvelle vivacité. Les deux forts qu'on avoit construits sur les deux bords opposés de la rivière, étoient déja en état de défense. Roubais avoit armé un grand nombre de bâtiments, & commençoit à gêner beaucoup l'approvisionnement de la ville par eau. Toutes les communications par terre étant coupées depuis long-temps, on ne tarda pas à y éprouver les effets de la disette. Anvers voyoit avec douleur la diminution, & peut-être la perte totale de son commerce, si le siège continuoit. Cette ville infortunée, qui peu d'années auparavant avoit été saccagée par le fer & par la flamme, craignoit de devenir une seconde fois la funeste victime de la

barbarie

barbarie & de l'avarice d'un soldat effréné. La populace, qui ne vivoit que du gain des travaux journaliers qu'entraînoit le commerce, souffroit beaucoup, & sa situation alloit être de jour en jour plus fâcheuse. Les Bourgeois les plus opulents ne vouloient pas exposer leurs richesses au pillage. Quoique tous en général, Protestants & Catholiques eussent en horreur la domination d'Espagne, il n'y en avoit aucun qui fût disposé à sacrifier sa fortune & sa vie pour s'y soustraire. On entendoit des murmures de la part de tous les ordres des citoyens. Leur courage étoit ébranlé; & ils déclaroient ouvertement qu'ils ne vouloient plus soutenir un siège qui devoit coûter beaucoup de sang & de travaux.

Sainte-Aldegonde étoit alors Bourgmestre d'Anvers, & présidoit en cette qualité au Gouvernement municipal. Il avoit accepté cette place, un peu avant l'assassinat du Prince d'Orange, afin d'être plus en état de seconder les vues de ce Prince, auquel il s'étoit entièrement dévoué. La mort funeste du Prince d'Orange n'avoit rien diminué de son zèle; & personne n'entroit encore avec plus de fu-

Liv. XIII
An. 1584

reur dans les paſſions qu'il avoit inſpirées aux peuples qu'il avoit ſéduits. Il réſolut donc de ranimer le courage des habitants d'Anvers, qui paroiſſoient conſternés. Il ſaiſit l'occaſion d'une Aſſemblée générale, où l'on avoit convoqué les chefs des corps-de-métiers, & tous ceux qui avoient quelque emploi dans la ville ; & il leur tint ce diſcours.

« La dignité à laquelle vos ſuffrages m'ont élevé, reſpectables citoyens, me preſcrit le devoir de vous expoſer aujourd'hui ce qu'exige le bien public dans la circonſtance critique où nous nous trouvons. Je ne ſuis point ſurpris qu'un grand nombre de nos compatriotes prévoie les ſuites funeſtes d'un ſiège, & veuille les prévenir. Quel horrible perſpective que celle d'un ſaccagement affreux, où des ſoldats avares & forcénés viendront ravager notre malheureuſe patrie, envahir nos richeſſes, traiter nos femmes & nos filles avec la dernière licence, & nous immoler à leur férocité ! Mais croyons-nous éviter ces malheurs, en nous ſoumettant aux tyrans cruels qui nous aſſiègent ? Que

» les sièges mémorables de Harlem &
» de Leyde nous servent de leçon. Liv. XIII
» Harlem, au lieu de se livrer à un
» noble désespoir, capitule, & im- An. 1584
» plore la clémence du vainqueur. Ses
» malheureux habitants en furent-ils
» moins livrés à des bourreaux infa-
» mes, & ne subirent-ils pas une mort
» honteuse sur un échafaud? Ceux de
» Leyde, au contraire, déterminés à
» s'ensevelir sous les ruines de leur
» ville, plutôt que de se rendre, sou-
» tiennent jusqu'au dernier soupir les
» plus terribles extrémités. Le succès
» le plus éclatant couronna leur fer-
» meté. Balancerons-nous entre ces
» deux exemples? Quel est le Flamand
» qui n'aime mieux affronter mille
» morts, que de se soumettre lâche-
» ment au joug Espagnol?

» La voix de la patrie crie toujours
» sur les malheurs qui la désolent de
» toutes parts. Elle est inondée du sang
» le plus pur de ses enfants. Elle rede-
» mande à ses cruels tyrans les Egmont,
» les Horn, toute cette illustre no-
» blesse qu'ils ont sacrifiée à leur am-
» bition. Le Prince d'Orange lui-même
» votre père, votre ami, le boule-
» vart de la liberté belgique, a péri

Liv. XIII. An. 1584.

» ſous leurs coups. Le premier ſcélé-
» rat qui oſa attenter à ſes jours,
» étoit Eſpagnol. La Cour d'Eſpagne,
» furieuſe d'avoir manqué ſa victime,
» ſçut trouver un autre monſtre qui
» porta enfin le coup fatal. Elle ſe fé-
» licite du crime qui nous a enlevé
» notre appui ; mais l'eſprit de ce
» Grand-Homme vit encore parmi
» nous. Il me ſemble entendre ſon om-
» bre errante dans cette auguſte Aſ-
» ſemblée, nous avertir que ſi nous
» livrons cette ville au deſpotiſme de
» l'Eſpagne, nous verrons bientôt re-
» conſtruire cette odieuſe citadelle que
» nous avons raſée ; & l'Inquiſition
» plus affermie que jamais, renouvel-
» ler ſes ténébreuſes procédures dans
» notre patrie, & y exercer un hor-
» rible empire. Bientôt Anvers deve-
» nue une colonie d'Eſpagnols, per-
» dra ſa célébrité, ſes relations, ſon
» commerce, & ne conſervera plus
» de ſon ancienne grandeur que des
» ruines, & le plus triſte ſouvenir.

» Ah ! plutôt que ce malheur nous
» arrive, braves citoyens ; nous ſau-
» rons arrêter les deſſeins de l'Eſpa-
» gnol. Nous empêcherons qu'il n'a-
» cheve le pont qu'il a oſé entrepren-

» dre, ou du moins nous trouverons
» le moyen de renverſer en peu de
» temps ce qui lui aura coûté des ſom-
» mes & des peines infinies. L'Eſcaut,
» la marée, l'hiver & ſes glaces com-
» battront pour nous. Notre génie inſ-
» piré par la néceſſité, nous fournira
» mille inventions heureuſes pour nous
» ouvrir le paſſage qu'on prétend nous
» fermer.

» La contre-digue nous offre un
» chemin ſûr. Il ſera facile de nous en
» emparer. Déja les défenſeurs de
» Lillo ont inondé en partie les cam-
» pagnes qui l'avoiſinent. Nous inon-
» derons celles qui la touchent du
» côté d'Ordam. La contre-digue ſe
» trouvant alors entre deux inonda-
» tions, & attaquée à la fois par deux
» flottes redoutables, ou ſera renver-
» ſée par la force du courant, ou tom-
» bera en notre pouvoir. De quelque
» manière que les ennemis en ſoient
» chaſſés, nous pourrons recevoir des
» ſecours, & le Prince de Parme per-
» dra bientôt tout eſpoir de réuſſir
» dans ſon entrepriſe.

» Du reſte, ne penſons pas que nous
» ſoyons abandonnés aux ſeules for-
» ces de la confédération. La France

» viendra à notre secours. L'Angleterre plus voisinee & dont nous, » avons déja éprouvé la protection, » ne nous laissera point abattre. Egalement défendu, par mer & par terre » Anvers restera libre, & triomphera » de ses ennemis.

» Je vois, braves citoyens, que » cet espoir enflamme vos cœurs. Le » cri de l'honneur, & l'amour de la » patrie se font entendre. Eh bien! » osons nous livrer à nos généreux » transports; allons ranimer l'espoir » & la confiance dans le sein de nos » familles. Que le peuple lise sur nos » visages les sentiments dont nous » sommes animés, & soit tenté de » les imiter. Qu'il prenne de nous » l'exemple d'une résolution inviolable à périr, plutôt qu'à céder, même » aux dernières extrémités. Point de » milieu pour des ames héroïques, » ou la mort, ou la liberté. »

Cette fière harangue & le trait audacieux qui la termina, firent l'impression la plus forte sur les habitants d'Anvers. Ils s'abandonnèrent sans réserve aux conseils de Sainte-Aldegonde, & lui prêtèrent un nouveau serment, qu'il exigea d'eux, d'abjurer à jamais

l'obéissance de Philippe. Il fit aussitôt publier un Edit, où il fut défendu, sous peine de mort, de prêter l'oreille à aucun accommodement qui seroit proposé par les Royalistes. On se prépara ensuite avec plus d'ardeur que jamais à la défense la plus opiniâtre; & pour la prolonger, on commença à ne plus distribuer les vivres qu'avec mesure. On forma plusieurs compagnies de Bourgeois en état de porter les armes, & sur-tout on fit les préparatifs nécessaires pour chasser les Espagnols de la contre-digue, & pour traverser la construction du pont. Outre les vaisseaux qu'on avoit armés pour empêcher ou retarder les travaux, on résolut d'employer plusieurs navires singuliers qu'on devoit remplir d'artifice, afin de ruiner les ouvrages qui auroient déja été faits. Les redoutes que Farnèse avoit fait élever sur les bords du fleuve, gênoient la croisière des navires d'Anvers. On construisit un vaisseau d'une grandeur énorme, & on le pourvut d'une forte artillerie, afin de les attaquer. Cette masse immense ressembloit en quelque sorte à un château flottant. Les habitants d'Anvers en conçurent de si heu-

Liv. XIII An. 1584

reuses espérances, qu'ils lui donnèrent ce nom fastueux, *La fin de la guerre.* Ils s'occupèrent ensuite des moyens de détruire la contre-digue, ou de s'en emparer. Quoique les Royalistes fussent maîtres de la campagne, les Rébelles ne laissèrent pas de faire sortir, & de retrancher en dehors de leurs murs un corps de troupes, afin de repousser les approches des ennemis; & de se procurer quelques munitions de bouche.

Mais si d'un côté, on n'omettoit rien pour faire une longue défense, les Espagnols poussoient avec autant d'ardeur, les opérations du siège. Le Prince de Parme avoit tenté plusieurs fois les voies de la négociation. Les assiégés avoient constamment refusé les compositions avantageuses qu'il leur avoit offertes. Désespérant désormais de les gagner, il n'en étoit que plus résolu de les réduire par la force de ses armes. Au desir de les soumettre à l'obéissance du Roi, se joignoit la noble émulation, de ne pas échouer dans son entreprise, & de se surpasser en quelque sorte lui-même en cette occasion. Déja les estacades, qui formoient les culées de chaque côté du pont, tou-

choient à leur perfection. Roubais croissant avec sa flotte dans l'Escaut, continuoit de faciliter le transport des matériaux, & couvroit les travailleurs; mais le milieu de la rivière n'étoit pas encore fermé. On avoit à la vérité, tâché d'en remplir l'intervalle, en réunissant environ une vingtaine de bâtiments qu'on avoit liés ensemble par des chaînes. Ce nombre ne suffisoit pas à beaucoup près. Les vaisseaux ennemis surmontoient aisément des obstacles aussi foibles, coupoient les chaînes, ou forçoient les bâtiments qui formoient le pont, à la faveur de la marée & du vent qui les poussoient dessus à pleines voiles. La place assiégée, recevoit ainsi de temps en temps quelque nouveau secours.

Liv. XIII
An. 1584

Les deux partis se livroient souvent des combats dans ces occasions. Roubais y eut l'avantage de faire prisonnier Teligny qui passoit en Zélande. Cette perte fut très funeste pour les confédérés. C'étoit un Capitaine également brave & prudent. On nomma pour le remplacer le Comte d'Hohenloé Officier, qui jouissoit d'une aussi grande estime, & qui de tous ceux que les Etats employoient à leur ser-

An. 1585

LIV. XIII An. 1585

vice, méritoit le plus la confiance publique. Il fit tout ce qui dépendit de lui par terre & sur l'Escaut, pour troubler les assiégeants dans leurs travaux; mais quelque chose qu'il entreprît, ils parvinrent enfin à se procurer un assez grand nombre de vaisseaux, pour fermer le fleuve au milieu de son cours, & le pont fut entièrement terminé.

25 Février.

Cet ouvrage fameux que les Royalistes craignirent long temps de ne pouvoir pas achever, mérite une description particulière, & la curiosité du Lecteur pourra être satisfaite d'en trouver ici les détails, qu'on n'a pu exposer jusqu'à présent dans une juste étendue. Pour commencer ce pont merveilleux, on avoit battu sur chacune des deux rives opposées de l'Escaut, de longues files de gros pieux que l'on prolongea autant que la profondeur du fleuve put le permettre. On les assembla transversalement, & dans toute leur longueur avec des pièces de bois très fortes & très solides. C'est ce qu'on appella les Estacades. Celle du côté de Calloo ne fut poussée que jusqu'à cent vingt pas communs environ, dans l'Escaut. Celle d'Ordam fut prolongée jusqu'à cent

cinquante pas, parce que le fleuve étoit moins profond de ce côté. On les élargit toutes les deux à leur extrémité, où elles se réunissoient au pont de bateaux. On y forma une espece de place d'armes, capable de contenir un Corps de troupes assez nombreux pour les défendre, & protéger les bâtiments qui devoient continuer le pont. Elles furent bordées d'un parapet, d'où le soldat, à l'abri des coups de l'ennemi, pouvoit l'incommoder de son feu. Les deux forts construits aux deux têtes du pont, c'est-à-dire, à l'entrée des estacades du côté de la terre, en protégeoient les deux flancs. On les avoit garnis à cet effet, d'une artillerie nombreuse. On établit aussi des batteries dans les places d'armes. On ajouta à ces précautions, celle de hérisser les estacades des deux côtés, de grosses poutres terminées en pointe & ferrées, lesquelles sailloient assez loin en dehors, & étoient soutenues à fleur d'eau, par de gros pieux qu'on avoit enfoncés dans le fleuve. On se proposoit par là, d'éloigner les navires ennemis, & d'affoiblir leur attaque. Lorsque les estacades furent achevées, on approcha les bâtiments qui étoient destinés à fer-

Liv. XIII An. 1585

mer le reste du cours de l'Escaut dans la partie la plus profonde & la plus large, qui pouvoit être d'environ quatre cent cinquante pas. On avoit choisi trente-deux grosses barques presque toutes semblables, & de la même force. On les fixa chacune dans leur emplacement par deux bonnes ancres, & elles furent liées toutes ensemble avec un grand nombre de fortes chaînes. Chaque barque étoit montée d'un canon à chacune de ses extrémités, & d'un nombre convenable de soldats & de matelots. Le pont & les estacades étoient assez larges, pour que dix hommes pussent y marcher de front, & il étoit facile de les traverser d'un bout à l'autre. On couvrit encore le pont d'une défense extérieure, afin de le mettre à l'abri de toute entreprise. On sçavoit dans l'armée royale que l'on construisoit des espèces de brûlots, avec lesquels on se proposoit d'y mettre le feu. On craignoit d'ailleurs que les vaisseaux qu'on avoit armés dans cette ville, ne vinssent l'attaquer au dessus en même temps que les navires des confédérés tenteroient de l'attaquer au dessous. Pour le garantir de ces diverses tentatives, on fit de grands

radeaux avec un grand nombre de mâts solidement attachés ensemble, qu'on mit à flot dans toute la largeur du pont, & qui opposoient à l'ennemi une sorte de rempart, ou de grand parapet. Après qu'on les eut jettés à l'eau en avant du pont dans une distance convenable, on les réunit les uns aux autres; & pour empêcher que les vaisseaux ennemis, ou la force de la marée ne les rompissent, on les amarra à de gros bâtiments qu'on avança de part & d'autre, à leur niveau. On appella ces radeaux les flottes, parce qu'ils nageoient sur la surface de la rivière.

Ainsi fut construit dans toutes ses parties, ce pont surprenant qu'on a toujours regardé comme un ouvrage digne d'admiration. Les Espagnols furent plus de six mois à l'achever. L'hiver sembla se prêter à cette entreprise. Cette saison fut modérée : il y eut très peu de glaces, & aucune marée extraordinaire. (6)

---

(6) L'estacade de Calloo avoit deux cents pieds de long, & celle d'Ordam, neuf cents. L'espace qu'elles laissoient entr'elles, étoit de douze cents cinquante pieds. Les trente-deux

Liv. XIII An. 1585 On s'efforceroit en vain, de peindre la ſurpriſe & l'épouvante des habitants d'Anvers, quand ils virent le pont achevé. L'eſpérance de le rom-

---

barques qui le fermoient, avoient ſoixante pieds de long, & douze de large, & étoient placées à vingt-deux pieds de diſtance l'une de l'autre. Chaque barque étoit montée de trente ſoldats & de quatre mariniers, & défendue par deux canons. Le nombre total des canons, diſtribué ſur les eſtacades & le pont, étoit de quatre-vingts-dix-ſept. Ce grand ouvrage qui avoit environ deux mille quatre cents pieds de long, au rapport de Strada, fut entièrement fini le 25 de Février 1585. On peut croire d'autant plus aiſément cet Hiſtorien ſur les détails du pont d'Anvers, qu'il aſſure en avoir vu les plans à Rome, où le Prince de Parme les avoit envoyés dans le temps qu'il le faiſoit conſtruire. Les Ingénieurs qui eurent la direction de cette étonnante entrepriſe, s'appelloient Jean-Baptiſte Plato, & Properce Barrochio. Ce fut ce dernier qui donna l'idée des flottes qui couvroient le pont. Le Duc de Parme leur fit préſent de ſes matériaux, après la priſe d'Anvers. On fut ſept mois à le conduire à ſa perfection. Les Hollandois croyant que la nature y oppoſoit des obſtacles invincibles, dit Grotius, négligèrent les occaſions de le détruire. Il fut aiſément achevé, parce qu'on le crut preſque impoſſible. *Dùm natura obſtare operi creditur, neglectæ à Batavis diruendi occaſiones. Ità factum eſt facillimum, quia difficillimum putabatur.*

pre à l'aide de leurs barques à feux, & de l'immense vaisseau qu'ils construisoient, les rassura, & ils ne négligèrent rien pour en hâter la construction. Ils avoient à leur service un fameux Ingénieur Italien, nommé Frédéric Giambelli natif de Mantoue. (7) Ce fut lui qui inventa ces bâtiments, que depuis on a nommés, Machines infernales, & qui les fit exécuter. Ils étoient construits avec des bois très épais, & solidement assemblés, dans le milieu desquels étoit pratiqué un foyer de mine, proportionné à leur grandeur. La mine étoit formée par une bonne maçonnerie en briques à chaux & à sable, & il n'y avoit qu'une lumière pour mettre le feu à la poudre dont on devoit la remplir. Ces bâtiments étoient chargés de blocs de pierre, de boulets de différents calibres, enfin de toutes

(7) Cet Ingénieur avoit offert ses services à la Cour de Madrid. Ayant été refusé avec mépris, il résolut de s'en venger, en se mettant au service des Etats. La menace qu'il avoit faite aux Espagnols de les forcer de s'en repentir, pensa avoir son exécution. Si ses machines eussent renversé le pont d'Anvers, il leur eût causé sans contredit les plus vifs regrets.

Liv. XIII

An. 1585

sortes de matériaux d'un grand poids ; entassés autant qu'il avoit été possible, afin que l'effet de la mine fût d'autant plus grand, que la résistance se trouveroit plus forte. Giambelli employa plus de huit mois à mettre tout en état. Le grand navire dont on a parlé, ne fut pas si promptement achevé. C'étoit un vaisseau à deux ponts très élevés. Celui de dessous étoit armé de plusieurs canons gros & petits. Celui de dessus étoit une grande place d'armes, où l'on établit un Corps de troupes assez considérable, qui du haut de ce poste, devoit faire un feu de mousqueterie très vif. Ce bâtiment énorme n'avoit que deux grands mâts égaux, placés à chacune de ses extrémités, lesquelles avoient à peu de chose près la même forme. Afin qu'il pût approcher des redoutes construites par les Royalistes sur les bords de la rivière, il étoit tout-à-fait plat, & ne s'enfonçoit pas en proportion de sa pesanteur, parce qu'il étoit porté à flot sur un grand radeau de grosses poutres, soutenues par des tonneaux vuides.

Telles étoient les ressources que les habitants d'Anvers s'étoient ménagées, pour rouvrir la navigation de l'Escaut.

Ils y avoient mis toutes leurs espérances. Les Confédérés devoient seconder leurs efforts. Un grand nombre de vaisseaux armés attendoient auprès de Lillo l'effet des Machines infernales, afin d'agir en même temps. Ils ne s'en tinrent pas même à ce projet. On se rappelle que les Confédérés avoient construit vis-à-vis de Lillo, le fort de Liefkensoech, qui avoit été emporté d'emblée, dès le commencement du siège, par le Marquis de Roubais. Les Espagnols incommodoient beaucoup de ce poste les navires ennemis, lorsqu'ils passoient à leur portée, & surtout lorsqu'ils se retiroient sous Lillo, où ils avoient coutume de mouiller. Les Hollandois réunis aux Zélandois, résolurent d'enlever ce fort à quelque prix que ce fût, & ils y réussirent. Ils commencèrent par établir une batterie de longues coulevrines, sur le bord opposé de l'Escaut. Ayant ensuite préparé les vaisseaux nécessaires, & conduit du gros canon & des troupes auprès du fort, ils l'attaquèrent si vivement, qu'après l'avoir battu en brèche pendant quelques heures, ils forcèrent ceux qui le défendoient de se rendre, en les menaçant de les passer au fil de

Liv. XIII
An. 1585

l'épée, s'ils continuoient de résister. Sur l'avis du danger, Farnèse avoit fait partir en toute diligence, un gros détachement de son armée, pour délivrer ce fort, & lui-même y marcha en personne ; mais la place avoit capitulé quand le secours arriva.

Cet échec fut suivi d'un second presqu'aussi fâcheux. Les ennemis maîtres de Liefkensoech, se portèrent sans délai au fort de St. Antoine, bâti au dedans des terres, & le prirent aussi facilement. Farnèse indigné déchargea sa colère sur les Commandants de ces forts, dont la lâcheté & la précipitation à se rendre, lui semblèrent inexcusables. Il leur fit trancher la tête sur les digues, en présence de son armée. Il fallut ensuite construire de nouveaux forts, pour contenir les garnisons de ceux de Liefkensoech, & de St. Antoine, & assurer le pont contre leurs entreprises.

Les Confédérés qui se trouvoient maîtres des deux bords du fleuve, à la faveur des conquêtes qu'ils venoient de faire, avoient rassemblé une flotte considérable, sous le canon de Lillo & de Liefkensoech. On craignit d'abord dans l'armée du Roi, qu'ils ne

vouluſſent attaquer le pont de ce côté, par des moyens qu'on ne prévoyoit pas, & faire en même temps quelque importante tentative ſur la contre-digue. Ce n'étoit point leur projet. L'événement montra que ces préparatifs n'étoient deſtinés qu'à profiter de l'effet qu'on ſe promettoit des machines infernales. On ſe flattoit que ces mines flottantes en crevant auprès du pont, le détruiroient du moins en partie, & l'eſcadre des Confédérés devoit auſſitôt s'avancer pour en agrandir les ruines, & rendre le dommage irréparable.

Liv. XIII
An. 1585

L'armée royale attendoit chaque jour l'événement dont on la menaçoit. Le Prince de Parme prévenu de ce qui alloit arriver, avoit renforcé les gardes. On vit enfin pluſieurs bâtiments qui parurent être ceux dont on redoutoit le feu, deſcendre l'Eſcaut. Chacun, dans l'impatience du ſuccès, en parloit ſuivant ſes préjugés. Les uns croyoient qu'ils ne produiroient aucun effet; les autres, que cette invention juſtifieroit les eſpérances qu'on en avoit conçues. Tous avoient la plus vive curioſité d'en voir l'épreuve. Les troupes Eſpagnoles avoient accouru de

4 Avril.

Liv. XIII

An. 1585

toutes parts, pour assister à un spectacle aussi singulier que nouveau. Elles remplissoient les estacades, bordoient les deux rivages, étoient entrées dans les forts de la tête du pont. Il n'y avoit personne qui ne desirât de toucher à la catastrophe par laquelle tant de préparatifs devoient se terminer.

On appercevoit d'abord deux grands navires, (8) que quelques autres plus petits accompagnoient. Ils suivoient le cours de la marée, & n'ayant personne à bord, ils voguoient, pour ainsi dire, abandonnés à eux-mêmes, & entraînés par le reflux. Ils flottoient à peine, qu'il se leva au dessus d'eux, un tourbillon de feu, qui après avoir brûlé

(8) Strada assure qu'il partit d'Anvers quatre grandes machines infernales. Si on l'en croit, la première coula à fond, n'ayant jetté qu'une grande flamme & un tourbillon énorme de fumée; la seconde & la troisième éclatèrent au long du rivage, sans faire aucun mal; la quatrième enfin produisit le terrible effet dont on lit ici le détail. De Thou & les Historiens Hollandois, cités dans l'Histoire métallique des Pays-Bas, ne parlent, ainsi que le Cardinal Bentivoglio, que de deux grandes machines infernales, nommées *la Fortune* & *l'Espérance*. Ce fut l'*Espérance* qui fit l'horrible fracas, dont la narration fait frémir.

quelques inſtants, parut auſſitôt s'appaiſer & s'éteindre. Les ſpectateurs en furent étonnés. On ne ſavoit ſi cet accident étoit néceſſaire au ſuccès de ces machines redoutables, ou ſi ce n'étoit qu'un artifice, pour en mieux cacher le ſecret. Quoi qu'il en ſoit, un des petits bâtiments vint à éclater tout-à-coup, lorſqu'il étoit encore éloigné du pont, & ne produiſit d'autre effet que de jetter un nuage de fumée très épais. Tous ceux qui étoient conſtruits de même, n'opérèrent rien de plus.

On n'avoit plus à craindre que les deux grands vaiſſeaux qui approchoient inſenſiblement. Le premier s'arrêta ſur la rive gauche de la rivière, & l'autre fut conduit plus heureuſement au point de réunion d'une des eſtacades & des barques qui formoient le pont. Le Prince de Parme étoit accouru pour être témoin de cet événement, juſqu'alors ſans exemple, & s'étoit avancé ſur l'eſtacade; mais on l'engagea de s'éloigner, & de ne pas s'expoſer aux périls qui pouvoient ſurvenir. Il le refuſa d'abord, mais on l'en preſſa avec des inſtances ſi vives, qu'il retourna au fort de Sainte-Marie. Il étoit temps. A peine s'étoit-il retiré, que celle de

LIV. XIII

An. 1585

ces grandes machines, qui s'étoit arrêtée au bord de l'Escaut, creva avec le fracas le plus terrible, & mit en pièces la garnison d'une redoute voisine, & plusieurs soldats qui s'étoient dispersés dans les environs.

Quelqu'épouvantable qu'en fut l'effet, celui de la seconde machine effraya encore plus, & causa un dommage considérable. Quelques Officiers d'Artillerie & de Marine de l'armée royale y étoient descendus, pour découvrir ce qu'elle receloit, & en empêcher l'effet s'il étoit possible. Ils n'y furent pas plutôt entrés, que la mine éclata. Ils furent dévorés par le feu, ainsi que tous ceux qui se trouvoient alors sur le pont & sur l'estacade. Loin d'exprimer les horribles ravages que produisit ce furieux tourbillon de feu & de flamme, on peut à peine le concevoir. L'air resta obscurci pendant long-temps. L'affreuse secousse que reçut la terre, s'étendit à plusieurs milles; l'Escaut sortit de son lit, ses vagues franchirent les rivages, avec une impétuosité incroyable. Les corps des tristes victimes qui avoient péri dans cet embrasement, ne conservèrent pas même la figure humaine. La grêle épaisse

de pierres & de toutes ſortes d'inſtruments de mort, que lança cet effroyable volcan, tombant de toutes parts, un grand nombre d'infortunés furent tués, ou bleſſés, ou maltraités, de la manière la plus cruelle. Les Royaliſtes y perdirent cinq cents hommes qui furent tués. Beaucoup davantage furent eſtropiés, ou reçurent les plus dangereuſes bleſſures (9).

La mort du Marquis de Roubais mit le comble au deuil de cette fatale journée. Il fut tué dans l'exercice des fonctions de ſa charge, lorſqu'il ſe portoit par-tout où le beſoin ſembloit l'appeller. L'armée entière donna des larmes à la perte de ce Seigneur. Le Prince qui l'eſtimoit & qui l'aimoit avec une tendreſſe particulière, en fut encore plus touché. Gaſpard de Ro-

(9) Le Duc de Parme lui-même courut un grand péril dans cette fatale occaſion. Un très gros morceau de bois lancé ou détaché par la violence de l'exploſion de la machine, l'atteignit à la tête & aux épaules, à l'entrée du fort de Sainte-Marie, & le renverſa par terre, ſans lui faire d'autre mal plus conſidérable. Le fils du Duc de Sermonette, de la Maiſon Cajetan, qui l'accompagnoit, fut bleſſé à la tête, à ſes côtés.

bles, Seigneur de Billy Espagnol, Capitaine aussi brave qu'expérimenté, & que l'on a vu dans le cours de cette histoire, donna les preuves les moins équivoques de ces heureuses qualités, périt aussi dans ce funeste événement. Plusieurs autres Officiers de moindre qualité, y perdirent la vie, & il n'y eut aucune des nations qui composent l'armée royale, qui ne partageât le malheur de cet horrible désastre.

Cependant, lorsque la confusion qu'avoit causé un événement si extraordinaire, fut dissipée, on vit que le dommage que le pont avoit reçu, n'étoit pas aussi considérable qu'on l'avoit craint, & qu'il étoit facile de le réparer. C'étoit à la pointe de l'estacade, auprès de laquelle une des deux grandes machines infernales avoit éclaté, que le désordre étoit le plus grand. La flotte avoit beaucoup souffert dans cette partie. Tout étoit perdu, peut-être, si aussitôt après l'effet des machines, les ennemis eussent attaqué le pont, avec les bâtiments qu'ils avoient armés dans ce dessein, & qui mouilloient sous le fort de Lillo, Farnèse qui le craignit beaucoup, fit préparer en toute diligence l'artillerie des Forts qu'il

qu'il avoit placés sur le bord de la rivière. Mais les Confédérés se tinrent tranquilles. On soupçonna qu'ayant attendu vainement que le vent les aidât à surmonter le reflux, ils ne purent par cette raison, employer les forces qu'ils avoient préparées pour seconder les efforts des habitants d'Anvers (10). Le péril étant passé, Alexandre fit rétablir le pont dans son premier état. Il supprima la flotte qui le couvroit du côté des assiégés, afin que s'ils avoient encore quelques autres machines à faire jouer, on pût aisément les faire passer entre les bâtiments qui formoient le pont, & les renvoyer au dessous. L'autre flotte qui dans la partie d'en bas, servoit d'un rempart avancé au pont, fut disposée de manière qu'elle pût également s'ouvrir pour le même effet.

On s'étoit attendu à Anvers, que

(10) Les Historiens Hollandois & Strada ajoutent que ceux qui commandoient le secours qui attendoit à Lillo l'effet des machines infernales, n'eurent aucune connoissance de celui qu'elles avoient produit, & que la bonne contenance des assiégeants leur en imposa au point de leur faire croire que le pont n'avoit point souffert de dommage.

Liv. XIII
An. 1585

les machines infernales feroient un plus grand effet ; mais quand on vit le peu d'avantage qu'on en avoit tiré, & que le pont subsistoit encore, le trouble & le découragement s'y répandirent. Sainte Aldegonde & ses partisans, tâchèrent de rassurer les habitans, & de leur persuader que les autres machines qu'on préparoit, réussiroient mieux ; que le navire énorme qu'on avoit appellé la fin de la guerre, (11) & qui étoit presqu'achevé, justifieroit son nom ; que les Royalistes ne pourroient résister à la double attaque qu'on se proposoit de faire à la contre-digue, & que les succès qu'on avoit droit de s'en promettre, suffiroient seuls pour délivrer la ville, quand même on ne viendroit pas à bout de rompre le pont. Ces promesses rendirent l'espoir aux habitants. Il ne fut plus question que de les remplir, & d'essayer des ressources, qui sembloient rester à la ville assiégée. On commença par mettre en œuvre le grand vaisseau. Lorsque ce

(11) De Thou assure que cette lourde machine fut construite contre l'avis du Conseil d'Anvers, qui prévit qu'on ne pourroit la manœuvrer, & qu'elle feroit inutile.

vaste château flottant descendit l'Escaut, les deux partis le voyoient avancer avec une impatience inexprimable. Les bourgeois d'Anvers en espéroient les plus grands avantages. Les Royalistes, curieux du spectacle d'une si grande machine, auroient déja voulu savoir, ce qu'elle opéreroit. Déja ce navire étrange s'étoit approché d'une des redoutes construites sur le bord de la rivière, du côté du Brabant. Ceux qui le montoient, commencèrent à faire un feu terrible. Ils étoient plus de mille qui soutenoient l'effet du canon par celui de la mousqueterie, & qui descendirent à terre, pour attaquer la redoute de plus près. Mais leur projet ne put pas réussir. Le fort fut très peu endommagé par leurs batteries, & ils livrèrent à la garnison des assauts inutiles. Au contraire, leur énorme vaisseau fut si fracassé par l'artillerie de la redoute, qu'on eut bien de la peine à le réparer, & à le mettre en état d'être employé de nouveau.

Cette seconde tentative ayant encore été infructueuse, les habitants d'Anvers qui s'étoient concertés avec les Confédérés rassemblés sous Lillo, résolurent de ne pas différer plus long

Liv. XIII
An. 1585

temps l'entreprise qu'ils avoient projettée, sur la contre-digue. Ils inondèrent de toutes parts le terrein qui l'environne, en coupant des deux côtés à leur proximité, la principale digue du fleuve. Ils devoient s'avancer à la faveur de l'inondation jusqu'au pied de la contre-digue, & former en même-temps deux attaques. Suivant ce plan, la contre-digue se trouvoit isolée entre deux vastes inondations, & ses défenseurs entre deux feux. Il y avoit toutefois un obstacle bien considérable à surmonter ; la marée ne pouvoit pas servir également les uns & les autres ; & pour combiner leurs opérations, il falloit qu'ils prissent un temps moyen.

Farnèse qui soupçonnoit depuis long temps leur projet, avoit pris toutes ses mesures pour le faire échouer. On a déja vu, que la contre-digue étoit défendue par quatre forts, celui de la Croix, placé au point de réunion de la contre-digue à la digue, où commandoit Mondragoné, deux autres bâtis au milieu de la contre-digue, à quelque distance l'un de l'autre, savoir celui de la Palissade, & celui de la Motte, enfin le fort de Couvestein ;

ſitué à l'entrée de la contre-digue auprès du village de ce nom, où le Comte de Mansfeld avoit ſon quartier. On avoit ajouté à ces défenſes, une forte paliſſade de grands pieux, qui bordoit chaque flanc de la contre-digue dans toute ſa longueur, & qui ſortant au deſſus du niveau de l'inondation, formoit un nouvel obſtacle à l'approche des navires ennemis. On eſpere que le Lecteur pardonnera cette répétition, qui a ſemblé néceſſaire, pour rendre plus intelligibles les détails de l'attaque de la contre-digue, dont la deſtruction fondoit les eſpérances les plus ſolides des aſſiégés. Farnèſe fit renforcer partout les gardes, & pour piquer l'émulation des ſoldats qu'il deſtinoit à défendre ces poſtes, il les choiſit indiſtinctement parmi les Eſpagnols, les Italiens & les Wallons. Les Eſpagnols ſe trouvèrent néanmoins en plus grand nombre ſous les ordres de Mondragoné, ainſi que les Italiens, qui furent commandés par le Comte de Mansfeld, & plus particulièrement par Camille del Monté, que Farnèſe en chargea ſpécialement. Cet Officier venoit de quitter ſon Régiment, pour paſſer à d'autres emplois plus importants dans l'ar-

Liv. XIII

mée, & jouissoit de la plus grande estime.

An. 1585
7 Mai.

Ces dispositions étoient à peine faites, lorsque les ennemis s'avancèrent sous les ordres du Comte d'Hohenloé, & entrèrent avec trente navires dans l'inondation. Ils étoient bien armés, munis d'une nombreuse artillerie, & pourvus de tous les outils nécessaires pour couper la contre-digue. Le Comte se porta aussitôt au fort de la palissade, où l'inondation étoit plus profonde, & la contre-digue plus étroite. Les ennemis qui savoient que c'étoit l'endroit foible de la contre-digne s'en approchèrent, & le battirent en ruine avec leur canon. La palissade fut bientôt ouverte, & sur le champ ils descendirent pour y donner l'assaut. Etant montés sur la contre-digue, ils firent les plus grands efforts pour en chasser les Espagnols; mais ceux-ci combattirent avec tant de bravoure, qu'ils s'y maintinrent. L'attaque ne fut pas longue. Hohenloé qui ne voyoit point arriver les navires d'Anvers, se retira promptement après avoir perdu trois cents hommes. Cette affaire coûta peu aux Espagnols, & ils n'y perdirent de gens de distinction que le Capitaine Simon Padiglia Espagnol.

On ne ſait ſi ce fut la marée ou quelqu'autre obſtacle, qui empêcha les habitans d'Anvers d'envoyer leurs vaiſſeaux pour ſeconder Hohenloé. Quoi qu'il en ſoit, Farnèſe voyant par l'attaque des Confédérés, que leur but étoit d'ouvrir le paſſage de la contre-digue, en viſitoit chaque jour les forts, & y faiſoit ajouter de nouvelles défenſes. Les troupes qui étoient aux ordres de Mansfeld, furent renforcées d'un nouveau Corps d'Eſpagnols & d'Italiens, qui furent cantonnés dans les villages de Stabroech & de Couveſtein. Mondragoné avoit du moins autant beſoin de ſecours; mais le fort de la Croix, où il avoit ſon quartier, étoit ſi étroit, qu'il ne pouvoit contenir une plus forte garniſon, que celle qu'on y avoit déja miſe.

Toutefois les efforts des ennemis ſe ſuccédoient ſans relâche. Après avoir échoué à l'attaque de la contre-digue, ils voulurent à diverſes repriſes, détruire le pont par le moyen des machines infernales; mais l'armée royale avoit trouvé le moyen de les rendre inutiles. Quelques bateaux ſe hâtoient d'aller à la rencontre des barques. On éteignoit le ſauciſſon qui portoit le

Liv. XIII. An. 1585.

feu ; & lorsqu'on ne pouvoit le découvrir, on attiroit ces machines avec de longues cordes aux endroits du rivage où elles pouvoient causer le moins de tort.

Ainsi, ces inventions dont on s'étoit promis tant de succès, devinrent inutiles. On en imagina d'autres, dont on espéroit tirer plus d'avantage. Comme la flotte de l'armée royale ne couvroit plus le pont du côté des assiégés, on jugea qu'il seroit aisé de l'attaquer dans cette partie en abandonnant sur l'Escaut, un grand nombre de vaisseaux, qui poussés avec impétuosité par le vent & la marée, viendroient se heurter contre le pont, & pourroient le renverser. Dans le cas où il auroit résisté à leur choc, on devoit les soutenir de quelques barques à feu, dont les ravages acheveroient de l'ébranler, ou d'y causer un désordre irréparable. A peine ce projet fut-il conçu, qu'il fut exécuté. On amarra fortement ensemble quinze vaisseaux. On les abandonna à la force de la marée & du vent, après avoir pris la précaution de les armer en avant de grosses barres de fer tranchantes, afin qu'à l'aide de cette singulière espèce de haches, ils pussent

facilement couper les cables, ou rompre les chaînes qui assujettissoient les barques du pont, les unes aux autres. On les fit suivre immédiatement de quatre machines infernales; mais il étoit difficile que ces bâtimens qui n'avoient à bord, ni matelots pour les gouverner, ni soldats pour les défendre, pussent remplir l'objet de leur destination. Les quinze navires heurtèrent à la vérité le pont avec assez de force; mais ils y causèrent très peu de dommage. On en fit passer plusieurs dans les intervalles qu'on avoit ménagés, & les Royalistes s'emparèrent des autres sans aucune difficulté. Les machines infernales ne réussirent pas mieux. Il y en eut deux où on parvint à couper la communication du feu. Une troisième creva, après qu'on l'eût rangée dans un endroit où elle ne pouvoit pas nuire, & la dernière ayant traversé le pont, n'éclata que beaucoup au dessous. Malgré l'inutilité de ces vastes pots-à-feu, les ennemis ne laissèrent pas d'en envoyer d'Anvers, autant qu'ils le purent, & en firent monter quelques-uns de Lillo, mais toujours avec aussi peu de fruit. Ce furent les dernières tentatives des Confédérés

LIV. XIII
An. 1585.

20 Mai.

sur l'Escaut. On les a rassemblées toutes ici, pour épargner au lecteur l'ennuyeuse répétition d'événements toujours les mêmes, ou qui différoient très peu dans leurs circonstances.

Il ne reste plus qu'à raconter le dernier effort que firent les assiégés, & ceux qui avoient embrassé leur défense pour s'emparer de la contre-digue. Cet effort puissant fut aussi le dernier événement de ce siège. La fortune sembla balancer pendant quelques heures entre les deux partis; mais les assiégeants remportèrent enfin la victoire, & enlevèrent aux assiégés l'espérance de résister plus long-temps.

Les Confédérés & les habitans d'Anvers, après s'être concertés de nouveau, avoient préparé deux fortes escadres, dans le dessein de s'avancer en même-temps des deux côtés de la contre-digue, & de tenter l'impossible pour s'en rendre maîtres. Ils avoient même résolu d'employer dans cette occasion, le grand vaisseau appellé la fin de la guerre, qu'on avoit fait entrer dans l'inondation d'Ordam, afin de le réparer. Mais cette lourde masse succombant sous son propre poids s'étoit engravée, & ne pouvoit plus servir. Les

deux escadres partirent le même jour comme on en étoit convenu. Celle de Liv. XIII Lillo parut la première de grand matin. Elle étoit composée de plus de An. 1585 cent bâtiments montés d'un grand nombre de soldats, bien pourvus d'artillerie, de sacs à laine, & de tout ce qui pouvoit être utile pour s'établir sur la contre-digue, ou pour s'assurer des coupures qu'on espéroit y faire. Ils ne se portèrent pas comme à la première attaque sur la partie la plus étroite de la contre-digue, mais sur la plus large, afin de s'y retrancher plus facilement. Ils abordèrent donc auprès du fort de la Motte, ou de St. George qui étoit le plus proche de celui de Couvestein. Les Royalistes reçurent l'ennemi avec intrépidité; & sur-le-champ, on vit commencer une action terrible. Les Confédérés, animés par l'avantage de combattre sous le feu de l'artillerie de leurs vaisseaux qui étoit très violent, s'efforcèrent de grimper sur la contre-digue, les Espagnols soutenus par le canon de leurs forts, qui tiroit avec la même fureur, n'épargnèrent rien pour les repousser.

26 Mai.

L'escadre d'Anvers arriva sur ces entrefaites. Elle étoit aussi forte, & aussi

bien pourvue de toutes sortes de munitions, que celle de Lillo. Le combat redouble alors avec une nouvelle intrépidité. Les assiégés & leurs Confédérés, firent de si vigoureux efforts, qu'ils parvinrent à monter des deux côtés sur la contre-digue en plusieurs endroits. La mêlée devient alors plus meurtrière, par-tout où le terrein resserré force les combattants de se joindre corps à corps. Ils ne se portent aucun coup sans se blesser. Ils ne se font aucune blessure, qui ne soit mortelle. Cependant les plus grands efforts se faisoient toujours à l'attaque qu'on avoit entamée la première. Enfin, les Rébelles commencèrent à ouvrir la contredigue de divers côtés; mais s'il étoit difficile de faire des coupures, il étoit bien plus difficile d'empêcher qu'on ne les bouchât. Quoi qu'il en coûtât, les ennemis n'épargnèrent rien pour s'y maintenir. Ils se retranchoient sur leurs bords avec des sacs à laine, des sacs à terre, & tout ce qu'on pouvoit employer de matériaux de toute espèce. Leur courage bravoit toutes les fatigues & tous les dangers. Hohenloé & Sainte Aldegonde les partageoient avec eux. L'un & l'autre les

Liv. XIII

An. 1585

animoient de la voix, du geſte & de l'exemple. Ils engageoient, ils preſſoient, ils mettoient la main à l'œuvre. « Voilà la dernière épreuve que vous » avez à ſubir, s'écrioient-ils. C'eſt le » dernier péril que vous avez à ſur» monter, camarades, le paſſage eſt » aſſuré, Anvers eſt libre, & ſa déli» vrance vous couvre de gloire, & » procure des avantages ineſtimables » à la confédération. Vos femmes, » vos enfants, vos frères, tout ce qui » vous reſte de plus cher au ſein de la » patrie, tous ont les yeux ſur vous. » C'eſt du ſuccès de ce combat, que » dépend leur ſalut. Il faut vaincre ou » mourir ». Enflammés par cette vive exhortation, les ennemis volèrent partout où le devoir & le deſir de vaincre les appelloient. Les Royaliſtes ſe défendirent avec le même courage. La perte étoit grande des deux côtés. Le carnage étoit égal, & la fortune partageant ſes faveurs entre les deux partis, on y flottoit également entre l'eſpérance & la crainte.

On ſe battoit avec d'autant plus d'acharnement, que Mondragone ne ceſſoit de renforcer les Royaliſtes par des

troupes fraîches. Lui-même courbé sous le poids des ans, & couvert des blessures qu'il avoit reçues dans une guerre, où il s'étoit livré tant de combats sanglants, il se présentoit intrépidement au péril. Mansfeld quoiqu'encore plus âgé & plus consumé des fatigues du service, se montroit avec le même courage. Ce Seigneur qui commandoit à Couvestein, poste situé à la tête de la contre-digue, avoit élevé un grand cavalier, pour défendre le fort de St. George, & celui de la palissade, qui étoit un peu plus loin. Cet ouvrage qui enfiloit la contre-digue, fût très utile. Les Espagnols unis aux Italiens, qui avoient leurs quartiers dans cette partie, s'avancèrent sous la protection de son artillerie, & tombèrent avec furie sur les assaillants, qu'ils mirent un peu en désordre. Déja dans la première chaleur de l'attaque, Camille del Monté s'étoit signalé par les plus grandes marques de valeur. Quoique Cerboné del Monté un de ses parents, quatre autres Capitaines & une foule d'Officiers & de Soldats, fussent tombés à ses côtés, il n'en avoit pas soutenu moins hardiment l'impétuosité.

Le Marquis Hippolite Bentivoglio, mon frère, combattit sous ses yeux avec un courage égal. Les Colonels Jean d'Aquila & Camille Capisucchi les secondèrent avec une nouvelle ardeur; & bientôt le fort de Saint-George, qu'on avoit craint de perdre, fut mis en sûreté.

Celui de la Palissade étoit dans un danger plus pressant. Il étoit plus foible; il étoit enfermé entre les coupures que les ennemis avoient faites à la contre-digue, & foudroyé de toutes parts par le feu du canon & de la mousqueterie de leurs vaisseaux. Ses défenseurs continuoient de faire une vigoureuse résistance. Mais les assaillants dont l'avantage sembloit décidé, comptoient déja sur la victoire, quand Farnèse accourut en personne sur la contre-digue. Le bruit du canon qui se fit entendre à son quartier de Beveren, où il s'étoit retiré la veille, après avoir visité les forts avec son exactitude ordinaire, l'avoit averti de l'attaque. Il part aussitôt; & animé par les avis qu'il reçoit en route du péril que couroient ses troupes, & de la situation critique du fort de la

Liv. XIII An. 1585

Palissade, il arrive, suivi d'un grand nombre de Seigneurs & de vaillants Officiers, & se précipite avec eux au plus fort de la mêlée. Appercevant le désordre des siens, il leur crie, transporté de colère : « Soldats, qu'est » devenue votre intrépidité ordinaire? » Avez-vous jamais fui sous mes dra- » peaux? Céderez-vous à des enne- » mis si souvent vaincus, & ne triom- » phons-nous pas d'Anvers, si après » leur avoir fermé le passage de l'Es- » caut, nous restons maîtres de la » contre-digue? Courage, braves » compagnons, il faut vaincre, ou » mourir. Suivez-moi; repoussons l'en- » nemi, & comptez sur des récom- » penses proportionnées à vos suc- » cès. » Aussitôt, armé de son épée, la rondache au bras, le Prince fait des prodiges de bravoure. Son exemple enflamme ceux qui l'environnent. Ils affrontent mille morts pour défendre ses jours. Ceux qui sembloient mollir, reprennent courage; & lorsqu'ils remarquèrent sur-tout, que la marée commençant à se retirer, les vaisseaux des ennemis seroient bientôt forcés de s'éloigner, ils soutiennent le combat avec

plus d'intrépidité qu'auparavant ; mais cette même raison engageoit les Confédérés à faire les derniers efforts. Déja ils s'étoient crus si sûrs de la victoire, qu'Hohenloé & Sainte-Aldegonde en avoient porté la nouvelle à Anvers, & avoient rempli cette ville de la plus grande joie (12). Le carnage recommença donc avec une nouvelle fureur sur la contre-digue, & sur-tout auprès du fort de la palissade. Il dura fort long-temps, & l'événement en parut douteux ; néanmoins on voyoit les ennemis se décourager sensiblement, à mesure que la marée baissoit, & les Soldats du Roi triompher au contraire de cette heureuse circonstance. Enfin, les Confédérés cédèrent, & plusieurs de leurs vaisseaux étant restés à sec sur les deux côtés de la contre-digue, un

(12) Ils avoient lieu d'espérer un succès complet. Les assaillants avoient déja repoussé une fois le Prince de Parme, & deux fois les Italiens & les Espagnols, qui avoient marché du fort de Couvestein à la défense de celui de la Palissade. La contre-digue qui fut le théatre de ce sanglant combat, n'avoit que dix-sept pieds de large, & avoit été rompue en treize endroits par les assaillants.

Liv. XIII
An. 1585

grand nombre restèrent à la merci des Royalistes qui les taillèrent en pièces. Aussi altérés de sang après la victoire, qu'ardents à la fixer pendant le combat, les Espagnols tuèrent aux Rébelles, deux mille cinq cents hommes. La perte de l'armée royale monta à un peu moins de mille soldats, pour la plupart Espagnols & Italiens. Trente navires tombèrent au pouvoir du Prince de Parme, qui fit peu de prisonniers. Il ne resta sur la place que ceux qui furent tués. Le reste des combattants se sauva facilement par eau avec les blessés. Après l'action, Farnèse s'occupa de faire boucher les coupures que les ennemis avoient faites à la contre-digue, & renforça les troupes destinées à la défendre. Enfin, il ne négligea rien de ce qui pouvoit détourner les ennemis de revenir à la charge, ou du moins le mettre en état de les repousser aussi glorieusement.

Le désespoir & la consternation étoient dans Anvers. Les bourgeois ne savoient quel parti prendre pour se dérober au triste sort dont ils étoient menacés. La Reine d'Angleterre les amusoit de vaines promesses, avec ses

artifices ordinaires. L'union Flamande étoit épuisée par les efforts qu'elle avoit faits jusqu'à présent. Outre la perte de Gand, qui s'étoit soumise au commencement du siège, la confédération déploroit encore la perte de Bruxelles, de Malines & de Nimegue, Capitale de la Gueldres. Ces villes venoient de rentrer dans l'obéissance du Roi; & les Rébelles étoient d'autant plus abattus de ces disgraces sensibles, que ce Prince en retiroit les plus grands avantages. Depuis long-temps, la disette se faisoit sentir à Anvers. Ce fléau terrible étendant chaque jour ses ravages dans cette ville, elle n'avoit d'autre perspective devant les yeux, que les horreurs de la faim, & l'inévitable nécessité de céder au vainqueur. Elle avoit encore en sa puissance, quelques villages d'alentour, où elle avoit établi des garnisons. Tout son espoir étoit de s'y ménager quelques vivres, de prolonger la subsistance de ses habitans, par la récolte qu'on pourroit faire dans leur territoire, & d'attendre ensuite ce qu'elle pourroit obtenir des bienfaits du temps. Mais comme ce dessein n'étoit pas échappé au Prince de Parme, il résolut de la priver de

Liv. XIII An. 1585

cette ressource. Le Marquis du Guast avoit succédé au Marquis de Roubais, dans le commandement de la Cavalerie. Cet Officier courant tous les environs, ne laissa pas un instant respirer les ennemis, & dévasta tout le canton. On voulut lui opposer un Corps de Cavalerie qu'on avoit conservé dans la ville : il le mit en deroute. Enfin, Farnèse ayant fait avancer du canon pour battre les postes qui tenoient encore, en chassa les ennemis, & les réduisit à se renfermer dans leurs murs.

Le désespoir fut alors à son comble dans la ville. On ne s'y entretenoit plus que de la nécessité de se rendre au plutôt, & de tâcher d'obtenir les conditions les moins désavantageuses. Hohenloé, Sainte-Aldegonde & leurs partisans, s'opposoient beaucoup à cette proposition, & tâchoient de soutenir par de faux avis, le courage du peuple. Ils s'efforçoient de persuader que le Comte de Leicester étoit parti des ports d'Angleterre, & qu'il devoit arriver incessamment en Zélande, à la tête d'une puissante flotte qu'Elisabeth envoyoit à leur secours. Il n'étoit pas douteux, ajoutoient-ils, que les Confédérés joignant leurs forces à celles

que ce Seigneur leur amenoit, ne réussissent bientôt à délivrer Anvers. Cette espèce de supercherie soutint en effet l'espoir pendant quelque temps; mais ces promesses ne se réalisant point, la famine augmentant chaque jour, & la ville se trouvant réduite aux dernières extrémités, il ne fut plus possible de contenir le peuple. Il ne forma d'abord que des assemblées clandestines. Il s'attroupa ensuite, & se souleva ouvertement. La plupart des habitants indignés de l'opiniâtreté de leurs chefs, leur reprochoient de vouloir exposer une seconde fois la ville aux malheurs terribles qu'elle pleuroit encore, pour satisfaire leurs passions. Ils inspirèrent bientôt leurs sentiments aux bourgeois les plus riches, & à tous ceux qui étoient intéressés à craindre les désastres d'une ville emportée d'assaut, ou livrée à la discrétion du vainqueur.

C'étoit en effet, le parti le plus sage qu'ils eussent à prendre. Le Prince de Parme ne cessoit de les y inviter, & de les avertir de ne pas rendre leur condition plus mauvaise par leurs délais. Le Magistrat consentit enfin à traiter, & l'on envoya des députés, pour convenir des articles de la red-

Liv. XIII
An. 1585

dition (13. Ceux qui étoient chargés de cette négociation, furent accueillis par le Prince avec bonté. Elle souffroit de grandes difficultés. Sainte-Aldegonde & plusieurs des principaux bourgeois d'Anvers, vinrent les terminer.

(13) Cette négociation traîna en longueur. Sainte-Aldegonde fut trouver le Prince d'Orange le 9 Juin, pour la première fois, afin de traiter avec lui de la paix générale. Le Prince s'apperçut aisément qu'il vouloit l'amuser, pour donner le temps au secours que les habitants d'Anvers attendoient d'Angleterre, de venir les délivrer, & rejetta ses propositions. Sainte-Aldegonde promit de revenir bientôt avec de nouveaux pouvoirs, & de terminer l'affaire de la reddition de la place; mais il ne reparut que près de deux mois après, lorsque cette malheureuse ville eut été réduite par la famine à des extrémités si fâcheuses, qu'il lui fut désormais impossible de tenir plus long-temps. La capitulation pensa échouer au moment même de la conclusion. Les habitants d'Anvers ayant entendu un grand bruit de canon, s'imaginèrent que le secours qu'ils avoient envain espéré jusqu'alors, étoit aux prises avec les assiégeants; & ils demandoient du temps pour se décider. Mais ayant été instruits que la canonnade, dont leurs oreilles avoient été frappées, n'étoit que l'expression de la joie de l'armée, à cause de l'arrivée du courier qui apportoit au Prince l'Ordre de la Toison-d'Or, ils ne différèrent plus de signer la capitulation.

Il s'en falloit de peu de jours que l'année ne fut revolue, depuis le commencement du siège lorsque la capitulation fut signée (14). Liv. XIII An. 1585 17 Août.

(14) Anvers, dont la conquête mit le comble à la gloire du prince de Parme, n'eût peut-être jamais été pris, si l'on eût coupé, dès le commencement du siège, la contredigue de Couvestein; si on l'eût défendue par un fort construit au point de sa réunion avec la digue; & si le terrein qu'elle renferme eût été inondé. On le proposa alors; mais ceux qui possédoient cette prairie, & les Bouchers d'Anvers, sur-tout, à qui elle appartenoit en grande partie, s'y opposèrent, & insultèrent si cruellement le seigneur de Couvestein, qui avoit ouvert cet avis, qu'il fut contraint de se refugier dans l'armée Espagnole. L'intérêt particulier, dit Grotius, empêcha de faire les inondations, & de prendre les précautions nécessaires pour éloigner l'ennemi. L'autorité étoit d'ailleurs trop partagée dans Anvers. Le corps du sénat, chaque magistrat en particulier, les chefs du peuple, ou doyens des corps de métiers, les commandants des troupes, se l'envioient mutuellement, & s'en arrogeoient tout ce qui leur étoit possible d'en usurper. Les Provinces voisines, dont la prospérité sembloit liée à celle d'Anvers, n'ayant pris d'abord aucunes mesures, ne songèrent à secourir Anvers que quand l'ennemi fut inattaquable. On prodigua, ajoute le même Historien, l'or & le sang, quand on le prodiguoit envain. *Serò cum ultimâ urgerent, opes & vitam profundere libuit nemini profutura.*

Telles en étoient à peu près les dispositions. La ville rentroit sous l'obéissance du Roi aux mêmes titres qu'elle y avoit déja été soumise ci-devant. Farnèse accordoit au nom de ce Prince une amnistie sans réserve à tous ses habitants, quelques fautes qu'ils eussent commises contre le Roi dans les revolutions passées. Pour conserver autant que l'on pouvoit, au commerce de cette grande ville, son ancienne splendeur, il fut permis à toutes personnes quelles qu'elles fussent, de rester à Anvers pendant quatre ans, sans crainte d'être gênées sur leur religion, pourvu qu'il n'en résultât aucun scandale contre la Religion Catholique, dont le culte devoit y être seul publiquement professé. Les quatre ans écoulés, ceux qui refuseroient d'embrasser la Religion Romaine, devoient avoir la liberté de quitter Anvers avec leurs effets, & de se transporter où bon leurs sembleroit. La ville étoit chargée de rétablir à moins de frais que faire se pourroit, les Eglises ruinées, ou avant, ou pendant le siège. Le Roi lui rendoit ses anciens privilèges, ainsi que les droits dont elle avoit joui jusqu'alors, par rapport au commerce.

Elle

Elle promit de payer quatre cent mille florins, en dédommagement de toutes les fatigues & des dépenses énormes qu'un si long siège avoit coûtées. Elle s'obligea de recevoir & de loger une garnison de deux mille hommes, jusqu'à ce que la Hollande, la Zélande, & les autres Provinces-unies, fussent rentrées dans le devoir; auquel cas le Prince promettoit de la retirer, & de ne point rebâtir la Citadelle. On rendit de part & d'autre les prisonniers. Teligny en fut excepté; le Prince ayant déclaré qu'il ne pouvoit le remettre en liberté, sans des ordres particuliers de la Cour d'Espagne. Enfin, Sainte-Aldegonde s'engageoit à ne porter d'un an les armes contre le Roi. Telles furent les principales conditions qu'obtint Anvers. On y en ajouta quelques autres qui regardoient la restitution des biens, le rétablissement du commerce, & divers arrangements concernant les intérêts particuliers des habitants.

Cette grande ville s'étant rendue, le Prince de Parme pour célébrer un événement si glorieux pour lui, voulut recevoir dans cette circonstance, l'Ordre de la Toison-d'Or, dont le Roi

LIV. XIII d'Espagne venoit de le décorer. On en fit la cérémonie dans le fort de St. Philippe, aux acclamations de toute

An. 1585. l'armée, & avec toute la pompe qui

17 Août. accompagne les fêtes militaires. Le Comte de Mansfeld, un des plus anciens Chevaliers de cet Ordre qui fussent alors en Flandre, l'en revêtit. Le Prince fit ensuite son entrée dans la place, avec la plus grande magnificence. Ce ne fut pas seulement celle d'un Conquérant, qui venoit prendre possession de sa conquête, mais un triom-

27 Août. phe. Il entra à cheval, armé de pied-en-cap, dans le plus brillant appareil. Il fut précédé & suivi par plusieurs Corps d'Infanterie & de Cavalerie, qui ouvrirent & fermèrent la marche. Le reste de l'armée (15) formoit deux

(15) Le Prince de Parme ne se fit accompagner dans son entrée que de deux mille hommes de pied, distribués en vingt compagnies, dont huit d'Allemands & douze de Wallons. Le reste de l'armée ne quitta point ses anciens logements auprès du pont, & y forma une sorte de triomphe à son Général, en traversant en ordre de bataille ce bel ouvrage ombragé de ramée & jonché de fleurs & de feuilles dans toute sa longueur, depuis le fort Saint-Philippe jusqu'à celui de

hayes le long des rues qu'il traversoit. La noblesse nombreuse qui se trouvoit auprès de lui, l'entouroit à cheval. Il passa par la porte de l'Empereur, où il fut reçu par les Magistrats, les Chefs des différents ordres de Citoyens, & une multitude infinie de peuple. Des arcs de triomphe, des statues, des colonnes élevées à sa gloire en divers endroits, ornoient cette pompeuse cérémonie. On lui prodigua tous les témoignages de respect & d'allégresse publique par lesquels une ville si fameuse put exprimer ses sentiments pour le grand Capitaine qui venoit de la soumettre. Il descendit à la Cathédrale, pour y rendre à Dieu ses actions de graces, & il fut reconduit à la Citadelle avec le même cortège, au milieu des cris de joie des habitants & de son armée. Il y choisit sa demeure, & il s'y arrêta quelques jours, pour remettre l'ordre dans plusieurs parties du Gouvernement.

Liv. XIII
An. 1585.

Sainte-Marie, où elle fit chanter le cantique ordinaire d'actions de graces. Le Duc de Parme vint d'Anvers pour être témoin de cette fête militaire; & le lendemain il fit donner à dîner à toute son armée sur le pont même, qui fut couvert d'un bout à l'autre de tables abondamment servies.

LIVRE XIV.

SOMMAIRE.

1585. *GAND, Bruxelles, Malines & Nimègue sont rentrées dans l'obéissance du Roi. Les surprises de Bois-le-Duc & d'Ostende échouent. Situation des affaires au-delà du Rhin. La citadelle d'Anvers est rétablie. Négociation des Etats avec la Reine d'Angleterre. Ils lui offrent la souveraineté des Provinces-Unies. Elisabeth en reçoit avec bonté la proposition. On lui conseille de l'accepter. On l'en dissuade. La Reine prend un parti mitoyen. Traité entre la Reine d'Angleterre & les Etats-Généraux. Le Comte de Leicester, Gouverneur-général des Provinces-Unies. Dépit que le Prince de Parme conçut de cet évènement. Ses projets. Siège de Grave. Succès d'un corps d'Anglois. Grave capitule. Prise de Venlo. Siège de Nuys. Il est pris d'assaut. Farnèse nouveau Duc de Parme reçoit l'épée & le chapeau bénits par le Pape. Siège de Rhinberg par Farnèse, & de Zutphen par Leicester.*

Le Siège de Rhimberg est levé. Défaite de deux mille Reitres par le Duc de Parme. Leicester leve le Siège de Zutphen. Le Duc de Parme retourne à Bruxelles. Division entre le Comte de Leicester & les Etats. Réduction de Deventer. Plaintes amères contre Leicester. Les Etats donnent le commandement de leurs armées au Prince Maurice de Nassau. Projet du siège de l'Ecluse. Le fort de Blankemberg est pris. Le Duc de Parme ouvre la tranchée. On tente envain de secourir la place par mer. On ne réussit pas mieux par Ostende. L'Ecluse se rend. Gueldres est livrée aux Royalistes par son Gouverneur. Propositions d'un accommodement entre le Roi d'Espagne & les Provinces-Unies. Le Roi d'Espagne délibère sur le projet de déclarer la guerre à l'Angleterre. Avis du Marquis de Sainte-Croix. Avis de Dom Jean d'Idiaquez. Le Roi prend le parti d'attaquer l'Angleterre contre l'avis du Duc de Parme. Le Pape Sixte-Quint l'y excite. Puissants préparatifs par mer. On en fait d'aussi considérables par terre. La Reine d'Angleterre songe à se défendre. Son discours au Parlement. Etat de la flotte

d'Espagne. Mort du Marquis de Sainte-Croix. La flotte d'Espagne est dispersée par la tempête. Etat de la flotte d'Angleterre. Projets des deux flottes. Les Espagnols arrivent au pas de Calais. Des brûlots Anglois les mettent dans le plus grand désordre. La flotte retourne en Espagne. Seconde tempête plus affreuse que la première. La flotte rentre délabrée dans les ports d'Espagne.

Liv. XIV
An. 1585

POUR ne pas interrompre la narration du fameux siège d'Anvers, on ne s'est pas étendu sur ceux de Gand, de Bruxelles & de Malines, qui se faisoient en même-temps. Il convient à présent d'en reprendre les détails en peu de mots, & de raconter tous les événements, qui se sont passés dans les autres Provinces, pendant qu'on assiégeoit Anvers. Depuis la reddition de Bruges, la ville de Gand manquoit de beaucoup de provisions nécessaires pour sa défense, & sur-tout de munitions de bouche. Comme les Provinces-unies conservoient encore Ostende & l'Ecluse sur la côte maritime de Flandre, Gand pouvoit recevoir du secours de ces deux places importantes ; mais

Farnèse s'appliqua à lui en couper toutes les communications. Il s'empara de tous les passages, & bientôt les Gantois se trouvèrent dans la situation la plus fâcheuse. Ils persistoient néanmoins dans leur révolte. Leur haine contre le Roi & contre l'Eglise n'étoit pas affoiblie, & ils paroissoient déterminés à s'exposer aux derniers malheurs, plutôt que de s'y soumettre. Quoiqu'attaché au siège d'Anvers, Farnèse n'omettoit rien pour les y contraindre, en les réduisant à la plus cruelle famine. Sa Cavalerie ravageoit tous les environs de Gand, & ses habitans renfermés dans leurs murs, ne pouvoient se procurer de vivres, ni sortir avec sûreté au dehors. Il y avoit parmi eux un grand nombre de Catholiques, & de bons serviteurs du Roi. Ils tâchèrent de fléchir l'obstination des plus rébelles. Le Duc de Parme appuya leurs soins par des offres avantageuses; enfin les Gantois pour éviter de plus grands maux, capitulèrent. Telles furent les conditions auxquelles ils se soumirent. Après avoir promis obéissance au Roi, ils s'obligèrent de ne souffrir dans leur ville, que l'exercice de la religion Catholique; de rebâtir la citadelle dont

Liv. XIV
An. 1585

17 Sept. 1584.

LIV. XIV
An. 1585

ils avoient démoli les défenses du côté qui regardoit la ville, & de payer deux cent mille florins, pour les besoins de l'armée. Farnèse leur accorda au nom du Roi, un pardon sans réserve; leur restitua leurs anciens privilèges, & donna deux ans à ceux d'entr'eux qui refuseroient d'abandonner l'erreur, pour sortir de Gand, & transporter leurs effets. Bruxelles & Malines bloquées de la même manière, obtinrent quelques mois après un traitement presque semblable (1).

10 Mars & 19 Juillet

(1) La soumission de Gand avoit été préparée de loin par les intrigues du Prince de Chimai, de Champigni, ci-devant Gouverneur d'Anvers, frère du Cardinal de Granvelle, & des autres partisans de l'Espagne dans cette ville. Ils se servirent de l'horreur qu'inspira aux Gantois l'odieuse entreprise du Duc d'Alençon sur Anvers, pour les engager à rejetter toute proposition d'un nouvel arrangement avec ce Prince, & pour décrier le Prince d'Orange, qui vouloit le rapprocher des Flamands. Ils parvinrent à faire rappeller de son exil le fameux Jean de Hembise, ancien Bourg-mestre, séditieux déclaré, que le Prince d'Orange, dont il avoit traversé les mesures, lorsqu'il travailloit à reconcilier les Wallons avec le reste des Provinces-Unies, avoit fait chasser de Gand. Hembise fut à peine de retour, qu'il voulut se venger du Prince &

Nimègue s'étoit auſſi rendue d'elle-même au Roi pendant le ſiège d'Anvers. Les Catholiques & les ſujets les plus fidèles, s'y étant rendus les plus forts, ils entraînèrent les autres, & la ville conclut ſon accommodement avec le Prince de Parme, à qui elle fut dans la ſuite d'un grand avantage, pour les expéditions qu'il fit dans les

Liv. XIV

An. 1585

15 Mars.

---

des Etats, en livrant cette ville au Prince de Parme, & en commençant par le rendre maître de Tenremonde. Il échoua; le parti contraire prévalut pour le moment; Hembiſe fut puni du dernier ſupplice, & Champigni qui étoit en priſon à Gand depuis pluſieurs années, & qu'il avoit élargi, y fut remis. Néanmoins le Prince de Parme s'étant emparé de Vilvorde, ſes troupes bloquant la ville de Gand avec la plus grande exactitude, & ravageant ſes environs, la faction d'Eſpagne ſe ranima, & reprit aſſez de forces pour obliger les Gantois à ſe ſoumettre, ſix ſemaines après la funeſte cataſtrophe de Hembiſe. La capitulation fut ſignée le 17 de Septembre. Champigni fut fait Gouverneur de Gand. La famine contraignit Bruxelles & Malines de ſuivre le même exemple. Bruxelles capitula le 10 de Mars, & Malines le 19 de Juillet. Elles éprouvèrent également la clémence du vainqueur, qui ne leur impoſa d'autres conditions, que de rétablir l'exercice de la Religion Catholique.

provinces voisines (2).

Liv. XIV An. 1585

Dans le même temps, on tentoit deux surprises qui devoient être d'une grande conséquence dans les deux partis, si elles eussent réussi; celle de Bois-le-Duc pour les Confédérés, & celle d'Ostende pour le Roi. Hohenloé avoit ménagé la première, & s'étoit chargé de l'exécution. A la faveur d'une intelligence qu'il s'étoit assurée, il avoit déja gagné sans bruit une des portes, & avoit introduit quelques soldats dans la ville; mais les habitants ayant pris les armes, & Hautepeine qui s'y trouvoit par hasard, s'étant mis à leur tête, les ennemis furent bientôt repoussés, & chassés tout-à-fait avec une grande perte. La surprise d'Ostende eut le même succès; d'heureux commencements, & une mauvaise fin. Ce fut au Seigneur de la Motte, que le Duc de Parme confia cette entreprise. La Motte attaqua si brusquement la vieille ville, qu'il s'en rendit maître aussitôt. Mais

(2) Schenck qui n'avoit pas encore quitté le parti du Roi, ne contribua pas peu à la réduction de Nimègue, qui fut suivie de celle de Doesbourg.

les soldats ayant mal gardé un pont qui la réunissoit avec la ville neuve, les habitants qui avoient repris courage recouvrèrent le pont, & se remirent en possession de la partie de la ville, dont la Motte s'étoit emparé (3).

Liv. XIV An. 1585

Il ne se passa rien de plus en Brabant & en Flandre, pendant qu'Anvers occupoit l'armée Espagnole. Sur le Rhin & au de-là de ce fleuve, les forces des deux partis s'étoient exactement balancées, & au lieu d'attaquer, elles s'étoient tenues sur la défensive. C'étoit toujours le Colonel François Verdugo, qui commandoit les troupes du Roi dans ce canton. Il avoit pour Lieutenant, Jean-Baptiste Tassis. L'un & l'autre étoient Espagnols; mais naturalisés en quelque sorte dans ces provinces par le long séjour qu'ils y avoient fait, ils s'y étoient attiré l'estime & l'affection de leurs habitants. Ils s'étoient sur-tout attachés à conserver Groningue, & ils n'en vinrent jamais aux mains avec

(3) Ces deux villes eussent été prises, si ceux qu'on avoit chargés de garder les postes dont on s'étoit emparés, ne les eussent abandonés pour courir au pillage.

Liv. XIV An. 1585

l'ennemi, qu'ils ne réussissent à déconcerter ses projets, & à l'affoiblir. Les Provinces-unies leur avoient opposé Adolphe, Comte de Meurs, Prince aussi recommandable par sa valeur, que par sa naissance. Il étoit secondé par Schenck, (4) qui avoit alors embrassé le parti des Etats, à cause des mauvais traitements qu'il prétendoit avoir reçu des Espagnols. Ces deux Capitaines s'efforçoient d'arrêter les progrès des troupes du Roi. Ils surprirent Nuys, ville de l'Electorat de Cologne, située sur le Rhin. Cette ville où ils se fortifièrent, leur donna beaucoup d'avantage dans le canton; mais pendant l'année que dura le siège d'Anvers, il n'y avoit pas eu, de part & d'autre, des événements assez considérables pour mériter d'être rapportés.

Nous allons donc revenir aux opérations de l'armée royale, & aux ob-

---

(4) Schenck qui avoit rendu un si grand service à l'Espagne, en lui assurant la soumission de Nimègue, mécontent de ce que le Prince de Parme lui avoit préféré Hautepeine pour le Gouvernement de la Gueldres, qu'il sollicitoit, étoit passé deux mois après au service des ennemis.

jets importants, qui méritent davantage l'attention du lecteur. Le Prince de Parme n'eut pas plutôt rétabli l'ordre dans Anvers, qu'il résolut d'en sortir, & de poursuivre les nouvelles conquêtes que les circonstances sembloient lui promettre. Mais comme il s'étoit convaincu pendant le peu de temps qu'il s'étoit arrêté dans cette ville, que la Hollande, la Zélande, & les autres Provinces-unies, s'obstinoient dans la révolte, il en fit rétablir la citadelle avant son départ. Ce ne furent d'abord que de simples ouvrages en terre; mais ils furent bientôt revêtus, quand on eut découvert, que bien loin de vouloir se réconcilier avec l'Espagne, les Etats avoient pris le parti d'offrir la souveraineté des Pays-bas à la Reine d'Angleterre (5).

(5) On n'a pu oublier que les Etats-Généraux avoient demandé au Roi de France de les recevoir sous son empire, aussitôt après l'assassinat du Prince d'Orange, & qu'il les avoit refusés. Ce fut alors qu'ils eurent recours à la Reine d'Angleterre. La négociation avec cette Princesse ne commença qu'au mois d'Avril 1585, après le retour des Ambassadeurs que les Etats avoient envoyés en France.

Liv. XIV An. 1585

On ſait qu'ils avoient imploré la protection de cette Princeſſe, depuis le commencement des troubles de la Flandre, & qu'ils en avoient ſur-tout ſollicité de puiſſants ſecours, pour empêcher la priſe d'Anvers. Eliſabeth leur avoit donné de temps en temps quelques marques de ſa bienveillance; mais cette Reine politique ne les avoit ſoutenus que par de foibles ſecours d'hommes & d'argent, & les amuſoit toujours par de belles promeſſes. Elle attendoit qu'ils fuſſent réduits aux dernières extrémités, afin de leur faire la loi, & de mieux s'aſſurer les avantages immenſes, dont le Duc d'Alençon avoit ſçu ſi peu profiter. Cependant la crainte de voir ſuccomber Anvers, croiſſoit chaque jour. Les Etats qui n'avoient de reſſources que du côté de l'Angleterre, avoient redoublé d'inſtances, & fait partir une ambaſſade ſolemnelle au nom de toutes les Provinces. Chacune d'entr'elles y avoit ſes députés. La Reine les accueillit avec beaucoup d'honneur, & toutes les marques d'une bienveillance particulière; & ſur le champ, on commença à négocier.

Les Ambaſſadeurs après l'avoir re-

merciée de la protection, & des bienfaits que les Provinces confédérées avoient reçus de sa bonté, contre la tyrannie du Roi d'Espagne, lui représentèrent que sa protection leur étoit devenue de plus en plus nécessaire; que les armes d'Espagne y prenoient une supériorité redoutable; qu'elle seule pouvoit en arrêter les progrès, & qu'ils avoient recours à elle, comme à la Reine d'un grand Etat, avec lequel les Provinces confédérées avoient eu de tout temps des relations intimes, & comme à une Princesse, qui professant la même religion pour laquelle on les persécutoit, avoit le plus grand intérêt dans leur cause. Ils observèrent que malgré l'état d'affoiblissement où se trouvoit la confédération, elle conservoit encore Ostende & l'Ecluse dans la Province propre de Flandre, une grande partie des meilleurs cantons des Pays-bas; & que les Provinces maritimes, la Hollande, la Zélande & la Frise, étoient encore affranchies de la domination Espagnole. Ils ne manquèrent pas ensuite de faire sentir que l'Angleterre, en prenant la défense des Provinces confédérées, en pourroit reti-

Liv. XIV An. 1585

rer de très grands avantages, & que la marine des deux nations réunies, les mettroit en état de donner des loix au Nord & à l'Occident; enfin ils offrirent à Elisabeth, de se soumettre à son empire, & de lui obéir comme à leur Souveraine, dans l'espérance qu'elle voudroit bien leur conserver les privilèges qu'ils tenoient de la bonté de leurs anciens maîtres; & ils lui protestèrent que les Flamands se feroient un devoir sacré de lui être aussi fidèles que ses anciens sujets, & de concourir de toutes leurs forces, & avec le même zèle à sa gloire, & à l'accroissement de sa puissance.

Elisabeth écouta ces propositions avec bonté, & assura les Ambassadeurs des Provinces confédérées qu'elle y réfléchiroit avec attention, & qu'elle feroit en sorte de les renvoyer contents des résolutions qu'elle auroit prises. La Reine ne voulut point se décider sur le champ, parce que l'acceptation de l'offre qui lui étoit faite, entraînoit de grandes conséquences. Les Anglois avoient semblé d'abord desirer avec ardeur de voir la couronne de Flandre réunie à celle

d'Angleterre ; mais lorſqu'il fut queſtion de délibérer ſur cet objet qu'on n'avoit juſques-là enviſagé que de loin, l'importance de la délibération étonna les Miniſtres d'Eliſabeth. Cependant les plus hardis opinèrent ſans balancer, qu'on devoit ſaiſir une occaſion ſi favorable ; que les Provinces confédérés, s'étoient légitimement ſouſtraites à l'autorité d'un Roi, qui étoit moins leur Souverain que leur Tyran, & pouvoient porter leur obéiſſance à qui elles vouloient ; qu'elles avoient déja uſé de ce droit en faveur du Duc d'Alençon, & qu'elles pouvoient en uſer de même, à l'égard de la Reine d'Angleterre. Ils obſervèrent que la Reine ne devoit point s'embarraſſer, ſi cette démarche offenſeroit Philippe, & que c'étoit une juſte repréſaille des troubles que ce Prince avoit fomentés en Irlande, & de la protection qu'il avoit accordée à la Reine d'Ecoſſe. Si ce Prince pour s'en venger prenoit le parti de déclarer la guerre à l'Angleterre, on n'avoit pas lieu de le redouter, & ils faiſoient ſentir au contraire, qu'on pouvoit ſe promettre les plus grands ſuccès de la jonction de la marine

Liv. XIV. An. 1585.

d'Angleterre, & de celle des Pro-
Liv. XIV. vinces maritimes des Pays-bas.

An. 1585. Cet avis ne manqua pas d'être combattu. On y repliqua que c'étoit l'intérêt commun de tous les Rois, de maintenir les ſujets dans l'obéiſſance qu'ils doivent à leurs Souverains, & que ce ſeroit ſapper les fondements de toute autorité, ſi l'on abandonnoit aux caprices des peuples, le droit de s'y ſoumettre, ou de s'y ſouſtraire. La Reine pouvoit, diſoit-on, continuer de ſecourir les Flamands, comme des voiſins opprimés; mais l'acceptation de la ſouveraineté qu'ils lui offroient, ſeroit une démarche de la plus grande conſéquence, & Philippe pourroit un jour lui ſuſciter, les mêmes malheurs dans ſes propres Etats. On ſavoit quelles étoient les diſpoſitions de l'Irlande. Le Roi d'Eſpagne tâcheroit d'en profiter, & de ſoulever en même temps les Catholiques qui ſe trouvoient encore au milieu de l'Angleterre. Ses intrigues & ſes armes appuyées des foudres du Pontiſe Romain, ne réuſſiroient peut-être que trop à ébranler le trône d'Eliſabeth. La prudence permettoit-elle à cette Princeſſe de courir de ſi grands dangers, pour

l'acquisition incertaine de la couronne des Pays-bas ?

Liv. XIV
An. 1585.

Il y avoit un milieu à prendre entre ces deux avis, c'étoit d'aider les Provinces-Unies d'un puissant corps de troupes, sans accepter ni leur souveraineté ni le titre de protectrice ; d'exiger que pour gages des dépenses que la Reine feroit pour les soutenir, elles consignassent entre ses mains quelques places fortes des Provinces de Hollande & de Zélande, & de convenir que le Général Anglois, qui conduiroit le secours envoyé aux Flamands, commanderoit leurs armées. On observoit que, suivant ce plan, les Anglois s'établiroient dans les Provinces maritimes ; que l'autorité de la Reine s'étendroit insensiblement dans celles de l'intérieur, & qu'ensuite cette Princesse seroit plus à portée de prendre des résolutions convenables au temps & aux circonstances. La Reine embrassa ce parti, & résolut aussitôt de faire passer en Zélande trois mille hommes d'infanterie pour délivrer la ville d'Anvers, qui se trouvoit alors dans un péril imminent, à condition que les Provinces-Unies la mettroient provisoirement en possession d'Ostende.

Liv. XIV An. 1585

Mais ce projet n'ayant point eu d'exécution, parce que le secours destiné pour Anvers arriva trop tard, on conclut un traité définitif (6). La Reine s'obligea d'aider les Provinces-Unies d'un corps de cinq mille hommes de pied & de mille chevaux, qu'elle payeroit, & de leur envoyer un Général, qui, sous leurs ordres, seroit chargé des affaires de la guerre & du commandement des armées. Les Etats promirent, de leur côté, de remettre entre les mains de la Reine, pour sûreté de ses dépenses, Flessingue & Ramekens en Zélande, & la Brille en Hollande, ainsi que l'artillerie & les munitions de guerre qui s'y trouvoient, & de lui laisser ces places jusqu'à la fin de la guerre, en se réservant néanmoins la faculté de les retirer dans le même état où cette Princesse les avoit reçues, s'ils lui remboursoient ses avances. Ils s'engagèrent encore de ne point faire de paix avec l'Espagne, & de ne point contracter d'alliance avec aucun Prince, sans le consentement de

(6) Ce Traité fut signé à la Haie par Davidson, Ambassadeur de la Reine d'Angleterre, & ratifié sur le champ par les Etats-Généraux, le 2 d'Octobre.

la Reine, qui promit réciproquement de ne point s'accommoder avec Philippe à l'insçu & sans l'aveu des Etats. La Reine exigea de plus, qu'outre le Général de l'armée, deux Ministres, qu'elle tiendroit auprès des Etats, assistassent à leurs délibérations; & que lorsqu'il s'agiroit de nommer aux places de Gouverneurs des Provinces ou des Villes particulières, on présenteroit deux ou trois sujets au Général de l'armée, qui en choisiroit un d'entr'eux. Il fut encore convenu, que dans le cas où l'on feroit, pour l'intérêt commun, la guerre sur mer, les Etats armeroient autant de vaisseaux que la Reine, & qu'ils seroient aux ordres de l'Amiral Anglois; mais en même temps Elisabeth consentit que l'Amiral & les autres Officiers qu'elle nommeroit, fussent tenus de prêter serment aux Etats. Enfin, elle jura de conserver à la nation ses privilèges, & de ne rien changer dans la forme du Gouvernement des places où elle tiendroit ses garnisons, auxquelles les Etats accordèrent une entière liberté de conscience. Tels furent les points principaux de l'accord conclu entre la Reine d'Angleterre &

les Provinces-Unies. Il fut à peine ratifié, qu'aussitôt Elisabeth nomma, pour commander ses troupes en Flandre, le Comte de Leicester; & un grand nombre de Gentilshommes des meilleures Maisons d'Angleterre se préparèrent à le suivre (7).

Ce fut au commencement de l'année 1586 que le Comte de Leicester

(7) Robert Dudlei, Comte de Leicester, étoit fils de ce fameux Jean Dudlei, Duc de Northumberland, qui après la mort d'Edouard VI, Roi d'Angleterre, voulut mettre sur le trône de ce Royaume celui de ses enfants, qui avoit épousé la malheureuse Jeanne Grai, petite-fille de la Duchesse de Suffolc, Reine Douairière de France, sœur de Henri VIII. *C'étoit un insigne hypocrite*, dit Grotius, *savant dans l'art de se couvrir des dehors de toutes les vertus, & sur-tout habile à voiler* sous une affabilité séduisante l'orgueil naturel aux Seigneurs de cette Maison, qui leur avoit mérité la haine publique, & attiré les plus grands malheurs. Il avoit jetté les fondements de sa fortune dans la prison, où renfermé avec Elisabeth sous le règne de sa sœur, il lui avoit rendu des hommages d'autant plus flatteurs, que leur situation mutuelle sembloit devoir davantage l'en détourner. Ayant gagné l'affection de cette Princesse, qui n'étoit pas plus insensible que les femmes ordinaires, il sut si bien se maintenir dans sa faveur par la magnificence la mieux entendue, que l'on

s'embarqua pour la Hollande. Il se rendit à la Haie les premiers jours de Février, & il y fut reçu par les Etats-Généraux avec tous les honneurs, & tous les témoignages de la plus grande satisfaction. On remit aux Anglois les places dont on étoit convenu. Flessingue & Ramekens étoient les clefs prin-

LIV. XIV. An. 1586. 4 Février.

---

crut qu'il parviendroit à partager son lit & son trône. Strada ajoute, qu'elle consulta très sérieusement plusieurs personnes sur son projet d'épouser le Comte, & il assure qu'il a eu communication de plusieurs dépêches de l'Ambassadeur d'Espagne en Angleterre, & des réponses de Philippe II à son Ministre, où l'on voit que cet Ambassadeur ayant été consulté lui-même par cette Reine sur l'opinion que les Princes de l'Europe, & le Roi son maître en particulier concevroient d'elle, si elle se marioit à un de ses courtisans & de ses sujets, il l'avoit confirmée dans la résolution où elle sembloit être, par l'exemple de plusieurs Reines d'Espagne qui avoient contracté, sans avoir été blâmées de personne, des alliances de la même nature. Si les jaloux du Comte empêchèrent ce mariage, reprend Grotius, il monta d'ailleurs au faîte des honneurs; & frappé de toutes parts des traits de l'envie lancés par la main des ennemis les plus puissants, il n'en reçut point de blessures, & ne perdit rien de son crédit sur l'esprit d'Elisabeth. Il étoit Chevalier de la Jarretière, & Grand-Trésorier d'Angleterre.

LIV. XIV An. 1586 cipales de la Zélande. La Brille ouvroit l'entrée de la Province de Hollande. Les Etats firent ensuite au Comte de Liecester les plus fortes instances d'accepter le Gouvernement général des Provinces-Unies, avec le commandement des armées. Il répondit à leurs desirs, & s'en chargea. Cette démarche parut déplaire à la Reine d'Angleterre, qui sur-le-champ fit partir un exprès, chargé d'en porter ses plaintes aux Etats (8); mais ceux-ci l'ayant priée de ratifier ce qu'ils avoient fait, elle ne s'y opposa plus. Peut-être sentit-elle, qu'après l'offense cruelle qu'elle avoit faite au Roi d'Espagne, en secourant les Flamands, son opposition à ce que le Comte de Leicester fût revêtu du Gouvernement des Provinces-Unies, seroit un vain ménagement peu capable de réparer ses torts envers Philippe, ou plutôt il y auroit lieu de croire qu'une démarche semblable de la part des Etats lui avoit été communiquée sous main, & que le Comte de Leicester l'avoit pressentie, & s'étoit assuré de son consente-

(8) Tous les Historiens conviennent que ce fut un jeu.

ment

ment. Quoi qu'il en fût, le nouveau Gouverneur prit en main les rênes de l'Etat, distribua ses troupes dans les Provinces, & fit les préparatifs convenables pour arrêter les progrès de l'armée royale.

Le Prince de Parme ne s'attendoit point à cet évènement. Maître d'un grand nombre des meilleures places des Rébelles, & sur-tout d'Anvers, il avoit conçu les plus grandes espérances de terminer les troubles des Pays-Bas, ou par la négociation, ou par les armes. Son dépit fut extrème de se voir arracher des mains par ce secours imprévu un succès sur lequel il avoit compté. Le Roi en fut encore plus vivement offensé, & il tarda peu à faire éclater son ressentiment. Mais quelque puissant que fût le renfort arrivé aux Etats, Farnèse conservoit toujours sur eux une grande supériorité, & il résolut d'entrer en campagne aussitôt après l'hiver.

Les Rébelles avoient toujours conservé, depuis la perte de Mastreicht, deux bonnes places sur la Basse-Meuse, Grave en Brabant, & Venlo dans le Duché de Gueldres. Farnèse forma le projet de se rendre maître de ces deux passages importants, dont il pou-

Liv. XIV
An. 1586

voit tirer beaucoup d'avantages, soit pour entretenir la communication de ses armées des deux côtés du Rhin, soit pour les transporter plus facilement au-delà de ce grand fleuve. L'hiver n'étoit pas encore écoulé, que le Comte Charles de Mansfeld reçut ordre de bloquer Grave avec un gros corps de troupes. Venlo fut enfermé à peu-près de la même manière. Hautepeine, Gouverneur de la Gueldres fut envoyé à Nuys, à la sollicitation de l'Electeur de Cologne, pour réprimer les courses de la garnison que les Etats avoient dans cette ville, & qui en désoloit les environs.

Mansfeld étant arrivé sous les murs de Grave, fit élever deux forts sur les deux bords de la Meuse, pour se rendre maître du passage de cette rivière. Il fit aussi construire diverses redoutes, afin de resserrer la ville du côté de la campagne. Grave est défendue d'un côté par la Meuse, & de l'autre par une enceinte bien fortifiée. Le Baron de Hemert y commandoit une garnison d'infanterie Angloise, nouvellement arrivée. Comme la conservation de cette forteresse étoit très importante pour les Etats, Leicester fit,

les plus grands efforts pour en faire lever le siège. Il commença par faire partir en diligence un détachement considérable d'infanterie & de cavalerie. Les Royalistes lui opposèrent une vive résistance; mais ils n'avoient pas peu de peine de soutenir à la fois les sorties de la garnison, & les attaques de ceux qui venoient au secours des assiégés. Les deux partis se livroient de fréquentes escarmouches. Il y en eut une qui fut assez sérieuse. Les Anglois se proposoient de pénétrer dans la place par la grande digue qui s'étend le long de la Meuse. Ils s'y étoient retranchés, & avoient rassemblé tous les bateaux qu'ils avoient pu trouver sur la rivière. Plusieurs bataillons ayant choisi un temps convenable, s'avancèrent hardiment pour entrer dans la ville; mais les Espagnols informés de ce mouvement, vinrent à leur rencontre. Le combat fut vif pendant quelque temps. Déja les Anglois serrés de près par les Royalistes, commençoient à se battre en retraite. Les vainqueurs, emportés trop loin par leur courage, les poursuivirent avec tant de désordre, qu'un bataillon Anglois, qui avoit moins souffert que les autres, étant

Liv. XIV

An. 1586

16 Avril.

Liv. XIV An. 1586

tombé ſur eux à l'improviſte, ils furent repouſſés, rompus, & totalement mis en déroute. Sept Capitaines, divers autres Officiers, & plus de deux cents ſoldats furent tués. Les Eſpagnols reſtèrent pourtant en poſſeſſion de la digue; mais à la faveur du combat, pluſieurs bateaux remplis de troupes & de rafraîchiſſements, entrèrent dans la ville, & la confirmèrent dans la réſolution de faire la plus vigoureuſe défenſe (9).

25 Avril.

Le Prince de Parme, piqué de cet échec, ordonna à Hautepeine de venir de Nuys pour renforcer les aſſiégeants. Lui-même s'y rendit en perſonne avec le gros de l'armée royale, afin de terminer au plutôt le ſiège de Grave, & de reprendre enſuite celui de Venlo & de Nuys. On fit une ſi grande diligence, qu'on établit en peu de jours deux batteries de douze pièces de canon chacune. La première qui étoit de l'autre côté de la Meuſe, tiroit ſur la partie de l'enceinte de la ville qui regardoit la rivière. La ſeconde la bat-

(9) Grave fut très bien ravitaillée dans cette occaſion, & pouvoit tenir très longtemps, après avoir reçu ce ſecours.

toit en ruine du côté de la campagne, & étoit dirigée sur un ouvrage flanqué, qui étoit la meilleure défense des ennemis. Néanmoins la place pouvoit tenir long-temps. Déja Leicester, qui d'Utrecht s'étoit rendu à Arnheim, ville très proche de Grave, avec une armée nombreuse, donnoit aux assiégés les meilleures espérances d'être secourus, quand le Baron de Hemert & quelques-uns de ses Officiers, qui eurent peur, proposèrent de capituler. Farnèse qui ne s'y attendoit pas, & qui vouloit se débarrasser de cette expédition, accorda les conditions les plus favorables. Hemert sortit avec les honneurs de la guerre (10), & conserva ses armes & son bagage. Cette reddition flétrissante ne méritoit pas ces avantages; mais Hemert ne tarda pas à s'en repentir. Leicester lui fit trancher la tête, ainsi qu'aux Officiers qui partageoient sa honte.

LIV. XIV
An. 1586

7 Juin.

Après l'heureux succès du siège de Grave, Farnèse tourna aussitôt ses

(10) On a cru, dit Grotius, que le Gouverneur, séduit par les caresses d'une femme, avec laquelle il entretenoit un commerce criminel, se hâta de se rendre pour lui plaire.

LIV. XIV AN. 1586

petite isle qui la masquoit, & où les assiégés s'étoient bien retranchés. Farnèse voulut d'abord les en chasser, & chargea de ce soin les Espagnols, qui s'y portèrent avec courage. Mais ils furent reçus par les ennemis avec une bravoure égale, & obligés de se retirer, après avoir perdu quelques hommes. Une seconde attaque, plus vive que la première, réussit. Les défenseurs de l'isle furent contraints de céder. Pendant ce temps, les Italiens & les autres nations qui servoient dans l'armée, formoient chacune une attaque séparée du côté de la campagne. Le feu des différentes batteries se succédoit sans interruption, & souvent même elles tiroient toutes ensemble. Une tour située sur le bord du Rhin, étoit une des meilleures défenses de la place. Les Espagnols l'assaillirent avec tant d'intrépidité qu'ils l'emportèrent. La ville souffroit beaucoup de la perte de ce poste qui la mit dans le péril le plus imminent. Les Italiens n'avoient pas moins avancé leurs travaux. Découragés par ces succès, & par une blessure que leur Gouverneur avoit reçue, les assiégés

parlèrent de se rendre (11).

L'armée étoit extrêmement aigrie contre les habitants de cette ville, qu'on accusoit d'y avoir introduit les hérétiques, qui s'en étoient emparés. Plusieurs d'entr'eux étoient attachés eux-mêmes aux nouvelles opinions & reconnoissent encore Gebhard Truscches, cet Electeur, Apostat, qu'on avoit chassé de son Siege & de ses Etats. On étoit convenu cependant d'un armistice; & l'on dressoit les articles de la capitulation, lorsque les Espagnols & les Italiens, entraînés par un mouvement aveugle & subit, & méprisant les loix de la guerre & du droit des gens, insultèrent en même temps la ville des deux côtés, avec une fureur égale. Etonnés de cette

26 Juillet.

(11) Le Prince de Parme courut le plus grand péril à ce siège. S'étant approché, pendant une suspension d'armes, d'une des portes de la ville, où il conféroit avec les députés des assiégés sur les conditions de la capitulation, il fut tout-à-coup salué d'une décharge de mousqueterie terrible, à laquelle il eut le bonheur d'échapper sans blessure. Cette perfidie ne rompit néanmoins la négociation que pour quelques jours. On la reprit; mais elle n'empêcha pas la ville d'éprouver le funeste sort dont on lit ici les détails.

Liv. XIV An. 1586

attaque imprévue, les assiégés tâchent de se mettre en défense; mais les Royalistes, à qui leur emportement fait surmonter tous les obstacles, entrent dans la ville l'épée à la main, & massacrent tout ce qui se présente sous leurs coups. Le carnage ne peut appaiser la fureur qui les anime. Méprisant le pillage, ils embrasent tout; & cette ville infortunée, bâtie de bois pour la plus grande partie, est sur-le-champ dévorée par un incendie universel. Les maisons brûlent, & servent en quelque sorte d'aliment au feu qui les réduit en cendres. Les flammes s'élancent de tous côtés. Malheureusemnt un vent impétueux, qui souffloit alors, en rendit le ravage plus prompt & plus funeste; & en peu d'heures, il ne resta de Nuys qu'un monceau de ruines & de débris à demi-éteints. On ne put sauver que deux Eglises. Un grand nombre de Religieuses & plusieurs femmes s'y étoient refugiées. Elles n'en coururent pas moins les plus grands périls; & si le Marquis du Guast, Seigneur aussi respecté dans l'armée par la noblesse de son sang & par sa valeur, que par la place qu'il y occupoit, n'eût fait

les efforts les plus généreux pour les arracher des mains du soldat; les scènes les plus affreuses auroient mis le comble à l'horreur de cette journée.

Octave Farnèse, Duc de Parme, mourut sur ces entrefaites. Le Prince de Parme son fils lui succéda. Il étoit encore à Nuys lorsque l'Evêque de Verceil, Nonce à Cologne, lui remit, au nom du Pape Sixte-Quint, l'épée & le chapeau bénits, que les Souverains Pontifes font présenter chaque année à quelque Prince bienfaiteur de l'Eglise, comme des marques de leur affection & de leur estime. Cette cérémonie se fit en présence de l'armée, au milieu du camp. L'Electeur de Cologne, ainsi que le Duc de Trèves, qui se trouvèrent alors auprès de Farnèse, l'honorèrent de leur présence. Le Marquis du Guast fut reçu en même temps Chevalier de la Toison-d'Or. Le Roi lui avoit envoyé le collier de cet Ordre, & il en fut décoré par les mains du Duc de Parme. 1 Août.

L'entreprise sur Nuys venoit à peine d'être terminée d'une manière si déplorable, qu'on songea à faire le siège de Rhinberg. C'est une autre place de l'Electorat de Cologne, située beau-

LIV. XIV coup au dessous de la première sur le Rhin. Les Hollandois en étoient maîtres, & l'avoient très bien fortifiée,
An. 1586 ainsi qu'une isle qui se trouve vis-à-vis dans le fleuve. Farnèse souhaitoit autant que l'Electeur de les en chasser.

Cependant Leicester, qui auroit été trop humilié s'il eût permis à son adversaire de joindre cette conquête aux conquêtes brillantes qu'il venoit de faire sous ses yeux, avoit renforcé son armée de toutes les troupes qu'il avoit rassemblées, & se proposoit, ou de secourir Rhinberg, ou de faire diversion, en assiégeant quelque place importante du parti du Roi (12). Il étoit alors au-delà du Rhin dans la Province d'Overissel. Zutphen une des meilleures places de ce canton, & qui est située sur la rive droite de ce fleuve, fixa son attention; & il résolut de l'enlever aux Royalistes. Il attaqua d'abord Doesbourg, petite ville voisine, dont la prise pouvoit faciliter beaucoup le succès de son dessein. Trois

(12) Le Prince Maurice venoit de prendre Axel dans le pays de Vaës par escalade, le 20 Août. Ce fut son premier exploit. Il n'avoit alors que vingt ans.

cents hommes d'infanterie Wallonne en compoſoient la garniſon, qui pouvoir tenir long-temps dans une place de cette nature. Cependant la tranchée fut à peine ouverte, & les batteries en état de tirer, que les aſſiégés traitèrent de la reddition de la place, & la remirent au Général ennemi. Leiceſter s'approcha enſuite de Zutphen avec toute ſon armée. Comme cette ville étoit défendue de l'autre côté de la rivière par un grand fort de terre, ſoutenu de deux autres plus petits, il fut obligé de diſtribuer ſes troupes ſur les deux rives de l'Yſſel. Il aſſura la communication de ſes quartiers par un pont de bateaux, & dirigea auſſitôt ſes travaux ſur le grand fort de terre, dont il eſpéroit que la conquête accéléreroit celle de Zutphen.

LIV. XIV
An. 1586
13 Sept.
18 Sept.

Jean-Baptiſte Taſſis, Eſpagnol, en étoit alors Gouverneur. Il étoit mal pourvu des munitions néceſſaires à la défenſe d'une place ſi grande & ſi importante; & il fit avertir ſur-le-champ le Duc de Parme du péril imminent dont il étoit menacé, ſi on ne le ſecouroit promptement. Le ſiège de Rhinberg étoit avancé, quand

Liv. XIV

An. 1586.

le Duc reçut l'avis du danger de Zutphen. Déja l'isle, dont on a parlé, étoit tombée en son pouvoir. Craignant néanmoins que Zutphen ne fût forcée, avant qu'il se fût rendu maître de Rhinberg, il en leva le siège; & laissant dans l'isle un bon corps de troupes, il courut au secours de Zutphen. Il fit jetter sur le Rhin à Burick un pont de bateaux, dont il fortifia les deux têtes par de bonnes redoutes; & ayant traversé le fleuve, il s'avança rapidement sur l'ennemi. Il reçut avis pendant qu'il étoit en marche, que deux mille Reitres, levés par le Comte de Meurs, se trouvoient assez proche sur les frontières voisines de l'Allemagne, & qu'ils alloient partir pour renforcer les troupes des Rebelles. Sur-le-champ quinze cents cavaliers choisis ayant pris en croupe autant de fantassins Espagnols, eurent ordre de s'avancer au grand pas pour attaquer cette troupe. Farnèse lui-même les suivit bien accompagné pour les soutenir. Les Reitres qui ne s'attendoient pas à cette rencontre, ne gardoient aucun ordre dans leur marche, & n'étoient point préparés à combattre. Ils furent aisé-

ment rompus, mis en fuite, & totalement dispersés (13).

Après ce coup de main, le Duc continua de marcher vers Zutphen, & s'en approcha d'assez près pour y faire entrer du secours. Il rangea, dans ce dessein, son armée en bataille; & faisant avancer le Marquis du Guast avec plusieurs compagnies de cavalerie, presque toutes Italiennes, & un gros détachement d'infanterie Espagnole, Italienne & Wallonne, il mit sous son escorte un grand convoi de toutes les munitions dont la ville avoit le plus de besoin. La cavalerie formoit l'avant-garde. Du Guast s'étoit mis à sa tête. Elle fut si vivement attaquée par quelques compagnies de chevaux Anglois, qu'elle fut contrainte de reculer un peu en désordre; mais elle revint à la charge avec intrépidité. La mêlée fut

1 Octobre.

(13) Si l'on en doit croire Strada, le Prince de Parme ne battit point ces Allemands. Mais ayant profité du mécontentement qu'ils avoient conçu, de ce que l'argent que Leicester leur avoit promis n'étoit pas arrivé au jour indiqué, il fut les persuader de retourner chez eux, & de se débander. Il cite pour garant de ces faits une lettre du Prince de Parme au Roi d'Espagne, datée du 10 d'Octobre.

Liv. XIV
An. 1586

ſanglante, & on fut incertain du ſuccès pendant quelque temps. Le Marquis fit dans cette occaſion tout ce qu'on peut attendre d'un bon Capitaine. Il fut très bien ſecondé par les Marquis Annibal Gonzague & Bentivoglio, par Appio Conti, Georges Creſia, & le Comte Nicolas Ceſis, qui commandoient ſous lui la cavalerie Italienne, & qui tous à l'envi ſe ſignalèrent dans cette journée. Néanmoins la victoire ſembloit ſe déclarer en faveur des ennemis. Ils avoient forcé Creſia de ſe rendre priſonnier, & Annibal Gonzague avoit été bleſſé dangereuſement. Mais l'infanterie royale s'avança; & ranimant le courage de la cavalerie, arrêta l'impétuoſité des Anglois. Le Duc de Parme arriva lui-même en ordre de bataille, bien réſolu de la livrer, ſi Leiceſter eût voulu eſſayer ſes forces. Mais l'Anglois ne voulut rien riſquer; il fit battre la retraite, & laiſſa paſſer ſon adverſaire, qui entra dans Zutphen en perſonne, & ne quitta cette ville qu'après l'avoir bien approviſionnée.

Octob.

Le Duc de Parme ne s'éloigna cependant de ſes environs, qu'après que Leiceſter eut entièrement abandonné

ſon entrepriſe. Il repaſſa alors le Rhin ſur le pont qu'il avoit conſervé ſur ce fleuve ; & l'hiver approchant, il retourna vers le milieu de Novembre à Bruxelles, après avoir laiſſé de fortes garniſons dans ſes nouvelles conquêtes. Cette campagne le couvrit de gloire. Les brillantes expéditions qu'il y avoit ſi rapidement terminées, augmentèrent de plus en plus la réputation que ſes talents dans l'art militaire lui avoient méritée. Leiceſter n'attendoit que ſon départ pour retourner à Zutphen. Il attaqua auſſitôt les forts d'au-delà du Rhin. Un des deux plus petits fut emporté d'emblée. Le Comte d'Hohenloé, qui, pour donner l'exemple, monta le premier à l'aſſaut, y fut dangereuſement bleſſé. Le ſecond fort ne fut pas mieux défendu. Le troiſième, qui étoit plus grand, pouvoit tenir long-temps ; mais Taſſis en retira la garniſon, afin de la conſerver pour la défenſe de Zutphen, ſi l'ennemi prenoit le parti de l'aſſiéger. Leiceſter ne l'oſa pas. L'hiver étoit trop proche, & la place trop bien munie. Il logea ſeulement ſes troupes à l'entour, & la bloqua, en attendant que la ſaiſon lui permît d'en faire le ſiège.

LIV. XIV
An. 1586
29 Nov.

Liv. XIV An. 1586

Ce Seigneur se rendit ensuite à la Haie, où les Etats-Généraux étoient assemblés. Il les trouva tout aussi peu satisfaits de son administration dans l'ordre civil, que de ses succès dans le commandement des armées. Ils avoient vu avec un chagrin mortel les avantages que le Duc de Parme avoit remportés sous ses yeux. D'ailleurs Leicester, non content de s'être assuré des places qu'on avoit remises entre ses mains, en avoit en quelque sorte livré plusieurs autres aux Anglois, en y établissant des garnisons de cette nation, & avoit beaucoup aigri les esprits par cette conduite. Les Etats jugeant que de pareilles entreprises étoient celles d'un maître, plutôt que d'un Allié armé pour leur défense, craignoient que Leicester ne voulût se rendre absolu dans les Provinces (14).

(14) En effet, les flatteurs du Comte de Leicester, Anglois & Flamands, faisoient luire aux yeux de son ambition l'espoir de parvenir à la suprême Puissance par l'exemple du Prince d'Orange. Ce Seigneur dont une longue prospérité avoit émoussé le jugement, dit Grotius, qui auroit dû sentir qu'on ne gagne pas la faveur d'une femme, & celle d'un peuple libre par les mêmes moyens, se

Ils lui en firent des représentations, également fermes & modérées; mais Leicester n'y répondit qu'en s'efforçant de justifier sa conduite; & en même temps qu'il tâchoit d'appaiser les Etats, il travailloit à dissoudre leur Assemblée. Ne pouvant y réussir, il résolut de repasser en Angleterre, très irrité contre eux. Leur mécontentement étoit réciproque. Ils en vinrent même à une division si déclarée,

---

laissa séduire par leurs insinuations. Il se permit des coups d'autorité qui revoltèrent les Etats; il fomenta la division entre les diverses Provinces de la Republique; il fit sans la consulter des réglements destructifs de son commerce; il troubla l'ordre de la justice par des dispositions arbitraires, qui enlevoient les justiciables à leurs juges naturels; il mécontenta les troupes nationales, en leur donnant des Officiers Anglois; il s'abandonna au zèle imprudent de quelques Ecclésiastiques Protestants dont il captoit la bienveillance, & vexa sans raison les Catholiques. La perfidie des Anglois, qui trahirent les Etats, & livrèrent Deventer & les forts de Zutphen, excita contre lui un soulevement général, comme s'il en eût été l'auteur ou le complice. Grotius croit qu'il ne fut coupable dans cette occasion que d'aveuglement sur ceux à qui il accordoit sa confiance. Leicester, qui étoit d'une hauteur insupportable, dit cet Historien, suivoit toutes les impressions de

LIV. XIV An. 1586

que les Etats députèrent un exprès à la Reine, pour lui porter des plaintes du Comte de Leicester, qui, de son côté, n'omit rien pour traverser leurs négociations.

Rien ne pouvoit être plus avantageux au Duc de Parme que ce démêlé. Il tâcha d'en profiter. On étoit alors

---

ses adulateurs, & se fioit sans précaution à des amis mal éprouvés. Tous ces faits sont de la première année de son administration. Mais l'année suivante, il voulut emporter par la violence, à l'aide des troupes Angloises, & de la populace qu'il avoit mise dans ses intérêts, ce qu'il n'avoit pu obtenir de l'adresse. Il tenta de s'emparer, à force ouverte, de diverses villes des Provinces-Unies, & de Leide en particulier, où on l'accusa d'avoir voulu renouveller les funestes scènes de la surprise d'Anvers par le Duc d'Alençon. Il projetta même de s'assurer du Prince Maurice & de Barnevelt, qui avertis à temps, se sauvèrent, & de les faire conduire en Angleterre. En un mot, après avoir tâché de charger les Etats-Généraux de la haine publique, en imputant la perte de l'Ecluse à leur négligence à lui fournir les troupes & l'argent dont il avoit besoin pour secourir cette place, il fit ouvertement ce qu'il put pour changer la forme du Gouvernement. Il avoit, au reste, un puissant parti dans l'Etat, & il s'étoit sur-tout attaché les Ministres par un zèle affecté pour la religion protestante.

entré dans l'année 1587, & son armée étoit encore tranquille dans ses quartiers. Néanmoins il se servit si habilement des circonstances & des intelligences qu'il s'étoit ménagées, qu'il s'assura de plusieurs places très importantes. Guillaume Stanlei, Gentilhomme d'une des meilleures Maisons d'Angleterre, & Colonel d'un régiment de sa nation, commandoit alors dans Deventer, capitale de l'Overissel. Cet Officier ayant fait son traité avec Taffis, Gouverneur de Zutphen, remit sa place sous l'obéissance du Roi. Stanlei étoit Catholique. Le zèle de la Religion parut être le principal motif de sa démarche (15). Quoi qu'il en fût, Philippe l'en récompensa d'autant plus magnifiquement, qu'il se fit suivre par tous les Anglois qu'il avoit sous ses ordres à Deventer, & qui composoient la plus grande partie de son régiment. On lui en laissa le com-

Liv. XIV.

An. 1587.

Février.

(15) M. Hume, *Histoire de la Maison de Tudor*, attribue la défection de Stanlei à la crainte qu'il eut d'être impliqué dans la conjuration de Babington contre Elisabeth qui conduisit la Reine Marie Stuard sur l'échafaud.

Liv. XIV. An. 1587

mandement; & en le recevant au service d'Espagne, on lui accorda le grade dont il étoit revêtu dans celui des Etats. Peu après, Roland Yorck, à qui Leicester avoit confié la garde des forts de Zutphen, imita l'exemple de Stanlei, & rendit les forts à Taffis. Ces évènements avoient été précédés de la réduction du château de Vouve, très bonne forteresse, & qui pouvoit faciliter beaucoup une entreprise sur Berg-op-zoom, dont ce fort étoit très voisin.

Cependant les confédérés étoient pleins de dépit, en voyant toutes les pertes que la perfidie ajoutoit à celles que la force des armes leur avoit déja causées. Ils en faisoient de toutes parts les plaintes les plus amères. « Sont-ce » là, disoient-ils, les avantages pré» cieux que devoit nous procurer l'al» liance d'Angleterre? Sont-ce là les » heureux fruits du gouvernement de » Leicester? Il nous faisoit de si gran» des promesses en arrivant en Flan» dre! Comme elles ont tourné à sa » confusion! Que de places impor» tantes on nous a enlevées sous ses » yeux! Avec quelle honte il a laissé » secourir Zutphen? Comme il abuse

» de son pouvoir, en substituant à
» son gré dans nos forteresses des Liv. XIV.
» Anglois, aux troupes nationales! An. 1587.
On proposoit ensuite aux Provinces, de ne pas attendre qu'il revînt peut-être consommer ses desseins, & de pourvoir elles-mêmes à ce qu'exigeoit le bien de leur service.

Quelque hardie que fut cette proposition, on l'approuva, & elle fut exécutée. Les Etats-Généraux s'étant assemblés, confièrent aussitôt le commandement des armées au Prince Maurice (16); & après lui avoir donné 5 Février.

---

(16) Le Prince Maurice avoit été fait Gouverneur particulier des Provinces de Hollande & de Zélande après la mort de son père. Mais son autorité étoit subordonnée à celle du Gouverneur-général. L'on en avoit même suspendu l'exercice à cause de sa jeunesse, & on lui avoit donné le Comte de Hohenloé pour Lieutenant. Les Etats de ces deux Provinces lui ordonnèrent alors de prendre le commandement de leurs troupes, qu'elles obligèrent de lui prêter serment. Leicester réclama, & le serment ne fut pas prêté à Maurice sans difficulté, sur-tout dans la Nort-Hollande. Néanmoins les Provinces ne s'étant point départies de leur résolution, elles furent obéies. Ce fut dans cette conjoncture que Leicester leva le masque, & n'omit rien pour s'assujet-

LIV. XIV An. 1587

pour Lieutenant le Comte d'Hohenloé, ils lui abandonnèrent le soin des affaires de la guerre. Sur-le-champ ils envoyèrent en Angleterre renouveller auprès de la Reine les plaintes qu'ils avoient déja faites contre Leicester, & contre les Officiers Anglois qu'il

---

tir les Provinces-Unies. La discorde étant montée à son dernier période, les Etats-Généraux ayant défendu à toutes les villes de leur domination de recevoir Leicester, quand il se présenteroit avec un cortège nombreux, & presque toute la nation paroissant dans la disposition de le destituer, la Reine Elisabeth, qui sembloit vouloir faire la paix avec l'Espagne, & engager les Etats à se reconcilier avec leur ancien maître, le rappella, & lui fit donner sa démission de la place de Gouverneur-général, le 17 Décembre. Cette démission ne parvint à la Haie que le 22 de Février de l'année suivante 1588, par la faute de l'Ambassadeur de la Reine en Hollande, & ne fut présentée à l'Assemblée des Etats-Généraux que le prémier d'Avril. Ce fut à cette époque que conformément aux dispositions des Provinces particulières de Hollande & de Zélande, Maurice commença à remplir sans opposition ni restriction les fonctions de Capitaine-général, & Amiral des Provinces-Unies. Ce Prince étoit dès-lors digne de leur confiance; & l'on ne tardera pas à voir qu'il l'a justifiée par les plus brillants exploits, & les talents les plus rares pour la guerre & le Gouvernement.

avoit

avoit laissés dans les Provinces-unies, la suppliant avec les plus vives instances, de remédier au désordre dans lequel ils étoient si malheureusement tombés. Elisabeth fit partir pour la Hollande, le Baron de Buchorst, son ministre de confiance, à qui elle joignit le Colonel Norris, Anglois, qui s'étoit fait autrefois une grande réputation au service des Etats; & elle les chargea de concilier leurs différends avec Leicester, & de dissiper, s'il étoit possible, les soupçons qu'il leur avoit inspirés. Toute cette discussion n'étoit pas terminée que l'hiver s'étant écoulé, le Duc de Parme faisoit déja ses préparatifs pour entrer en campagne.

Ce Prince souhaitoit ardemment, de chasser tout-à-fait les ennemis de la Province propre de Flandre, où ils avoient conservé Ostende & l'Ecluse. Ce fut cette dernière qu'il résolut d'abord d'attaquer, pour tomber ensuite sur Ostende, quand il en trouveroit l'occasion favorable. Son armée étoit considérablement diminuée. Les expéditions de l'année précédente, lui avoient coûté beaucoup, & il avoit fallu laisser de fortes garnisons dans

Liv. XIV
An. 1587

ſes nouvelles conquêtes, & dans diverſes autres places, dont il ne pouvoit négliger la garde. Quoiqu'il ne pût ainſi employer contre l'Ecluſe, que des forces médiocres, il ne s'en crut pas moins en état de faire le ſiège de cette ville. Elle eſt environnée d'eau de toutes parts, & on ne peut y arriver que par quelques langues de terre, dont il falloit s'aſſurer. Le Duc de Parme ſongea d'abord à faire prendre le change à l'ennemi, en lui donnant de l'inquiétude ſur d'autres places. Il envoya dans cette vue, Hautepeine & le Marquis du Guaſt juſques ſur les frontières les plus éloignées du Brabant, avec un corps d'infanterie & de cavalerie aſſez conſidérable. Son deſſein réuſſit. Les Hollandois craignant pour ce canton, y coururent, Maurice & Hohenloé à leur tête. Farnèſe tourna tout auſſitôt ſur l'Ecluſe, & l'inveſtit à la fin de Mai.

Cette place qui n'eſt pas tout-à-fait ſituée ſur le bord de la mer, comme Oſtende, rentre un peu dans l'intérieur des terres. Elle a cependant ſur ſa droite, un canal qui communique à la mer, & qui eſt aſſez

large & assez profond pour recevoir des navires de toute grandeur. Un nombre infini de petits canaux viennent s'emboucher dans le grand canal, & l'on ne trouve à l'entour de cette ville, de terrein praticable que sur le chemin de Bruges, qui est la ville la plus voisine. L'Ecluse n'est séparée de l'isle de Cadsand, ainsi appellée du village de ce nom, & qui a deux lieues de tour, que par le grand canal & quelques autres canaux moins considérables, qui vont aboutir à la mer. Cette ville pouvoit aussi aisément recevoir du secours de Flessingue par cette voie, qu'elle en pouvoit tirer d'Ostende par terre. Ces deux villes situées sur la même côte, sont également à portée de l'Ecluse ; Ostende au couchant à cinq lieues, & Flessingue au levant, à-peu-près à la même distance. Le fort de Blankemberg, qui tire son nom d'un village qu'on trouve à moitié chemin d'Ostende à l'Ecluse, pouvoit lui être très utile pour assurer les communications. Farnèse, après avoir investi la place, songea aussitôt à attaquer ce fort. Les ennemis qui ne s'étoient point attendus à cette brusque

Liv. XIV

An. 1587

Juin.

expédition, ne l'avoient point pourvu de ce qui étoit nécessaire pour une bonne défense. Farnèse se fut à peine présenté, que la garnison qui ne fit qu'une foible résistance, se rendit.

Le Duc de Parme, maître du fort de Blankemberg, y laissa une bonne garnison, & revint au siège de l'Ecluse. Il avoit alors sous ses ordres, un peu plus de huit mille hommes d'infanterie, & un petit corps de cavalerie. Il ne lui en falloit pas davantage dans le terrein bas & inondé qui entoure cette ville. Il avoit envoyé le surplus pour faire la diversion, dont il avoit chargé du Guast & Hautepeine. Après avoir choisi & retranché ses quartiers, Farnèse commença par construire un fort dans l'isle de Cadsand, dans un coude du grand canal qui baigne l'Ecluse, afin d'arrêter les secours que la ville assiégée pourroit recevoir de Flessingue. Mais comme ce fort n'auroit pas suffi pour empêcher qu'on ne pût passer par le canal, il prit la précaution de le fermer par une espèce d'estacade, formée de plusieurs grosses barques qui furent solidement liées les unes aux autres, & assez bien

garnies de soldats, de matelots & d'artillerie. Non content de ces dispositions, il fit appuyer l'estacade par de bons retranchements qui furent élevés auprès, sur l'une & l'autre rive. Quoique le canal ne fût large que d'un mille d'Italie, & qu'il n'y en eût pas d'autre par où on pût introduire du secours dans l'Ecluse, Farnèse pour plus grandes précautions, fit passer dans l'isle de Cadsand, plusieurs détachements d'infanterie & de cavalerie, & les chargea d'observer du bord qui regardoit de plus près le port de Flessingue, toutes les démarches des ennemis.

Après avoir fait tous ces préparatifs, le Duc de Parme attaqua le corps de la place. On ne pouvoit en approcher que du côté de la porte de Bruges, où le terrein n'avoit encore que peu de consistance. Le Seigneur de Gronevelt y commandoit. C'étoit un excellent Officier, & qui donna les preuves les plus éclatantes de capacité, dans la défense qu'il y fit. Il n'avoit sous ses ordres qu'environ deux mille hommes, dont une partie lui avoit été envoyée de Flessingue, quand l'armée royale avoit paru dans

ce canton. Cette garnison animée par son Commandant, ne vit pas plutôt avancer les Royalistes, qu'elle fit sur eux les plus vives sorties. La porte de Bruges étoit bien flanquée, & pour la couvrir encore mieux, les assiégés avoient construit une redoute en avant du fossé, afin d'en éloigner les assiégeants. Farnèse résolut d'emporter cet ouvrage. Ses troupes l'assaillirent à diverses reprises, & quoique la redoute eut toujours été bien défendue, les assiégés furent enfin contraints de l'abandonner. Les approches étant devenues plus faciles, on poussa l'attaque avec vivacité. Le Marquis de Renti, (17) un des plus grands Seigneurs de Flandre, & des plus estimés par sa valeur & par sa fidélité, la conduisoit. Il n'omettoit rien pour en hâter les travaux; mais son courage l'ayant emporté, jusqu'à trop s'exposer, il reçut une blessure dangereuse, & fut

(17) Le Marquis de Renti est le même Emmanuel de Lalain, Seigneur de Montigni, chef des Wallons, qui en se reconciliant avec l'Espagne, opéra la révolution qui prépara les succès du Duc de Parme. Philippe II l'avoit créé Marquis de Renti.

contraint de se retirer. Le Seigneur de la Motte, homme de qualité, aussi brave, & non moins bon serviteur du Roi, lui fut substitué, & ne fut pas plus heureux. En travaillant à perfectionner la tranchée, il reçut au bras un coup si funeste, que l'on ne trouva pas d'autre moyen de lui sauver la vie, que de le lui couper. Les opérations de la tranchée coûtèrent cher aux assiégeants. Jean d'Aquila, Mestre-de-Camp Espagnol, plusieurs Officiers, & un grand nombre de soldats y furent blessés. Il falloit pour en relever la garde, passer un pont découvert, que l'on voyoit si distinctement des murs de la ville, qu'on pouvoit tirer sur les assiègeants à coup sûr. On le masqua pourtant avec une courtine de toile; mais malgré cette précaution, le feu du rempart fut encore très meurtrier, & il continua de l'être, jusqu'à ce que les assiégeants se fussent avancés assez près, pour priver l'ennemi de cet avantage.

LIV. XIV
An. 1587

Tel étoit l'état du siège, quand Leicester que la Reine avoit reconcilié le moins mal qu'elle avoit pu

avec les Etats, débarqua en Zélande au milieu de Juin, avec un renfort considérable d'infanterie & de cavalerie. Etant arrivé à Flessingue, il y trouva le Prince Maurice, qui avoit laissé le Comte d'Hohenloé en Brabant pour s'opposer aux entreprises de Hautepeine & de du Guast. Leicester & Maurice ayant conféré ensemble sur le secours de l'Ecluse, prirent aussitôt le parti de tenter la délivrance de cette ville par mer. Ils rassemblèrent les bâtiments dont ils avoient besoin, & y embarquèrent cinq mille hommes d'infanterie, six cent chevaux, & toutes sortes de provisions. L'armement fit voile sans perdre de temps, & gagna en peu d'heures l'entrée du canal, où il se tint à la vue des assiégés. Leicester leur fit tous les signaux qui pouvoient leur annoncer la prochaine levée du siège; mais quand on eut pénétré dans l'intérieur du canal, on le trouva si exactement bouché, & le passage étoit si bien défendu, qu'on jugea qu'il étoit impossible de le forcer. On balança néanmoins pendant trois jours, pour savoir si on le tenteroit. A la fin,

les ennemis levèrent l'ancre, & ſe rendirent à Oſtende, dans la réſolution d'entreprendre le ſecours de la place par terre.

Liv. XIV
An. 1587

Farnèſe inſtruit de leur deſſein, renforça auſſitôt de pluſieurs compagnies d'infanterie & de cavalerie, la garniſon du fort de Blankemberg. Les confédérés qui connoiſſoient la néceſſité de s'emparer de ce fort, pour conduire du ſecours à l'Ecluſe, réſolurent de l'entreprendre. Leurs troupes furent à peine débarquées, que s'étant fait joindre par la plus grande partie de la garniſon d'Oſtende, elles marchèrent à Blankemberg. Mais s'il importoit aux ennemis d'en faire la conquête, il n'étoit pas d'une moindre conſéquence pour le Duc de Parme, de les en empêcher; auſſi ce Prince ayant aſſuré ſes lignes, courut auſſitôt à leur rencontre avec le reſte de ſon armée. Les Rébelles alloient battre le fort en brèche; mais ſurpris par l'arrivée imprévue des Eſpagnols, & incertains pendant quelque temps du parti qu'ils prendroient, ou de combattre ou de ſe retirer, ils n'oſèrent riſquer la bataille, & ren-

Liv. XIV An. 1587 trèrent dans Oſtende (18). Ils revinrent encore à l'entrée du canal, où ils avoient d'abord mouillé ; mais Farnèſe toujours également actif, fit ſes diſpoſitions pour s'oppoſer à leur deſcente, & leur enleva tout eſpoir de ſecourir l'Ecluſe. Ils s'éloignèrent enfin, & ne reparurent plus.

Le mauvais ſuccès de cette tentative, anima les aſſiégeants d'une nouvelle ardeur ; les aſſiégés n'en firent pas moins bonne contenance, & leur valeur ne parut point ſe ralentir. Les Royaliſtes n'avoient pu jusqu'alors établir de batteries ; la difficulté du terrein, la réſiſtance de la garniſon, & pluſieurs autres inconvénients avoient retardé beaucoup les progrès de la tranchée ; enfin on l'avança aſſez, pour pouvoir battre la place. Comme on n'avoit pu former qu'une attaque vers la porte de Bruges, on ne tira que dans cette par-

(18) De Thou aſſure comme un fait certain, & convenu depuis par le Comte d'Aremberg à Londres, que ſi le Comte de Leiceſter eût continué l'attaque du fort de Blankemberg, le Duc de Parme eût levé le ſiège de l'Ecluſe.

tie ; mais le feu fut terrible. Cette unique batterie étoit composée de quarante pièces de gros canon. Elle tira pendant huit heures plus de quatre mille coups, & renversa plus de deux cent brasses du mur qui touchoit à la porte. Farnèse n'auroit pas différé l'assaut, si après avoir fait reconnoître la brèche, on n'eût découvert derrière les ruines une grande demi-lune qui les soutenoit, & dont il eut été difficile de s'emparer, sans y faire couler des flots de sang. Les assiégeants n'étoient point d'ailleurs en possession de plusieurs ouvrages qui flanquoient le rempart. Le Duc de Parme continua donc l'attaque pied-à-pied. On combla le fossé. On employa la sappe & les mines. Les assiégés continuèrent à faire de leur côté la plus belle défense ; ils disputèrent avec courage l'établissement du fossé, & éventèrent plusieurs fois les mines. Mais quels qu'eussent été leur zèle & leurs travaux, ils furent forcés de se rendre. On leur accorda la capitulation la plus honorable. Ils étoient réduits à six cents hommes, quand ils sortirent. L'armée royale avoit aussi beaucoup souffert. Ce siège

LIV. XIV

An. 1587

6 Août.

Liv. XIV
An. 1587

lui coûta plus que ceux de Grave, de Venlo & de Nuys (19).

Cependant le Seigneur de Hautepeine & le Marquis du Guast avoient d'autant plus heureusement opéré la diversion projettée par le Duc de Parme, que leur marche dans ce canton étoit devenue nécessaire. Les ennemis, qui de leur côté vouloient détourner ce Prince du siège de l'Ecluse, avoient formé un corps d'armée vers Bois-le-Duc, & menaçoient cette place. Les Royalistes, qui du Brabant étoient passés en Gueldrès, ne purent donc point tenter de nouvelles conquêtes, & furent réduits à observer les troupes des Etats, & à s'opposer à leurs progrès. Ils firent néanmoins l'acquisition de Gueldres, qu'une négociation mit entre les mains de Hautepeine. Le Colonel Patton Ecossois, la lui livra, Craignant d'en sortir, &

(19) On ne peut lire sans étonnement les prodiges de bravoure par lesquels l'armée du Duc de Parme se signala au siège de l'Ecluse, dont les détails très longs se trouvent dans Strada. Ils semblent plus qu'humains, sur-tout, s'il est vrai, comme il l'assure, que cette armée n'étoit forte que de cinq mille hommes de pied, & de sept cents chevaux.

que Leiceſter ne le fît remplacer par quelqu'Anglois, il voulut prévenir cet affront par une perfidie. Liv. XIV

Malheureuſement, cet avantage fut suivi d'une perte bien triſte pour le parti du Roi. Hautepeine en voulant ſecourir Engelen, fut bleſſé à mort, & ne vécut que juſqu'au lendemain. An. 1587
Hohenloé ſe rendit maître de ce fort, après une attaque très brûſque. C'eſt celui qu'on appelle aujourd'hui, le fort de Creve-cœur, nom que lui donna ſon conquérant, par alluſion au déplaiſir que les Royaliſtes en reſſentirent. La double perte qu'ils venoient de faire, leur fut effectivement bien ſenſible. Hautepeine n'étoit pas moins recommandable par ſa capacité dans l'art de la guerre, que par ſa bravoure & ſa fidélité au ſervice du Roi. Le fort d'Engelen qui commandoit un des paſſages les plus importants qu'il y eut dans les environs ſur la Meuſe, étoit très utile à la ville de Bois-le-Duc. Juillet.

Le Duc de Parme auroit bien voulu couronner la priſe de l'Ecluſe, par celle d'Oſtende ; mais les ennemis avoient ſi bien muni cette place, & ſa ſituation rendoit ſi difficiles les

Liv. XIV An. 1587 moyens de lui couper les ſecours, qu'il n'oſa s'engager dans cette entrepriſe.

La perte de l'Ecluſe avoit beaucoup accru la diviſion qui régnoit entre les Provinces-unies, & les Anglois. Ils ſe reprochoient mutuellement le malheureux ſuccès du ſecours de l'Écluſe. Les Etats l'imputoient au retardement de Leiceſter ; celui-ci l'attribuoit aux délais des Provinces, à lui fournir les munitions qui lui étoient néceſſaires. La Reine fatiguée de ces plaintes continuelles, laſſe de tant de dépenſes, ou détrompée ſur les eſpérances qu'elle avoit conçues de s'aſſujettir ces Provinces, aima mieux tenter de les réconcilier avec le Roi. Peut-être ne vouloit-elle que conjurer l'orage terrible dont l'Eſpagne la menaçoit. Quoi qu'il en ſoit, elle engagea le Roi de Dannemarck à lui prêter ſa médiation. Ce Prince y conſentit, & ſur-le-champ, il dépêcha Jean Rantzau à Bruxelles, où il fut très bien accueilli du Duc de Parme. Les cabinets des Princes, recelent toujours les plus profonds myſtères, & il eſt ordinairement impoſſible de pénétrer dans ces ſanctuaires

de la politique. On conjecture néanmoins qu'Elisabeth & Philippe, qui vouloient se tromper mutuellement, n'avoient d'autres desseins que de ralentir les préparatifs qui se faisoient dans leurs Etats respectifs. Quoi qu'il en soit, les Provinces-unies ne se prêtèrent à aucun accommodement. Bien éloignées de dissimuler leurs sentiments, elles dirent sans hésiter à Leicester, qui leur fit diverses propositions de paix, qu'elles étoient déterminées à ne jamais rentrer sous l'obéissance d'Espagne; & que quand même la Reine d'Angleterre voudroit les abandonner, elles n'en feroient pas moins d'efforts, pour défendre jusqu'au dernier soupir une liberté qui leur étoit plus chère que la vie. Malgré cette déclaration de la part des Etats, on ne laissa pas d'entamer la négociation. Bourbourg, petite ville entre Dunkerque & Gravelines, fut choisie pour le lieu des conférences. Le Roi d'Espagne & la Reine d'Angleterre y envoyèrent leurs Ministres. Ceux du Roi, furent le Comte d'Aremberg, Chevalier de la Toison d'Or, le Seigneur de Champigni Directeur des Finances, & Jean Richar-

Liv. XIV An. 1587

dot, Président du Conseil d'Artois. La Reine nomma pour ses Ambassadeurs, le Comte de Derbi, Chevalier de la Jarretière, le Baron de Cobham & Jacques Croft, tous les trois gens de qualité, & membres de son Conseil-Privé (20).

Mais pendant que la guerre continuoit en Flandre, & qu'on s'occupoit d'y rétablir la paix, le Roi d'Espagne tenoit de fréquents conseils sur les moyens de se venger avec succès de la Reine d'Angleterre. Cette Princesse n'avoit jamais cessé de provoquer son ressentiment, en fomentant dès leur origine les troubles de la Flandre. Philippe avoit dissimulé tant qu'elle avoit eu l'attention de voiler sa conduite sous les prétextes

(20) Cette négociation entamée dès l'année 1586, paroît avoir été conduite de meilleure foi par la Reine d'Angleterre, que par le Roi d'Espagne. Il étoit naturel que la Reine, qui avoit à craindre l'orage le plus terrible dont elle eût éte jamais menacée, voulut le conjurer. Le Congrès de Bourbourg commença au mois de Février 1588, & se rompit aux premières nouvelles que la flotte Espagnole, dont on va lire le funeste succès, étoit entrée dans la Manche.

les plus ſpécieux ; mais lorſqu'elle eut levé le maſque, & ranimé ſi ouvertement la rébellion des Provinces-unies près de ſuccomber ſous ſa puiſſance, il en fut ſi violemment irrité, qu'il crut ſa gloire intéreſſée à ne pas différer de l'en faire repentir, en lui déclarant la guerre. Cependant avant de prendre un parti de cette conſéquence, il avoit voulu en délibérer mûrement avec ſes principaux Miniſtres. Le Marquis de Sainte-Croix, (Alvarez de Baſſano,) qui s'étoit acquis la réputation la mieux méritée dans le ſervice de mer, le preſſoit vivement d'éclater. Le Roi lui avoit donné le commandement de ſes forces navales ſur l'Océan, & il s'attendoit que ce Monarque lui confieroit l'expédition qu'il projettoit. Dans cette vue il ouvrit ainſi ſon avis.

« Grand Prince, il eſt ſi évident » que l'entrepriſe ſur laquelle nous » délibérons, obtiendra le plus heu» reux ſuccès, que je croirois man» quer à la fidélité que je dois à » Votre Majeſté, ſi je ne l'engageois » avec inſtance à l'exécuter. Le titre » auguſte de Roi Catholique, eſt ce» lui dont vous êtes le plus jaloux,

» & que vous avez toujours desiré
Liv. XIV » avec plus d'ardeur, de justifier par
» vos actions. L'occasion s'en présente
An. 1587 » aujourd'hui. Rétablir en Angleterre
» l'obéissance qui est due à l'Eglise,
» & y rétablir son culte; terrasser
» l'hérésie jusques dans son asyle, &
» sur le théâtre même de sa rebel-
» lion, tels sont les grands objets
» qu'on propose à votre zèle. Tous
» les Catholiques de ce royaume,
» vous adressent leurs vœux, & at-
» tendent avec ardeur la fin de la
» cruelle persécution sous laquelle
» ils gémissent. En prenant leur dé-
» fense, & vous montrant l'appui de
» la Religion, vous vous couvrirez
» d'une gloire immortelle.

» Cette brillante entreprise ne sera
» pas moins utile à votre couronne.
» L'Angleterre est la rivale de l'Es-
» pagne. Elle infeste ses possessions
» dans les Indes; elle fomente la ré-
» volte des Flamands, & veut les
» soumettre à son empire. Attaquez
» une Puissance qui est, & sera tou-
» jours l'ennemie la plus acharnée de
» votre monarchie.

» Votre Majesté pourroit-elle dou-
» ter du succès de ses armes? Vos

» forces maritimes déja très puiſ-
» ſantes, ſont devenues encore plus formidables, par l'union du Portugal à votre couronne, & il y a lieu de croire que la bonté de Dieu, en vous ménageant cette opulente ſucceſſion, voulut faciliter la réuſſite du grand projet que vous méditez. La marine d'Angleterre, quand même elle ſeroit ſecondée par celle des Provinces-unies, ne pourra ſoutenir vos efforts. En concertant les mouvements de votre armée de Flandre, ſur ceux de votre flotte, vos ſoldats franchiront aiſément la foible barrière que la Manche oppoſera à leur deſcente. Ils débarqueront en Angleterre; ils pénétreront juſqu'au centre de cette iſle ouverte à toutes les entrepriſes de ſes ennemis, ſans forteresse & ſans autre défenſe que ſa poſition au milieu de la mer. Ils dompteront cette fière nation, & après l'avoir miſe hors d'état d'entretenir la révolte de vos ſujets, ils reviendront forcer la Flandre de rentrer ſous vos loix ».

Dom Juan d'Idiaquès, l'un des Miniſtres de la Cour de Madrid les

LIV. XIV. An. 1587.

plus accrédités, combattit (21) cette opinion par le discours suivant.

» Les difficultés de l'entreprise qu'on » vous propose, Grand Roi, méri» tent les plus sérieuses réflexions. El» les sont si grandes, qu'on espére» roit en vain de les surmonter. La » situation de l'Angleterre, ses for» ces, le caractère de ses peuples, » la nature de son gouvernement » ne permettent pas de croire qu'on » puisse l'envahir, encore moins » en faire la conquête. La mer l'en» vironne, & la défend de toutes » parts. Ses ports sont en petit nom» bre. Il est facile d'écarter les flottes » qui menaceroient d'y entrer. Les » Anglois égalent sur la mer toutes » les nations de l'Europe. Leurs for» ces maritimes réunies à celles des » Pays-Bas, seront en état de résister » à la plus puissante de vos flottes.

» Mais en supposant que vos trou» pes puissent descendre dans cette

(21) Idiaquès avoit été d'abord Ambassadeur à Genes pendant très long temps, & ensuite à Venise. Le Roi l'avoit rappellé en Espagne pour l'employer dans les plus importantes affaires.

» isle, en doit-on conclure qu'elles » s'y établiront? Pour subjuguer un » Etat, il faut auparavant avoir su » habilement ménager en sa faveur » les dispositions des peuples, & pou- » voir y entretenir toujours des for- » ces respectables. Sans intelligence » au milieu d'une nation superbe, qui » n'obéit que suivant ses caprices, » & sans alliés qui se réunissent pour » vous soutenir, que pourra Votre » Majesté? Elle doit se souvenir qu'elle » n'éprouva pendant son mariage avec » la Reine Marie, que la haine des » Anglois contre les étrangers. Pour- » quoi verseroit-elle donc à grands » flots le sang le plus pur d'Espagne, » dans l'espérance d'assujettir une na- » tion farouche, que dans des temps » plus heureux elle n'a pu accou- » tumer à son empire?

LIV. XIV

An. 1587

» Abandonnez, Sire, le projet de » cette expédition douteuse. Ne don- » nez point à la Reine d'Angleterre » par une rupture éclatante, des pré- » textes de fomenter de plus en plus » les troubles de la Flandre, & d'en » usurper l'empire. Craignez que se » joignant aux Hollandois pour atta- » quer les Indes, elle ne vous cause

Liv. XIV
An. 1587

» les plus grandes pertes. Il sembleroit plus naturel d'employer contre la Hollande l'armement que Votre Majesté destine contre l'Angleterre. Ce seroit le moyen d'y dompter la révolte, & d'y faire respecter les droits de Dieu, & ceux de votre couronne. Alors Votre Majesté seroit plus à portée de punir la perfidie d'Elisabeth, si elle continuoit de vous offenser; mais si vous entreprenez de lui faire la guerre, & si vous avez le malheur de ne pas réussir, je crains que la révolte des Pays-Bas ne s'affermisse, & ne devienne à jamais indomptable ».

Le Duc de Parme penchoit pour ce dernier parti, & ne le dissimula pas, quand le Roi lui demanda ce qu'il pensoit de l'invasion de l'Angleterre. Il représenta qu'avant de l'entreprendre, on devoit du moins s'emparer à tout événement d'un port en Zélande, pour deux raisons d'une extrême importance (22); la première,

---

(22) Stanlei, cet Anglois qui avoit livré Deventer au Duc de Parme, ayant été consulté sur cette expédition, conseilla au Roi

qu'il falloit ménager à l'armée navale, une retraite sûre, en cas de nécessité; la seconde, qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'empêcher la Hollande de bloquer les ports du Roi en Flandre, lorsqu'il faudroit transporter ses troupes en Angleterre. Le Roi balança quelque temps ces opinions avant de se décider; mais frappé des suites heureuses qu'il crut entrevoir dans la conquête de l'Angleterre, pour hâter la soumission de la Flandre, il résolut de la tenter.

Le Pape ne contribua pas peu à l'affermir dans cette résolution. Non content d'accorder son suffrage à l'expédition projettée, ce Pontife offrit d'en partager les frais. C'étoit Sixte-Quint qui gouvernoit alors l'Eglise, & qui s'étant toujours signalé par le zèle le plus vif pour ses intérêts, vouloit imiter l'exemple que Pie V. qui l'avoit élevé à la Pourpre, lui avoit

de commencer par s'assurer d'un bon port en Irlande, pour servir de refuge à sa flotte, en cas d'accident, & d'attaquer Waterford. Le Marquis de Sainte-Croix & le Duc de Parme furent d'avis d'avancer plus loin, & de s'emparer, dans cette vue, de quelque port des Provinces-Unies.

Liv. XIV
An. 1587

donné par rapport à l'Angleterre. Ce dernier voyant qu'Elisabeth persécutoit chaque jour les Catholiques avec plus d'acharnement, & portoit les coups les plus sensibles à la Religion, au dedans & au dehors de ses Etats, avoit prononcé contre elle les peines rigoureuses, dont l'Eglise a eu de tout temps le droit (23) de punir des attentats si coupables. Cette sévérité, au lieu d'adoucir cette Reine, n'avoit servi qu'à l'irriter davantage. Elle avoit traité avec plus de cruauté qu'auparavant, ceux de ses sujets qui n'avoient point abandonné l'ancienne Foi. Elle les avoit bannis, fait emprisonner, dépouillé de leurs biens. Plusieurs même de ces malheureuses victimes de sa haine contre l'Eglise Romaine, avoient perdu en même temps la fortune & la vie. C'étoit contre les Prêtres qu'elle se déchaînoit plus ouvertement. L'hérésie triom-

(23). On connoît assez en France la valeur de cette assertion ultramontaine, que tout bon François & tout Chrétien instruit doit condamner, pour qu'il ne soit pas nécessaire de la réfuter. Pie V avoit privé Elisabeth de sa couronne, & délié ses sujets du serment de fidélité, par sa Bulle du 25 Février 1570.

phoit

phoit de leurs ſupplices, & ſe flattoit d'anéantir l'Egliſe avec ſes Miniſtres. La Reine ne ſe propoſoit rien moins que d'étouffer juſqu'à la dernière étincelle de la Foi, & d'effacer juſqu'aux moindres traces de cette antique piété, qui pendant un ſi grand nombre de ſiècles, avoit illuſtré l'Angleterre. Eliſabeth ne renfermoit pas ſa haine dans les bornes de ſes Etats. Elle fomentoit ſans ceſſe par de puiſſants ſecours, les factions hérétiques en Allemagne, en France & en Flandre, & cherchoit à y détruire la Religion Romaine. Elle avoit bouleverſé l'Ecoſſe. Après avoir attiré hors de ce royaume la Reine Marie Stuart, dont l'attachement à la Foi Catholique, y avoit éclaté avec la plus grande édification; Eliſabeth trahiſſant la parole qu'elle lui avoit donnée, l'avoit détenue dans la plus longue captivité, & avoit donné à l'univers un exemple inoui de cruauté & de perfidie, en faiſant trancher la tête à cette malheureuſe Princeſſe ſur un échafaud. Ce crime qui avoit pénétré d'horreur tous les Princes Catholiques, avoit fait ſur-tout l'impreſſion la plus vive ſur l'eſprit du Pape,

qui s'empressa par cette raison, de favoriser de tout son pouvoir l'entreprise du Roi d'Espagne. Jugeant nécessaire d'honorer dans cette circonstance du chapeau de Cardinal, quelque Ecclésiastique Anglois, il fit tomber son choix sur le docteur Allen. C'étoit un des plus anciens Ecclésiastiques de cette nation; sa doctrine, sa sagesse & ses mœurs lui avoient mérité une estime particulière. Il demeuroit alors à Rome, d'où le Pape vouloit le faire passer en Flandre, & de-là en Angleterre, pour y remplir les plus grands emplois de la Religion, si les armes de Philippe avoient quelques succès dans ce royaume.

Le Pape ayant ainsi approuvé l'expédition projettée contre l'Angleterre, & promis d'y contribuer, le Roi d'Espagne en hâta avec la plus extrème diligence les préparatifs par mer & par terre : il chargea de tout ce qui concernoit la marine, le Marquis de Sainte-Croix, à qui il destinoit le commandement de la flotte. Le Duc de Parme eut ordre de se tenir prêt à conduire en Angleterre les troupes qu'il commandoit; & on y devoit joindre celles que la flotte ameneroit

d'Espagne. Dans tous les Etats de cette monarchie, on rassembloit par-tout à l'envi, des vaisseaux, des vivres, des munitions de guerre, & toutes les provisions nécessaires à une si grande entreprise. On faisoit ces apprêts jusqu'en Sicile, dans le royaume de Naples, sur toutes les côtes maritimes d'Espagne. On pressoit sur-tout la construction des vaisseaux. Ils étoient d'une grandeur énorme. Le Roi avoit résolu de former une flotte si redoutable, que l'histoire ne pût en fournir aucun autre exemple.

Le Duc de Parme s'occupoit de son côté avec la plus grande activité, des préparatifs par terre. Après la conquête de l'Ecluse, il se rendit à Bruges, où il étoit plus à portée de prendre les mesures nécessaires pour le transport des troupes en Angleterre. Le Roi fit lever deux régiments d'infanterie Italienne; le premier dans le Duché d'Urbin par Blaise Capisucchi, & le second par Charles Spinelli dans le royaume de Naples. Le Marquis de Burgaw, frère du Cardinal André d'Autriche, en forma un troisième en Allemagne, beaucoup plus nombreux que les régiments ordinaires de cette

LIV. XIV An. 1587 nation. On recruta en même temps toutes les vieilles troupes de l'armée en Franche-Comté, en Allemagne dans le pays Wallon. L'armée de Flandre qui étoit destinée toute entière, ou du moins en plus grande partie à l'expédition d'Angleterre, devoit être de trente mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux d'élite, & l'on n'épargna rien pour la rendre la plus florissante qu'il fût possible.

On fit ensuite divers préparatifs indispensables pour son embarquement. On avoit pris le parti de l'exécuter à Nieuport & à Dunkerque, où il fallut rassembler la quantité innombrable de vaisseaux dont on avoit besoin. On avoit beaucoup de peine à se procurer tous les ouvriers nécessaires, & l'on manquoit de matelots. Le Duc de Parme qui ne se fioit pas à ceux qu'il avoit en Flandre, & qui, formés dans la marine des Hollandois, étoient portés d'inclination à préférer leur service, fit venir des matelots de la mer Baltique, & de la basse-Allemagne. On bâtissoit tous les navires destinés au transport des troupes, à Gand, à Nieuport, à Dunkerque, &

ſur-tout à Anvers. Ceux de cette dernière ville, devoient ſe rendre par l'Eſcaut à Gand, & de-là à Bruges, par le canal qui conduit de l'une à l'autre de ces deux villes. Comme il n'y avoit pas de canal de Bruges à Nieuport, le Duc de Parme en fit creuſer un, afin que les bâtiments de ces deux villes réunis à ceux de Gand, parvinſſent aiſément à la mer, & ſe joigniſſent à ceux qui ſe trouvoient déja à Dunkerque.

LIV. XIV

An. 1587

C'étoit ſur la fin de l'année 1587, qu'on s'appliquoit avec plus de vivacité en Eſpagne, en Italie & en Flandre, à tout ce grand appareil de guerre. Néanmoins l'année ſuivante ſi célèbre par les évènements qu'elle produiſit étoit commencée, qu'on en ignoroit encore la deſtination. Le Roi d'Eſpagne, pour donner le change, faiſoit publier par-tout, qu'il ne vouloit s'en ſervir que contre ſes ſujets rebelles des Provinces-unies; & pour tenir les eſprits encore plus en ſuſpens, il continuoit la négociation entamée entre la Reine & lui, pour accommoder s'il étoit poſſible, les affaires des Pays-bas. Il fit auſſi répandre qu'une grande partie de cette

An. 1588

flotte devoit aller aux Indes pour y tenter de nouvelles conquêtes, & on en ralentit même pendant quelques temps les préparatifs; mais comme on les reprit bientôt avec une nouvelle activité, & que le Roi laissa échapper quelques indices que cet orage menaçoit l'Angleterre, il ne fut plus possible de s'y tromper. La Reine songea à se mettre en état de le soutenir. Elle donna ordre à Charles Hovard, Grand-Amiral, Seigneur d'une des plus illustres maisons du royaume, de renforcer la flotte royale & de la pourvoir de soldats, de matelots, & de toute espèce de munitions. Elle lui ordonna en particulier, d'employer le fameux François Drack. C'étoit le marin le plus habile qu'il y eut alors en Angleterre, & le même que ses voyages mémorables, & les entreprises glorieuses qu'il avoit terminées avec tant de courage, avoient rendu célèbre dans tout l'Univers.

Elisabeth qui ne pouvoit sans de grandes dépenses, faire les préparatifs nécessaires pour se mettre à l'abri de l'invasion dont elle étoit menacée, convoqua le Parlement pour délibérer sur les moyens d'y subvenir.

Auſſitôt qu'il fut aſſemblé, la Reine s'y rendit avec tout l'appareil de la royauté, & s'étant placée ſur ſon trône, elle y tint le diſcours ſuivant, qui fut alors rendu public.

LIV. XIV

AN. 1588

« Nobles & fidèles ſujets, vous » n'avez pu être inſtruits des prépa- » ratifs de guerre qui ſe font en Eſ- » pagne, que vous n'ayez appris en » même temps que cet orage re- » doutable menace ce royaume, & » que c'eſt ſous les prétextes les plus » vains, que Philippe II arme con- » tre nous. Irrité des ſecours que j'ai » donnés à ceux de ſes ſujets des Pays- » bas qu'il accuſe de rébellion, ce » Roi vindicatif ſe plaint ſur-tout, » des derniers ſervices que je viens de » leur rendre dans la ſituation fâcheuſe » où ſes armes les avoient réduits. Je » n'en diſconviens pas; mais en mê- » me temps, je ne peux trop me » louer de la ſageſſe des conſeils qui » m'ont dicté cette conduite égale- » ment avouée par la juſtice, & ap- » puyée ſur les raiſons d'Etat les plus » puiſſantes. Depuis long-temps une » alliance étroite, réuniſſoit mes pré- » déceſſeurs & les Princes de la Mai- » ſon de Bourgogne, tandis qu'ils

» gouvernoient la Flandre. Ces liai-
» sons intimes qui n'avoient pas été
» seulement contractées entre les Sou-
» verains, mais entre les Etats, &
» pour ainsi dire, entre chacun de
» leurs sujets, n'ont jamais été rom-
» pues. Les relations fréquentes que
» le commerce, le voisinage, la con-
» formité du gouvernement, mille
» intérêts réciproques n'ont jamais
» cessé d'entretenir entre les deux peu-
» ples, résserrant les nœuds qui les
» attachent, ils n'ont plus formé en
» quelque sorte qu'une même nation.
» La cause de vos Alliés devenant la
» vôtre, je n'aurois donc pu les aban-
» donner, sans manquer à ce que je
» vous dois. J'étois d'autant plus obli-
» gée à les secourir, que c'est un de-
» voir indispensable & sacré pour les
» Rois, de défendre ceux qu'on op-
» prime, & que j'eusse été bien plus
» coupable d'y manquer, en refusant
» à des peuples amis & voisins, une
» protection qni leur est nécessaire.

» Mais si la justice présidoit à mes
» démarches quand j'ai secouru les
» Hollandois, je ne suivois pas moins
» les regles de la prudence. La vaste
» étendue de la monarchie d'Espagne

» étonne l'Univers. Elle vient de s'a-
» grandir encore par la conquête du
» Portugal. La politique ambitieuse
» de Philippe, ne dissimule plus le
» projet qu'il a de réduire la Flan-
» dre en servitude, afin d'y fonder
» une puissance assez redoutable pour
» asservir le Nord & le Couchant. J'ai
» dû prévenir les périls qui mena-
» çoient l'Angleterre & l'Irlande, que
» les possessions de ce Prince enve-
» loppent de toutes parts. C'est pour
» en empêcher la ruine que je suis
» accourue à l'aide des peuples mal-
» heureux de la Flandre. Le Monar-
» que Espagnol en est offensé. Il re-
» garde comme un outrage ces pré-
» cautions d'une légitime défense;
» mais quelle est son injustice, puis-
» que j'ai été assez modérée pour re-
» fuser le sceptre que les Provinces-
» unies m'offroient avec la plus par-
» faite unanimité.

» J'ai certainement bien plus de
» droit de me plaindre de ses pro-
» cédés. Il a tout tenté pour soule-
» ver l'Irlande; chaque jour il excite
» contre moi les Catholiques de ce
» royaume. Par-tout il s'efforce de
» tramer ma perte, & d'ébranler

Liv. XIV An. 1588

» mon trône. Sa conduite toute voi-
» lée qu'elle est par les plus faux pré-
» textes, manifeste clairement qu'il
» ne se propose en me déclarant la
» guerre, que d'envahir & de sub-
» juguer cette monarchie.

» C'est donc à défendre la patrie
» contre l'ennemi commun, que je
» vous exhorte en ce jour, braves
» Anglois. C'est pour le soutien du
» trône, qui vous appartient plus
» qu'à moi, puisque je ne le dois
» qu'à vos bontés, que je réclame
» vos secours. Car je ne crains point
» de le déclarer. Je suis à l'Etat plus
» qu'à moi-même. J'ai reçu du Parle-
» ment, les droits de ma naissance
» dont il a maintenu la légitimité.
» J'en ai reçu la couronne que je
» porte, la religion que je professe.
» Je l'ai toujours honoré comme mon
» pere, & je puis dire qu'il me tient
» en quelque sorte lieu d'époux ;
» puisque je ne vis dans le célibat,
» que pour ne pas introduire au mi-
» lieu de la nation un Prince étran-
» ger, dont les mœurs inconnues &
» les manières impérieuses auroient
» encore moins troublé mon repos
» que son bonheur. Veillez donc à la

» conservation de l'Etat ; écartez les
» malheurs qui l'accableroient, si les
» Espagnols pénétroient jusques dans
» notre Isle. Songez qu'une odieuse
» Inquisition, des citadelles menaçan-
» tes, des mœurs nouvelles, des usa-
» ges étrangers, y seroient intro-
» duits à la suite des ces maîtres
» barbares, qui prétendroient gou-
» verner ce royaume avec un scep-
» tre de fer, & des loix de sang.
» Mais pourquoi vous présenter cette
» horrible perspective? Des hommes
» libres redoutent l'esclavage. Vous
» prendrez des mesures nécessaires
» pour vous dérober à son joug, &
» j'espère qu'en m'accordant des sub-
» sides proportionnés à la difficulté
» des conjonctures, vous me mettrez
» en état de le briser. Je les attends
» de votre zèle ; & pour que nos
» préparatifs répondent à ceux de
» l'ennemi, je me flatte que vous
» me les accorderez avec autant de
» promptitude que de générosité. Je
» vous observerai en finissant, que les
» avantages que ceux qui sont atta-
» qués, ont contre leurs aggresseurs,
» sont certains. Les nôtres, en défen-
» dant ce royaume, dont la mer est

Liv. XIV An. 1588

» le boulevart, sont encore plus sûrs.
» Comptons d'ailleurs, que nous se» rons puissamment secourus par nos
» Alliés; & qu'instruit du dessein de
» l'Espagne d'envahir l'Angleterre,
» après avoir voulu subjuguer la Flan» dre, le Nord entier joindra ses for» ces aux nôtres, pour réprimer les
» entreprises d'un Monarque ambi» tieux. Pour moi qui me fais hon» neur d'être la fille de la patrie,
» plus que la Reine de la nation, je
» tâcherai de justifier votre confiance.
» J'aurai un courage au dessus de
» mon sexe; & s'il est nécessaire, je
» ne craindrai pas de sacrifier ma
» vie dans une si glorieuse occa» sion ».

Cette Reine douée d'un génie supérieur, avoit cultivé dans sa jeunesse avec succès, tous les genres de littérature. Son âge déja avancé, & l'opinion avantageuse que ses sujets avoient conçue de son habileté dans l'art de régner, ne lui avoient pas moins concilié leur respect que leur amour, & il n'y eut aucun témoignage d'attachement pour elle, & d'indignation contre le Roi d'Espagne, que le Parlement ne s'empressât de lui

donner en répondant à sa harangue. Les deux chambres l'assurèrent que toute la nation étoit prête à consacrer ses biens & sa vie pour son service & pour celui de l'Etat, & ils lui promirent de fournir les subsides qu'elle avoit demandés. Leur diligence égala leur bonne volonté. Bientôt on mit de fortes garnisons dans tous les ports du royaume. On arma la flotte. On forma deux armées sur terre. Leicester que la Reine venoit de rappeller de Hollande, reçut le commandement de la première, destinée à défendre les bords de la tamise, & à empêcher l'entrée de cette rivière à la flotte d'Espagne. Le Baron de Hunsdon, Officier très estimé, commandoit la seconde armée qui étoit la plus considérable, & qui devoit rester auprès de la Reine, pour veiller à sa sûreté & à celle de la capitale.

Liv. XIV.
An. 1588.

Les négociations commencées entre Elisabeth & Philippe, continuoient cependant en Flandre; mais les conférences furent rompues, quand l'armée navale d'Espagne parut prête à mettre à la voile. Les préparatifs qu'on avoit faits dans les Pays-bas,

Liv. XIV.
An. 1588.

pour seconder ses opérations, étant achevés, le Roi ne voulut pas différer davantage l'exécution de son projet. Sa flotte étoit composée, suivant l'opinion la plus commune, de cent soixante vaisseaux, dont le plus grand nombre étoient des vaisseaux de guerre presque tous galions, à l'exception de quelques galeasses & de plusieurs galères. Le reste étoient des vaisseaux de charge (24). Les galions sembloient autant de châteaux élevés sur

(24) Le détail de la flotte formidable d'Espagne, qu'on lit dans Strada, & qu'il assure avoir été copié sur l'état qu'on avoit envoyé de cette flotte au Duc de Parme, porte le nombre des vaisseaux dont elle étoit composée, à cent trente-cinq de tout rang; celui de ses équipages, à sept mille cent quarante-neuf matelots ou autres gens de mer; celui des troupes dont elle étoit montée, à dix-huit mille huit cents cinquante-sept hommes distribués en cinq régiments; celui des Volontaires qui s'y étoient embarqués, à cinq cents soixante-quatorze, parmi lesquels deux cents vingt Seigneurs des premières Maisons d'Espagne, qui avoient à leur suite six cents vingt-quatre domestiques. Six cents soixante-neuf aumoniers de divers Ordres religieux, y exerçoient les fonctions du sacré ministère. Enfin, on y comptoit au total, vingt-huit mille deux cents quatre-vingt-treize

la surface de la mer. Ils portoient à l'avant & à l'arrière, de hautes tours. Leurs mâts étoient d'une grandeur démesurée, & le plus petit de ces navires étoit armé de cinquante pièces de canon. On embarqua sur cette flotte, vingt-deux mille hommes de pied, & douze cents chevaux presque tous Espagnols, & deux mille Volontaires de la meilleure noblesse d'Espagne, qui voulurent partager la gloire d'une entreprise que le Roi

hommes. De Thou donne de plus, le détail des munitions de guerre & de bouche, dont elle étoit pourvue. Il est immense. Cambden ajoute au nombre des matelots, qui étoit selon lui, de huit mille trois cents cinquante, deux mille quatre-vingt forçats. La flotte Angloise étoit, suivant cet historien, de cent quarante navires, mais tous beaucoup plus petits que ceux des Espagnols; & il n'y en eut que quinze qui combattirent, & qu'un seul qui périt. De leur côté, les Hollandois avoient armé quatre-vingt-dix frégates légères, & trente vaisseaux de ligne pour garder leur côtes, & bloquer Dunkerque & Nieuport. Du reste, les navires Espagnols dont le Cardinal Bentivoglio exalte si fort la grandeur, étoient beaucoup moins grands que nos vaisseaux de guerre du premier & du second rang. Il n'y en avoit pas dans ce temps de plus forts.

avoit tant-à-cœur, & dont on attendoit les plus grands ſuccès.

Liv. XIV

An. 1588

La flotte devoit lever l'ancre au commencement de Mai. Le Marquis de Sainte-Croix étoit déja arrivé à Lisbonne pour la faire partir, lorſqu'il fut attaqué d'une maladie ſi aiguë & ſi violente, qu'il mourut en peu de jours. Le Roi fut très affligé de cette perte (25). Il nomma auſſitôt pour commander la flotte, Alphonſe, Perès de Guſman, Duc de Médina Sidonia, l'un des plus grands Seigneurs d'Eſpagne, mais qui n'avoit jamais quitté ce royaume, ni ſervi dans la marine. Le nouveau Com-

(25) Le Marquis de Sainte-Croix mourut de chagrin, du reproche injuſte que le Roi lui fit, de la lenteur de ſes préparatifs. Louis Perès de Guzman, Duc de Medina Sidonia qui lui fut ſubſtitué, étoit incapable d'un emploi de cette conſéquence. C'étoit remplacer un Général de fer, par un Général d'or, dit Strada, en faiſant alluſion aux qualités guerrières, & aux richeſſes de ces deux Seigneurs. Le choix du Roi ne déplut ni aux Officiers de l'armée navale, qui ſe flattoient que la gloire du ſuccès retomberoit ſur eux; ni à l'armée même, qui eſpèroit qu'un Général auſſi opulent ſeroit en quelque ſorte, la caution que ſa ſolde lui ſeroit exactement payée.

mandant se hâta de se rendre à Lisbonne. Quelque diligence qu'il fît, ce changement retarda le départ de la flotte de plusieurs jours, & elle ne put sortir que sur la fin de Mai, du port de cette ville. Le Roi eut soin de donner au Duc pour diriger les mouvements de la flotte sous ses ordres, Dom Juan Martinès de Recalde. C'étoit un Capitaine de la plus haute capacité. On choisit aussi plusieurs Officiers expérimentés, pour commander les diverses escadres dans lesquelles on avoit divisé la flotte.

L'armée du Roi en Flandre étoit prête à remplir sa destination. Elle avoit été jointe par ses renforts, & une quantité étonnante de noblesse y étoit accourue, pour servir sous le Duc de Parme. Il y vit arriver entr'autres le Marquis de Burgaw, Prince de la Maison d'Autriche, à qui il fit rendre tous les honneurs qui lui étoient dûs. Dom Amédée de Savoie, Dom Juan de Medicis, Vespasien de Gonzague, Duc de Sabionette, s'y rendirent également avec plusieurs autres des plus grands Seigneurs d'Italie. Enfin le Duc de Pastrane, accompagné de beaucoup d'Espagnols de la

LIV. XIV An. 1588 plus haute considération, vinrent augmenter le nombre de ceux qui vouloient se distinguer dans cette expédition (26).

Tous ces guerriers n'attendoient plus que l'arrivée de l'armée navale; mais elle ne parut pas sur les côtes de Flandre, aussitôt qu'ils l'auroient desiré. Elle étoit à peine sortie du port de Lisbonne, qu'elle fut accueillie par une tempête affreuse, qui la mit dans le plus grand désordre, & la
29 Juin. dispersa. On ne perdit que quelques galères qui ne purent résister à la violence de la tempête; mais il s'agissoit de rassembler la flotte, & on étoit déja au milieu du mois de juillet, que tous les navires dont elle étoit formée, & qui avoient prodigieusement souffert, étoient à peine réunis à la

(26) L'armée que le Duc de Parme avoit rassemblée, étoit de quarante mille hommes d'infanterie, & de trois mille de cavalerie, dont trente mille fantassins, & dix huit cents cavaliers, devoient passer en Angleterre, & le reste devoit rester à la défense de la Flandre. Dom Juan de Medicis, & Dom Amédée de Savoie étoient frères naturels, le premier du grand Duc de Toscane, le second du Duc de Savoie.

Corogne. Enfin elle leva l'ancre une seconde fois. Le Duc de Médina avoit arboré son pavillon sur le Saint-Martin, galion fameux par la victoire que le Marquis de Sainte-Croix qui le montoit alors, avoit remportée près de l'isle Tercere. C'étoit le vaisseau Amiral, dont les signaux guidoient la marche de toute la flotte. Sa navigation fut heureuse, & bientôt un vent favorable la porta à la vue des côtes d'Angleterre, qu'elle découvrit à la fin du même mois. La flotte Angloise ne tarda pas à se montrer. Celle-ci n'étoit forte que de cent vaisseaux de guerre, environ, tous beaucoup moins gros que les navires Espagnols, mais ils étoient plus legers & bien supérieurs par leur vîtesse, & par la perfection de leurs manoeuvres.

22 Juillet.

Aussitôt que le Duc de Médina fut entré dans la Manche, il en donna avis au Duc de Parme par Dom Louis de Gusman. Médina ne souhaitoit rien davantage que d'attaquer l'ennemi. A peine l'eut-il apperçu, qu'il se rangea en bataille. Jamais plus magnifique spectacle n'avoit peut-être paru sur l'Océan. L'armée Espagnole disposée en forme de croissant, occupoit d'une

Liv. XIV
An. 1588

aile à l'autre, une étendue immense. Les mâts, les vergues, les hautes tours qu'on voyoit s'élever de ces énormes bâtiments, pénétroient d'un étonnement mêlé d'horreur. On doutoit si on étoit sur la mer, ou dans une vaste campagne hérissée de forteresses. Cependant la flotte avançoit dans ce bel ordre; mais si lentement, quoique toutes les voiles fussent déployées, qu'on eût cru que la mer se refusoit, pour ainsi dire, à supporter son énorme poids, & que les vents s'étoient épuisés à gouverner une masse si prodigieuse. Les Espagnols qui étoient supérieurs aux Anglois par la force de leurs vaisseaux & par le nombre de leurs troupes, vouloient en venir au combat; mais ceux-ci cherchoient au contraire à l'éviter. Une action ne pouvoit que leur être désavantageuse, & avoir les suites les plus terribles, s'ils la perdoient. Ils avoient donc pris le parti de harceler de loin les navires Espagnols; & ne doutant pas que des tempêtes imprévues, des coups de vent, ou d'autres accidents fortuits, trop ordinaires sur mer, n'en séparassent quelques-uns du gros de la flotte, ils se tenoient

prêts à saisir ces heureuses occasions de les attaquer.

Ils ne furent point trompés dans leurs espérances, & la fortune ne tarda pas à les servir. Le feu ayant pris à un grand galion de Biscaie, & le principal mât du galion d'Andalousie s'étant rompu, ces deux navires restèrent en arrière, & ayant bientôt été enveloppés d'un grand nombre de vaisseaux Anglois, aux ordres de François Drack, ils tomberent en son pouvoir. Sur le premier, qu'on n'abandonna aux Anglois, que presqu'entiérement consumé, se trouvoit Jean de Guerra, Trésorier de la flotte, avec une grande partie de la caisse de l'armée. Le second portoit Pierre Valdès, Colonel d'un Régiment Espagnol, & brave Officier. Cette première perte fut importante, & l'on en tira un mauvais augure pour les suites de l'expédition. Les flottes se trouvant une seconde fois en présence au commencement d'Août, le hazard voulut que le galion le Saint-Jean de Portugal, que montoit l'Amiral Jean Martinès de Recalde, fut surpris, séparé de la flotte. Sur le champ, les Anglois l'investirent, & il couroit risque

An. 1588

1 Août.

4 Août.

Liv. XIV
An. 1588

d'être pris, ſi le général ne l'eut dégagé avec le grand galion le Saint-Martin, qui ſoutint preſque ſeul pendant pluſieurs heures, le feu de l'armée ennemie. Les vaiſſeaux Anglois avoient, comme on l'a déja remarqué, un grand avantage ſur les vaiſſeaux Eſpagnols, par leur légèreté, & la bonté de leurs manœuvres. Leur promptitude à arriver ſur l'ennemi, & à s'en éloigner, étoit égale. Ils faiſoient voile à tout vent. Ils ſe formoient, & ſe diviſoient en un clin-d'œil. Leur petiteſſe leur ſervoit ſurtout à éviter les bancs de ſable, dont la Manche & toutes ſes côtes ſont ſemées. D'ailleurs, leur canon ne portoit preſque jamais à faux, tandis que celui des grands vaiſſeaux Eſpagnols, ne tiroit ordinairement qu'en l'air, & atteignoit rarement les ennemis. Les deux galions du Général & de l'Amiral avoient été très maltraités dans le combat, ainſi qu'une galeaſſe, qui après avoir perdu ſon Capitaine & preſque tout ſon équipage, vint échouer à la côte de France, auprès du Havre-de-Grace.

Malgré ces échecs, la flotte Eſpagnole étoit enfin arrivée au Pas de

6 Août.

Calais. Le Duc de Médina dépêcha aussitôt Rodrigue Teglio, au Duc de Parme qui étoit à Bruges, pour l'instruire de sa position, & le prier avec instance, de hâter l'embarquement de ses troupes. Farnèse se rendit aussitôt à Nieuport pour cet effet; mais il fit avertir en même-temps le Duc de Médina, qu'il lui étoit impossible de sortir de Nieuport, & même de Dunkerque, parce que la flotte des Etats bloquoit ces ports. Il engagea le Duc à se porter sur elle pour l'attaquer, & lui représenta que c'étoit l'intention du Roi, qui avoit donné à cet égard des ordres précis; qu'il n'avoit rassemblé que des bâtiments de transport, qui n'ayant point d'artillerie, ne pouvoient combattre les Hollandois, & qu'enfin il ne pouvoit sans témérité, exposer à une perte inévitable, l'armée la plus florissante que le Roi eût jamais eue en Flandre, & par une conséquence nécessaire, la Flandre même qui resteroit sans défense.

Médina s'étoit approché des côtes de Flandre, & il étoit déja à la vue de Dunkerque, quand un calme le força de jetter l'ancre au milieu des

Liv. XIV An. 1588 7 Août.

deux flottes ennemies, dont il étoit en quelque sorte enveloppé. Ce contre-temps dura un jour entier, pendant lequel les trois flottes ne purent changer de position. Mais la nuit commençoit à peine, que la flotte Espagnole voit arriver sur elle à l'improviste, huit vaisseaux d'une grandeur médiocre, qui paroissoient tout en feu. Ils étoient séparés les uns des autres, & observoient quelqu'intervalle entr'eux, afin de pouvoir se jetter de plusieurs côtés, au milieu des navires Espagnols. La mémoire des machines infernales qu'on avoit employées pour la défense d'Anvers, étoit encore récente. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire aux Espagnols, que ces brûlots seroient aussi meurtriers, & produiroient d'aussi terribles effets. Aussitôt cédant aux impressions d'une terreur aveugle que les ténèbres de la nuit ne faisoient qu'augmenter, & sans attendre que ces navires dont ils s'effrayoient si fort, se fussent approchés de la flotte; chaque vaisseau se hâte de lever l'ancre pour prendre la fuite. L'épouvante fut si étrange, qu'un grand nombre coupèrent les cables, dans

la crainte de ne pouvoir pas échapper aussitôt. Et comme si la fortune eût voulu favoriser le stratagême des ennemis, il s'éleva dans le même temps un vent assez fort, pour faire craindre aux Espagnols qu'il n'augmentât le progrès des flammes, & ne rendît leurs ravages plus funestes. Dans cette circonstance malheureuse, les vaisseaux se heurtoient les uns les autres, avec un fracas inexprimable. Les plus éloignés croyoient appercevoir un péril prochain. Le trouble empêchoit d'entendre le commandement, & l'horreur de la nuit augmentant le désordre, il devint si grand, qu'on n'auroit pu alors, même au milieu du jour, en arrêter les progrès. Ces brûlots si redoutés avoient produit l'effet qu'on en avoit attendu. Ils n'étoient destinés qu'à effrayer, & à faire croire que c'étoit effectivement des machines semblables à celles d'Anvers, dont ils avoient l'apparence.

La flotte Espagnole en se dérobant au danger imaginaire du feu, ne put se préserver des malheurs réels qu'occasionnèrent le vent & la confusion de sa retraite. Elle se trouva si dis-

Liv. XIV
An. 1588
8 Août.

perſée, & ſi mal en ordre lorſque le jour parut, que pluſieurs des plus grands galions, éloignés les uns des autres, furent attaqués ſur-le-champ avec avantage par les flottes Angloiſe & Hollandoiſe. Le Saint-Matthieu, commandé par Dom Diegue Pimentel, Meſtre-de-Camp Eſpagnol, & le Saint-Philippe, combattirent long-temps, ſoutenus par la capitane; mais cette galère, percée en pluſieurs endroits par les bordées des navires ennemis, fut contrainte d'abandonner ces galions & de ſe ſauver. Ils continuèrent à ſe défendre avec courage, juſqu'à ce qu'enfin, ayant été pouſſés par le vent ſur des bancs de ſable, ils coulèrent à fond. Tolede ſe noya, Pimentel & quelques autres furent pris. Une galeaſſe de Naples donna également au travers de la côte de Calais, & Hugues de Moncade qu'elle portoit, s'étant jetté à la mer avec la plus grande partie de ſon équipage, il n'en échappa qu'un petit nombre.

De ſi funeſtes pertes qui pouvoient être ſuivies d'évenèments plus fâcheux, à cauſe des périls de la navigation de la Manche, parurent au Duç de Medina-Sidonia, & au Con-

ſeil de guerre, des raiſons preſſantes de reconduire la flotte en Eſpagne. On regarda preſque comme impoſſible de nettoyer la côte des vaiſſeaux ennemis. On étoit d'ailleurs inſtruit des préparatifs de la Reine d'Angleterre, pour s'oppoſer à la deſcente. Cette Princeſſe étoit montée à cheval, & s'étoit montrée à ſes troupes, armée de pied en cap. Elle en avoit été reçue avec des tranſports de joie ſi vifs, & elle leur avoit inſpiré tant d'ardeur, qu'elle en avoit conçu les plus flatteuſes eſpérances. Médina prit donc le parti de retourner en Eſpagne (27). Afin d'éviter les bas-fonds ſi communs ſur les côtes occidentales d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, il donna ordre à la flotte de remonter vers le nord, & de tourner les iſles Britanniques. Il preſcrivit en particulier à chaque vaiſſeau de ſe rendre à la Corogne, ſuppoſé que la flotte fût encore le jouet des vents, & d'y

Liv. XIV
An. 1588

9 Août.

(27) Les Eſpagnols avoient déja perdu dix navires & cinq mille hommes, quand le Duc de Médina-Sidonia prit le parti de retourner en Eſpagne. Il ne manquoit que cent hommes aux Anglois.

Liv. XIV rester jusqu'à ce qu'elle y fût entièrement réunie.

An. 1588 Cette précaution étoit sage. La flotte éprouva bientôt le malheur que son Général avoit craint ; mais avec des circonstances si fâcheuses, qu'il lui fut impossible de se trouver au rendez-vous indiqué. Elle voguoit à peine dans les mers du Nord, qu'elle fut battue d'une des plus furieuses tempêtes que l'Océan ait jamais excitées. Dans un instant le jour s'obscurcit, & se change en la nuit la plus sombre. Les éclairs brillent, un tonnerre effroyable se fait entendre. Les vents déchaînés de toutes parts agitent les eaux avec une impétuosité extrême. Tantôt les vagues s'élèvent jusqu'aux nuës, accumulées en montagnes, & semblent devoir précipiter les vaisseaux dans leur chûte ; tantôt le sein de la mer semble se déchirer, & ouvrir ses profonds abymes pour les engloutir. L'obscurité profonde empêche qu'on puisse manœuvrer ni appercevoir les signaux ; les navires poussés les uns contre les autres, se choquent avec un fracas épouvantable, jusqu'à ce qu'ils soient dispersés de tous côtés par la tempête.

Le premier vaiſſeau qui ſe ſépara, fût celui de l'Amiral. Pluſieurs autres, entraînés par la violence du vent, le ſuivirent. Après avoir craint pendant long-temps d'être jettés ſur les Orcades, iſles répandues autour de l'Ecoſſe, le plus grand nombre gagnèrent l'Irlande, où leurs gens accablés de fatigues, furent très mal reçus. Pluſieurs vaiſſeaux firent naufrage avant d'y arriver. Un grand nombre d'Eſpagnols très qualifiés, entr'autres Alphonſe de Leve, Général des galères de Sicile, qui avoit laiſſé les fonctions de cette charge, pour ſervir comme Volontaire ſur la flotte du Roi, perdirent la vie dans ce terrible déſaſtre. Il ſuffit pour en donner une idée, de dire qu'il n'y eut aucun des rivages des iſles Britanniques, qui ne devînt fameux par le naufrage, la mort ou la captivité de quelque personnage illuſtre. L'Amiral Récalde fut encore joint en Irlande par d'autres vaiſſeaux; mais ils étoient ſi délabrés, qu'ils eurent beaucoup de peine à ſe rendre en Eſpagne, & qu'il en périt beaucoup avant d'y arriver. Le reſte ſe refugia à Saint-Ander, où moururent peu de jours après leur

LIV. XIV
An. 1588
2 Sept.

Liv. XIV An. 1588

debarquement, Recalde Oquendo, un des principaux Officiers de la flotte & plusieurs autres gens de qualité, accablés des fatigues qu'ils avoient essuyées sur mer. Le Duc de Médina-Sidonia, après avoir lui-même couru bien des risques, entra aussi dans le même port, à la fin de Septembre. Il instruisit aussi le Roi de son arrivée, & lui envoya les détails de ses malheurs. (28)

Les Espagnols convinrent dans le temps, d'avoir perdu trente-deux bâtiments, ou pris ou submergés, & dix mille hommes tués, prisonniers, ou morts de maladie. Les relations Angloises & Hollandoises, augmentèrent beaucoup ce désastre, & firent monter à quatre-vingt navires environ, & à vingt-deux mille hommes, la perte des Espagnols. Quoi qu'il en soit, ce malheur mit en deuil presque toute l'Espagne : le Roi en abrégea la durée par un édit. Ce Prince reçut cette triste nouvelle avec une fermeté qu'on crut affectée. Le Comte de Castel Rodrigo qui la lui annonça, ne put s'empêcher d'en plaisanter. Idiaquès, au rapport de Strada, inquiet de l'effet qu'elle avoit produit sur leur maître, l'ayant demandé au Comte : *le Roi ne se soucie point de cette infortune*, lui répondit ce Seigneur, *ni moi non plus*, ajouta-t-il, très surpris sans doute de l'indifférence stoïque du Monarque. De Thou assure qu'ayant suivi à Chartres Henri III,

Cet armement fameux, destiné à envahir l'Angleterre, avoit eu un succès bien différent de celui que ce

Liv. XIV
An. 1588

---

après la journée des Barricades, il y avoit entendu dire à Mendoza Ambassadeur d'Espagne, que cette flotte fameuse avoit coûté à son maître plus de deux cents millions d'écus. Quoi qu'il en soit de cette dépense énorme qui paroît ici exagérée, l'Amiral Espagnol accusa le Duc de Parme de son mauvais succès. Soit feinte, soit conviction, le Roi l'en justifia lui-même. Du reste, la flotte Espagnole auroit pu réussir, si en entrant dans la Manche, elle se fût portée sur Plimouth, où elle eut aisément détruit la flotte Angloise, qui n'en pouvoit sortir, à cause des vents contraires. Mais les ordres du Roi prescrivoient expressément à l'Amiral d'aller joindre le Duc de Parme. Plusieurs Historiens très sages, conviennent que le désastre de la flotte trop prématurément surnommée l'*Invincible*, fut l'effet de l'impéritie, des fausses manœuvres, & des vaines frayeurs des Espagnols, qui ne purent parvenir à chasser les Hollandois des côtes de Flandre, qui s'étant mis dans le désordre le plus étrange à la vue des brûlots, préparèrent eux-mêmes les avantages que les Anglois surent tirer de la tempête qui suivit l'apparition des brûlots, qui enfin, crurent ne pouvoir éviter trop tôt des ennemis bien plus foibles, mais bien plus habiles qu'eux, qui les vainquirent par la supériorité de leurs talents dans la science de la mer.

LIV. XIV

An. 1588

Prince s'étoit promis. Peu d'entreprises furent préparées d'aussi loin, commencées avec une appareil plus formidable, & terminées par une catastrophe plus fatale. Ainsi s'évanouissent les desseins des hommes. Ainsi la Providence divine se plaît à confondre dans ses décrets éternels, les vains projets de leur orgueilleuse sagesse.





LIVRE XV.

SOMMAIRE.

SCHENCK projette de faire construire un fort au point de la division où le Rhin se partage en deux branches. Il le propose au Prince Maurice. On le construit. Surprise de Bonne par Schenck. Bonne est reprise par les Royalistes. Surprise de Berg-op-zoom manquée par le Duc de Parme. Prise de Vachtendonck. Situation embarrassante du Duc de Parme, dont la santé se dérange. La garnison de Gertruidemberg veut se révolter. Cette place est livrée au Duc de Parme. Blocus de Rhinberg par le Comte de Varambon. Excursions de Schenck. Il périt dans une entreprise sur Nimègue. Prise de Rhinberg. Le Duc de Parme aux eaux de Spa. Mutinerie d'un régiment Espagnol. Surprise de Breda. Stratagème imaginé pour y réussir. On tente envain de reprendre cette ville. Projet du siège de Nimègue par le Prince Maurice. Le Duc de

1588.

1589.

1590.

Parme se dispose à marcher au secours de la Ligue. Sa répugnance pour cette expédition, à laquelle il est forcé par les ordres du Roi d'Espagne. Parallele d'Henri IV & du Duc de Parme. Etat de l'armée du Duc. Bel ordre de sa marche. Il arrive à Meaux. Il s'approche de la ville de Paris, réduite aux plus fâcheuses extrémités. Etat du siège de cette ville. Le Roi consulte ses Généraux pour savoir s'il doit le lever. Il le leve. Les armées se trouvent en présence. Le Duc de Parme refuse la bataille. Il feint ensuite de vouloir l'engager. Il tombe tout-à-coup sur Lagni, qu'il bat en ruine. Le Roi marche au secours de Lagni. Cette ville est prise par le Duc de Parme, qui ravitaille Paris. Le Roi tente de surprendre Paris par escalade. Il est repoussé. Le Duc de Parme se prépare à retourner en Flandre. Plaintes des Ligueurs. Il se justifie. Siège de Corbeil. Il est emporté d'assaut. Le Duc de Parme retourne en Flandre. Il est suivi dans sa retraite par le Roi. Vives escarmouches entre les troupes des deux partis. Le Duc de Parme rentre en Flandre.

LA flotte Espagnole s'étant éloignée, après avoir si mal rempli les espérances du Roi, le Duc de Parme quitta presqu'aussitôt les environs de Bruges avec son armée. Les affaires de l'Electeur de Cologne, qu'il avoit été obligé d'abandonner à ses propres forces, lorsqu'il leva le siège de Rhinberg, pour marcher au secours de Zutphen, étoient tombées dans une situation fâcheuse. Schenck ne lui laissoit aucun repos. Cet Officier, plein de génie & d'activité, faisoit sans cesse de nouveaux progrès dans ce canton. Il avoit imaginé de construire un fort sur le Rhin, d'où il incommodoit beaucoup tous les environs. Ce fleuve, après avoir parcouru une vaste étendue de pays, se divise sur la fin de son cours en deux bras très considérables, & forme cette isle fameuse des anciens Bataves, qui conserve encore le nom de ces peuples, quoiqu'un peu corrompu (le Betuwe). C'étoit à l'angle qui fait le point de division de ces deux bras, que Schenck avoit senti qu'on pourroit construire un fort, qui seroit d'une grande utilité aux Etats, & qui

Liv. XV. An. 1588

seroit à proprement parler, la clef du Rhin. Il mettoit à portée de maîtriser le cours du fleuve, de faire payer un tribut à tous ceux qui y naviguoient, & de faire des excursions dans les Provinces voisines.

Il avoit proposé son projet au Prince Maurice, & avoit demandé avec instance, qu'on lui confiât le soin de le construire, de le garder, & même de lui donner son nom, afin qu'il se crût enco[illegible] plus étroitement obligé de le défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Quelque jeune que fut Maurice, il avoit senti aisément la bonté du projet, & les Etats-Généraux, à qui il en avoit rendu compte, avoient résolu aussitôt de l'exécuter; on mit la main à l'œuvre, & en très peu de temps le fort s'étoit trouvé en état de défense, & aussi régulièrement construit, que sa position l'exigeoit. On y avoit établi une garnison nombreuse, & il avoit été abondamment pourvu de tout ce qui étoit nécessaire à sa sûreté. C'est celui qu'on appelle encore le fort de Schenck, que les Provinces-unies ont possédé pendant près de cinquante années, & le même dont l'Europe s'occupe

avec tant d'intérêt, depuis qu'il a été ſurpris avec tant de bonheur, & conſervé avec tant de bravoure par le Cardinal Infant (1).

Schenck s'étant établi dans ce poſte qu'on lui avoit confié, déſoloit tous les environs par ſes courſes, & épioit ſans ceſſe les occaſions favorables de ſurprendre quelque place du voiſinage. Nimègue n'étoit pas loin, & il auroit deſiré beaucoup de s'en emparer, au moment qu'on s'y attendroit le moins; mais jugeant que ce projet étoit encore prématuré, il avoit ſongé à ſe dédommager ſur l'Electeur de Cologne, de la perte de Nuys, par la priſe de quelqu'autre ville de ſa dépendance.

Bonne, une des meilleures places que le Rhin arroſe, & qui eſt ſituée un peu au deſſous de Cologne, devint bientôt la conquête de cet infatigable ennemi. Schenck, après avoir raſſemblé à la hâte un corps de trou-

(1) Le fort de Schenck fut conſtruit dans l'année 1587. Il a été ſurpris par le Cardinal Infant, la nuit du 2 au 3 Septembre 1633, & repris par les Etats, le 9 Avril 1636.

LIV. XV. An. 1588

pes, l'y conduisit pendant la nuit, & à la faveur d'une intelligence qu'il avoit ménagée avec quelques-uns des habitants, ayant appliqué un pétard à la porte qui donne sur le Rhin, il l'enfonça, & se rendit maître de la ville (2). L'Archevêque eut recours au Duc de Parme. Ce Prince étoit alors occupé des préparatifs de l'entreprise contre l'Angleterre. Néanmoins considérant que le Roi avoit intérêt de ne pas abandonner la cause de ce Prélat, il lui envoya sur-le-champ les troupes dont il avoit besoin, & détacha Charles de Croy, Prince de Chimay, avec six mille hommes d'infanterie, & douze cents chevaux.

Le Prince de Chimay se mit aussitôt en marche. Son infanterie étoit composée d'Italiens, de Lorrains & d'Allemands; & sa cavalerie presque toute d'Espagnols & d'Italiens. Cette armée ne tarda pas d'arriver à Bonne. Schenck avoit muni cette ville le mieux qu'il avoit pu, mais elle n'é-

(2) Schenck surprit Bonne, sur la fin de l'année 1587, en enfonçant la porte avec un pétard, dont l'invention étoit récente.

toit pas encore en état de faire une longue résistance. Les Royalistes l'investirent de très près. C'étoit par le Rhin, qu'on pouvoit la secourir plus aisément ; & pour favoriser les secours, Schenck avoit pris la précaution de construire deux forts sur la rive droite de ce fleuve, vis-à-vis de Bonne. Le Général de l'armée royale jugea qu'il falloit leur opposer un ouvrage semblable sur l'autre bord. Les Italiens commandés par le Mestre-de-Camp Charles Spinelli en furent chargés ; mais s'ils avoient beaucoup de zèle pour en hâter les travaux, les assiégés ne faisoient pas moins d'efforts pour les retarder. Cela donna lieu à plusieurs actions, dont l'avantage resta aux Royalistes. Alexandre de Monti se distingua beaucoup en cette occasion, & donna de grandes preuves de bravoure & de capacité. Lorsqu'on fut venu à bout de construire ces ouvrages, on s'occupa de chasser les ennemis des forts qu'ils avoient construits sur le bord opposé. C'étoit le seul moyen de leur ôter toute espérance de secours. Chimay fit donc passer à cet effet de l'autre côté quelques détachements, & en

Liv. XIV
An. 1588

peu de jours, on se rendit maître d'un des forts. L'autre, qui étoit plus considérable, fit une résistance plus vive. L'impatience des Italiens ne leur permit pas d'attendre que les batteries eussent fait leur effet; & ils se hâtèrent de monter à l'assaut; mais cet excès de courage leur coûta cher. Ils furent repoussés avec perte; plusieurs furent tués, & il y en eut un plus grand nombre de blessés. On prit alors le parti de faire jouer l'artillerie avec une nouvelle vivacité, & on contraignit enfin le fort de capituler. Débarrassés de ces attaques, les Royalistes s'attachèrent au corps de la place, & déja, ils établissoient des batteries de plusieurs côtés, quand les assiégés qui désespèroient d'être secourus assez tôt, ne voulurent pas s'exposer aux risques d'un assaut, & remirent la ville à l'Electeur, qui les laissa sortir, à des conditions honorables.

5 Sept.

Ce siège ne fut pas plutôt terminé, que le Prince de Chimay retourna joindre le Duc de Parme. Le Duc étoit alors dans la Flandre proprement dite; mais après le malheureux succès de l'expédition projettée con-

tre l'Angleterre, il étoit ſur le point de ſortir de cette Province, lorſque deux ſoldats Ecoſſois de la garniſon de Berg-op-zoom vinrent le trouver, & convinrent de lui livrer un grand fort voiſin de cette place, qui pouvoit beaucoup lui en faciliter la conquête. C'eût été un avantage conſidérable pour le Roi. Le Duc écouta donc les propoſitions de ces deux hommes, & promit de récompenſer ce ſervice comme ils le méritoient, s'ils pouvoient réuſſir. Il envoya auſſitôt le Comte Charles de Mansfeld auprès de Berg-op-zoom, avec un gros corps de troupes, & lui ordonna de s'emparer d'abord de l'iſle de Tolen, qui étoit à peu de diſtance de cette place, & qu'il étoit important de ſoumettre avant de commencer les opérations du ſiège. Mais Mansfeld, au lieu de ſurprendre les ennemis comme il l'eſpéroit, les trouva ſi bien préparés à le recevoir, qu'il ne put pénétrer dans l'iſle. Comme il falloit, pour y arriver, paſſer pluſieurs canaux, & traverſer pluſieurs digues, ſes troupes rencontrèrent par-tout une ſi vigoureuſe réſiſtance, qu'il fut contraint de ſe retirer avec une perte conſidérable.

Liv. XV. An. 1588

Le Duc de Parme qui s'étoit rendu en personne pour s'assurer du fort dont on promettoit de le rendre maître, ne fut pas plus heureux. La rivière de Zoom, traverse Bergh, & se décharge très près de cette ville dans un large canal. Les ennemis avoient construit un grand fort, qui en dominoit l'embouchure. C'étoit celui qu'on étoit convenu de livrer au Duc, & qui effectivement auroit été pour lui d'une grande conséquence, en le mettant à portée de couper les secours à la ville de Bergh, s'il prenoit le parti de l'assièger. Il s'en approcha donc, conduisant avec lui l'un des deux Ecossois, qui ne cessoit de confirmer les bonnes espérances qu'il lui avoit données ; il fit avancer après le soleil couché, le Mestre-de-Camp Sanche de Leve, avec trois mille fantassins choisis, la plus grande partie Espagnols, le reste Wallons. Leve les partagea en trois corps. Le premier étant arrivé à la porte du fort, l'Ecossois qui lui servoit de guide y entra, suivi de plusieurs Royalistes, qui crurent le succès immanquable ; mais la fourberie ne tarda pas d'éclater. A peine trente ou qua-

Octobre.

tante hommes étoient-ils entrés, qu'on fit tomber une herse de fer qui boucha la porte. Ceux qui se trouvèrent enfermés dans le fort, furent massacrés ou pris, & leur compagnons qui attendoient en dehors l'évènement, furent salués d'une si furieuse décharge de mousqueterie, qu'il y en eut un grand nombre de tués & de blessés. Le Duc ayant été trompé par cette perfidie, ne s'arrêta pas à Bergh-op-zoom. Il fit seulement fortifier plusieurs postes à l'entour de cette place, & retourna à Bruxelles, vers le milieu de Novembre.

Liv. XV.
An. 1588.

Ce Prince ne s'étoit pas encore éloigné de Bergh-op-zoom, quand il envoya le Comte Charles de Mansfeld dans la Province de Gueldres, pour enlever Vachtendonck aux ennemis. C'est une petite ville peu éloignée de Venlo; mais les avantages de sa situation dans un terrein noyé, & les fortifications que les Hollandois avoient ajoutées aux défenses qu'elle tenoit de la nature, la rendoient considérable, & elle incommodoit beaucoup le pays dont elle étoit entourée. Le Comte s'y porta sans délai, & après avoir traversé la

Liv. XV. An. 1588 Meuse à Venlo, il l'investit. La garnison de Vachtendonck étoit foible, mais elle étoit résolue à se bien défendre. Elle fit en effet la plus grande résistance. Cependant les travaux du siège avancèrent promptement. Le feu des batteries, la sappe & les mines, servirent si bien les assiégeants, que les défenseurs de la place, ne pouvant plus tenir davantage, capitulèrent (3).

5 Décem.

An. 1589 Ce siège termina l'année 1588. Il s'en falloit beaucoup, qu'au commencement de l'année suivante, l'armée royale fut aussi forte qu'elle l'avoit été. Le départ du Marquis de Burgaw, qui s'étoit retiré avec la plus grande partie de ses Allemands, &

(3) Le siège de Vachtendonck, qui fut fait par le vieux Comte Pierre Ernest de Mansfeld, & non par son fils, est célèbre, parce qu'on y fit pour la première fois, usage des bombes; invention meurtrière due au hazard. Un habitant de Venlo, voulant faire un essai d'artifice, destiné à l'amusement de Guillaume Duc de Cleves, à qui cette ville donnoit une fête, trouva sans le chercher, ce funeste instrument de mort & d'incendie. Cette première bombe, mit en retombant, le feu à Venlo, dont la plus grande partie fut consumée.

les pertes que les troupes des autres nations avoient faites malgré leur inaction, l'avoient considérablement affoiblie. Il devenoit d'ailleurs très difficile de la payer régulièrement, & il étoit à craindre de voir recommencer ces pernicieuses mutineries, que le Duc de Parme avoit toujours prévenues avec une vigilance extrême. Il ne cessoit d'en représenter le péril prochain à la Cour d'Espagne; mais le Roi, dont les finances avoient été épuisées par la malheureuse expédition d'Angleterre, n'étoit guères en état d'y apporter remède. Le Duc de Parme étoit vivement affligé de se voir réduit dans une si triste situation, & craignoit encore de recevoir bientôt des ordres précis d'aller en France au secours de la ligue, & d'être contraint par conséquent, de laisser dépérir les affaires de Flandre. Il étoit d'autant plus affecté de ces contre-temps, que sa santé commençoit dès-lors à se déranger. Ce Prince qui avoit eu peur que la goutte, mal en quelque sorte héréditaire dans sa famille, ne devînt un obstacle au dessein qu'il avoit de se consacrer entiérement à la profession des armes,

Liv. XV. An. 1589

avoit pris la résolution en arrivant en Flandre, de ne plus boire de vin. Ce régime ne l'avoit point incommodé, tant qu'il avoit conservé la vigueur de la jeunesse; mais son temperament s'étant altéré, à mesure qu'il avançoit en âge, on commençoit à découvrir en lui quelques symptomes de cette funeste hydropisie, qui se joignant aux fatigues & aux inquiétudes inséparables des expéditions dont il fut chargé, fit bientôt assez de progrès, pour le conduire au tombeau (4).

Mais sans anticiper cet évènement fatal, reprenons ceux de l'année 1589. Elle s'ouvrit par une acquisition qui fut avantageuse au Roi, mais qui fut

(4) On pensa fort communément alors, que le chagrin dont le Duc de Parme fut pénétré, à cause du mauvais succès de la flotte prétendue invincible, & depuis, de celui du siége de Berg-op-zoom, des imputations offensantes qu'ils lui attirerent, & des railleries amères, dont le Duc de Pastrane, & le Prince d'Ascoli, qu'on regardoit comme ses espions à l'armée, & divers autres Seigneurs Espagnols envieux de sa gloire, l'accablèrent, ne contribuèrent pas peu au dérangement de sa santé. Strada est conforme en ce point aux Historiens Hollandois.

malheureusement l'occasion d'une perte beaucoup plus fâcheuse, qu'elle ne fut utile. Odoard Lanzavecchia Italien, vieux Capitaine très estimé du Duc de Parme, étoit alors Gouverneur de Breda. Cette ville importante du Brabant, étoit très proche de Gertruidemberg, autre place d'une conséquence extrême. La garnison de cette dernière ville étoit composée d'Anglois mal payés, & très mécontents; l'on craignoit qu'ils ne se portassent à quelque résolution contraire aux intérêts des Provinces-unies. Leurs dispositions n'étoient point ignorées du Prince Maurice, qui avoit tâché de les contenir dans le devoir, en leur faisant toucher une partie de la solde, qui leur étoit due. Mais cette satisfaction très imparfaite qu'on leur avoit donnée, loin de les regagner, les avoit rendus plus ardents à exiger tout ce qu'il leur restoit à recevoir. Ils redoublèrent d'importunité, menacèrent après avoir supplié, & protestant qu'ils ne vouloient plus garder Gertruidemberg, qu'au nom de la Reine d'Angleterre, ils furent sur le point de se mutiner ouvertement. Le Prince Maurice leur envoya

Liv. XV. An. 1589

le Colonel Norris Anglois. Cet Officier, que les soldats de sa nation respectoient beaucoup, leur représenta en vain qu'Elisabeth seroit plus offensée que reconnoissante du parti qu'ils prenoient. Il ne put les en dissuader.

Instruit de cet incident, Lanzavecchia tâcha d'en profiter. Il avoit employé tous ses soins, dès l'origine du mécontentement des soldats de cette garnison, à le fomenter, & avoit voulu en les portant aux derniers excès, les amener insensiblement à remettre la place qu'ils gardoient, entre les mains du Duc de Parme. Il leur fit offrir de la part de ce Prince, les récompenses les plus magnifiques, & sur-tout le paiement de ce qui leur étoit dû par les Etats, & une gratification de cinq années de leur solde. Ces perfides prêtèrent l'oreille à un marché si honteux. L'infamie dont ils alloient se couvrir, ne les empêcha pas de le conclure, & ils se déterminèrent à l'exécuter aussitôt qu'il leur seroit possible. Maurice qui le soupçonnoit, s'étoit avancé avec des forces assez considérables, pour les faire rentrer dans l'obéissance; & après s'être

rendu

rendu maître d'une digue qui le mettoit à portée de s'approcher de la ville, il alloit la battre en brèche. La garnison leva alors le masque, & appella les troupes du Duc de Parme, pour leur livrer la place. Farnèse voulut y marcher en personne. Après avoir rassemblé les garnisons voisines en toute diligence, il les conduisit aussitôt à Gertruidemberg, dans la résolution de contraindre Maurice d'accepter le combat, ou de se retirer. Maurice qui n'avoit pas assez de troupes pour résister à celles du Roi, & qui ne pouvoit être aisément renforcé par les soldats qui montoient ses vaisseaux, décampa sans vouloir rien risquer. Le Duc entra dans Gertruidemberg, & sur le champ ayant rempli les promesses de Lanzavecchia, & fait payer les Anglois (5), il y établit une garnison des troupes du Roi. Cette affaire se passa vers le milieu d'Avril. Le Duc de Parme retourna ensuite à Bruxelles. Lanzavecchia fut pourvu du gouvernement de Gertrui-

Liv. XV.

An. 1589

10 Avril.

(5) La garnison de Gertruidemberg étoit composée de quinze cents hommes d'infanterie, & de trois cents de cavalerie.

Liv. XV. An. 1589.

demberg, & conserva en même-temps celui de Breda. La garnison Angloise qui s'étoit rendue coupable d'une si lâche perfidie, s'engagea au service du Roi. Les Etats, pour se venger de sa trahison, proscrivirent tous les soldats Anglois qui la composoient.

Très peu de temps avant cette expédition, l'Archevêque de Cologne étoit venu trouver le Duc de Parme, & lui avoit fait les plus vives instances, pour reprendre le siège de Rhinberg. Farnèse y avoit consenti, & avoit donné ordre au Marquis de Varambon, Gouverneur de Gueldres, d'aller au plutôt bloquer cette ville. Il vouloit moins en faire le siège, que réprimer les courses de sa garnison. Varambon, l'un des plus grands Seigneurs de Franche-Comté, commandoit un régiment levé dans cette Province. Il y joignit plusieurs régimens d'infanterie Wallonne, & quelques compagnies de cavalerie, & se rendit à Rhimberg. Schenck avoit fortifié auprès de cette ville, une petite place nommée Bliembeeck, d'où les ennemis faisoient des excursions continuelles dans le pays. Varambon songea d'abord à les en déloger. Il

trouva une résistance vive. Il fallut employer du canon, & ce ne fut pas sans peine, qu'il les força de capituler, & d'abandonner la place. Il s'avança ensuite à Rhinberg; & comme il n'avoit pas assez de troupes pour assiéger cette ville, il la bloqua. Malgré ses précautions, Schenck trouva le moyen d'y jetter plusieurs fois du secours, & les Espagnols ne parvinrent à le battre, que dans une seule occasion, où il perdit un grand nombre de soldats.

Le Duc de Parme qui venoit d'acquérir Gertruidemberg, s'étoit flatté de pousser plus loin ses conquêtes dans le même canton. Il desiroit de se rendre maître de Heusden, ville bien munie, & dont la garnison étoit forte; & pour mieux assurer le succès de cette entreprise, il avoit chargé le Comte Charles de Mansfeld avec un gros détachement, de s'emparer de plusieurs petites places dans les environs. Le Comte s'assura de Hemert, de Brakel, petits endroits de peu d'importance. Il s'attendoit qu'une intelligence qu'il avoit dans Romerswal, pourroit lui livrer cette place qui étoit plus considérable, & dont il

Liv. XV. An. 1589

espéroit beaucoup pour la réduction de Heusden; mais cette pratique ne réussit point, & le projet de la conquête de Heusden s'évanouit. Mansfeld se porta alors sur la Meuse par les ordres du Duc, pour tenter la conquête du château de Louvestein, situé sur la pointe inférieure de l'isle de Bommel. Mansfeld ne put s'en emparer. Cette forteresse & toutes les autres de ce canton, étoient si bien munies, qu'il se retira sans y avoir fait aucun progrès digne d'attention.

Cependant, l'infatigable Schenck étoit sans cesse en course, & le fort qu'on avoit construit suivant ses idées, & qui portoit déja son nom, devenoit chaque jour plus redoutable au parti du Roi. Il sut que quelques compagnies d'infanterie alloient renforcer Verdugo, & escortoient une somme d'argent destinée pour Groningue. Il tomba sur elles à l'improviste, les mit en déroute, s'empara de l'argent, & rentra dans son fort, sans avoir perdu aucun homme. Mais il conservoit toujours le projet de s'assurer de Nimègue, & de l'acquérir aux Etats. Cette ville qui est située sur la rive gauche du Vahal,

(c'eſt ainſi qu'on appelle le bras gauche du Rhin, après la diviſion de ce fleuve en deux branches, dont la droite conſerve le nom de Rhin,) n'eſt éloignée que de ſix heures de marche du fort de Schenck. Enflé de ſes ſuccès, Schenck épioit attentivement quelque circonſtance favorable, pour ſurprendre cette grande ville. Ses habitants la gardoient avec la plus exacte vigilance, & déja il y avoit entr'eux & lui, une guerre très-vive & très allumée.

Les entrepriſes de Schenck ſur Nimègue, ſe terminèrent par la perte de ce brave Capitaine. Il avoit ramaſſé un grand nombre de bateaux, où il avoit embarqué un puiſſant corps de troupes, & il avoit conduit ſon armement dans le Vahal. Il avoit pris ſes meſures pour arriver à Nimègue, à l'improviſte, au milieu de la nuit, & pour l'attaquer dans la partie de ſon enceinte, que le Vahal arroſe, & où il croyoit immanquablement réuſſir; mais ſoit qu'il eut mal eſtimé le temps qu'il lui falloit pour ſe rendre à Nimègue par eau, ſoit que ſes bâtiments trop chargés n'euſſent pu deſcendre auſſi vîte qu'il eut été néceſ-

Août.

rit cet homme célèbre, dont la mort fut si agréable aux habitants de Nimègue, qu'ils en firent pendant plusieurs jours des réjouissances publiques (6).

Ce fut une perte pour les Etats, qui malgré leurs espérances & leurs efforts, eurent encore le malheur de voir les Royalistes s'emparer de Rhin-

(6) Schenck qui avoit acquis beaucoup de gloire au service d'Espagne, dont il avoit abandonné les drapeaux depuis quatre ans; fut comblé d'honneurs par Leicester, quand il eut passé au service des Hollandois, où il se signala par des entreprises très hardies. Il étoit brave, mais souvent téméraire. Son audace qui ne respectoit aucune loi, son avidité qui pilloit également amis & ennemis le rendoient cher au soldat, mais odieux aux peuples & aux chefs de l'Etat. Strada ajoute à ce portrait tracé par Grotius, qu'il ne faisoit jamais mieux la guerre, que quand il étoit ivre, & que l'ivresse, qui trahit souvent le secret de ceux qui s'y livrent, ne le rendoit que plus impénétrable. Il étoit d'ailleurs d'une gravité morne, d'une sévérité féroce; il ne se faisoit pas la moindre peine de tuer les soldats, que l'espoir de s'enrichir lui avoit attachés, quand ils l'avoient mécontenté. Cet homme infatigable qui ne mangeoit, ne buvoit, ne dormoit, pour ainsi dire, qu'à cheval, qui n'en descendoit presque jamais, n'avoit pas quarante ans, quand il périt dans son entreprise sur Nimègue.

berg. On étoit déja au milieu de Juillet, & Varambon n'avoit que fort peu avancé le siège de cette ville. Les Etats se flattèrent de la secourir. Ils firent les préparatifs nécessaires à cette entreprise, & en chargèrent le Colonel François de Vere Anglois, qui s'étoit acquis la réputation d'un grand Capitaine, & que les Provinces-unies employoient dans leurs expéditions militaires les plus importantes. Varambon qui en fut instruit, fit avertir Mansfeld en diligence, & le pria de venir le joindre, ou du moins, de lui envoyer une partie des troupes qu'il commandoit. Mansfeld lui promit de lui conduire sa petite armée, & en attendant, il détacha quelques compagnies d'infanterie pour le renforcer. Vere n'en fut point intimidé. Il hâta au contraire ses dispositions, & s'avança avec trois mille hommes de pied choisis. Varambon marcha à sa rencontre. Les deux troupes étant arrivées en présence l'une de l'autre, il s'engagea entr'elles une action qui fut sanglante. Vere remporta la victoire, & après avoir fait un grand massacre des Royalistes, il entra dans Rhinberg, & mit cette ville

en *état* de tenir encore plusieurs mois. *Mansfeld* survint peu de temps après le combat, & resta chargé du siège, dont une affaire imprévue obligea Varambon de lui abandonner la conduite. Rhinberg ne put pourtant lasser la patience des Royalistes. Cette ville fut contrainte de se rendre au commencement de Février de l'année suivante. Le siège se termina sans aucun fait d'armes important.

Il ne se passa aucun autre événement d'un peu de conséquence, pendant l'été & l'automne de l'année 1589. Le Duc de Parme avoit profité de la conjoncture, pour aller prendre les eaux minérales de Spa. L'usage en est salutaire aux maladies d'obstruction, & il espéroit y trouver du soulagement contre l'hydropisie, dont il étoit ménacé. Il retourna à Bruxelles sur la fin de l'automne, & eût le chagrin de voir terminer l'année, par la mutinerie du régiment Espagnol de Jean d'Aquila, qui étoit en garnison à Courtrai, & à qui l'on devoit plusieurs montres. Les soldats ayant commencé par se plaindre, menacèrent bientôt après, & finirent par secouer le joug de l'obéissance, & se

mutiner ouvertement. On ne put les rappeller à leur devoir, qu'en leur payant ce qui leur étoit dû. Le Duc de Parme ramassa avec beaucoup de difficultés l'argent nécessaire, & les coupables se soumirent sur le champ. Quoique cette mutinerie fût la première que ce Prince eut éprouvée depuis qu'il gouvernoit la Flandre, elle l'affligea vivement, & il craignoit que cet exemple n'en fît naître de nouvelles & de plus dangereuses. LIV. XV. An. 1589

Le commencement de l'année 1590, ne fut pas plus heureux pour Farnèse. Odoard Lanzavecchia, qui, comme on l'a déja dit, avoit joint le gouvernement de Gertruidemberg à celui de Breda, s'étoit alors établi à Gertruidemberg, où il s'occupoit de la construction de quelques ouvrages destinés à augmenter les fortifications de cette place. Ces soins ne l'empêchoient pas néanmoins de veiller à la conservation de Breda, qui n'est éloignée de Gertruidemberg que de trois heures de chemin, & il y retournoit souvent donner ses ordres. Paul Antoine Lanzavecchia son fils, Capitaine d'une compagnie d'infanterie Italienne, y commandoit en son ab- An. 1590

Liv. XV. An. 1590

ſence, & la garniſon en étoit compoſée de cinq compagnies d'infanterie Sicilienne, & de la compagnie de cavalerie du Marquis du Guaſt.

La rivière de Merck paſſe à Breda, où elle arroſe un château magnifique, qui ſembloit moins une forteresſe qu'un beau palais. Cette rivière va s'emboucher trois lieues au deſſous de la ville dans un large canal, & de part & d'autre, on en permettoit la navigation aux bateaux chargés de marchandiſes, qui étoient munis de paſſeports. Pendant tout le temps que le Gouverneur ſe tenoit à Breda, il faiſoit toujours fouiller avec ſoin toutes les barques qui y arrivoient, dans la crainte qu'on ne ménageât une ſurpriſe par quelque artifice imprévu; mais ſon fils, jeune homme, qui avoit encore moins d'expérience que d'années, négligeoit de prendre les mêmes précautions.

On ſe rappelle qu'en Friſe, en Hollande, & dans pluſieurs Provinces des environs, on ſe ſert d'une eſpèce de terre, qu'on appelle *tourbe*, comme de bois à brûler. On voyoit très-ſouvent entrer dans la Merck, des bateaux de tourbe qui venoient en Hol-

lande, pour la consommation de Breda, & des villes voisines. Un conducteur Liv. XV. de ces bateaux s'étoit fait des liaisons à Breda, dans ses fréquens voyages, An. 1590 & étoit sur-tout fort connu des soldats, à qui on confioit ordinairement la garde du château, que les bateaux traversoient avant d'entrer dans la ville. Cet homme intelligent, imagina de profiter des circonstances. Etant allé trouver le Prince Maurice, il lui proposa de cacher dans sa barque, sous la tourbe qu'il conduisoit, un bon nombre de soldats, & lui fit espérer que quelque stratagême heureux pourroit leur fournir le moyen de surprendre le château dans la nuit, & la facilité même de surprendre la ville, si on leur envoyoit du secours. Le Prince reçut très bien la proposition, & songea aussitôt à l'exécuter. Les barques qui voiturent la tourbe, sont communément très longues. On est obligé de leur donner cette forme, & de suppléer par la longueur, à la largeur qu'elles ne peuvent avoir pour être reçues dans les rivières, ou les canaux les plus étroits. Le marinier arrangea sa barque à l'extérieur, comme il avoit coutume. Cependant, il

LIV. XV. An. 1590

avoit caché sous sa tourbe, qui étoit soutenue par de grosses planches, environ quatre-vingt soldats (7), tous gens d'Élite, dont Maurice avoit confié le commandement au Capitaine Charles Harauguer, vieil Officier d'une valeur éprouvée. La barque qui les

7 Mars. receloit, arriva jusqu'au château de Breda. Le fils du Gouverneur, en ordonna néanmoins la visite ordinaire; mais ses ordres donnés avec négligence, ne furent pas exécutés avec plus d'exactitude. Le conducteur passant de propos en propos, tâcha d'amuser la garde par ses plaisanteries, & parvint adroitement à gagner la nuit. Sa hardiesse croissant de plus en plus, il employa le vin au succès de

(7) Les soldats cachés sous la tourbe, y souffroient les plus grandes incommodités, & étoient obligés de se tenir dans l'eau jusqu'aux genoux. Un d'eux, à qui cette position causoit une toux violente, & qui craignoit qu'elle ne les décelât, eut le courage de vouloir se faire tuer par ses camarades. Heureusement que le bruit de la pompe, avec laquelle on épuisoit l'eau qui gagnoit les soldats dans la calle, empêcha qu'on ne put l'entendre, Le patron de barque qui conçut le projet de la surprise de Breda, s'appelloit Adrien Van-den-Berg.

sa ruse, & invita à boire le peu de soldats à qui l'on avoit confié le soin de la visite. L'offre ayant été acceptée, ils furent bientôt enivrés, & profondément endormis. Le reste de leurs camarades s'étant retirés au château pour se coucher, les ennemis sortirent du fond de leurs retraites, & tombèrent de tous côtés sur la garnison. Les Royalistes étonnés de cette attaque imprévue, s'apperçurent bientôt qu'on les avoit surpris; mais rien n'étoit perdu, si moins emportés par la crainte, ils eussent eu le courage de se défendre; & n'eussent pas abandonné honteusement le château à leurs adversaires. Plusieurs de ces lâches furent tués, quelques-uns blessés, Lanzavecchia fut fait prisonnier. On proposa à Tarlatino, Lieutenant de la compagnie de cavalerie du Marquis du Guast, de se charger du commandement, jusqu'à ce qu'on pût recevoir du secours des villes voisines; mais quelles que fussent les instances de tous les Capitaines pour l'y engager, il refusa cet honneur, & voulut se borner au commandement de sa troupe. Alors la plus étrange frayeur s'empara des

Liv. XV.
An. 1590

Liv. XV. An. 1590

Officiers. Ils perdirent tête. Aucun d'eux n'ayant songé ni à faire rompre le pont qui communique du château à la ville, ni à s'assurer d'une de ses portes, afin de donner quelques heures aux troupes du Roi, pour accourir à leur secours, ils livrèrent en quelque sorte la ville à l'ennemi. Le Comte d'Hohenloé ne tarda pas d'arriver avec un renfort, & fut suivi peu après du Prince Maurice. La garnison se sauva à leur arrivée, couverte d'infamie, & laissa tout-à-fait Breda au pouvoir de ce Prince (8).

Jamais les troupes Italiennes ne s'étoient flétries par une action plus lâche. Aussi ne resta-t-elle pas impunie. Le Duc de Parme ayant fait arrêter & conduire à Bruxelles tous

(8) Cet évènement est le terme des progrès des Espagnols dans les Provinces-unies, & l'époque où elles commencèrent, non-seulement à se défendre à armes égales, mais même à obtenir des succès sur leurs ennemis. Pendant que Philippe portoit vainement ses armées en France, Maurice étendoit les frontières de la république, & parvint à en arrondir le territoire, tel à-peu-près qu'il est maintenant.

les Officiers coupables, ils furent condamnés, ſuivant les ordonnances militaires, les uns à la mort, les autres à divers châtiments proportionnés à leurs fautes; & pour mettre le comble à la rigueur de leur punition, elle fut publique & exécutée ſans aucun adouciſſement. Farnèſe voulut ſur le champ recouvrer Breda, avant que les ennemis euſſent eu le temps de s'y fortifier. Le Comte de Mansfeld marcha ſans délai, pour s'emparer d'un fort qu'ils avoient bâti à l'embouchure de la Merck. Le Duc eſpéroit que, privée par la perte de ce fort, de l'eſpérance de recevoir des ſecours par la rivière, & gênée d'un autre côté par le voiſinage de de Gertruidemberg, la place ne pourroit réſiſter long-temps; mais quoique Mansfeld n'eût rien omis pour remplir les vues de Farnèſe, il ne put reprendre le fort. Il ſe réduiſit à en élever un autre dans le voiſinage, pour tenir en reſpect celui des Etats, & à bloquer Breda.

Le Prince Maurice avoit très bien pourvu ſa nouvelle conquête; néanmoins pour s'en aſſurer encore mieux

Liv. XV & rentra dans l'union des confédérés (10).

An. 1590 Le Duc de Parme avoit profité de la belle saison, pour retourner aux eaux de Spa, mais il ne put s'y arrêter long-temps. L'armée de la ligue commandée par le Duc de Maienne, qui en étoit le chef, avoit été détruite par Henri IV, dans la bataille d'Ivri, où périt le Comte d'Egmont, qui par ordre du Roi d'Espagne, avoit conduit un gros corps de cavalerie au secours de cette faction, que ce Prince aidoit ouvertement de ses armes. Le Duc de Maienne étoit venu après sa défaite, s'aboucher en Artois avec le Duc de Parme, & ils étoient convenus que Farnèse se rendroit au plutôt en France, avec une armée puissante, afin de subvenir aux besoins pressants de la ligue, & d'en empêcher la ruine. Une expédition d'une si grande conséquence, exigeoit pres-

(10) Les succès du Prince Maurice, justifiant la confiance que les Provinces-unies avoient en lui, il fut élu pendant le cours de cet année, Gouverneur héréditaire des Provinces de Gueldres & d'Overissel. Il avoit été fait Gouverneur d'Utrecht l'année d'auparavant.

que tous les soins du Duc de Parme, & il ne pouvoit s'occuper que très peu des affaires de Flandre. Maurice en profita. Prévenant même le départ du Duc, il fit de fréquentes excursions en Brabant, & dans la Province propre de Flandre, & ne laissa pas d'y faire des conquêtes, qui furent regardées comme peu importantes, mais qui lui devinrent par la suite fort avantageuses.

Le mois de Juillet étoit prêt de finir. Le Roi de France qui avoit bloqué Paris, avoit réduit cette ville, presque au point de se rendre; & l'on pressoit vivement Farnèse de se mettre en marche pour la délivrer. Sixte-Quint, qui s'intéressoit beaucoup au succès de la ligue, avoit nommé pour son Légat auprès d'elle, le Cardinal Henri Cajetan, qui relevoit l'éclat du ministère dont il étoit revêtu, par ses qualités personnelles. Ce Prélat s'étoit enfermé dans Paris avec Bernardin de Mendoza, Ambassadeur d'Espagne, & Jean-Baptiste Tassis, Inspecteur-Général de l'armée de Flandre, tous deux hommes de tête & d'exécution, & qui secondoient habilement les manœuvres du Légat. Ces trois Ministres

Liv. XV. An. 1590

appuyant les instances des ligueurs, sollicitoient chaque jour le Duc de Parme de hâter sa marche. Mais ce Prince qui ne doutoit pas que son absence ne causât le plus grand préjudice aux affaires du Roi en Flandre, ne se prêtoit à cette expédition, qu'avec la plus extrême répugnance. Il en avoit représenté plusieurs fois à la cour d'Espagne, les inconvénients & le danger, & s'étoit attaché sur-tout à faire remarquer, que l'instabilité naturelle aux affaires de France, ne permettoit pas de compter sur les succès qu'on espéroit de se procurer dans ce Royaume. Mais ses remontrances avoient été inutiles; & forcé d'obéir aux ordres du Roi, il s'étoit enfin disposé à les exécuter. Il confia en partant le gouvernement des Pays-bas au Comte Pierre Ernest de Mansfeld, que le Roi lui avoit désigné, & chargea sous lui, le Comte Charles son fils des affaires de la guerre & du commandement du peu de troupes qu'il laissa en Flandre, en lui ordonnant de se tenir sur la défensive jusqu'à son retour.

Quoique le voyage du Duc de Parme en France, soit étranger en quel-

que sorte à la guerre de Flandre ; on ne peut se refuser de suivre l'armée Liv. XV. Espagnole dans ce royaume, & de raconter les exploits des deux plus An. 1590. grands Capitaines qu'il y eut alors en Europe. Henri IV n'avoit pas encore quarante ans, & le Duc de Parme étoit âgé de quarante-quatre. L'un & l'autre sous des traits divers, avoient également l'air martial. Tous deux étoient nés avec des inclinations marquées pour les armes, & la fatalité des circonstances avoit fait que le Roi de France avoit été nourri au sein de la guerre, & que le Duc s'y étoit consacré dès la jeunesse. Ces deux Princes également habiles à se concilier l'amour des soldats, ne savoient pas moins faire respecter l'autorité du commandement. Le Roi étoit plus prompt à se decider ; le Duc plus circonspect à prendre ses résolutions. Le premier cherchoit à triompher dans les batailles rangées, si fréquentes dans les guerres de France ; le second préféroit les avantages moins brillants, mais solides, que l'habileté d'un Général se ménage de loin, & dont on a vu tant d'exemples dans les campagnes de Flandre. Malgré la diversité

Liv. XV. An. 1590

de leurs talents, ces deux héros jouissoient d'une réputation si éclatante dans la science des armes, qu'il seroit difficile de trouver deux Généraux contemporains dans l'histoire ancienne ou moderne, qui avec des différences si caractérisées, réunissent autant de traits d'une parfaite ressemblance.

Le Duc de Parme, en attendant qu'il pût venir en personne au secours de Paris, avoit déja accordé au Duc de Maienne, dans l'entrevue qu'ils avoient eue ensemble, un renfort de deux régiments, l'un Espagnol & l'autre Italien, & de cinq cent chevaux, pour tenter la délivrance de cette ville. Mais Maienne n'avoit pu réussir. Sur la nouvelle que le Duc de Parme en reçut, il hâta son départ, & quitta Bruxelles dans les premiers jours du mois d'Août. Son armée étoit de quatorze mille hommes de pied Espagnols, Italiens, Allemands & Wallons, & de deux mille huit cents hommes de cavalerie, composée des anciennes compagnies de Gendarmerie Flamande, & des compagnies de cavalerie légère des autres nations. Le Prince de Chimay commandoit la gendarmerie,

gendarmerie, & le reste de la cavalerie étoit aux ordres du Marquis de Renti, en l'absence du Marquis du Guast. George Basta, Officier d'une valeur & d'une capacité éprouvées, fit les fonctions de Lieutenant-Général de la cavalerie. Les Princes d'Ascoli, de Castel Veterano, les Comtes d'Aremberg & de Barlemont, & plusieurs autres Seigneurs des Pays-Bas, accompagnèrent le Duc de Parme, qui n'ayant pu emmener le Comte Charles de Mansfeld, Général de l'artillerie, en confia le soin au Seigneur de la Motte, qu'il considéroit beaucoup, & à qui ses belles actions avoient mérité l'estime générale. Les Mestres-de-Camp les plus distingués qui le suivirent, étoient Pierre Cajetan, neveu du Légat, & Alphonse d'Idiaquès, non moins digne de considération par ses qualités personnelles, que par la réputation dont jouissoit à la Cour d'Espagne, Jean d'Idiaquès son père, qui en étoit, comme on l'a dit, un des principaux Ministres.

L'armée du Duc de Parme touchoit déja aux frontières de Picardie, lorsque ce Général fit assembler les

Liv. XV. An. 1590

chefs qui commandoient sous lui, & leur prescrivit avec ce ton de dignité qui lui étoit propre, la conduite qu'ils devoient tenir dans l'expédition qu'ils alloient entreprendre. Après leur avoir exposé qu'ils alloient dans un royaume, où l'on avoit une haine naturelle contre les Espagnols, & que les ligueurs n'avoient eu recours que par nécessité à la protection du Roi d'Espagne, il leur fit sentir combien ils étoient obligés de se conduire avec prudence, & de se tenir en garde contre le caractère national des François, aussi soupçonneux qu'inconstants (11). Il leur recommanda de faire observer en France à l'armée, la discipline exacte à laquelle il l'avoit accoutumée en Flandre; d'empêcher le soldat de vexer le paysan; de n'avancer qu'avec la circonspection nécessaire en présence de l'ennemi, & d'assurer leurs logements avec attention. Il les avertit que pour se prêter à ce que les difficultés de la route exigeroient, il ne marcheroit qu'à petites journées, il ne partiroit qu'au lever du soleil,

(11) On peut pardonner ce langage dans la bouche d'un ennemi.

& s'arrêteroit avant qu'il fût couché, qu'il retrancheroit toujours son camp, qu'il en resserreroit l'étendue le plus qu'il lui seroit possible; enfin, qu'il établiroit des postes de tous côtés, pour faire une garde rigoureuse, & garantir les convois destinés à l'approvisionnement de Paris. « Du reste, » suivez-moi avec courage, leur dit-» il, & comptez que la gloire conti-» nuant de couronner nos armes dans » les campagnes de la France, ajou-» tera de nouveaux lauriers à ceux » que nous avons cueillis dans cel-» les de la Flandre. De mon côté, je » remplirai les obligations d'un bon » Général, & sans craindre de par-» tager vos fatigues & vos périls, » je saurai m'exposer quand il sera » nécessaire, comme un simple sol-» dat ».

Liv. XV. An. 1590

Le Duc en donnant ces instructions aux Officiers qui commandoient sous lui, étoit bien résolu de les faire observer. Lui-même montroit l'exemple, & veilloit à tout, la nuit comme le jour. L'armée marcha en ordre de bataille, séparée en trois divisions. Le Marquis de Renti étoit à la tête de la première; le Duc de Parme conduisoit

Liv. XV. An. 1590

la seconde, & il avoit confié au Seigneur de la Motte la troisième, qui étoit suivie de vingt pièces de canon. Ce Prince toujours fidèle aux loix qu'il s'étoit imposées, & qui n'avançoit que lentement, arriva le vingt-trois d'Août à Meaux, ville qui n'est éloignée de Paris que de dix lieues. Il y fut joint par l'armée du Duc de Maienne, forte d'environ dix mille hommes de pied, & de quinze cents chevaux. Ces deux armées étoient composées de troupes choisies, & formées depuis long-temps au métier de la guerre.

Il étoit temps qu'elles parussent. La ville de Paris étoit reduite dans l'état le plus déplorable. La famine y étoit si excessive, que ses nombreux habitants, après avoir éprouvé tous les malheurs de ce terrible fléau, n'avoient plus qu'à choisir entre la mort ou la soumission. Le Duc de Parme étoit d'autant plus affligé d'apprendre qu'ils étoient réduits à ces extrémités, qu'il n'auroit pas voulu précipiter ses mesures, ni être contraint de tenter le secours, avant d'en avoir pu assurer le succès. En attendant, il tâchoit de ranimer le courage des Parisiens,

& leur faisoit espérer de les délivrer sous peu de jours. Le Légat, les Ministres d'Espagne, & sur-tout le Duc de Nemours, frère utérin du Duc de Maienne, & Gouverneur de Paris, leur donnoient de la confiance dans ces promesses. Les Parisiens redoublant de constance, surmontoient avec une patience extrême tous leurs maux, quand Farnèse s'approcha enfin de Paris.

Liv. XV. An. 1590

Le Roi de France se croyoit au moment de voir cette ville réduite aux derniers abois, implorer sa clémence. Il étoit maître du cours de la Seine, de la Marne & de l'Oise, & avoit exactement fermé ces riches canaux, qui versent sans cesse l'abondance dans la capitale. Les campagnes fertiles qui l'entourent, étoient également en sa puissance, & il n'y avoit aucun poste un peu important dans les environs, dont il ne se fut emparé. Il avoit sur-tout fortifié & muni avec soin, Lagny, bonne place avec un pont très large sur la Marne, & y avoit mis une nombreuse garnison. Il s'étoit de même assuré de Corbeil, autre ville sur la Seine, & de tous les bords de l'Oise. Paris étoit enfin si

exactement bloqué, que les vivres ne pouvant y arriver d'aucun côté, la famine y faisoit chaque jour les plus tristes ravages.

A la nouvelle de l'approche du Duc de Parme, Henri IV assembla ses principaux Capitaines, & leur parlant avec cette éloquence énergique qui lui étoit naturelle, il les exhorta à déployer dans cette circonstance, la grandeur & la fermeté de leur courage. « Le Duc de Parme, leur dit-» il, animé de l'esprit du Conseil » d'Espagne, vient pour asservir ce » royaume, sous prétexte de soute-» nir la ligue. Tâchons de l'en em-» pêcher. Vengeons-nous d'un enne-» mi, qui masque si perfidement ses » projets, & punissons les traitres » qui ont osé l'appeller. C'est à vous, » braves François, que l'inclination » autant que le devoir attache à vo-» tre Roi legitime, de me seconder. » Nos forces ne sont pas moins re-» doutables que celles qu'on nous » oppose, & ma cavalerie est beau-» coup meilleure & bien plus nom-» breuse. Je veux livrer au plutôt ba-» taille à l'ennemi. Ce parti me paroît » le plus généreux & le plus utile. Si

» nos ennemis sont battus, tout est
» perdu pour eux ; ils ne pourront
» jamais rétablir leur armée, & la
» victoire en nous couronnant, finira
» la guerre. Les Espagnols ne sont
» pas invincibles. Un corps choisi
» de troupes de cette nation envoyé
» de Flandre pour renforcer les re-
» belles dans la bataille d'Ivri, est
» tombé sous nos coups, & n'a ser-
» vi qu'à relever l'éclat de notre
» triomphe. Il est vrai qu'un Géné-
» ral aussi habile que le Duc de Par-
» me, peut donner des espérances à
» nos ennemis ; mais sommes-nous
» moins braves, & moins exercés
» dans la science des armes ? C'est à
» nous de ne rien négliger, pour
» triompher de ce grand Capitaine.

» C'est néanmoins pour vous consul-
» ter sur les moyens que j'ai à prendre,
» que j'ai assemblé ce Conseil. Dois-je
» lever le siège, ou le continuer, ou
» plutôt, présenterai-je le combat à
» l'ennemi ? Je formerai mon plan sur
» vos avis, & j'exécuterai avec cou-
» rage, celui que nous aurons con-
» certé ».

Les principaux Officiers qui se trou-
voient alors auprès du Roi, étoient

LIV. XV. An. 1590

le Duc de Montpensier Prince du Sang, le Duc de Nevers, le Grand Prieur de France, les Maréchaux d'Aumont & de Biron, le Baron de Biron, fils du Maréchal, les Seigneurs de la Guiche & de Lavardin, Catholiques, le Duc de la Trimouille, le Vicomte de Turenne, les Seigneurs de La Noue & de Chatillon, Protestants. Après avoir délibéré sur la proposition du Roi, & avoir d'abord examiné, si ses forces suffiroient, pour continuer le siège, & marcher en même-temps à la rencontre du Duc de Parme, on convint unanimement qu'il falloit opter entre ces deux projets, & on se réunit à engager le Roi à lever le siège, à aller au devant du Duc de Parme avec son armée entière, & à faire tout ce qu'il pourroit, sans négliger de prendre tous ses avantages, pour l'attirer au combat.

Le Roi avoit beaucoup de peine à lever le siège de Paris, mais on lui représenta que les Capitaines les plus fameux avoient souvent été obligés d'abandonner des sièges commencés, par des raisons importantes; que la levée de celui de Paris ne produi-

roit à cette ville qu'un ſoulagement paſſager, ſi l'on empêchoit que le Duc de Parme n'y fît entrer les convois conſidérables qu'il y conduiſoit; que le peuple immenſe dont cette ville étoit remplie, auroit bientôt conſommé le peu de vivres que fourniroient les villages des environs, quand ils ne ſeroient plus gênés par la préſence des troupes du Roi. On obſerva d'ailleurs que s'il étoit vainqueur du Duc de Parme, il reprendroit ſur le champ ſes anciens quartiers, & que cette capitale rébelle, privée de toute eſpérance, s'empreſſant de ſe ſoumettre, ce Prince auroit le bonheur d'avoir terminé ſon entrepriſe avec autant d'avantage que de gloire.

Henri, cédant aux repréſentations du Conſeil de guerre, & aux motifs que lui ſuggéroit ſa propre expérience, retira donc ſes troupes des fauxbourgs de Paris le trente Août, & ſe mit en mouvement, pour aller chercher l'armée de la ligue. La ſienne étoit forte de vingt mille hommes de pied, & de ſix mille chevaux. L'infanterie n'étoit compoſée que de François, à l'exception de quelques régiments Allemands & Suiſſes. La cava-

Liv. XV. An. 1590

lerie étoit excellente, & étoit formée en plus grande partie de Gentil-hommes, que le desir de se signaler sous les yeux de leur maître, avoit engagés de venir servir sous ses enseignes, & que l'honneur y retenoit beaucoup plus que l'intérêt. Le Roi se rendit de Paris à Chelles, gros bourg qui en est éloigné de quatre lieues, & qui est situé dans une plaine spacieuse, coupée de quelques marais, & couronnée de bois (12). Cette plaine s'éleve insensiblement jusqu'à deux collines d'un accès facile, séparées par le grand chemin qui descend à Meaux. Le Roi s'empara de cette plaine jusqu'aux deux monticules, & trouva l'armée de la ligue, campée de l'autre côté en tirant vers Meaux.

1 Sept.

Le Duc de Parme s'étoit retranché dans le camp qu'il avoit choisi. Le

(12) Le célèbre La Noue avoit conseillé au Roi de rester à Claie au dessous de Meaux, où il auroit empêché le Duc de Parme de pénétrer jusqu'à Lagny. Le Maréchal de Biron fut d'avis de prendre poste à Chelles. D'habiles guerriers ont jugé que le Roi avoit eu tort de ne pas suivre le conseil de La Noue.

Roi prit les mêmes précautions; mais à peine y fut-il établi, que voulant instruire l'ennemi qu'il étoit venu dans le dessein de combattre, il envoya un Herault défier le Duc de Maienne, & lui dire, qu'il vaudroit mieux finir leur querelle par une seconde bataille, que de prolonger davantage le malheur des peuples. Le Duc de Maienne n'ayant voulu faire aucune réponse, parce qu'il ne commandoit pas l'armée, fit conduire le Herault au Duc de Parme, qui répondit qu'il ne livroit la bataille que quand il le jugeoit convenable; & ajouta qu'il ne la refuseroit pas, qu'il l'offriroit même, si le bien des affaires de son maître l'exigeoit. En conséquence, le Duc ne fit aucun mouvement à la vue de Henri; & quoique rien ne les séparât, que les hauteurs dont on a parlé, il n'y eut entre les deux armées que quelques escarmouches inévitables, à cause de leur proximité.

Il y avoit quatre jours (13) qu'el-

(13) Les Historiens François assurent unanimement, que les armées du Roi & du Duc de Parme furent six jours en présence.

Liv. XV. An. 1590

les étoient en quelque ſorte en préſence, ſans que Farnèſe eût fait aucun autre mouvement, que de venir reconnoître pluſieurs fois en perſonne l'armée royale, & s'inſtruire par ſes propres yeux de tout ce qu'il lui importoit de ſavoir ſur ſa poſition. Ses meſures étant priſes, il fit avancer ſon armée rangée en ordre de bataille; mais ce n'étoit qu'une feinte, dont il cachoit le myſtère avec le ſecret le plus profond. Ce Prince vouloit tromper l'ennemi & ſa propre armée, en leur faiſant croire qu'il alloit attaquer. Son véritable deſſein étoit au contraire, d'éviter l'action, & de délivrer Paris, en ſe rendant maître de quelques paſſages importants ſur la Marne & ſur la Seine au deſſus de cette ville. Voici comme il l'exécuta. Il fit marcher l'avant-garde conduite par le Marquis de Renti, qu'accompagnoient le Prince de Chimay & George Baſta, à la tête de la plus grande partie de la cavalerie preſqu'uniquement compoſée des compagnies de Gendarmes. Le Duc de Maienne ſuivit avec le corps de bataille, où étoit placée l'élite & la plus grande partie de l'infanterie. L'arrière

garde, vint ensuite sous les ordres du Seigneur de la Motte. Le Duc de Parme, sans prendre de poste, se réserva pour se porter en personne par-tout où il seroit nécessaire au succès de ses vûes. Ces dispositions ayant été faites, le Duc de Parme donnant toujours à entendre qu'il alloit combattre, ordonna à Renti de monter les hauteurs, & quand il en auroit atteint le sommet, & qu'il se trouveroit en face de l'ennemi, de descendre très lentement, & d'étendre sur un front très large la Gendarmerie, afin de cacher aux Royalistes, tout ce qui se passeroit derrière l'avant-garde Espagnole. Il lui défendit en même temps très expressément, d'entamer ou d'accepter de quelque manière que ce fut, le combat, sans de nouveaux ordres, & lui promit de l'instruire de proche en proche de ce qui se passeroit. Sur ce mouvement de l'armée de la ligue, le Roi ne douta pas qu'elle ne vînt l'attaquer, & toute son armée en fut également persuadée. Leur joie fut inexprimable. Sur le champ, Henri rangea ses troupes dans l'ordre le plus avantageux, & les partagea ainsi que

Liv. XV. An. 1590

le Duc de Parme, en trois lignes. Ayant ensuite assigné à chacun de ses Capitaines le poste qu'ils devoient tenir, il n'en prit aucun, afin de pouvoir courir par-tout où le besoin l'appelleroit.

Pendant qu'il s'occupoit de son ordre de bataille, le Marquis de Renti avançoit en se conformant à ce que le Duc de Parme lui avoit prescrit, & il étoit suivi par le Duc de Maienne. Il disposa ses Gendarmes comme le Duc le lui avoit recommandé, & leur position cacha effectivement à l'armée royale, le reste de l'armée de la ligue. Ce fut alors que Farnèse s'ouvrit sur son véritable dessein. S'étant approché avec un visage riant du Duc de Maienne qu'il prit par la main; « nous avons déja combattu, » lui dit-il, & la victoire nous a couronnés, puisque je suis sûr maintenant de secourir Paris ». Il envoie ordre aussitôt à Renti de ne pas remuer, & d'amuser l'ennemi de l'espoir du combat, jusqu'à la nuit. Formant alors son avant-garde de son corps de bataille, il tourna à gauche vers la Marne du côté de Lagny, dont il étoit peu éloigné, dans la résolu-

7 Sept.

tion de battre sur le champ cette ville en ruine, & de ne rien omettre pour s'en emparer. Renti fut rappellé peu de temps après, & retourna sur ses pas. Le Duc après l'avoir instruit du secret que couvroit le mouvement qu'il lui avoit prescrit, lui commanda de se retrancher dans le poste où il alloit se rendre, & donna les mêmes ordres par-tout où il craignoit que l'ennemi ne tentât de traverser le parti qu'il venoit de prendre. Farnèse arriva effectivement le soir auprès de Lagny, & se logea à Pomponne, village distant de cette ville d'un demi-mille d'Italie, & après avoir rassemblé son armée, il la renferma dans de bonnes lignes de circonvallation.

Le Roi ne concevoit pas la raison qui avoit arrêté Renti, & qui le contraignoit à retrograder. Il ne pouvoit s'imaginer que le Duc voulût s'emparer en présence d'une armée aussi puissante que la sienne, d'une place comme Lagny, située au de-là de la rivière, & dont le pont étoit bien défendu. Il détacha quelques partis de cavalerie légère, pour tâcher de découvrir quels pouvoient être les des-

ſeins de ce Prince ; mais ces troupes furent repouſſées par Baſta, & revinrent ſans lui rapporter aucun éclairciſſement. Dans cet intervalle, Farnèſe ne perdoit point de temps. Il fit retrancher ſon camp avec un activité & une promptitude incroyables, & avec tant de ſuccès, qu'il crut pouvoir commencer ſon attaque (14).

Lagny eſt ſur la gauche de la Marne, ſur la droite de laquelle ſe trouvoient les deux armées. Il y avoit de ce côté un fauxbourg ouvert, qui communiquoit à la ville par le pont. Le Duc le fit auſſitôt occuper, & dans la nuit même du cinq au ſix Septembre, il y établit une batterie de dix canons, afin de battre la place au travers de la rivière. Le Seigneur de Lafin y commandoit une garniſon de

(14) Le Duc de Parme avoit fait commencer les retranchements, dont il vouloit ſe couvrir devant Lagny, pendant qu'il amuſoit le Roi de l'eſpoir d'une bataille, & ils étoient en état de défenſe, quand il arriva pour battre la place. Le 7 de Septembre fut le jour qui éclaira cette belle manœuvre. Ainſi ce ne fut pas dans la nuit du 5 au 6, mais dans celle du 7 au 8 de ce mois, que le Duc fit établir ſes batteries, & attaquer Lagny.

douze cents François, d'autant plus déterminés à se bien défendre, qu'ils espéroient que le Roi qui étoit si proche d'eux, ne manqueroit pas de les secourir. D'ailleurs, Lafin comptoit que la précaution qu'il avoit prise de rompre le pont, rendroit l'assaut impossible. Mais il vit bientôt son erreur, quand le Duc ayant fait jetter un pont de bateaux un peu plus d'une lieue au dessus de Lagny, fit passer de l'autre côté de la rivière un gros corps d'infanterie, soutenu de quelques compagnies de cavalerie aux ordres de Basta. Il avoit ordonné à l'infanterie de monter à l'assaut, aussitôt que la brèche seroit devenue praticable.

Le Roi conçut un dépit extrême à la nouvelle de cet événement, & rien ne devoit en effet l'affliger davantage, que de laisser prendre Lagny en sa présence. Quelques-uns de ses principaux Officiers lui proposèrent de passer la Marne avec l'armée entière, pour courir au secours de cette ville. D'autres furent d'avis de marcher aux retranchements de l'ennemi, & de l'obliger à combattre en les attaquant. Le premier parti étoit trop

Liv. XV. An. 1590

périlleux, parce que le Duc de Parme auroit pu tomber sur l'armée dans l'instant où elle eût passé la rivière, & en défaire du moins une partie. Le second sembloit devoir être inutile. Les lignes du Duc, celles surtout qui defendoient le côté par où le Roi pouvoit arriver, étoient trop avancées, & si bien défendues, qu'il y avoit peu d'espoir de les forcer. Le Roi se décida cependant à tenter cette seconde entreprise ; & après avoir divisé ses troupes en plusieurs corps, il s'avança pour assaillir les retranchements de l'armée de la ligue ; mais il les trouva déja si bien perfectionnés, & l'armée si bien préparée à le recevoir, qu'il fut contraint de se retirer avec la douleur amère d'avoir vu enlever, saccager & détruire presqu'entièrement Lagny sous ses yeux.

Le Duc de Parme y parvint en effet, malgré lui. Après avoir établi une nombreuse batterie, & porté à la gauche du fleuve un corps de troupes considérable, il fit tirer avec furie sur la place. La muraille qui n'étoit ni forte ni terrassée, fut renversée très aisément, & aussitôt que la

brèche fut praticable, les Espagnols, les Italiens & les Wallons y montèrent avec le courage le plus impétueux. Les François soutinrent leurs efforts pendant long-temps avec intrépidité, mais accablés par le nombre des assaillants qui étoient continuellement renforcés, ils furent obligés de plier. Lafin fut fait prisonnier avec quelques autres. Le reste fut passé au fil de l'épée, & la ville mise à feu & à sang (15).

Liv. XV. An. 1590.

8 Sept.

Lagny ayant été pris, rien n'empêcha plus le passage des munitions de bouche de toute espèce, qui ne tardèrent pas de ramener l'abondance dans Paris. L'allégresse publique y fut

(15) Le Pere Daniel prétend que le succès de l'assaut, fut l'effet de la confusion qui se mit dans les troupes qui défendoient la brèche, lorsque les deux régiments que le Roi avoit détachés de son armée, & qui venoient d'entrer dans Lagny, s'avancèrent pour relever la garnison, qui avoit soutenu la première impétuosité des assaillants, & les avoit repoussés. L'Officier Espagnol qui commandoit l'attaque, saisit l'instant où ce mouvement se fit, pour revenir à la charge, & ayant tout culbuté pendant que le secours s'établissoit dans les postes que l'ancienne garnison quittoit, il emporta la place.

Liv. XV. An. 1590

portée à un excès incroyable, & l'on y exalta avec les plus grands applaudissements, la vigilance, l'habileté & la bravoure du Duc de Parme. Il consomma son ouvrage, en se rendant maître des ponts de Saint-Maur & de Charenton, qui ne firent aucune résistance.

Après un succès aussi heureux, le Roi jugea aisément que le Duc qui jusqu'alors avoit évité avec le plus grand soin de se commettre en bataille rangée, l'éviteroit avec encore plus d'attention, depuis qu'il étoit parvenu à son but. D'ailleurs, l'armée du Roi étoit très diminuée par les maladies, & alloit encore plus s'affoiblir par le départ de la noblesse, qui n'ayant plus d'espoir de forcer Paris, & de contraindre le Duc à se battre, se seroit d'autant moins prêtée à continuer le service, que faisant la guerre à ses propres frais, elle étoit hors d'état de supporter de si grandes dépenses. Le Roi prit donc la résolution d'abandonner tout-à-fait le projet du siège de Paris, & de se retirer à St. Denis, dans le dessein de licencier la plus grande partie de ses troupes, & de ne garder

qu'un camp-volant, avec lequel il pût ſe porter promptement par-tout où le bien de ſes affaires exigeroit ſa préſence. Son départ permit à l'armée de la ligue de décamper. Cependant le Roi ne voulut congédier perſonne, ſans eſſayer s'il ne réuſſiroit point à ſe procurer par ſurpriſe, ce qu'il n'avoit pu obtenir des longs travaux d'un ſiège. Il préſuma que les Pariſiens qui venoient d'être ſecourus, & qui étoient dans la premiere ivreſſe de la joie que leur inſpiroit ce ſuccès, pourroient bien ſe livrer à une trop grande confiance, & tâchant d'oublier leurs malheurs au ſein du ſommeil & du repos, ſe relâcher pendant la nuit de leur vigilance à faire la garde accoutumée. Plein d'eſpérance d'entrer aiſément dans la ville par eſcalade, il voulut en faire l'épreuve. Il paſſa la Seine à cet effet avec ſon armée, & pour mieux maſquer ſa marche, il la paſſa du côté opposé à celui où on ſavoit qu'il étoit campé. Après avoir raſſemblé enſuite ſes troupes en trois gros bataillons, il les fit avancer avec un grand nombre de longues échelles juſques ſous les murs de Paris, au

Liv. XV.

An. 1590

10 Sept.

milieu de la nuit. Il porta le premier au fauxbourg St. Germain, le second à celui de St. Michel, & le troisième aux fauxbourgs de St. Jacques & de St. Marceau.

Liv. XV. An. 1590

Mais le Duc de Nemours Gouverneur de cette ville, veilloit à sa conservation, avec une attention extraordinaire. On montoit les gardes depuis la levée du siège, avec le même soin qu'auparavant, & les Royalistes furent vivement repoussés & renversés dans le fossé. Le Roi n'avoit pas été rébuté de l'échec qu'il venoit d'essuyer. Ses troupes ne s'étoient point retirées, & ce Prince après avoir laissé le temps aux bourgeois de Paris de se rassurer, tenta une nouvelle escalade à la pointe du jour, dans le fauxbourg de St. Marceau. Malheureusement pour les assaillants, ils n'appliquèrent d'abord que deux échelles, dans le dessein de s'éclaircir sur la force & l'exactitude des gardes. Elles se trouvèrent si foibles, que si les Royalistes fussent montés dans l'instant en grand nombre, la surprise eut pu aisément réussir; mais les premiers qui avoient sauté sur le rempart, en ayant été aussitôt précipités,

on accourut avec tant de diligence, que le Roi perdit toute espérance de succès. Il conduisit enfin son armée à St. Denis, & l'ayant licenciée, il ne retint auprès de lui que le Maréchal de Biron & son fils, avec un corps choisi de ses meilleures troupes.

LIV. XV. An. 1590

Le Roi pouvoit faire ces dispositions avec d'autant plus de sûreté, que l'armée du Duc de Parme ne s'étoit pas moins affoiblie que la sienne. Aux maladies qui avoient fait encore plus de ravages dans son camp que dans celui du Roi, s'étoient jointes plusieurs autres incommodités. Les vivres devinrent rares dans un pays épuisé par le long séjour des armées; & sur-tout par celui de l'armée royale. Toutes ces raisons engagèrent le Duc à retourner en Flandre, & à ne pas risquer, après s'être couvert de lauriers dans une expédition si glorieuse, de les voir flétris par quelque revers imprévu. Les affaires particulières du Roi d'Espagne le rappelloient d'ailleurs dans les Pays-Bas, où son éloignement leur avoit causé le plus grand préjudice. Il déclara la résolution qu'il avoit prise d'y retourner au plutôt, au Duc de Maienne,

qui en fut auſſi ſurpris qu'affligé. Ce chef de la ligue s'étoit flatté que le Général Eſpagnol, en faiſant un plus long ſéjour en France, auroit rendu des ſervices encore plus eſſentiels à ſon parti. Tous ceux d'entre les ligueurs qui jouiſſoient d'une plus grande conſidération, firent les plus vives inſtances à Farnèſe, pour l'engager à différer ſon départ. Mais ils ne purent le gagner. Ils affectèrent alors d'être perſuadés que la précipitation de ſon retour en Flandre, étoit moins l'effet des beſoins de ces Provinces, que des artifices de la Cour d'Eſpagne, & firent éclater leurs ſoupçons. » On voyoit bien, diſoient-ils, que » le Roi d'Eſpagne ne ſe propoſoit » que de ſoutenir la ligue contre les » efforts du Roi de Navarre, ſans la » mettre en état de l'écraſer. Le Duc » l'avoit bien prouvé en négligeant » d'attaquer l'ennemi, ſur-tout de» puis qu'il avoit licencié ſon armée. » Qui l'empêchoit d'opprimer l'hé» réſie dans une conjoncture ſi favo» rable, & de faire triompher à ja» mais le parti Catholique »?

Farnèſe inſtruit de ces plaintes, en fut irrité. Néanmoins il crut devoir diſſimuler

dissimuler son ressentiment, & s'excusant auprès du Duc de Maienne, dans des termes pleins de modération, il n'omit rien pour appaiser la ligue & son chef. Il assura que le Roi d'Espagne en accordant à la France, les secours qu'elle en avoit si souvent reçus, ne pouvoit avoir d'intentions plus pures. Qu'avoit-il pu faire de plus en faveur de la ligue, que de laisser le soin des importantes affaires qu'il avoit dans les Pays-Bas, pour s'occuper de celles de France? Il n'avoit exigé ni places, ni ôtages, ni aucune autre espèce de sûreté, & il avoit rempli ses engagements avec la fidélité la plus exacte. Le seul motif de la Religion avoit pu le porter à faire entrer l'Espagne dans une cause où la France seule avoit intérêt. Le Duc de Parme ajouta qu'il ne pouvoit abandonner la Flandre aux Etats, que la France n'en souffrît, puisque si les Provinces Catholiques y étoient opprimées, ce royaume ne pourroit plus en tirer des secours en faveur de la Religion Romaine. Au surplus, il promit au Duc de Maienne, qu'avant de partir, il auroit soin de renforcer l'armée de

Liv. XV. la ligue, d'un corps considérable de ses troupes qu'il lui confieroit.

An. 1590. Le Duc de Maienne, voyant le Duc inébranlable dans sa résolution, se réduisit à le prier d'attaquer, du moins avant son départ, Corbeil, dont la conquête assureroit la liberté du cours de la Seine, & faciliteroit l'approvisionnement de Paris. Le Cardinal Cajetan Légat, que la mort de Sixte-Quint avoit rappellé à Rome, venoit de quitter la France. Il avoit laissé à sa place l'Evêque de Plaisance, Philippe Sega, Bolonois, Prélat d'un mérite distingué, & qui s'étoit fait une grande réputation dans ses nonciatures, & dans les autres emplois importants qu'on lui avoit confiés. Le Nonce se joignit au Duc de Maienne, pour obtenir de Farnèse ce dernier effort. Le Duc qui connoissoit la valeur & l'habileté du Gouverneur de cette place, se prêtoit avec peine à en entreprendre le siège. Ce Gouverneur s'appelloit Rigaud, & s'étoit signalé en Flandre, où il avoit servi sous le brave La Noue. Toutefois pour ne pas exciter davantage les plaintes des ligueurs, Farnèse y consentit & investit Corbeil vers le milieu de Septembre.

24 Sept.

Cette ville est située sur la rive gauche de la Seine, sur laquelle elle a un pont de pierre. Petite, mal fortifiée, entourée seulement d'une muraille antique non terrassée, elle ne pouvoit être défendue que par la bravoure & l'intrépidité de sa garnison, qu'excitoit l'exemple de son Gouverneur. Le Duc de Parme s'étant avancé, eut bientôt poussé ses tranchées jusqu'auprès de la place. Les ennemis firent de leur côté de vives sorties, & toutes les dispositions d'une vigoureuse résistance. Rigaud veilloit à tout, avec une activite étonnante. Toujours le premier au travail, le premier à braver le danger & à se porter par-tout où sa présence étoit nécessaire, servant également du bras & de la tête, il soutenoit l'attaque avec tant de succès que ce siège, où le Duc de Parme avoit déja perdu bien du monde, fut beaucoup plus long que ce Prince ne l'avoit pensé; mais Farnèse résolu de le brusquer, ayant fait une large brèche, ordonna l'assaut. Il fut terrible. Les Espagnols, les Italiens & les Wallons, qui y montèrent en même temps, emportèrent la place. Le Gouverneur fut tué en dé-

LIV. XV.

An. 1590

Liv. XV. An. 1590. 16 Octob.

fendant la brèche, la garniſon *taillée en pièces*, & la ville horriblement *ſaccagée*. Cette bicoque n'en arrêta pas moins le Duc de Parme juſqu'à la mi-Octobre; & ſi Rigaud n'eût pas péri les armes à la main dans l'action, peut-être en eût-il retardé long temps la priſe.

A la ſuite d'un ſiège ſi pénible & ſi meurtrier, le Duc fit repoſer ſes troupes juſqu'au commencement du mois ſuivant, & ſe mit enſuite en marche, pour retourner en Flandre. Il prit le chemin de la Champagne au lieu de celui de Picardie qui étoit le plus court. Comme il ne doutoit pas que le Roi de France ne le pourſuivît, il crut qu'il lui ſeroit très avantageux de laiſſer ce Monarque dans l'incertitude, s'il ne ſe propoſoit pas quelque deſſein dans ſa retraite. Farnèſe fit obſerver à ſon armée la même diſcipline qu'il lui avoit preſcrite lorſqu'il étoit entré en France, & fit ſa route dans le même ordre. Il partagea ſes troupes en quatre diviſions, afin que chacune d'entr'elles traînant moins d'attirail que n'en auroit tiré l'armée entière, elles puſſent avancer plus vîte, & ſe ſecourir mutuellement

avec plus de facilité. Le Marquis de Renti (16) conduisit l'avant-garde ; le Seigneur de la Motte, le premier corps de bataille ; le Duc lui-même se mit à la tête du second, & l'arrière-garde fut confiée à Basta. Comme c'étoit ce poste qui devoit être le plus périlleux, Farnèse y plaça ses meilleures troupes, & sur-tout les deux régiments d'infanterie, dont Pierre Cajetan & Alphonse d'Idiaquès étoient Colonels. Liv. XV. An. 1590

Ce Prince étoit à peine en Champagne, (17) qu'il reçut avis de la perte de Corbeil, & peu-après de celle de Lagny. Toutes ces places avoient été mal gardées par les Parisiens, qui s'en étoient chargés. On ne manqua pas de le solliciter avec les plus vives instances à revenir sur ses pas pour les reprendre ; mais aussi piqué de la négligence avec laquelle

---

(16) Il avoit été si grièvement blessé à l'attaque de Corbeil, qu'il en mourut à Mons le 27 Décembre de cette année, deux mois environ après son retour.

(17) Le Duc de Parme n'étoit qu'à Coulomiers en Brie, éloigné à peine de deux journées de Corbeil.

Liv. XV. An. 1590

on avoit conſervé ſes conquêtes, que perſuadé de la néceſſité de ſon retour en Flandre, il refuſa de s'arrêter plus long-temps en France.

Pendant qu'il s'éloignoit ainſi, le Roi de France étoit à Compiegne, ville ſituée ſur les frontières de la Picardie du côté de la Champagne, avec un corps d'infanterie d'élite, & beaucoup plus de cavalerie, & ſe propoſoit de le harceler dans ſa marche. Il s'avança auſſitôt ſur ſes pas, & ne le perdit point de vue. Saiſiſſant toutes les occaſions de le joindre, & de lui cauſer quelque échec, il ne ceſſa de lui donner l'alarme, & de lui ſuſciter toutes ſortes d'obſtacles. Il tomboit ſur ſes flancs, il l'attaquoit de front, & plus ſouvent en queue, ſuivant les circonſtances. Il s'en tenoit quelque fois à de ſimples menaces, & quelquefois auſſi, il lui portoit pour ainſi dire à la dérobée, des coups vigoureux, ſans vouloir riſquer de combat, qu'il ne pouvoit livrer prudemment avec le peu de forces qu'il conduiſoit. Malgré l'incommodité que l'armée Eſpagnole éprouvoit chaque jour des différentes attaques

du Roi, le Duc de Parme ne s'écarta point du plan qu'il s'étoit tracé. Ses bataillons avançoient d'un pas uniforme, observoient toujours entr'eux le même intervalle, s'appuyoient de part & d'autre aux charriots de leur bagage qui leur servoient de retranchements ; toujours prêts à combattre avec avantage, si l'ennemi leur présentoit l'action. Les Arquebusiers à cheval précédoient l'avant-garde, & reconnoissoient le pays avec une attention particulière. Chaque nuit l'armée entière retranchoit avec soin ses logements.

Le Duc de Parme, retardé sans cesse par les escarmouches fréquentes que les troupes d'Henri livroient à son armée, étoit entré en Picardie, après avoir marché pendant plusieurs jours. Le Roi voulant tenter quelque affaire plus décisive vers la fin de Novembre, fit attaquer son avant-garde par plusieurs escadrons de cavalerie. Celle du Duc vint à sa rencontre, & la mêlée fut très vive. Le Baron de Biron qui se distinguoit par un courage héroïque entre tous les Officiers François, croyant qu'il étoit

indigne de lui, de céder à la supériorité des Espagnols, resta tellement engagé au milieu d'eux, que son cheval ayant été tué sous lui, il auroit été pris, si le Roi lui-même, bravant tout péril, ne fût accouru pour le dégager. Heureusement que la nuit qui survint, lorsque les combattants étoient le plus animés, les sépara. Le Roi fut renforcé le lendemain par le Duc de Nevers, qui lui amena quelques troupes qu'il avoit ramassées dans ce canton, & par divers autres corps; mais le Duc de Parme qui s'approchoit alors de Guise, étoit prêt de sortir de France. Comme c'étoit la dernière place de la frontière, le Roi se hâta de faire un dernier effort, & tomba sur l'arrière-garde de l'armée ennemie (18). Les Arquebusiers à cheval du Duc, tournèrent tête aussitôt pour arrêter l'impétuosité des Cuirassiers du Roi, mais trop foibles pour en soutenir le choc, ils alloient succomber, si George Basta n'eût fait marcher un gros escadron de gendarmerie, qui

(18) Cette affaire se passa à l'Arbre-de-Guise, entre cette ville & Landrecies.

repoussa les cuirassiers. Henri fit renforcer les siens par des troupes fraîches; & de l'autre côté, les régiments d'infanterie de Cajetan & d'Idiaquès, arrivant à l'appui de la cavalerie de Basta, le combat alloit devenir très-sanglant, lorsque le Roi qui sentit son désavantage, rappella ses soldats qui se retirèrent en gens de cœur. Les troupes du Duc ne les suivirent point, pour ne pas rompre l'ordre de leur marche, qu'elles continuèrent enfin tranquillement, le Roi ayant terminé par cette dernière attaque, toutes ses entreprises sur l'armée Espagnole, qui n'en avoit pas été peu incommodée.

Farnèse conduisit donc son armée dans les Pays-Bas. En quittant le Duc de Maienne, il lui avoit renouvellé les assurances les plus expresses de ramener bientôt en France de nouveaux & de puissants secours. Il lui avoit laissé quatre mille hommes de pied & cinq cents chevaux, jugeant que ce corps de troupes joint au régiment Allemand de Jacques Colalte, que le Roi d'Espagne entretenoit au service des ligueurs, suffiroit à leurs besoins présents. Le Duc rentra en

Liv. XV. An. 1590

Flandre au commencement de Décembre, & après avoir dispersé ses troupes dans de bonnes garnisons, afin qu'elles pussent se remettre de leurs fatigues, il se rendit à Bruxelles, où il faisoit son séjour le plus ordinaire pendant l'hiver.





LIVRE XVI.

SOMMAIRE.

SITUATION des affaires du Roi d'Espagne en Flandre. Mutinerie d'un régiment Espagnol. Succès des Hollandois. Prise de Zutphen. Siege de Deventer. Il est pris. Le Duc de Parme assiège le fort de Knotsembourg, situé vis-à-vis de Nimègue. Difficultés qu'il y éprouve. Il abandonne cette entreprise. Il laisse Nimègue à ses propres forces. Le Duc de Parme aux eaux de Spa. Ses préparatifs. Prise de Hulst par le Prince Maurice. Nimègue se rend à ce Prince. Il revient à la Haie. Situation fâcheuse des affaires de la Ligue. L'Empereur tâche envain de rétablir la paix entre le Roi & les Etats. Entrevue des Ducs de Maienne & de Parme à Guise. Etat de leur armée. Elle marche au secours de Rouen. Le Roi consulte s'il levera le siège de cette ville. Avis du Maréchal de Biron. Avis du Duc de Bouillon. Le Roi va au devant de l'armée de la Ligue avec cinq mille

1591.

1592.

chevaux. Marche & dispositions de l'armée du Duc de Parme. Affaire d'Aumale. Le Duc de Parme prend Neufchâtel, & s'approche de Rouen. Son projet pour en faire lever le siège. Sortie vigoureuse de la garnison de Rouen. Les Ducs de Parme & de Maienne ne sont pas d'accord sur le secours de Rouen. On y jette huit cents hommes. Le Duc de Parme s'éloigne, & le siège continue. Rouen réduit aux abois. Etat des deux armées ennemies. Le Roi leve le siège. Siège de Caudebec, où le Duc de Parme est blessé. Caudebec est pris. Le Roi marche à l'armée de la Ligue. Il la bloque dans son camp. Incommodité que les Ligueurs en reçoivent. Extrémité où se trouve l'armée de la Ligue. Elle décampe d'Yvetot, pour s'approcher de la Seine. Elle passe de l'autre côté de cette rivière, & s'échappe sans dommage. Le Duc de Parme rentre en Flandre. Prise de Steenvick & de Covorden par le Prince Maurice. Le Duc de Parme demande la permission de se démettre du Gouvernement des Pays-Bas. Sa mort. Son portrait.

LIV. XVI

An. 1591

LE Duc de Parme étant de retour dans les Pays-Bas, y trouva les affaires du Roi dans un assez mauvais état. La mutinerie du régiment Espagnol d'Emmanuel Vega, qui étoit resté en Flandre pendant son voyage en France, fut un des évènements auxquels il fut le plus sensible. Il en témoigna son mécontentement aux deux Comtes de Mansfeld père & fils, qu'on accusoit de n'avoir pas fait tout ce qui eût été nécessaire pour l'empêcher; mais le désordre n'en fut pas moins grand, & il devint d'autant plus fâcheux, qu'il fallut plus d'une année pour ramasser les sommes qui étoient dûes aux mutins, & les faire rentrer dans le devoir.

Farnèse voyoit avec peine que le Roi d'Espagne[1], afin de soutenir le parti de la Ligue, abandonnoit la Flandre aux entreprises des Rébelles, & s'exposoit à y éprouver nécessairement les plus grandes pertes. Outre le corps de troupes qu'il avoit laissé au Duc de Maienne, & qui avoit beaucoup affoibli son armée, le Duc de Parme avoit encore été obligé de distribuer sur les frontières de France une grande

Liv. XVI
An. 1591

partie de celles qu'il avoit ramenées, pour inspirer plus de confiance aux Ligueurs par leur voisinage, & soutenir leur zèle par l'espoir d'en être secourus lorsqu'ils auroient besoin de leurs services. En conséquence, les les places les plus importantes de la Flandre du côté des Provinces-Unies, n'étoient défendues que par des garnisons très foibles, étoient mal approvisionnées, & ne pouvoient résister long-temps, si les ennemis les assiégeoient.

Les Confédérés étoient trop habiles & trop actifs, pour ne pas profiter de ces avantages. L'année 1591 étoit à peine commencée, qu'ils s'empressèrent de saisir l'occasion. Le Colonel Norris, Anglois, que cette Histoire à fait connoître avec distinction, étoit alors à Ostende. Cet Officier, avec la garnison de cette place qui avoit été considérablement renforcée par des troupes nouvellement arrivées d'Angleterre, fatiguoit la Flandre de ses excursions, quoique très gêné par le fort de Blankemberg, qui étoit placé entre Ostende & l'Ecluse. Il résolut de se délivrer de ce frein incommode qui arrêtoit ses opérations;

& l'ayant attaqué à l'improviste, il s'en empara facilement, & le fit aussitôt démanteler. Pendant qu'il remportoit cet avantage dans la Province proprement dite de Flandre, vers le milieu du mois de Février, ceux de son parti qui étoient en Brabant, surprirent aussi heureusement le Château de Vesterlo, très proche d'une des plus belles Abbayes de la Campine, & celui de Turnhout, situé dans un village de ce nom. Des soldats déguisés en paysans, qui apportoient des denrées au marché, s'y introduisirent, & n'éprouvèrent aucune difficulté à s'en rendre maîtres (1).

Mais ces foibles succès ne furent que le prélude de ceux que le Prince

(1) Les Espagnols ayant partagé leurs forces, dit Grotius, & n'ayant plus sous leurs drapeaux que des soldats mutins ou novices; les Provinces-Unies, animées par les succès de l'année précédente, formèrent de plus hauts projets, & au-lieu de défendre, en tremblant, leurs frontières, elles attaquèrent vivement les possessions de l'ennemi. *Distractis hostium viribus, dumque inobsequens domi miles, aut bello novus, etiam anni prioris successibus animos sustulerunt fœderatæ gentes, ut quæ vix trepidè fines suos tuebantur arma ultrò inferrent.*

Liv. XVI
An. 1591

Maurice obtint dans le cours de cette année. Il fit ses préparatifs pendant l'hiver ; & la saison propre à entrer en campagne, ne fut pas plutôt arrivée, que ses troupes se mirent en mouvement. Comme l'éloignement du Duc de Parme & des principales forces du Roi, sembloit lui promettre plus d'avantages au-delà du Rhin, il y porta son armée, & investit Zutphen, au milieu du mois de Mai ; elle étoit forte de dix mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, & étoit fournie d'une artillerie nombreuse, & de tout ce qu'il falloit pour faire un siège. Il ne s'étoit pas encore approché de Zutphen, qu'un stratagème, semblable à celui qui lui avoit livré les châteaux de Vesterlo & de Turnhout, avoit déja fait tomber en son pouvoir le fort qui défendoit cette ville de l'autre côté de la rivière. Cette conquête lui ayant procuré l'avantage d'enfermer Zutphen de toutes parts, il ouvrit la tranchée sur-le-champ, & disposa ses batteries. Mais l'on avoit si mal pourvu cette place, & ses défenseurs étoient en si petit nombre, qu'ils capitulèrent sans at-

tendre le premier coup de canon (2), & l'évacuèrent presqu'aussitôt. LIV. XVI

La ville de Deventer n'est éloignée de Zutphen que de deux lieues, & est également située sur l'Yssel. L'on n'a pas oublié que le Duc de Parme n'avoit recouvré cette ville que par la trahison du Colonel Stanlei, Anglois, qui la lui avoit livrée. Le Colonel Vere, un des Officiers de cette nation les plus considérés au service des Etats, & qui étoit alors employé dans l'armée du Prince Maurice, desiroit ardemment qu'on entreprît le siège de Deventer. Il espéroit y trouver des occasions de se distinguer, & de laver, en quelque sorte, la honte dont Stanlei son compatriote s'étoit couvert. Maurice entrant dans ses vues, s'avança sans différer vers cette place, & l'investit des deux côtés de la rivière, sur laquelle il jetta deux ponts,

An. 1591
30 Mai.
31 Mai.

(2) La garnison de Zutphen, toute foible qu'elle étoit, ne laissa pas de faire une sortie assez vive, avant que les assiégeants eussent établi leurs batteries; & si elle se rendit si promptement, ce ne fut pas lâcheté, mais impuissance de tenir davantage par le dénuement de tout ce qui étoit nécessaire à la défense de la place.

Liv. XVI
An. 1591

afin d'assurer la communication de ses quartiers, & de couper en même temps tout secours aux assiégés. Le Comte Herman de Berg, cousin-germain de Maurice, & fils aîné du Comte Guillaume, mari d'une des sœurs du Prince d'Orange, en étoit Gouverneur. Quoique jeune il avoit autant de prudence que de bravoure & de fidélité; mais sa garnison étoit si foible, & sa place si mal pourvue, qu'il ne pouvoit pas se flatter de faire une longue résistance. Il ne s'en prépara pas moins à se défendre avec le plus grand courage, & avertit aussitôt du danger qu'il couroit, le Colonel Verdugo, qui commandoit les troupes du Roi dans ce canton.

Cependant Maurice ayant beaucoup avancé ses tranchées, avoit déja établi trois batteries. La première, & la plus forte, dont le Colonel Vere fut chargé, tiroit sur la partie de l'enceinte qui étoit au long de la rivière. Elle fut si bien servie, que dès la première décharge elle renversa plus de cent brasses de la muraille. Les assiégés se couvrirent aussitôt d'une coupure, qu'ils formèrent derrière ses ruines, & le Gouverneur ne s'en défendoit pas avec moins d'intrépidité

quand il fut blessé si dangereusement, qu'il ne put continuer l'ouvrage qu'il avoit commencé. Cet accident fatal découragea la garnison ; & les habitants craignant que la ville ne fût emportée d'assaut, & ne devînt ainsi la proie du soldat, offrirent aussitôt de se rendre, à des conditions convenables. Le Prince Maurice les leur accorda. Cette seconde conquête plus importante que celle de Zutphen, ne lui coûta que très peu de jours.

Liv. XVI. An. 1591.

10 Juin.

Le Prince poussant plus loin ses avantages, marcha sur-le-champ pour s'emparer de Steenvick ; mais Verdugo, qui n'avoit pu rassembler assez de troupes pour secourir Deventer, en avoit eu assez pour mettre Steenvick en sûreté. Au défaut de cette conquête, Maurice tenta celle de Delfziel. Cette place étoit importante par sa situation, & pouvoit sur-tout rendre très facile le siège de Groningue, qu'il se proposoit d'entreprendre lorsqu'il en trouveroit une occasion favorable. Elle ne fit aucune résistance ; & aussitôt qu'elle se fut soumise, Maurice qui rouloit dans sa tête de plus grands projets, revint sur ses pas pour les exécuter.

Liv. XVI An. 1591

A la nouvelle des mouvements du Prince, le Duc de Parme avoit formé à Ruremonde une armée aussi forte qu'il l'avoit pu, s'étoit mis en marche, & s'étoit approché du Rhin dans l'espérance de secourir Deventer. Mais quand il eut appris que cette place la plus importante de ces cantons, s'étoit rendue, il ne songea plus qu'à réparer cette perte par quelque grand succès. Il menaça d'abord le fort de Schenck; mais c'étoit une feinte pour tromper l'ennemi. Au lieu de l'attaquer, il passa le Vahal d'un autre côté, & il investit le fort qu'on avoit bâti vis-à-vis de Nimègue. Cette ville en souffroit beaucoup. L'artillerie du fort qui tiroit sans cesse, battoit en ruine la partie de la ville qui lui étoit opposée, & en avoit détruit toutes les maisons. Sa garnison maîtrisoit le cours du fleuve, sans que les habitants de Nimègue pussent s'y opposer. Elle dévastoit encore tous les environs de la ville; & si les Royalistes ne se hâtoient de s'emparer du fort, il falloit que Nimègue tombât entre les mains des Hollandois. Le mois de Juin étoit déja un peu avancé, quand le Duc commença le siège de ce fort;

mais on s'y étoit préparé à le recevoir. Sa marche n'avoit pu être assez rapide, pour que le Prince Maurice qui avoit soupçonné son dessein, n'eût pas prévenu son arrivée. Le Comte de Solms étoit entré dans cette forteresse avec des troupes & des vivres.

Le Duc de Parme ne fut point détourné de son entreprise par la bonté des dispositions de l'ennemi. Après avoir entouré ses quartiers d'une bonne circonvallation, il poussa la tranchée avec vivacité. Il lui en coûta beaucoup. Il ne gagnoit pas un pouce de terrein, sans quelque perte. Des sorties fréquentes & meurtrières retardoient sans cesse ses opérations. Il parvint pourtant à établir des batteries, dont il avoit confié le soin au Seigneur de La Motte. Quoique cet Officier n'épargnât rien pour en assurer l'effet, les progrès du siège étoient lents. Les remparts du fort n'étant formés dans toute leur épaisseur que d'une terre encore molle, l'artillerie n'y causoit que très peu de dommage. Le fossé étoit d'ailleurs très large, très profond, & si bien défendu de toutes parts, qu'il étoit difficile de le combler. Sur ces entrefaites, la cava-

Liv. XVI
An. 1591

lerie de Farnèse reçut un échec fort considérable, qui diminua de plus en plus ses espérances de réussir dans son entreprise. L'armée du Prince Maurice étoit venue camper à la vue de celle du Duc de Parme. Leur voisinage occasionnoit des escarmouches continuelles; & les Royalistes n'alloient jamais au fourrage, sans craindre de tomber dans quelque embuscade. Le Duc avoit très expressément défendu d'engager aucune action, dans un pays où la nature du terrein donnoit bien des avantages à l'ennemi. Un jour néanmoins que Nicetti, Capitaine des gardes à cheval du Duc de Parme, & plusieurs autres Capitaines de cavalerie, s'étoient écartés du camp pour fourrager, cet Officier qui les commandoit, s'étant laissé surprendre dans un défilé, fut attaqué vigoureusement, & forcé de combattre. Ses escadrons rompus presqu'au premier choc furent dispersés, & l'ennemi en fit un carnage affreux. Le Commandant fut pris avec plusieurs Capitaines; & de quatre cents maîtres qu'il avoit sous ses ordres, il ne s'en sauva qu'un petit nombre.

Cet échec fut très sensible au Duc

de Parme, mais il ne lui fit pas abandonner son entreprise ; au contraire il pressoit le fort plus vivement que jamais, quand il reçut les ordres les plus précis du Roi d'Espagne de rentrer en France avec son armée, pour courir au secours de la Ligue, & de ne laisser en Flandre que les troupes qui pouvoient suffire à une bonne défensive. Il obéit sur-le-champ, & fit ses dispositions pour lever le siège. Cette opération étoit délicate, & pouvoit éprouver bien des obstacles de la part de l'ennemi, parce qu'il falloit repasser le Vahal en sa présence pour se retirer. Son habileté le tira d'embarras. Il fit creuser en peu d'heures une large tranchée, qui fut prolongée à droite & à gauche jusqu'au bord de la rivière, & flanquée de redoutes destinées à protéger l'embarquement de ses troupes, si l'ennemi entreprenoit de l'inquiéter. Il passa ensuite le Vahal sans opposition, à couvert de ces défenses. Le Prince sentit la difficulté de le troubler dans un passage si bien concerté, & n'osa le tenter.

LIV. XVI
An. 1591

26 Juillet.

Ce fut dans cette retraite qui couvrit de gloire le Duc de Parme, parce

qu'il osa l'exécuter en présence de l'ennemi, & pour ainsi dire, sous le canon du fort, que fit ses premières armes, Ranuce son fils aîné, arrivé depuis peu d'Italie pour apprendre l'art de la guerre à l'école de son père. Non-seulement, le Duc voulut qu'il fût témoin de cette savante manœuvre; mais encore qu'il en partageât l'honneur, en le chargeant de veiller à son exécution, avec ordre de ne repasser le Rhin que le dernier. L'armée ayant ainsi traversé la rivière sans perte, Farnèse entra dans Nimègue. Cette ville qui n'avoit jamais admis dans ses murs, qu'une garnison très-foible, ne voulut pas permettre qu'on l'augmentât. Elle craignoit de donner atteinte à sa liberté, & comptoit pouvoir se défendre par ses propres forces. Son obstination à cet égard, déplût beaucoup au Duc de Parme, qui fit tout ce qu'il put pour la vaincre, d'autant plus qu'il avoit été instruit de quelques menées sourdes qu'on y tramoit en faveur des ennemis; mais il partit sans avoir rien obtenu, & laissant à Verdugo un renfort qui pût le mettre en état de secourir cette ville, si on l'attaquoit.

On

On étoit alors à la fin de Juillet. Le Duc s'étant bien trouvé des eaux de Spa lorsqu'il les avoit prises, y retourna. Ce fut de Spa qu'il donna ordre de faire en Allemagne, en Franche-Comté, & dans l'intérieur de la Flandre, de nombreuses levées de cavalerie & d'infanterie. Il desiroit de pouvoir laisser dans les Pays-Bas, une armée assez forte pour y défendre les intérêts du Roi, & conduire en même temps en France une seconde armée, en état de procurer à la ligue de plus grands avantages que ceux qu'elle avoit reçus du secours qu'il lui avoit amené l'année précédente.

LIV. XVI An. 1591

Farnèse ne pouvoit s'occuper de tous ces préparatifs, sans que Maurice n'en profitât pour continuer ses conquêtes. Ce Prince laissant aux partisans qu'il avoit dans Nimègue, le soin de terminer heureusement les intrigues qu'on y formoit en sa faveur, alla tenter de s'emparer de quelques autres places, où il ne seroit pas attendu. Il avoit un grand avantage dans la facilité que les rivières & les canaux de la Hollande lui offroient, pour transporter rapidement ses trou-

LIV. XVI pes par-tout où il le jugeoit nécessaire. Il s'en servit pour embarquer vers le milieu de Septembre quatre

An. 1591 mille hommes de pied, & six cents chevaux qu'il fit descendre à l'improviste dans la Flandre proprement dite, & entrer dans le pays de Vaës, afin de faire le siège de Hulst. Cette ville située dans un terrein enfoncé, étoit très importante, parce qu'elle commandoit le pays d'alentour. Les Royalistes pour s'en assurer davantage la possession, avoient fortifié plusieurs postes qui en étoient voisins. Maurice ayant rencontré peu d'obstacles à s'en emparer, s'avança aussitôt vers la place. Comme elle n'avoit qu'une foible garnison, & qu'elle étoit aussi mal pourvue des munitions qui lui étoient nécessaires, il ne tarda pas à la forcer de capituler, & de lui rendre la place. A la nouvelle de cette entreprise, Mondragone Gouverneur du château d'Anvers, avoit marché en diligence au secours de Hulst. Les mutins du régiment d'Emmanuel Vega, qui pourtant n'étoient pas tout-à-fait rentrés dans la soumission, s'étoient unis aux troupes

25 Sept. de ce Colonel, à la sollicitation du

Duc de Parme ; mais la reddition de la place avoit prévenu leur arrivée. Les Royalistes étant retournés sur leurs pas, Maurice ne s'occupa plus que du soin de bien munir cette forteresse.

Liv. XVI
An. 1591

Cette affaire ayant été consommée, ce Prince, après avoir augmenté ses troupes du double, les rembarqua, fit des courses sur toutes les côtes maritimes de Flandre, & menaça surtout Dunkerque & Nieuport. Mais il ne vouloit que donner le change à l'ennemi, & ne songeoit point à former aucune entreprise dans ces cantons. Son but étoit de tomber sur Nimègue, & d'acquérir à quelque prix que ce fût, cette ville aux Provinces-unies. Etant donc entré par eau au milieu d'Octobre dans la Province de Gueldres, il s'arrêta dans le Vahal, & après avoir jetté un pont auprès de Nimègue, pour s'assurer le passage du fleuve & se procurer des vivres, il l'investit. En même temps qu'il se disposoit à l'attaquer, les intelligences qu'il s'y étoit ménagées, agissoient pour lui, & elles eurent assez de succès, pour qu'il n'eût que très peu besoin d'employer la force. La garnison qui étoit composée d'Allemands

Liv. XVI. An. 1591.

& de Wallons en petit nombre, tenta pourtant quelques sorties; mais elles n'eurent aucun effet avantageux. Cependant Verdugo approchoit. Malheureusement ce Général n'avoit pu rassembler les forces qui auroient été nécessaires pour secourir Nimègue aussi promptement qu'il l'eût fallu, & se défiant de sa foiblesse, il avançoit lentement. Les partisans de Maurice s'en prévalurent, & excitèrent une fermentation dans la ville. Les plus hardis ayant animé ceux qui étoient sécrètement dévoués aux Provinces-unies, inspirèrent bientôt l'esprit de révolte à la multitude, & l'on résolut d'un commun accord de se soumettre à leur domination. Maurice ne leur refusa aucune des conditions avantageuses qu'ils lui demandèrent. Il fit peu-après, son entrée dans Nimègue, & y fut reçu avec les plus grands honneurs. Il ne quitta point cette ville, qu'il n'eût rendu à la mémoire de Schenck, ceux qui sembloient dus à ce brave guerrier. Il fit transporter son corps avec pompe dans la sépulture des anciens Ducs de Gueldres au milieu de la grande Eglise, où il fut inhumé.

21 Octobr.

Maurice s'étant couronné de gloire par cette conquête encore plus importante que celles qu'il avoit faites au commencement de la campagne, revint à la Haie, où les Etats-Généraux des Provinces-unies avoient déja fixé leur résidence. Il est inexprimable avec quels témoignages de respect, d'attachement & de reconnoissance, on l'y accueillit. Quoique les entreprises qu'il avoit si heureusement terminées n'eussent pas souffert de grandes difficultés; cependant il avoit déployé tant d'activité dans le commandement, tant de sagesse dans les conseils, tant de vigueur dans l'exécution, qu'il méritoit déja la réputation d'un grand Capitaine, que le nombre & la grandeur de ses exploits lui ont depuis confirmée (3).

Liv. XVI
An. 1591

(3) Maurice fut reçu à son retour de l'armée, dit Grotius, avec des acclamations de joie dont on n'avoit point d'exemple dans les Provinces-Unies. Soumise jusqu'à la révolution à des maîtres suspects, la nation ne prenoit qu'un intérêt foible à leurs succès. Depuis que le Prince d'Orange l'avoit enhardie à secouer le joug, elle n'avoit essuyé, pour ainsi dire que des revers. Le Gouvernement de Leicester avoit été ensuite pour

Liv. XVI
An. 1591

Le Duc de Parme qui étoit retourné à Bruxelles, s'y occupoit uniquement des préparatifs de son expédition en France, & employoit tous ses soins pour former une puissante armée. Les nouvelles qu'il recevoit de ce royaume, lui annonçoient la décadence de la ligue, l'affoiblissement de ses forces & la supériorité de celles du Roi, qui augmentoient chaque jour. Ce Prince qui étoit maître de

---

elle une source féconde de dissensions & de malheurs. Elle voyoit alors pour la première fois ses frontières reculées par ses armes. De grands fleuves, des forteresses redoutables en défendoient les approches. Son Général, qui n'exigeoit d'autre salaire de ses travaux que la gloire, ne faisoit de conquêtes que pour la patrie. Choisi par la Providence, malgré sa jeunesse, pour opérer de si grandes choses, il excitoit l'admiration, & animoit en même temps l'espérance. Tous les regards avidement fixés sur lui, l'assuroient de la reconnoissance publique des périls qu'il avoit courus, & la considération de son âge & de son illustre naissance en redoubloient les sentiments. Grotius, qui a fourni cette esquisse, y ajoute d'autres traits qu'il seroit trop long de copier ici, mais qui peignent très vivement l'heureuse position de la nouvelle République des Provinces-Unies, & la gloire de Maurice.

la campagne, venoit de s'attacher au siège de Rouen, la première ville de la Normandie, & la seconde de la France (4). Inquiet du danger qu'elle couroit & qui devenoit très pressant, le Duc de Maienne avoit envoyé le Comte de Brissac, représenter au Gouverneur des Pays-Bas, la fâcheuse situation des affaires de la ligue, & le solliciter de hâter son départ, pour sauver cette place. Farnèse prit aussitôt la résolution d'entrer en France, & confia encore le gouvernement des Pays-Bas aux deux Comtes de Mansfeld.

Le Duc ne partit pas néanmoins aussitôt qu'il se l'étoit proposé. L'Empereur ayant offert sa médiation, & envoyé en Flandre ses Ambassadeurs, pour travailler au rétablissement de la paix entre le Roi & les Provinces-unies, il resta quelques jours de plus à Bruxelles pour les recevoir. Rodolphe avoit également dépêché en Hol-

(4) Rouen pouvoit être la seconde ville de France, dans le temps que le Cardinal Bentivoglio écrivoit. Lyon, Marseille, Bordeaux & plusieurs autres, lui disputent maintenant cette prérogative.

Liv. XVI
An. 1591

lande, pour informer les Etats de son projet; mais persuadés que la négociation qu'on leur proposoit, n'étoit que l'effet des instances du Roi d'Espagne, qui vouloit les amuser pendant l'absence du Duc de Parme, ils refusèrent d'entendre à aucunes propositions. Il se passa pourtant plusieurs mois, avant qu'on eût perdu tout-à-fait l'espérance de les y engager.

Le Duc de Parme prit à son départ de Bruxelles, la route de la Picardie (5). Il trouva à Péronne, le jeune Duc de Guise, qui venoit de s'échapper du château de Tours, où Henri III l'avoit fait renfermer après le massacre de son père, & alloit joindre le Duc de Maienne son oncle. Le Duc de Parme passa de Péronne à Guise, pour s'aboucher avec ce dernier. Hercule Sfrondate, Duc de Montemarciano, Général des troupes du Pape, s'y étoit également rendu. Il commandoit un corps considérable d'infanterie & de cavalerie, que Grégoire XIV son oncle avoit envoyé, depuis peu au secours de la ligue;

(5) Le Duc de Parme rentra en France le 21 de Décembre.

mais depuis la mort de ce Pontife & l'élection de son successeur, ses troupes étoient beaucoup diminuées. Innocent IX, qui avoit remplacé Grégoire, s'étoit excusé de soutenir une dépense si énorme, sur l'épuisement de la Chambre Apostolique, & quoique du reste, le nouveau Pape qui venoit de créer Cardinal l'Evêque de Plaisance, Nonce à Paris, & de le substituer dans la légation de France, au Cardinal Cajetan, parut continuer la protection du Saint Siège à la ligue; néanmoins le Duc de Montemarciano, ignoroit s'il lui laisseroit le commandement des troupes de l'Eglise.

Les Ducs de Parme & de Majenne concertèrent ensemble leurs opérations, & celui-ci convint de livrer au premier, préalablement à toute entreprise, la Fère, une des meilleures villes de Picardie, afin qu'il eût à tout événement une place de sûreté sur la frontière de Flandre. Chacun des divers Généraux fit ensuite la revue de ses troupes, & l'on trouva qu'elles formoient toutes ensemble, une armée de vingt-cinq mille hommes de pied, & d'environ six mille chevaux. Les troupes d'Espagne en

Liv. XVI An. 1591

composoient la partie la plus considérable. Elles étoient au nombre de seize mille hommes d'infanterie, & de plus de trois mille de cavalerie, (6) tant Espagnols qu'Italiens, Allemands & Wallons. Le Duc de Lorraine leur avoit joint sept cent Gendarmes, partie armés de lances, partie cuirassiers, commandés par les Comtes de Vaudemont & de Chaligni. Deux mille Suisses, & un peu plus de deux cents chevaux, étoient aux ordres du Duc de Montemarciano. C'étoit le reste de la petite armée qu'il avoit amenée en France, & dont le surplus s'étoit débandé. Les troupes de la ligue complettoient l'armée. Le Duc de Parme avoit le commandement général, le Duc de Maienne avoit sous lui la principale autorité. Il étoit accompagné du Duc d'Aumale, l'aîné de ses cousins-germains, & du Duc de Guise son neveu. Les Comtes de Vaudemont & de Chaligni, Princes de sa maison, suivoient encore ses drapeaux.

(6) L'armée du Duc de Parme, réunie à celle de la Ligue, étoit de dix-huit mille hommes de pied, & de sept à huit mille chevaux, suivant les Historiens François.

Cette armée partit vers le milieu de Janvier de l'année 1592, des frontières de Picardie, & prit le chemin d'Amiens, pour pénétrer en Normandie. Le siège de Rouen étoit alors si avancé, que le Roi de France avoit lieu d'espérer de prendre bientôt cette ville. L'Amiral de Villars s'y défendoit avec bravoure, & faisant la plus vigoureuse résistance, tâchoit de donner à l'armée de la ligue le temps d'arriver. Encouragé par la nouvelle de sa marche, il avoit redoublé d'ardeur, & en même-temps qu'il sollicitoit avec les plus vives instances les ligueurs de hâter le secours, il soutenoit l'attaque avec plus d'intrépidité qu'auparavant.

Rouen est situé sur le bord de la Seine, dans un endroit où le lit de cette rivière est très large. Quelques lieues au dessus de Rouen on trouve Pont-de-l'Arche, dont le Roi étoit maître. Le pont de cette ville est le dernier qu'on rencontre jusqu'à l'embouchure de la Seine, parce que le temps avoit détruit quelques arches du pont que les Anglois avoient bâti à Rouen, dans le temps qu'ils étoient les maîtres de la Normandie. Cau-

Liv. XVI
An. 1592

debec, autre ville située quelques lieues au dessous de la Capitale, étoit encore entre les mains du Roi. Il dominoit ainsi le cours de la rivière, au moyen de ces deux places, & ce Prince entretenant en outre plusieurs bateaux qui croisoient sans cesse dans la Seine; Rouen étoit réduite aux dernières extrémités.

Malgré les fortes espérances qu'Henri avoit conçues du succès de son entreprise, il eut à peine reçu la nouvelle de la marche du Duc de Parme & de l'armée de la ligue vers la Normandie, qu'il assembla un Conseil de ses principaux Officiers. Il avoit une armée aussi puissante en infanterie, que celle de la ligue, avec trois à quatre mille chevaux de plus. Toute cette cavalerie étoit Françoise, à l'exception de quelques régiments de Reitres. Son infanterie quoique nationale en plus grande partie, étoit encore composée d'un corps considérable d'infanterie Allemande, d'un autre d'infanterie Angloise, qu'Elisabeth avoit envoyé à son secours, & depuis il fut renforcé de trois mille hommes des troupes des Etats qui arrivèrent de Hollande. On étoit par-

tagé dans le Conſeil, ſur la réſolution qu'on devoit prendre. Abandonneroit-on le ſiège, pour aller à la rencontre de l'armée de la ligue? Ou falloit-il continuer l'attaque, & perfectionner de plus en plus, les lignes de circonvallation, pour empêcher l'ennemi de les forcer, & d'introduire du ſecours dans la place. Ce dernier parti étoit celui que conſeilloit le Maréchal de Biron, à qui ſa longue expérience, & ſon habileté dans l'art de la guerre, avoient mérité l'eſtime de toute la France, & que le Roi avoit toujours employé avec avantage dans ſes entrepriſes les plus importantes & les plus difficiles. Il expoſa ainſi ſon ſentiment.

« Il n'y a qu'un peu plus d'un an,
» Sire, que l'armée de la ligue s'é-
» tant approchée, pendant que vous
» faiſiez le ſiège de Paris, on vous
» conſeilla d'abandonner le ſiège, &
» de marcher au devant de l'ennemi
» pour l'attirer au combat. Cet avis
» étoit ſage. Comme vous ne vous
» étiez propoſé de réduire Paris que
» par la famine, & qu'en effet, il
» n'eût pas été poſſible de prendre à
» force ouverte une Capitale auſſi

Liv. XVI

An. 1592

» peuplée, & d'une enceinte aussi » vaste, vous aviez négligé de fortifier vos quartiers, d'ouvrir la » tranchée, d'établir des batteries. Il » n'y avoit donc pas d'autre moyen » alors d'empêcher le secours, que » de vaincre dans une bataille, ceux » qui le conduisoient. J'embrassai cet » avis avec tous les Officiers que » vous daignates consulter, & Votre » Majesté, que sa haute sagesse élève » au dessus de nous, bien plus que » les prérogatives de sa Couronne, » lui accorda son suffrage.

» Mais les circonstances où vous » vous trouvez aujourd'hui, Sire, ne » sont pas les mêmes. Ce n'est point » par la famine que vous attaquez » Rouen, c'est à force ouverte. Votre armée, enfermée dans de bonnes lignes, pousse les travaux du » siège avec tant de succès, que vous » êtes sur le point de le voir heureusement terminé.

» Bien éloigné maintenant de vous » proposer de marcher à l'ennemi, » je vous conseille au contraire de » l'attendre dans vos lignes, d'éviter » le combat, de renforcer les retranchements qui vous couvrent, &

» & après les avoir rendus, s'il est
» possible, impénétrables aux ligueurs,
» de réserver toutes vos forces pour
» les défendre de leurs entreprises. Il
» n'y a pas d'autre moyen de réussir.
» Nous ne triompherons des obsta-
» cles que les assiégés opposent à
» nos progrès, qu'en interceptant les
» secours qui viendroient soutenir
» leur courage, & prolonger leur ré-
» sistance. Encore quelques jours, &
» ce peuple immense de marchands
» renfermé dans Rouen, tremblant
» à la vue des dangers qui accom-
» pagnent le tumulte des armes, n'o-
» sera jamais s'exposer aux funestes
» suites d'une défense trop opiniâ-
» tre, aux massacres, au pillage, aux
» affreuses calamités qu'éprouve une
» ville malheureuse emportée d'as-
» saut, & il implorera votre clémence.
» Je conviens que Villars fait la plus
» belle résistance, & s'acquitte avec
» distinction, des devoirs d'un brave
» Gouverneur. Mais cet intrépide
» guerrier peut-il continuer à se dé-
» fendre avec une garnison affoi-
» blie & sans espoir de secours ?

» Du reste, notre position est avan-
» tageuse. La rivière amene l'abon-

Liv. XVI
An. 1592

» dance dans notre camp. Notre ca-
» valerie aussi brillante que nom-
» breuse, maintient sous nos loix
» la plus grande partie des campagnes
» voisines. Nous attendons de Hol-
» lande de puissants renforts par
» mer. Les Provinces qui nous en-
» vironnent, nous en fournissent sans
» cesse par terre de considérables.
» Pourquoi abandonner une entre-
» prise, dont la faveur des circons-
» tances nous promet de plus en
» plus le succès ? Si l'on en croit un
» proverbe, auquel ont donné naiss-
» sance les dernières guerres de Fran-
» ce & de Flandre : on apprend dans
» celles-ci à prendre des villes, &
» dans le nôtres, à gagner des ba-
» tailles. Que la France fasse voir en
» ce jour, qu'elle sçait également mé-
» riter l'une & l'autre gloire, & que
» si la valeur impétueuse de ses guer-
» riers, lui assure des triomphes au
» milieu des combats, leur coura-
» geuse patience, sait également con-
» duire & terminer des sièges.

» Pouvons-nous ne pas avouer que
» le Duc de Parme s'est illustré en
» s'emparant de Lagny à la vue de
» notre armée ; mais Sire, cueillerez-

» vous moins de lauriers en prenant » Rouen, à la vue de la sienne? » Cette brillante conquête préparera » celle de Paris. Le Duc de Parme » que les besoins de son gouverne» ment rappelleront en Flandre, vous » laissera le maître de réduire cette » ville à votre obeissance, & l'exem» ple de la Capitale entraînant le » Royaume entier, tous vos sujets » s'empresseront à l'envi de se sou» mettre à votre autorité ».

Le Vicomte de Turenne, devenu depuis peu Duc de Bouillon par son mariage avec l'héritière de la Maison de la Marck, ouvrit un avis différent; c'étoit un des principaux Seigneurs du parti Huguenot, à qui sa bravoure & l'art avec lequel il sçut employer la vivacité de son esprit, à lui donner un grand éclat, méritèrent le bâton de Maréchal de France, & la réputation d'un des meilleurs Généraux de cette Couronne. Il proposa ainsi son opinion.

» J'apperçois, Sire, trop peu de » différence entre le siège de Paris » & celui de Rouen, pour que vous » changiez de conduite, & que vous » ne preniez pas le même parti qu'on

Liv. XVI. An. 1592.

» crut alors devoir prendre, de mar-
» cher au devant du Duc de Parme
» avec toute l'armée, de tâcher d'en-
» gager la bataille, & d'empêcher ce
» Prince de secourir Paris. Il est vrai
» que vous n'aviez pas investi cette
» ville comme dans les attaques ré-
» gulières; que vous n'aviez point
» creusé de retranchements; que vous
» ne vous étiez pas fortifié contre les
» entreprises de l'ennemi, & que
» vous n'aviez formé qu'un blocus.
» Malgré cette différence, je ne peux
» approuver qu'au lieu de présenter
» le défi en plaine aux Espagnols,
» pour leur fermer le chemin de
» Rouen, vous vous enterriez dans
» des lignes, qui embrassent une si
» grande étendue de terrein, qu'on
» tenteroit en vain de les perfection-
» ner, & de les défendre avec suc-
» cès.

» Quel danger d'ailleurs, de vous
» mettre entre deux feux, d'exposer
» vos troupes aux attaques de l'armée
» de la ligue, & aux efforts de la gar-
» nison, & de les laisser envelopper
» sans espoir de retraite. Je sais que
» le Duc d'Albe attendit il y a quel-
» ques années le Prince d'Orange, à

» couvert de ses retranchements sous
» Mons. En vain, son ennemi vou- Liv. XVI
» lut le forcer. Il sut repousser ses
» coups, & Mons fut obligée de se An. 1592
» rendre. Mais que conclure de cet
» exemple ? Le Prince d'Orange atta-
» quoit des boulevarts menaçants,
» hérissés par-tout d'artillerie. Une
» armée de soldats consommés les dé-
» fendoit contre des troupes levées
» à la hâte, & le Comte Louis ne
» commandoit dans Mons qu'une gar-
» nison foible, qui suffisoit à peine
» à contenir un peuple mal affection-
» né. Appliquons plutôt à notre si-
» tuation un exemple domestique bien
» fameux, & que le malheureux
» siège de Pavie, dont la mémoire
» sera toujours si funeste à la France,
» serve à nous instruire. François I
» se laissa enfermer entre l'armée Es-
» pagnole & la garnison de cette ville,
» composée de soldats Allemands,
» vieux guerriers. Qu'arriva-t-il ?
« Assailli de toutes parts, il éprouva
» le malheur affreux que nous déplo-
» rons.

» L'armée de la ligue s'approche
» maintenant avec l'élite de la meil-
» leure infanterie. Rouen est défendu

Liv. XVI An. 1592

» par une garnison aussi brave que » nombreuse, ses habitants quoique » peu accoutumés au maniement des » armes, secondent leurs défenseurs, » quand le besoin l'exige. Je le re- » pete. N'attendons pas entre deux » feux dans des retranchements foi- » bles, une attaque redoutable, & » que notre cavalerie supérieure à » celle de l'ennemi, ne pourroit re- » pousser. C'est en rase campagne, » qu'il faut forcer le Duc de Parme » de combattre. Voilà ce qu'il craint » & ce qu'il évite. Ce Général ne » voulut rien risquer l'année dernière, » il suivra le même plan. Tâchons » donc d'engager la bataille avec d'au- » tant plus de soin, qu'il en redoute » davantage l'événement. Si son in- » fanterie est un peu plus nombreuse » que la nôtre, notre cavalérie est » deux fois plus forte que la sienne. » Développons ses escadrons dans les » vastes plaines de la Normandie, & » que les Flamands, foulés aux pieds » de nos chevaux, regrettent en vain » les digues, les canaux & les marais, » dont ils se couvrent dans leur pa- » trie. C'est à la nature de leur pays, » qu'ils doivent l'art & la pratique

» des sièges. Le François sait sur-
» tout remporter des victoires. Quelle
» gloire plus éclatante pourroit en-
» flammer ses desirs ! Ce n'est pas au
» fond des tranchées, dans les four-
» neaux des mines, dans des combats
» obscurs, livrés dans la boue des
» fossés, que brille la bravoure du
» soldat, & l'habileté du Général.
» C'est dans de vastes champs décou-
» verts ; c'est en faisant manœuvrer
» au grand jour, des troupes ran-
» gées dans une ordonnance fière &
» savante, que les chefs & les sol-
» dats méritent des Couronnes, &
» moissonnent des lauriers immor-
» tels.

» Du reste, les raisons, Sire, qui
» vous décidèrent l'an passé, n'ont
» rien perdu de leur poids. Si Votre
» Majesté bat le Duc de Parme, la
» guerre est finie. Au contraire, un
» échec que vos armes éprouveroient,
» ne feroit que retarder des succès
» que de nouvelles forces aisément
» rassemblées, sauront toujours vous
» procurer. Mais que dis-je ! Espérons
» que la fortune, ou plutôt que la
» Justice divine nous favorisera, &
» que nous triompherons des enne-

» mis perfides, qu'un coupable intérêt réunit sous le masque de la » Religion, pour soutenir la cause la » plus injuste ».

Le Roi balança long-temps entre ces deux avis, & prit un parti mitoyen. Ne pouvant se déterminer à lever le siège qui étoit déja très avancé, & à faire le sacrifice de ses succès, il résolut de marcher au devant de l'ennemi, à la tête d'un gros corps de cavalerie, que sa supériorité le mettoit en état de détacher de son armée sans inconvénient. Il se proposoit d'arrêter sa marche en le harcelant, ou du moins de la retarder de manière qu'il ne pût arriver assez tôt au secours de Rouen. Mais l'événement montra qu'il fit une faute de n'avoir pas suivi tout simplement l'un des deux conseils, & que pour avoir voulu les concilier, aucun d'eux ne réussit.

Le Roi se mit donc en mouvement avec cinq mille chevaux, afin d'aller à la rencontre de l'armée de la ligue; (7) & laissa le Maréchal de Biron

(7) Le Roi partit de son quartier de Darnetal pour aller à la rencontre de l'ennemi, avec quatre mille hommes d'infanterie Fran-

avec le reste de la sienne, continuer le siège. Il se rendit d'abord à Neuf-Châtel, & ensuite à Aumale, villes voisines des frontières de Normandie & de Picardie. A peine fut-il entré dans cette dernière, qu'il apprit par ses coureurs, que l'ennemi y avoit déja pénétré bien avant. Le Duc de Parme marchoit dans le même ordre qu'il avoit observé dans son premier voyage en France, l'infanterie au milieu, la cavalerie sur les aîles, couverte sur ses deux flancs par les charriots qui portoient les bagages. Outre le commandement de l'artillerie, le Seigneur de la Motte avoit encore l'emploi de Mestre-de-Camp-Général de toutes les troupes Flamandes. Le Seigneur de Rône, Officier d'une bravoure & d'une capacité distinguée, & très attaché au Duc de Maienne, remplissoit les mêmes fonctions dans les troupes de la ligue. L'un & l'autre ne négligeoient rien pour faire garder à tou-

LIV. XVI

An. 1592

çoise, quatre mille Reitres, & mille Dragons. Les Historiens François les plus dignes de foi sont conformes sur le nombre de ces troupes.

te l'armée, la belle ordonnance qu'on
Liv. XVI lui avoit prescrite, & pour bien as-
surer ses logements. Les Ducs de
An. 1592 Parme & de Maienne veilloient eux-mêmes à tout, & se rendoient en personne par-tout où ils le croyoient nécessaire. L'avant-garde étoit commandée par le Duc de Guise, accompagné de deux Généraux François d'une valeur éprouvée, le Baron de la Châtre, & le Seigneur de Vitri. Les Ducs de Parme, de Maienne & de Montemarciano, & le Comte de Vaudemont s'étoient chargés du corps de bataille. Le Duc d'Aumale & le Comte de Chaligni, conduisoient l'arrière-garde. Le Prince Ranuce, fils du Duc de Parme, se tenoit presque toujours à l'avant-garde avec l'élite de la cavalerie, & il y étoit ordinairement suivi par le Marquis du Guast, qui se repentant d'avoir quitté la place de Général de la cavalerie en Flandre, pour prendre le commandement de celle de Milan, où il s'étoit rendu l'année dernière, étoit revenu dans les Pays-Bas, uniquement animé du desir de la gloire, pour servir en qualité de Volontaire dans cette seconde expédition du Duc de Parme en

en France. Enfin, dix pièces de canon précédoient l'avant-garde, & avoient en avant, un bataillon choisi d'infanterie légère Espagnole & Italienne, destiné à soutenir l'attaque de l'ennemi, ou à le charger suivant que l'occasion s'en présenteroit.

Liv. XVI
Au. 1592

L'armée de la ligue avançoit lentement. Ses Généraux, pour mieux conserver leur ordre de bataille, fortifier leurs quartiers & ménager leurs troupes, mettoient très peu d'intervalle d'un logement à l'autre; & l'on étoit déja au commencement de Février, qu'elle n'étoit encore qu'auprès d'Aumale, où le Roi l'avoit prévenue. Ce fut-là, que les coureurs détachés des deux côtés pour prendre des éclaircissements, se rencontrèrent; mais le Roi peu content de ceux que les siens lui donnèrent, ne voulut s'en rapporter qu'à ses propres yeux. Ce Prince étoit naturellement si brave, qu'oubliant ce qu'il devoit à son rang & à ses peuples, il saisissoit les moindres occasions de combattre, & se précipitoit dans les plus grands dangers. Cette journée en fournit une preuve éclatante. Il étoit sorti d'Aumale avec cinq cents che- 5 Février.

vaux, après avoir donné ordre au Baron de Givri & au Seigneur de Lavardin, de le ſuivre avec un autre détachement de cavalerie plus conſidérable, & quatre cents dragons. Il avoit commandé en même-temps aux Ducs de Nevers & de Longueville, de ſe tenir prêts à marcher avec le reſte des troupes qu'il avoit amenées. Il s'avança enſuite, mais plus loin qu'il ne l'auroit dû, & tomba ſur les coureurs de l'armée ennemie, qu'il n'eut pas de peine à rompre & à mettre en fuite. George Baſta les ayant joints promptement, & ralliés avec un gros eſcadron, ces troupes ſe jettèrent avec tant de furie ſur celles du Roi, que ce Prince ſe trouva dans un péril d'autant plus évident, que l'ennemi voyoit clairement qu'il étoit en perſonne à cette action. Dans cette terrible occurrence, il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que la retraite, quoiqu'elle dût être encore plus périlleuſe que le combat, parce que l'ennemi continuant de pouſſer le Roi avec une ardeur inexprimable, ſa troupe s'affoibliſſoit à chaque inſtant par la mort de ceux qui périſſoient en le défendant. Baſta faiſoit

des efforts prodigieux pour lui couper le chemin, & le prendre prisonnier; mais ce Héros soutenant le choc avec son intrépidité ordinaire, n'omettoit rien pour se mettre en sûreté. Cependant les plus courageux de ceux qui l'accompagnent, tombent à ses côtés; lui-même se battant en retraite, est atteint par derrière, en descendant un côteau, d'un coup d'arquebuse dans les reins, & contraint par cette funeste blessure, de hâter le pas avec le plus de célérité qu'il lui est possible. Il couroit le plus grand risque, lorsque les dragons, à la nouvelle de ce triste événement (8),

(8) Le fameux Duc de Sulli, qui se trouva à cette chaude affaire, rapporte, que le Roi ne trouva point ses dragons dans les maisons ni dans les haies qui bordoient le vallon d'Aumale. Ils s'étoient éloignés; & à peine en étoit-il resté cinquante, qui ayant fait feu, continrent un instant la cavalerie des Espagnols, & procurèrent quelque relâche au petit nombre de braves de la troupe du Roi, qui secondoient ses efforts. Ceux-ci tâchèrent d'en profiter pour repasser le pont. Ils y réussirent, en se battant en retraite, couverts par le Roi, qui les fit défiler devant lui, & qui ne passa le pont que le dernier. Ce fut en descendant le côteau

Liv. XVI An. 1592

mettent pied à terre, & contiennent la furie de l'ennemi. Ils n'auroient pas néanmoins ſauvé le Roi, quoique preſque tous euſſent été tués ſous ſes yeux, ſi Givri & Lavardin ne fuſſent arrivés pour le défendre. Mais ce ſecours n'étoit pas encore ſuffiſant. La plus grande partie des troupes qu'ils avoient à leurs ordres, effrayées d'un bruit fauſſement répandu, que le Roi avoit été tué ou pris, les ayant abandonnés, & la cavalerie de la ligue recevant ſans ceſſe de nouveaux renforts, celle qui combattoit alors pour le Roi, étoit trop foible pour lui réſiſter. Givri avoit eu ſon cheval tué ſous lui, Lavardin étoit dangereuſement bleſſé. La ſituation du Mo-

qu'il reçut une bleſſure. Il n'en combattit pas moins au-delà du pont, juſqu'à ce qu'ayant enfin trouvé ſur le côteau oppoſé, les quatre cents maîtres, à qui il avoit donné ordre d'y prendre poſte, il ceſſa d'être pourſuivi par la cavalerie de l'ennemi, que le Duc de Parme fit revenir à Aumale. Les Ducs de Nevers & de Longueville ne joignirent point le Roi dans cette petite ville, & ne l'y ſecoururent point, comme le dit un peu plus bas le Cardinal Bentivoglio. Il étoit hors de danger long-temps avant qu'ils fuſſent arrivés auprès de lui.

narque devenoit de plus en plus critique, si l'ennemi n'eut suspendu ses coups. Déja, toute l'avant-garde avoit pris les armes. Déja, le bataillon d'infanterie légère qui la couvroit, alloit se mettre en mouvement. Le Duc de Maienne s'étant porté en avant, pressoit le Duc de Parme avec chaleur, de ne pas perdre une occasion si heureuse; mais malgré toutes les représentations qu'on lui fit, que le Roi étoit en fuite, qu'une grande partie de sa cavalerie, étant ou massacrée ou glacée de frayeur, on n'auroit aucune peine à en dissiper le reste, & que ce Prince qui s'étoit laissé envelopper avec la témérité la plus étrange, ne pouvoit échapper, le Duc de Parme ne voulut rien risquer. On assure que le Roi se voyant dans ce péril pressant, eut l'adresse d'ordonner à un de ses Capitaines, de se faire prendre pour répandre dans l'armée Espagnole, qu'un gros corps d'infanterie appuyoit par derrière sa cavalerie. Quoi qu'il en soit, le Duc de Parme contint l'ardeur de ses troupes sur ce rapport. Comme il faisoit la guerre dans un pays inconnu, & avec une armée qui n'étoit pas à sa

Liv. XVI An. 1592

diſpoſition abſolue, il n'entreprenoit rien qu'avec défiance. Il craignit une embuſcade ou quelque autre événement fâcheux & imprévu, & défendit à ſes troupes de paſſer outre. Il ne pouvoit s'imaginer que le Roi eût aſſez mépriſé les premières régles de l'art de la guerre, pour ſe commettre avec autant de hardieſſe dans un combat auſſi inégal avec l'armée entière de la ligue, ſans être accompagné d'une puiſſante infanterie. Cependant, le Roi n'ayant pas été pouſſé davantage, fut joint par les Ducs de Nevers & de Longueville, qui l'aidèrent à traverſer Aumale, qui n'étoit pas en état de tenir contre l'armée ennemie, & à ſe mettre enfin hors d'atteinte. Il avoit beaucoup perdu dans cette action. Pluſieurs Gentilhommes y furent tués; l'armée de la ligue n'eut au contraire, qu'un petit nombre de morts & de bleſſés. Ainſi ſe termina l'affaire d'Aumale, fameuſe par l'accident arrivé au Roi, qui pour avoir bravé l'ennemi plus que la prudence ne le permettoit, expoſa au péril le plus évident, ſa vie ou ſa liberté; & du moins auſſi fameuſe par l'excès des

précautions du Duc de Parme, qui le privèrent d'un ſuccès, où le Roi tombant entre ſes mains mort ou vif, le laiſſoit maître de la fortune du Royaume entier. LIV. XVI An. 1592

Le Roi ſe retira d'Aumale à Neufchâtel. Il y fit viſiter ſa bleſſure qui ſe trouva ſi légère, qu'elle fut guérie très peu de jours après. Cependant l'armée de la ligue, qui étoit entrée à Aumale auſſitôt après le départ du Roi, s'étoit portée au-delà, & ſuivoit le chemin de Neufchâtel. Ce n'étoit pas une place en état de ſoutenir un ſiège. Mais comme il étoit important pour le Roi de retarder le Duc de Parme le plus qu'il lui ſeroit poſſible, il y fit entrer le Baron de Givri, qui ſe chargea de la défendre auſſi long-temps que la prudence le lui permettroit. Le Roi lui laiſſa les troupes qu'il crut néceſſaires à cet effet, & s'éloignant avec le reſte, il fut donner à ſa bleſſure le ſoin qu'elle exigeoit, afin de revenir harceler l'ennemi, ſuivant ſon projet. Le Duc de Parme étant arrivé à Neufchâtel, pouſſa le ſiège de cette ville avec tant de vivacité, qu'il la força de ſe rendre au bout de quatre jours. Givri, 11 Février.

Liv. XVI
An. 1592

proche parent de la Châtre, obtint sur sa recommandation la liberté d'en sortir. Farnèse s'y arrêta quelques jours pour rassembler les vivres dont son armée avoit besoin, & faire les préparatifs du secours qu'il vouloit conduire à Rouen. Il continua ensuite sa marche, mais toujours avec tant de circonspection & de lenteur, que le Roi qui étoit déja guéri, arriva encore assez à temps pour s'y opposer. Il faisoit pour cela les plus grands efforts. Il harcela l'armée du Duc, par des escarmouches aussi vives que fréquentes; mais elles ne purent remplir ses vues; & si le Comte de Chaligni n'eût été fait prisonnier dans une de ces petites affaires, il n'y auroit eu de part & d'autre, aucun avantage digne de considération (9).

L'armée de la ligue s'étoit pourtant assez approchée de Rouen, pour qu'il fût temps de prendre un parti

(9) Le Comte de Chaligni, Henri de Lorraine, frère du Duc de Mercœur, fut pris quelques jours avant, & non quelques jours après l'affaire d'Aumale, quand le Roi enleva à Bures, auprès de Neufchatel, le quartier du Duc de Guise, qui s'étoit détaché de la grande armée pour reconnoître le pays.

ſur la manière de ſecourir cette ville. Le pays de Caux dans lequel les deux armées étoient alors campées, forme une eſpèce de peninſule dans la haute-Normandie. La Seine d'un côté, & la rivière qui s'embouche à Dieppe de l'autre, la bornent juſqu'à la mer, dont elle eſt environnée dans ſa plus grande partie, & il n'y a qu'un eſpace de quelques lieues entre les deux rivières, par lequel on peut y pénétrer. Le Roi étoit maître de Caudebec au deſſous de Rouen ſur la Seine, ainſi que de Dieppe & du château d'Arques, qui en eſt peu éloigné. Il s'étoit rendu avec toute ſa cavalerie, dans le voiſinage de cette dernière ville, où il étoit très à portée d'incommoder de fort près le Duc de Parme. Comme elle lui ſembla peu néceſſaire au ſiège de Rouen, il l'en avoit retirée pour la faire ſubſiſter plus aiſément, dans un pays ouvert & fertile. Mais cette diſpoſition l'éloignoit de cinq ou ſix lieues de ſon infanterie, qui étoit occupée au ſiège. Elle diviſoit ſes forces, & fit concevoir au Duc de Parme, les meilleures eſpérances d'en profiter. Ce Prince ſans s'arrêter à l'avis de quelques perſonnes, qui lui

LIV. XVI
An. 1592

Liv. XVI
An. 1592

conseilloient de jetter à la dérobée, quelques secours dans la place pendant la nuit, se mit en mouvement à la tête de son armée rangée en bataille, & après avoir pris le chemin du Pont-de-l'Arche, en s'éloignant le plus qu'il put du canton où le Roi s'étoit logé, il se rapprocha brusquement de la Capitale de la Normandie. Il se proposoit de marcher toute la nuit, d'arriver au point du jour près des retranchements des ennemis, & de les assaillir vivement, en même temps que la garnison feroit la plus vigoureuse sortie, & les mettroit entre deux feux. Le Roi s'étant trop éloigné pour soutenir ses gens de pied par sa cavalerie, Farnèse ne doutoit pas que les assiégeants ne fussent contraints d'abandonner leurs tranchées, de lever le siège remplis d'effroi, & de chercher leur salut dans la fuite.

Il se préparoit à exécuter son dessein le 26 Février (10), lorsqu'un exprès que Villars lui dépêcha, ainsi

(10) Cette fameuse sortie se passa le 26 même de Février, & non le jour d'auparavant, suivant les Historiens François.

qu'au Duc de Maienne, vint lui apprendre que la veille, la garnison étoit sortie au lever de l'aurore par quatre portes, & avoit attaqué les assiégeants avec fureur; qu'on en avoit fait un grand massacre; que les tranchées avoient été comblées en plus grande partie, qu'un grand nombre de pièces de canon avoient été enclouées; que plusieurs autres avoient été conduites dans la ville; qu'on avoit enlevé ou brûlé beaucoup de munitions de guerre & de bouche; que le Maréchal de Biron avoit été blessé, enfin que les assiégés, quoiqu'ils eussent été repoussés au dedans de leurs murailles, pouvoient encore se défendre long-temps, & qu'ils n'avoient besoin que d'un renfort peu considérable. Villars qui avoit commandé cette sortie, & avoit donné dans cette occasion, des preuves d'une bravoure si éclatante, qu'elle lui avoit mérité les louanges de toute l'armée, conseilloit encore de tourner les forces de la ligue par-tout ailleurs où elles seroient nécessaires, ou du moins plus utiles.

Quelles que fussent les raisons qui le déterminoient à donner ce conseil,

le Duc de Parme ne pouvoit l'approuver. Il croyoit au contraire, qu'on ne pouvoit trop promptement saisir ce moment, pour tomber avec toute l'armée sur les retranchements de l'ennemi, & le forcer de lever le siège. Il observoit, que si on se contentoit de jetter un foible secours dans la place assiégée, & qu'on vînt ensuite à s'éloigner, c'étoit enhardir les Royalistes à continuer leur entreprise avec plus d'ardeur & de vivacité qu'auparavant. Mais le Duc de Maienne qui entroit dans les idées de Villars, tâchoit de les appuier par diverses considérations. Il prétendoit que le secours que demandoit le Gouverneur de Rouen, devoit suffire pour assurer cette ville, sans qu'on risquât de combattre. Il remarquoit que la sortie qu'on avoit faite, avoit sans doute causé plus de peur que de dommage aux assiégeants; que le Roi qui ne tarderoit pas d'en recevoir la nouvelle, alloit accourir de ses quartiers pour livrer bataille, & qu'il seroit dangereux de se commettre avec ce Prince, qui étoit à la tête de la cavalerie la plus brillante, & auroit bientôt rassemblé toutes ses forces. « Il étoit

» plus avantageux, ajoutoit-il, de » laisser Villars continuer la plus belle » défense dans Rouen, avec le secours » qu'on lui accorderoit. Pendant ce » temps-là, le Roi se lasseroit, la no- » blesse qui l'accompagnoit, se dé- » goûteroit encore plutôt, & la plus » grande partie voyant le siège traî- » ner en longueur, & l'espérance du » combat s'évanouir, souffrant d'ail- » leurs beaucoup du froid qui étoit » alors très rigoureux, regagneroit » bientôt ses foyers. Ce seroit alors le » moment pour ramener à Rouen » l'armée de la ligue, qui en atten- » dant, pouvoit s'attacher à quelque » entreprise importante, ou aller se » rafraîchir dans de meilleurs quar- » tiers, & pour chasser tout-à-fait » les Royalistes des environs de cette » place ».

LIV. XVI An. 1592

Ces raisons ne persuadèrent pas le Duc de Parme très convaincu, au contraire, que c'étoit une faute de perdre une bonne occasion, pour en attendre avec autant d'incertitude, une meilleure. Néanmoins, il déféra à l'opinion du Duc de Maienne. On envoya à Villars huit cents hommes, partie François, partie Wallons, & 8 Mars.

LIV. XVI Farnèse ramenant l'armée sur ses pas, & reprenant presque toujours ses anciens logements, la reconduisit en
AN. 1592. Picardie. Cependant sur les mouvements du Duc de Parme, le Roi s'étoit hâté d'accourir au secours de son infanterie ; mais voyant l'armée de la ligue s'éloigner, il s'imagina que Farnèse, fidèle à son premier plan, n'avoit cherché qu'à éviter la bataille. Cette réflexion ayant d'autant plus réhaussé son courage qu'il crut l'ennemi plus intimidé, il s'occupa aussitôt de réparer le dommage que la sortie de la garnison de Rouen avoit causé dans ses travaux, & après les avoir assurés avec encore plus de précautions, il reprit avec une nouvelle ardeur les opérations du siège.

L'armée de la Ligue étant rentrée en Picardie, passa tout aussitôt la Somme, s'approcha des frontières de Picardie, & fut investir Rue, ville qui s'étoit maintenue dans le parti du Roi, quoique presque tout le reste de la Province eût embrassé celui de la Ligue. Sa situation étoit très marécageuse ; & l'art réuni à la nature en avoit fait une place très forte. Dès qu'elle eut été investie, on ou-

vrit la tranchée ; mais on ne pressa pas les travaux, pour ménager les troupes, & ne pas s'engager si avant dans cette entreprise, qu'on ne pût se porter promptement au secours de Rouen, si les circonstances l'exigeoient.

Cette conduite étoit sage. Le Roi ayant poussé avec plus d'ardeur que jamais le siège de Rouen, cette ville se trouvoit dans une situation fâcheuse, & n'avoit point encore été dans un plus grand danger de succomber. Villars se hâta d'en instruire les Ducs de Parme & de Maienne. Le premier ne pouvoit croire cette nouvelle, ni se persuader que le Gouverneur de Rouen eût demandé un renfort si foible, sans s'être assuré qu'il lui suffiroit pour faire une longue résistance. Cependant on recevoit chaque jour de nouveaux avis que la ville étoit réduite aux dernières extrémités. Une partie de ce que le Duc de Maienne avoit prévu, s'étoit bien vérifié. L'armée du Roi s'étoit considérablement affoiblie ; mais malgré la diminution qu'elle avoit soufferte, elle étoit encore assez puissante pour soumettre Rouen, si on ne se hâtoit

Liv. XVI
An. 1592

de le secourir. On estimoit que le Roi n'avoit pas plus de cinq mille chevaux, & seize mille hommes de pied, en y comprenant trois mille Hollandois, que les Etats lui avoient envoyés, avec quelques bâtiments armés, à l'aide desquels il comptoit se rendre plus sûrement maître de la rivière. Mais l'armée de la Ligue avoit éprouvé la même diminution. Il n'y restoit pas plus de deux mille Suisses, à la solde du Pape. Le changement de Pontificat avoit occasionné le rappel de Montemarciano en Italie ; & le reste des troupes qu'il avoit amenées au secours des Ligueurs, s'étoit dissipé. Presque tous les Lorrains s'étoient retirés ; & la proximité de l'Artois avoit donné lieu à bien des désertions parmi les Flamands & les Wallons, qui avoient repris la route de leur pays. L'armée de la Ligue étoit néanmoins tout aussi nombreuse que celle du Roi, & la bonté de son infanterie lui donnoit un grand avantage sur elle. Tel étoit l'état des deux armées, lorsque Villars sollicitant du secours avec plus de vivacité que jamais, écrivit aux deux Ducs que s'il ne le recevoit avant

le 20 Avril, il se rendroit.

Le Duc de Parme ayant donc promptement levé le siège de Rue, & repassé la Somme par le plus court chemin, rentra en Normandie, sans donner presque aucun repos à ses troupes, & se hâta de conduire un secours que la nécessité forçoit de précipiter. Il n'y avoit plus à balancer. Il falloit attaquer l'ennemi dans ses lignes. C'étoit à la vérité un avantage pour les Royalistes de se défendre à couvert de bons retranchements; mais d'un autre côté, le Duc de Parme espéroit beaucoup de la double attaque qu'ils seroient obligés de soutenir en dehors contre son armée, & contre la garnison, en dedans de leurs ouvrages. Il s'approcha donc de Rouen dans ce dessein. Il marchoit toujours avec la plus grande précaution, croyant très possible qu'Henri vînt à sa rencontre, & aimât mieux se mesurer en rase-campagne avec l'armée de la Ligue seule, que de s'exposer aux attaques combinées dont il étoit menacé. En effet, le Roi, après avoir été long-temps incertain de la résolution qu'il devoit prendre, ne jugea pas ses forces suf-

Liv. XVI
An. 1592

fiſantes pour réſiſter en même temps des deux côtés ; & préférant le parti le plus ſage au plus hardi, il leva le ſiége le 20 d'Avril (11). Il conduiſit ſon armée en bon ordre au Pont-de-l'Arche, & s'y arrêta pour obſerver l'ennemi, & ſaiſir les avantages que le cours des évènements pourroit lui préſenter.

Auſſitôt après que le Roi ſe fut éloigné, les Ducs de Maienne & de Parme entrèrent dans Rouen, où ils reſtèrent le jour ſuivant. Ils y furent reçus avec toutes les démonſtrations de la joie la plus vive par un peuple nombreux, qui étoit accouru de toutes parts pour leur rendre les honneurs qu'il croyoit leur être dûs. Il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir comment on employeroit les forces de

(11) Le Roi croyant n'avoir plus rien à craindre du Duc de Parme, qui étoit en Picardie, étoit allé à Dieppe, pour rompre les deſſeins de la Ligue ſur cette place. Surpris par l'extrème diligence du Duc, qui fit alors en ſix jours la même route, qu'il n'avoit faite auparavant qu'en vingt, le Roi revint néanmoins encore aſſez à temps pour retirer ſes troupes de devant Rouen, le 20 Avril.

l'armée de la Ligue. Les avis furent partagés à ce sujet ; mais celui qui l'emporta, & qui fut appuyé par tous les François, fit résoudre le siège de Caudebec. Ils représentoient qu'on ne pourroit se flatter d'avoir délivré Rouen, tant que l'on ne rétabliroit pas la liberté de la navigation de la Seine, & que si Caudebec restoit au pouvoir du Roi, la garnison de cette ville intercepteroit toujours les vivres qu'on conduiroit à Rouen par eau. Le Duc de Parme suivoit, autant qu'il le pouvoit, les conseils de la Ligue, sur-tout quand on lui présentoit plus d'avantages à porter le théatre de la guerre dans un canton d'un pays qu'il ne connoissoit pas, plutôt que dans un autre. C'est ce qu'il fit dans cette occasion (12) ; mais le parti qu'il prit

(12) Le siège de Caudebec fut une faute énorme, mais qu'on doit tout autant attribuer au Duc de Maienne & aux autres Généraux François, qu'au Duc de Parme. Ce Prince n'est pourtant pas excusable. S'il ne connoissoit pas le pays, comme l'insinue le Cardinal Bentivoglio, il auroit dû s'en faire donner une connoissance exacte, & ne prendre son parti qu'en conséquence des instructions qu'il en auroit reçues.

Liv. XVI

An. 1592

pensa causer la ruine de toute son armée. Il tomba donc sur Caudebec, & l'investit. Quoique cette ville, qui, comme on l'a déja dit, est située sur la droite de la Seine, à sept lieues de Rouen, fût assez petite, & sans aucunes fortifications, néanmoins ceux qui s'y étoient enfermés, ne voulant pas se rendre sans s'être bien défendus, il fallut la battre en brèche. Le Duc s'avança pour la reconnoître en personne; mais pendant, qu'accompagné de l'Ingénieur Italien Propertio Barocci, & de trois autres personnes, il en considéroit les défenses, il fut blessé à l'avant-bras entre la main & le coude, d'une arquebusade tirée de la ville. Ce Prince, sans paroître faire attention au coup qu'il venoit de recevoir, continua son opération avec une patience étonnante; mais le sang qui couloit de son bras avec abondance, l'obligea enfin de se retirer. Heureusement la blessure n'étoit pas mortelle; mais la cure en devoit être longue & douloureuse.

24 Avril.

Il est aisé de croire que cet accident jetta le trouble dans toute l'armée. On ne savoit à qui on devoit en confier le

commandement. Le Duc de Maienne en fut chargé ; & le Prince Ranuce eut sous lui la conduite de toutes les troupes qui composoient l'armée de Flandre. On continua ensuite le siège ; & une batterie considérable qu'on venoit d'établir, ne tarda pas à faire une très grande brèche. C'en fut assez pour contraindre dès le lendemain la garnison de Caudebec de capituler ; & elle sortit sur-le-champ, après avoir obtenu des conditions avantageuses. Le Duc se fit porter dans cette ville pour se faire guérir. Malgré son absence de l'armée, on ne laissoit pas de le consulter sur tout ce qu'on projettoit ; & on ne prit aucune résolution dans le Conseil de guerre, qu'on ne la lui eût communiquée. On trouva des magasins considérables de munitions de bouche dans Caudebec ; & la navigation de la Seine ne fut plus gênée que par les courses des bâtiments armés que les Hollandois avoient envoyés au Roi de France.

Cependant l'armée du Roi se renforçoit tous les jours par l'arrivée sur-tout d'une Noblesse nombreuse, animée de l'espérance d'une bataille prochaine, qui pût réparer le mau-

Liv. XVI

An. 1592

vais succès du siège de Rouen, qu'on venoit d'abandonner. Encouragé par l'augmentation de ses forces, le Roi décampa du Pont-de-l'Arche, & s'étendant dans la plaine, il marcha dans l'intention de resserrer le plus qu'il pourroit l'armée de la Ligue. Son dessein étoit de se rendre maître de tout l'intervalle qu'on trouve entre la Seine & la rivière de Dieppe, & qui sert d'entrée à la péninsule du pays de Caux (13). Il falloit que l'ennemi prît cette route, en sortant de la Normandie, pour entrer en Picardie ; & cette position du Roi, qui en fermoit les avenues, pouvoit le réduire à des extrémités fâcheuses. Depuis la prise de Caudebec, le Duc de Maienne & le Prince Ranuce s'étoient un peu éloignés des bords de la Seine, & s'étoient campés du consentement, du Duc de Parme, à Yvetot, village distant de Caudebec d'environ une heure de chemin, pour y observer l'armée du Roi. Ce bourg, qui est considérable, se trouve dans une si-

(13) Il n'y a que treize lieues environ depuis Caudebec jusqu'au bord de la mer opposé.

tuation avantageuse, & l'on pouvoit aisément s'y procurer des vivres par la Seine. L'armée de la Ligue y établit son quartier général, & ajouta à la force naturelle de sa position, toutes les défenses dont il étoit susceptible.

Ce mouvement des Ligueurs ayant fait juger au Roi qu'ils se préparoient à sortir au plutôt de la Normandie, ce Prince s'approcha d'eux avec son armée, & vint camper à un quart de lieue d'Yvetot. Il s'y retrancha; & faisant battre tous les environs par sa cavalerie, il tâcha de bloquer les ennemis dans leur camp. Il pouvoit le faire aisément. Toute la Noblesse des Provinces voisines étoit accourue à son secours. Il avoit à ses ordres huit à neuf mille chevaux; & chaque jour il voyoit encore renforcer son infanterie. Les deux camps se trouvant si proches, il étoit impossible que le voisinage n'occasionnât des escarmouches continuelles. Henri, pour resserrer davantage l'ennemi, prit un autre camp, d'où il lui coupoit bien plus sûrement les vivres. Il vouloit ou le forcer à combattre avec désavantage, ou l'affamer si exactement,

Liv. XVI An. 1592 qu'il pût le vaincre sans tirer l'épée. L'armée de la Ligue souffroit beaucoup; & pour ne pas se laisser enfermer de trop près, & assurer en même temps ses convois, elle détachoit souvent de gros partis pour les escorter, & pour contenir les entreprises du Roi, qui tenant sans cesse ses troupes en haleine, étoit toujours en mouvement avec la plus incroyable activité.

Il arrivoit très souvent que ces petites expéditions produisoient des combats très sérieux; & un jour entr'autres il y eut une action si longue & si vive entre les deux corps détachés, (10 Mai.) qu'elle fut sur le point d'engager une affaire génerale. Les Ducs de Maienne & de Guise, & le Prince Ranuce se laissèrent emporter si loin, que le Prince ayant eu son cheval tüé sous lui, courut le plus grand risque d'être pris. Au bruit de la mêlée, & dans le doute qu'il fallût en venir à une bataille rangée, le Duc de Parme lui-même marcha en personne. S'étant d'abord fait porter en chaise, & étant ensuite monté à cheval, il courut, malgré la douleur qu'il ressentoit de sa blessure, par-tout où sa

présence

présence pouvoit être nécessaire ; mais soit que le jour qui finissoit, ne permît pas aux deux armées d'entamer l'affaire, soit que de part & d'autre on eût desiré des avantages plus décisifs avant que de s'y déterminer, ou que l'on craignît d'éprouver de plus grandes pertes, on ne poussa pas plus loin le combat. Charles Coloma, Espagnol, & Annibal Bentivoglio mon frère, jeune homme de vingt ans, qui fut dangereusement blessé dans cette occasion au cou-de-pied, l'un & l'autre Capitaines de gendarmerie, n'abandonnèrent pas un instant le Prince Ranuce. (Charles Coloma est cet homme célèbre qui a composé dans sa langue maternelle l'Histoire des évènements militaires qui se sont passés en Flandre pendant le séjour qu'il y a fait.) Cette Histoire très estimée n'a pas moins relevé le nom de son Auteur, que les emplois glorieux qu'il a exercés à l'armée & dans le cabinet au service de Philippe II, ne l'ont illustré.

Cette petite affaire fut suivie de plusieurs autres aussi vives ; mais dans lesquelles aucun des deux partis n'eut d'avantages marqués. On ne croit pas

Liv. XVI
An. 1592

devoir les rapporter en détail ; & pour ne pas trop différer le récit des évènements qui sont propres à l'Histoire de Flandre, on va se hâter de finir celui de cette fameuse expédition du Duc de Parme en France.

La cavalerie du Roi continuoit ses excursions ; & l'armée de la Ligue souffroit si fort de la disette, qu'il lui étoit impossible de l'endurer plus long-temps sans périr. Le pain y étoit d'une cherté extrême ; encore avoit-on beaucoup de peine à s'en procurer. Chaque jour les fourrages devenoient plus rares ; & aux difficultés des subsistances se joignoient une infinité d'autres incommodités de toute espèce. Les soldats désertoient en foule. Ils se plaignoient avec amertume que leurs travaux les plus glorieux les eussent conduits à mourir de faim. Ils demandoient à grands cris qu'on leur permît de défendre leur vie les armes à la main, & de s'ouvrir par leur valeur une route aux travers de l'armée qui les tenoit bloqués. Du moins, disoient-ils, le Roi de France ne pourra se vanter d'avoir vaincu sans combat, & d'avoir triomphé, pour ainsi dire, avant la victoire.

Henri commençoit à jouir du succès de son projet. Bien éloigné de vouloir combattre, il ne se proposoit que de réduire de plus en plus l'armée de la Ligue aux dernières extrémités, en lui coupant tous les vivres ; & il ne doutoit pas un instant d'y parvenir. Il n'y avoit qu'un chemin pour sortir de la péninsule, dans laquelle l'armée de la Ligue étoit enfermée, & entrer en Picardie. Le Roi l'occupoit avec toutes ses forces, & les ligueurs ne pouvoient sans une perte certaine, tenter de forcer le passage. Il ne leur restoit plus que de passer de l'autre côté de la Seine ; mais comment oser traverser un fleuve si large & si profond, malgré les inconvénients du flux & du reflux, & sur-tout sous les yeux d'une armée nombreuse, aguerrie & vigilante ? les deux moyens que l'armée de la Ligue avoit pour s'échapper, présentoient donc également des obstacles insurmontables, qui donnoient à Henri le droit de compter sur une victoire infaillible.

Le Duc de Parme voyoit clairement le danger de sa position. Néanmoins il ne désespéra pas de sauver son armée, & après avoir pesé les difficul-

Liv. XVI An. 1592 tés réciproques de chacun des deux partis qu'il avoit à prendre, il se décida pour le passage de la rivière. Il ne falloit pas différer plus long-temps. La disette augmentant de jour en jour, il y avoit à craindre que l'armée de la Ligue ne ne se dissipât entiérement, si on ne se hâtoit d'y remédier. Le Duc ayant donc communiqué sa résolution au Duc de Maienne, au Prince son fils, & à quelques autres des principaux chefs de l'armée qui devoient le seconder dans l'exécution, il songea à se rapprocher de la Seine, pour faire ses préparatifs avec plus de facilité. Le bourg d'Yvetot (14), où l'armée de la Ligue s'étoit logée, étoit éloigné de la rivière ; 18 Mai. Farnèse décampa de ce poste, & en prit un autre voisin de Caudebec d'un petit quart de lieue, où il se retrancha. Le Roi le suivit aussitôt, & ne cessa de le harceler sans lui donner de repos, comme il avoit fait depuis qu'ils étoient en présence.

Pendant que les deux armées faisoient ces mouvements, le Duc de

(14) Yvetot est éloigné de la Seine de trois lieues environ.

Parme s'étoit assuré de tout ce dont il avoit besoin pour traverser le Seine. Comme il lui étoit impossible de rester plus long-temps en deçà de cette rivière, il résolut d'exécuter enfin sa retraite. Il commença par faire élever en diligence, deux forts vis-à-vis l'un de l'autre, sur les deux bords de la rivière. Le Comte de Bossu fut chargé de défendre le premier, placé sur la droite du fleuve, avec huit cents hommes de son régiment d'infanterie Wallonne. Le Mestre-de-Camp de la Barlotte se renferma dans le second, avec le même nombre de soldats détachés du régiment d'infanterie de la même nation, dont il étoit Colonel. Les deux forts avoient été garnis d'une nombreuse artillerie, & devoient couvrir de leur feu les bateaux destinés à transporter l'armée de l'autre côté de la Seine. Dès qu'ils furent en état de remplir les vues du Duc de Parme, ce Prince fit descendre de Rouen une quantité considérable de grands & de petits bateaux, qn'il avoit fait préparer pour l'exécution de son projet. Quelques-uns ressembloient à des radeaux, & furent employés à passer l'artillerie, dont on avoit besoin dans

LIV. XVI. An. 1592.

Liv. XVI
An. 1592

cette occasion. D'autres devoient embarquer les troupes, & les plus petits qu'on avoit armés de rames, étoient destinés à remorquer les premiers, & à les aider à faire rapidement la traversée. Ce fut le 22 de Mai, que tous ces bâtiments se rendirent vers le soir à l'endroit marqué pour le passage. Le Duc ne perdit pas un instant. Dans la nuit même, toute la cavalerie Françoise, & le jour suivant, toute l'infanterie Flamande furent rendues à l'autre bord de la Seine. Cependant, le Duc laissa en deçà de la rivière pour tromper le Roi, quelques corps de troupes qui manoeuvrant comme à l'ordinaire, tendoient à lui persuader que les Espagnols alloient prendre un autre camp; & comme les bateaux n'auroient pas été d'un service assez prompt pour l'armée entière, il envoya en même temps à Rouen la plus grande partie de la cavalerie Flamande, qui traversa la Seine avec le bagage & l'artillerie sur le pont de cette ville, dont on avoit réparé les arches rompues, autant que les circonstances avoient pu le permettre.

Le jour étant venu, les partis de la

cavalerie du Roi, qu'on détachoit chaque jour pour aller en courſe, s'apperçurent que l'armée de la Ligue paſſoit la Seine. Cette nouvelle cauſa le chagrin le plus vif à ce Prince, & il fut ſans bornes, quand il eut appris qu'il n'y avoit plus en deçà de la rivière qu'une petite partie des troupes Eſpagnoles, & qu'elles étoient à l'abri d'un bon fort. Il y courut néanmoins auſſitôt, avec un gros corps de cavalerie, pour détruire, s'il étoit poſſible, cette arrière-garde toute compoſée d'Eſpagnols & d'Italiens. Mais il la trouva en ſi bon état de défenſe ſous le commandement du Prince Ranuce, & ſi bien ſoutenue de l'artillerie du fort, qu'il ne put l'empêcher de ſuivre le reſte de l'armée. Le Duc avoit laiſſé ſon fils à ce poſte pour lui faire honneur, & l'avoit chargé de veiller à la parfaite exécution de ſon projet. Le jeune Prince juſtifia ce choix. Il fit embarquer ſans perte les troupes qu'on lui avoit confiées; lui-même les ſuivit avec les ſoldats du Comte de Boſſu qui s'étoient renfermés dans le fort, & dont il remporta même toute l'artillerie. Le Roi eſſaya de couler à

LIV. XVI
An. 1592

Liv. XVI
An. 1592

fond les barques qui portoient cette arrière-garde, en faisant conduire quelques pièces de canon sur une éminence qui dominoit le fleuve. Quelques-uns des bâtiments armés que les Hollandois lui avoient envoyés, s'avancèrent également pour le seconder, & tentèrent de troubler le passage des ennemis; mais leurs efforts furent inutiles; le Prince gagna l'autre bord sans accident, & parvint encore à brûler les bateaux dont il s'étoit servi, afin d'enlever au Roi lui-même, le moyen de passer le fleuve.

Le désespoir du Roi, en se voyant arracher des mains, un triomphe qu'il croyoit infaillible, (15) fut inexprima-

(15) Le passage de la Seine sembloit si difficile vis-à-vis Caudebec, où la Seine est très large, que le Roi ne soupçonnant point ce dessein, ne prit aucune précaution pour l'empêcher. Il est néanmoins étonnant qu'un aussi Grand Capitaine qu'Henri IV ait été quatre jours sans savoir ce que l'ennemi faisoit dans son camp, & qu'un ouvrage de la nature d'un pont ait été construit sur une grande rivière, sans qu'un adversaire très alerte, qui avoit le plus grand intérêt à en être instruit, en eût reçu aucun avis. L'étonnement augmente, s'il est vrai que le Duc

ble. Ce Prince, dans le premier mouvement de son dépit, résolut de se porter en toute diligence au Pont-de-l'Arche, & de tâcher de joindre l'ennemi; mais le détour étoit trop long pour son infanterie, & sa cavalerie ne pouvant suffire toute seule, pour lui donner sur les Espagnols les avantages qu'il venoit de perdre, il fut contraint d'abandonner ce dessein. Les Ducs de Parme & de Maienne avoient craint qu'en effet, le Roi ne prît le parti d'accourir au Pont-de-l'Arche; & à peine eurent-ils passé la Seine, qu'ils s'éloignèrent promptement des bords du fleuve, & furent camper à

de Parme eût fait ramasser de longue-main des bois, des bateaux, & tout ce qui pouvoit d'ailleurs être nécessaire à cette opération, au cas que les circonstances l'y obligeassent. Au reste, ce ne fut pas la faute du Roi, s'il ne poursuivit pas le Duc de Parme. Il le vouloit; & Sulli prétend, que s'il eût été secondé, il auroit peut-être terminé la guerre dans cette campagne. Mais au milieu des passions diverses, dont tous ceux qui servoient Henri IV, François & Etrangers, étoient animés, il s'en falloit beaucoup qu'il pût toujours surmonter les obstacles qu'ils opposoient aux bonnes résolutions qu'il vouloit prendre pour l'avantage de sa cause.

Neubourg, ville qui en étoit assez éloignée. Le Duc de Maienne se sépara du Duc de Parme dans cet endroit, & fut se jetter dans Rouen, avec un renfort de troupes pour assurer cette ville, tant que le Roi resteroit dans le voisinage avec une aussi puissante armée. Farnèse continuant sa retraite à grandes journées & en bon ordre, ne s'arrêta point qu'il ne fût entré en Brie. Arrivé dans cette Province contiguë à la Champagne, il ralentit sa marche, & ne craignant plus d'y trouver des obstacles, il la fit avec moins de précipitation. Il l'acheva en effet, sans être inquiété jusques sur les confins des Pays-Bas, où il laissa à Rône un corps d'infanterie & de cavalerie, afin de l'envoyer au service de la ligue, suivant les nouvelles qu'il recevroit du Duc de Maienne. Il rentra ensuite en Flandre, & retourna aux eaux de Spa; mais il en reçut peu de soulagement. Son mal s'étoit beaucoup augmenté depuis sa blessure, & sembloit devenir incurable.

Cette cruelle maladie l'affligeoit d'autant plus, qu'elle le rendoit incapable de supporter désormais les fatigues

du service, & même toute application aux soins de son gouvernement. Il avoit eu le chagrin de voir que son absence y avoit causé beaucoup de préjudice aux affaires d'Espagne, & que cependant Philippe obstiné à abandonner ses intérêts pour soutenir la ligue, lui avoit donné ordre de retourner une troisième fois en France. Arrivant dans les Pays-Bas, il y avoit trouvé un régiment Italien qui s'étoit mutiné, & Steenvich, place importente en Frise, assiégée par le Prince Maurice. Ce Général la pressoit vivement. Enfermé dans de bonnes lignes pour se garantir des attaques du dehors, il avoit poussé les travaux du siège avec une ardeur extraordinaire. Les assiégés s'étoient défendus avec bravoure. Ils avoient fait des sorties fréquentes, & n'omettoient encore rien pour prolonger leur résistance; mais il n'étoit pas douteux, que la place ne fut bientôt prise, si on ne se hâtoit de la secourir. Le siège étoit très avancé, quand le Duc de Parme étoit revenu en Flandre. Quoiqu'il eût laissé en France une grande partie de ses troupes, & que ce qu'il en avoit ramené, fût si affoibli par les

Liv. XVI. An. 1592.

fatigues, qu'il n'étoit guères possible de les employer à de nouveaux travaux. Farnèse n'épargna rien pour donner du secours à Steenvich; mais les mouvements que Verdugo se donna pour y réussir, furent si foibles & si lents, que les assiégés réduits à l'extrémité, furent enfin contraints de se rendre (16). La conquête d'une si bonne place, donna beaucoup de réputation aux armes de Maurice, & de relief à la puissance des Provinces-unies dans ces cantons. Elle ne fut pas la dernière que fit le Général des Etats. S'étant porté aussitôt après la reddition de Steenvich sur le fort de Covorden, dont les Royalistes étoient en possession, & qui les rendoit maîtres d'un passage important dans le pays d'alentour, il l'investit. Il en pressa le siège avec tant de vivacité, que la garnison dépourvue de beaucoup de munitions nécessaires à la défense, & privée de tout espoir d'être secourue, évacua la place,

5 Juillet.

12 Sept.

(16) Le Prince Maurice fut blessé à ce siège par une balle qui lui perça la joue, & sortit par la bouche. Il prit encore Otmarse avant de s'attacher au siège de Covorden.

après avoir obtenu une bonne capitulation (17).

Le Duc de Parme revint à Bruxelles au milieu d'Octobre, accablé des chagrins que les succès du Prince Maurice lui causèrent. Il avoit renvoyé son fils en Italie à son arrivée en Flandre. Lui-même se voyant si infirme, qu'il ne pouvoit plus soutenir les fatigues de la guerre & remplir le commandement des armées, avoit demandé au Roi la permission de se retirer. Mais Philippe qui espéroit encore qu'il conserveroit assez de santé pour retourner en France, & qui ne doutoit pas que sa seule présence ne contribuât beaucoup au succès de cette nouvelle expédition, ne voulut jamais y consentir. Néanmoins, comme il ne pouvoit se dissimuler la situation fâcheuse du Duc, & les progrès affligeants de son hydropisie, qui pouvoit l'enlever à chaque instant, il crut de-

(17) Verdugo s'avança pour délivrer Covorden, avec une armée de plus de dix mille hommes. Il attaqua de nuit les assiégeants; mais il fut repoussé avec perte. Les assiégés désespérant qu'il pût mieux réussir une seconde fois, se rendirent.

Liv. XVI voir envoyer en Flandre une per-
An. 1592 sonne de confiance & de capacité ;
pour donner les ordres que les circonstances exigeroient, en cas que ce Prince vînt à mourir, ou que la foiblesse de sa santé l'empêchât de continuer ses soins aux affaires de son gouvernement. Son choix tomba sur Dom Juan Pacheco, Marquis de Ceralvo, qui mourut avant d'être sorti d'Espagne, & fut remplacé par le Comte de Fuentes, Dom Pierre Henriquès d'Azevedo.

Cependant, le Roi vivement sollicité par la ligue, avoit commandé au Duc de Parme de se disposer à retourner en France pour la troisième fois, & d'y conduire l'armée la plus nombreuse qu'il seroit possible. En conséquence, le Duc avoit recruté & renforcé ses troupes, & s'étoit
29 Octobr. transporté à Arras, pour s'approcher de la frontière de France, & hâter les préparatifs de son expédition. Son courage & la vigueur de son génie, suppléant dans cette occasion au délabrement de sa santé, & à l'anéantissement de ses forces, il conservoit encore son ancienne activité. Il travailloit comme auparavant, la nuit

encore plus que le jour. Voulant en quelque ſorte lutter contre la nature, qui ſembloit lui interdire tous les exercices du corps, il montoit quelquefois à cheval, & marchoit même à pied, quand il le croyoit néceſſaire. Il eut la force de conſerver cette foible apparence de ſanté pendant quelques ſemaines; il ſe faiſoit encore illuſion ſur ſon état, lorſque le Comte de Fuentes arriva en Flandre. Ce Seigneur ſe prépara auſſitôt à venir le joindre à Arras; mais le Duc épuiſé ſans reſſource, & frappé pour ainſi dire, du coup de la mort, longtemps avant qu'il eût ſemblé convenir qu'il dût mourir, finit ſa carrière lorſqu'on s'y attendoit le moins, au commencement du mois de Décembre.

3 Décemb.

Ainſi périt Alexandre Farnèſe Duc de Parme, âgé de quarante-ſept ans. L'élévation de Paul III ſur le Siège de l'Egliſe, avoit mis les Duchés de Parme & de Plaiſance dans ſa Maiſon. Alexandre, né avec les penchans les plus nobles, commença à les faire éclater dès ſon enfance. Il étoit encore dans la première jeuneſſe, lorſqu'il ſe rendit à la Cour du Roi d'Eſ-

pagne, pour s'y remettre à la disposition de ce Monarque, & mériter sa protection. Mais ce Prince qui n'étoit pas fait pour les assiduités d'un courtisan, touché de la gloire des armes, se dévoua tout entier à l'art militaire, & ne tarda pas à jetter les fondements de sa haute réputation dans la fameuse ligue contre le Turc, où il servit sous Dom Juan d'Autriche. Il y donna tant de preuves de sa bravoure, que parmi le grand nombre de fameux Capitaines, que les intérêts de la Chrétienté avoient réunis dans cette entreprise, il fut choisi pour attaquer Navarin, une des meilleures places de l'Empire Ottoman. Dom Juan ayant passé depuis au gouvernement des Pays-Bas, Farnèse eut à peine reçu les premiers avis de la rébellion qui venoit de s'y renouveller, qu'il courut y joindre son oncle. Il se distingua beaucoup sous les yeux de ce Prince, dans toutes les parties de la science de la guerre, & il étoit difficile de décider, s'il avoit mieux rempli les devoirs d'un brave guerrier, ou déployé les talents d'un grand Capitaine. Quand Philippe l'eût nommé pour succéder à Dom Juan dans

la place importante de Gouverneur des Pays-Bas, on crut voir revivre l'oncle dans le neveu. Ces deux Princes non moins étroitement unis par les ſentiments du cœur que par les liens du ſang, avoient enſemble les rapports les plus intimes par la conformité de l'âge, du caractère, & de la valeur. La nature ne pouvoit mettre entr'eux, une reſſemblance plus parfaite. Alexandre preſque toujours couronné par les plus grands ſuccès quand il fit la guerre en Flandre, n'eut le chagrin d'y voir décliner les affaires du Roi, qu'il y avoit toujours maintenues dans la plus éclatante proſpérité, que par les diverſions étrangères auxquelles il fut contraint de ſe livrer par les ordres de la Cour d'Eſpagne. Du reſte, ſi l'on conſidère la renommée brillante qu'il s'eſt acquiſe dans ſes expéditions en France, perſonne ne dût les deſirer plus que lui. Les deux ſecours mémorables de Paris & de Rouen, & ſa retraite glorieuſe de Caudebec, lui ont fait plus d'honneur que ſi en chacune de ces occaſions il eût remporté la plus belle victoire. Capitaine véritablement illuſtre, il eſt digne d'être placé au

LIV. XVI
An. 1592

Liv. XVI
An. 1592

rang des plus grands Généraux de l'antiquité, & sa mémoire si chère à notre siècle & si respectée, passera avec le plus grand éclat jusqu'à la postérité la plus reculée (18).

(18) Tous les Historiens, amis & ennemis, ont fait l'éloge le plus brillant du Duc de Parme. Il réunissoit une très belle ame aux talents pour la guerre les plus distingués. Après des succès éclatants & soutenus, il a mérité la gloire de toutes peut-être la plus rare & la plus digne de l'estime publique, de ne s'être pas laissé corrompre par la prospérité. Cependant il n'a obtenu d'autre récompense de ses triomphes, que les chagrins dévorants, dont la jalousie des Espagnols, l'acharnement des ennemis de sa réputation, & la défiance du Roi, qu'il servoit si utilement, empoisonnèrent ses jours. Ce Grand Homme, dont Grotius assure que les défauts en petit nombre, qu'on ne put s'empêcher de lui reprocher, n'étoient que ceux du siècle, & de la Cour où il avoit vécu, fut tourmenté avec une sorte de rage par une troupe de détracteurs nombreuse, dont les traits envénimés ont semblé l'avoir conduit au tombeau. Champigni, frère du Cardinal de Granvelle, étoit à la tête de cette cabale odieuse; & se porta à cet égard à de si grands excès, que le Duc, quelque doux qu'il fût, ne put se refuser la justice de le chasser honteusement de Flandre, & de le releguer en Franche-Comté. Grotius qui rapporte toutes les accusations dont on le chargeoit, a pris soin de l'en venger, en les refutant.



LIVRE XVII.

SOMMAIRE.

Le Comte Pierre Erneſt de Mansfeld, Gouverneur des Pays-Bas. Le Comte Charles ſon fils vient en France au ſecours de la Ligue. Siège de Noyon. Deſſein du Roi d'Eſpagne de faire abolir la Loi Salique. Progrès du Comte de Mansfeld, arrêtés par une trève. Mutinerie des Eſpagnols à Saint-Paul, en Artois. Projet du Prince Maurice du côté du Brabant. Siège de Gertruidemberg. Etat des aſſiégés. Leurs préparatifs. Ils ſe défendent avec courage. On ne peut les ſecourir que très lentement. On propoſe une diverſion ſur Breda. On tente envain de forcer les lignes des aſſiégeants. Priſe de Gertruidemberg. Mansfeld tâte ſans ſuccès le fort de Crevecœur. Il renforce Verdugo. Mutinerie des Italiens & des Wallons à Pont en Hainaut. L'Archiduc Erneſt, Gouverneur des Pays-Bas. Décadence de la Ligue. Le Gouverneur envoie le Comte de Mansfeld à ſon ſecours.

1593.

1594.

Prise de la Capelle. Ouvertures de paix, faites par l'Archiduc aux Etats-Généraux. Le Comte de Fuentès s'y oppose. Les Etats-Généraux refusent d'entrer en négociation. Le Prince Maurice investit Groningue. Etat de cette ville. Dispositions de ses habitants. Progrès du siège. Belle défense des assiégés. Maurice emporte un ravelin après trois assauts. Groningue se rend, & embrasse la confédération. Division parmi les Chefs de la Ligue. Siège de Laon. Le Duc de Maienne marche au secours de cette ville. Combat sanglant. Plusieurs convois enlevés par les Royalistes. L'armée de le Ligue se retire. Plan de sa retraite. Elle l'exécute heureusement. Prise de Laon. Mutinerie d'un corps d'Italiens à Sichen en Brabant. Insolence des mutins. On les assiège dans leurs retranchements. Ils se refugient en Hollande. Ils s'accommodent enfin avec l'Archiduc. Navigation des Hollandois aux Indes Orientales. Leurs succès aux Indes Occidentales. leurs tentatives pour s'ouvrir une nouvelle route par le Nord à la Chine & aux Indes. Mort de l'Archiduc Ernest.

LE Roi en chargeant de ses ordres pour la Flandre, le Comte de Fuentes lui avoit confié des lettres où il nommoit le Comte Pierre Ernest de Mansfeld, au gouvernement des Pays-Bas, après la mort du Duc de Parme (1). Sa Majesté vouloit qu'il l'exerçat de la même manière qu'il l'avoit déja fait pendant les deux voyages de Farnèse en France. Elle

L. XVII. An. 1592

(1) Le Comte de Mansfeld n'avoit qu'une vaine apparence d'autorité. Elle étoit réellement entre les mains du Comte de Fuentes. Ce Seigneur, qui étoit beau-frère du Duc d'Albe, n'étoit pas moins féroce que lui. Il fit publier, au nom du nouveau Gouverneur, une Ordonnance en date du 5 de Janvier, où il défendit d'échanger désormais les prisonniers avec les Provinces-Unies, & de & de leur payer des contributions. Il ordonna en même temps de pendre ceux de leurs soldats, qui se laisseroient prendre, & de mettre leur territoire à feu & à sang. Les Provinces-Unies répondirent aussitôt à cette barbarie, en prescrivant des représailles à leurs troupes & à leurs sujets, si au premier Avril prochain les Espagnols mieux conseillés, n'avoient revoqué leur Ordonnance. Heureusement qu'elle fut mal, ou ne fut point observée; & qu'on en vint bientôt de part & d'autre à faire la guerre, conformément aux usages des nations policées.

L. XVII. An. 1593

continuoit le Comte Charles son fils dans le commandement de ses armées, & prescrivoit en même temps à l'un & à l'autre, de donner à la ligue tous les secours qu'ils pourroient, de ne garder en Flandre que les troupes nécessaires pour s'y tenir sur la défensive, & de porter en France leurs plus grandes forces.

Le nouveau Gouverneur eut à peine ouvert ses instructions, qu'il envoya le Comte Charles son fils avec un nouveau corps de troupes, joindre celles que le Duc de Parme avoit laissées en France. Le Duc de Maienne pressoit l'arrivée de ce secours avec la plus grande vivacité, & déja ce Prince s'étoit rendu en Picardie pour le recevoir. Le Comte Charles se mit en mouvement avec six mille hommes de pied, & mille chevaux, partie vieilles troupes, partie nouvelles levées. Comme le Duc de Parme qui avoit voulu s'assurer une retraite sur les frontières de Picardie, avoit été mis en possession de la Fére, dans son second voyage en France; Mansfeld fit de cette ville sa place d'armes, & le Duc de Maienne vint s'y joindre à lui. Leurs troupes réunies formoient une

armée de quinze mille hommes d'infanterie, & de trois mille de cavalerie, qui investit Noyon au commencement de Mars. L. XVII. An. 1593.

Cette ville peu éloignée de la Fère, très peuplée, le siège d'un Evêché, & l'une des principales villes de la Picardie, suivoit le parti du Roi (2), & elle lui étoit fort utile, pour établir son autorité dans la partie de cette Province, qui est la plus proche de Paris; mais elle étoit mal fortifiée, n'avoit qu'une garnison peu nombreuse, & ses habitants ne sembloient pas assez aguerris, ou assez attachés à leur cause, pour qu'on ne se flattât pas d'en faire aisément la conquête. Les ligueurs l'ayant investie, commencèrent par s'entourer d'une bonne circonvallation, pour empêcher le Roi d'y introduire du secours. Ils ouvrirent ensuite la tranchée, & disposèrent leurs batteries. Les deux armées se disputoient à l'envi, l'honneur d'avancer les travaux, & il régnoit encore dans celle de Flandre, une émulation particulière entre les

(2) Noyon avoit été pris par Henri IV au mois d'Août 1591.

L. XVII. An. 1593

troupes Espagnoles, Italiennes, Allemandes & Wallonnes, dont elle étoit composée. Cependant, les assiégés hazardèrent quelques sorties; mais elles furent molles, & en petit nombre. Une des meilleures défenses de la ville, étoit un ravelin bien revêtu & bien terrassé. Ce fut sur cet ouvrage, qu'on dirigea sur-tout le feu de l'artillerie. Bientôt après, l'on déboucha dans le fossé, & le mineur qu'on attacha à la muraille, ayant secondé l'effet du canon, la brèche fut assez grande, pour qu'on pût livrer l'assaut. Les Espagnols & les Wallons s'y distinguèrent, & sur-tout les Mestres-de-Camp, Louis Velasco & Claude de la Barlotte. Ce dernier y fut blessé, plusieurs autres eurent le même sort; quelques-uns y furent tués. Le ravelin ayant été emporté, on y établit quelques pièces de canon, pour battre la place de plus près. Un accident imprévu fit craindre néanmoins que le siège ne souffrît quelque retard. Un petit corps de troupes composé d'infanterie & de cavalerie, & entretenu par le Pape, servoit alors dans l'armée de la ligue. Appio Conti, excellent Officier qui le commandoit, ayant pris

pris querelle avec le Baron de Châteaubrun, Lorrain, Colonel d'un régiment Allemand, ils mirent l'épée à la main. Conti fut blessé, & mourut presqu'aussitôt de sa blessure. Cette perte fut très sensible à l'armée, dont il avoit mérité l'estime & l'attachement, & causa quelque trouble dans les troupes de l'Eglise, parce que le régiment de Châteaubrun étoit à la solde du Saint-Pere. Mais le siège n'en fut point interrompu, & les travaux en furent poussés avec tant de vivacité, que peu de jours après, la garnison proposa de capituler. Le Roi qui n'étoit pas en force, avoit tâché de secourir Noyon, en surprenant la vigilance de l'armée. Le projet de ce Prince n'ayant pu réussir, la garnison se rendit après avoir obtenu une capitulation honorable.

L. XVII.
An. 1593.
30 Mars.

Aussitôt après la prise de Noyon, le Duc de Maienne partit pour Paris. Les Etats-Généraux de la ligue étoient alors assemblés dans cette ville pour élire un Roi Catholique, qui maintînt l'ancienne foi de la France. Mendoza & Tassis, chargés de ménager les intérêts de la Cour d'Espagne, n'avoient eu garde de s'éloigner de

L. XVII. An. 1593

Paris, dans cette importante occurrence. Ils y avoient été joints par Dom Dieguo d'Ybarra, homme d'esprit, très adroit & très propre à conduire une affaire aussi difficile que délicate, & depuis peu, par le Duc de Feria, que ses qualités personnelles rendoient aussi recommandable que son illustre naissance. Tous ces Ministres avoient pour objet, de faire abolir à quelque prix que ce fût la Loi Salique, qui exclut les femmes de la succession à la Couronne de France. Par ce moyen, l'Infante Isabelle, fille aînée du Roi d'Espagne & de la Reine Elisabeth, sa seconde femme, avoit des droits à cette Couronne, comme représentant sa mère, qui étoit l'aînée des filles de Henri II. Philippe ne pouvant la marier alors à un Prince de sa Maison, parce que les François avoient toujours eu une répugnance invincible à obéir à un Prince étranger, offroit de choisir pour gendre quelque Prince François, & particulièrement un Prince de la Maison de Lorraine, qu'on regardoit comme le principal appui de la ligue en France.

Il eut été très important pour le succès des négociations de tous ces

Agents de la Cour d'Espagne, que l'armée qui venoit d'entrer en Picardie au secours de la ligue, eût été beaucoup plus puissante. C'est ce qu'ils représentèrent au Gouverneur de la Flandre, & au Comte de Fuentes qui y étoit resté, & y avoit une sorte d'inspection générale sur toutes les affaires, qui le rendoit beaucoup plus puissant que le Gouverneur même. Ceux-ci s'excusèrent sur la nécessité, de ne pas entièrement abandonner la Flandre, dans un temps où les Etats venoient de rassembler des troupes nombreuses, & menaçoient de former de grandes entreprises. Mais l'événement montra qu'en voulant diviser leurs forces, ils les rendirent tellement inutiles, que sans empêcher les pertes prodigieuses que le parti du Roi souffrit en Flandre, ses troupes n'eurent aucun succès important en France. Les mutineries qui éclatèrent presqu'en même temps en divers endroits des Pays-Bas, y augmentèrent beaucoup le désordre des affaires de ce Prince, & lui furent plus funestes que les armes de ses ennemis.

Le Duc de Maienne ayant quitté Noyon, le Comte Charles de Mans-

L. XVII. An. 1593.

feld le suivit, & marcha du côté de la mer, dans la basse Picardie. Le Roi y conservoit quelques places, & en particulier le château de Rue, que la bonté de sa position & de ses défenses rendoit très fort. L'assiéger, étoit une entreprise de longue haleine, d'un succès douteux, & qui auroit exigé une armée plus considérable que celle que le Général Espagnol avoit alors sous ses ordres. Imbercourt, petite place dans l'intérieur des terres, se remit entre ses mains sans résistance, ainsi que St. Valery, ville plus importante par sa situation à l'embouchure de la Somme. Le Comte espéroit faire de nouvelles conquêtes, lorsqu'une trève conclue pour trois mois, entre le Roi & le Duc de Maienne, l'arrêta. Il fut obligé de l'observer, & il distribua, en attendant, ses troupes sur les frontières de la Picardie, du côté de l'Artois.

Les dépenses que faisoit le Roi d'Espagne pour conduire à une heureuse fin ses vastes projets en France, étoient énormes. Comme elles absorboient ses Finances, & que ses troupes étoient mal payées, il étoit impossible d'empêcher la maraude; & la cessation de

la guerre causoit en quelque sorte plus de dommage au pays, que la guerre même. La licence croissoit chaque jour parmi ces troupes, & l'ardeur du pillage les disposant peu-à-peu à la révolte, elles ne tardèrent pas d'en lever l'étendart. Les Espagnols donnèrent les premiers l'exemple de la rébellion; & à l'exception des Officiers & de quelques soldats les plus sages, toutes les troupes de cette nation se livrèrent sans honte aux plus affreux excès. Ils commencèrent par se plaindre, comme ils avoient coutume de faire, de ce qu'on récompensoit si mal leurs travaux, & prétendirent justifier leur faute par la nécessité (3). Ces mutins formoient un corps très nombreux de cavalerie & d'infanterie. Ils songèrent d'abord à s'emparer de quelque bon poste qui fût à leur proximité, dans l'intérieur de l'Artois, & où ils pussent se retrancher, & forcer les environs aux contributions qu'ils se proposoient d'exiger pour leur entre-

L. XVII.
An. 1593

(3) L'unique cause de cette mutinerie, fut l'exemple que le Comte de Mansfeld voulut faire d'un soldat coupable de viol.

L. XVII. An. 1593

tien, juſqu'à ce qu'on leur eût payé la ſolde. Ils crurent que la ville de St. Paul ſeroit propre à remplir leurs vues. Ils s'y portèrent, & n'ayant trouvé preſqu'aucune réſiſtance, ils s'y établirent, & y donnèrent en peu de jours à leur mutinerie, cette forme régulière dont on a parlé. A la première nouvelle de cet événement, le Comte Charles de Mansfeld fut tenté de les en faire repentir par la force; mais mieux conſeillé depuis, & craignant que les ſoldats des autres nations, inſtruits des projets des Eſpagnols, ne vouluſſent plutôt partager leur crime que l'aider à le punir, il ſe donna bien de garde de s'expoſer à un inconvénient ſi fâcheux. Sa prudence ne ſervit néanmoins qu'à différer ce malheur.

Tels étoient ſur les frontières de France les ſuccès des armes d'Eſpagne, qui n'en avoient pas obtenu de plus brillants en Flandre. Les Etats voulant profiter des circonſtances de la mort du Duc de Parme & de l'obſtination de Philippe II à porter en France la plus grande partie de ſes forces, n'avoient rien négligé pour entrer de bonne heure en campagne

avec une armée redoutable. L'hiver étoit à peine passé, & le Comte de Mansfeld n'avoit pas plutôt pris le chemin de la Picardie, que le Prince Maurice étoit sorti de ses quartiers, & avoit déclaré son dessein de pénétrer en Brabant. Il souhaitoit surtout d'assurer Breda contre les entreprises des Espagnols. Cette ville que la surprise la plus heureuse avoit remise entre ses mains, étoit de son domaine particulier. Le voisinage de Gertruidemberg la tenant dans un danger continuel, ce Prince avoit proposé aux Provinces-unies de recouvrer cette place à quelque prix que ce fût. Le Conseil de guerre avoit applaudi à ce projet; & comme il eut bientôt les suffrages de toutes les Provinces confédérées, il ne fut plus question que de se préparer à l'exécuter.

L. XVII. An. 1593

Maurice qui ne vouloit pas que l'ennemi pénétrât son dessein, avoit tâché de lui faire prendre le change, en menaçant successivement Groningue en Frise, l'Ecluse & Dunkerque en Flandre, enfin, Bois-le-Duc & Grave en Brabant. Les Royalistes incertains de ses vues, se hâtèrent de

L. XVII. An. 1593

pourvoir à la défenſe de ces places ; mais comme ils avoient partagé leurs forces, il arriva que Gertruidemberg ne put être munie autant qu'il eût été néceſſaire pour la mettre en état de ſoutenir un long ſiège. C'eſt ce que Maurice avoit bien prévu. Tout à-coup il deſcendit en Brabant avec l'appareil le plus formidable, & commença le ſiège de Gertruidemberg par terre & par eau. Cette ville eſt ſituée à l'extrémité du Brabant, qui eſt de la dépendance de la Hollande. Sa poſition eſt très avantageuſe. D'un côté elle eſt environnée de la Meuſe, qu'on appelle la Merve, vis-à-vis de cette ville, & qui étant près de ſe perdre dans l'Océan, y eſt ſi large, qu'on la prendroit pour un bras de mer. De l'autre, un ruiſſeau qu'on nomme le Donge, ſe jette dans la Merve auprès des murs de cette ville. Quoique ſon cours n'ait qu'une très petite étendue, il eſt ſi vaſte & ſi profond à ſon embouchure, qu'il peut aiſément y recevoir des vaiſſeaux de toute grandeur. Les environs de Gertruidemberg ſont très marécageux, & l'on n'y aborde guères que par les digues qui y aboutiſſent. Cette

place que les fortifications de l'art ne défendent pas moins que celles qu'elle tient de la nature, est une des plus importantes, non-seulement de la Hollande, mais de tous les Pays-Bas.

Aussitôt qu'elle eut été investie, Maurice distribua à l'entour les divers quartiers de son armée, & remplit la rivière d'un grand nombre de bâtiments, qui coupant aux assiégés toute communication extérieure, les incommodèrent beaucoup, & ne contribuèrent pas peu au succès du siège. Chaque quartier fut défendu par une grande redoute, & lié l'un à l'autre par une sorte de cordon formé par des redoutes moins considérables, que des lignes profondes & des épaulements prolongés dans toute la circonvallation, réunissoient. Ces ouvrages le mettoient à l'abri des attaques du dehors. Il s'étoit aussi fortifié contre les sorties de la garnison, par une contrevallation bien flanquée. Maurice qui n'ignoroit pas que toutes ces opérations demanderoient une diligence extraordinaire, & ne pourroient se faire qu'avec de grandes fatigues, avoit pris de loin ses précautions. Plus de trois mille pionniers

L. XVII. An. 1593

avoient été rassemblés par ses ordres, & furent employés à creuser les tranchées, à construire les redoutes, & aux autres travaux de ce siège important. Comme c'étoit l'entreprise la plus éclatante, à laquelle ce Prince se fût attaché jusqu'à ce jour, & celle qui pouvoit rencontrer plus d'obstacles ; rien n'égaloit l'ardeur qu'il avoit de les surmonter, & de faire une si belle conquête. Il espéroit qu'elle donneroit un nouveau lustre à la réputation qu'il avoit commencé à se faire dans la science de la guerre. Le siège fut donc poussé avec une activité incroyable. Les soldats disputoient souvent avec les pionniers, à qui travailleroit avec plus de patience & d'opiniâtreté. Les chefs partageoient leur zèle. Maurice lui-même les animoit tous par son exemple. Bientôt la circonvallation se trouva si avancée, qu'elle fut désormais à l'épreuve des efforts des Royalistes. Ceux-ci qui mirent dans leurs mouvements moins de célérité que les assiégeants ne l'auroient cru, donnèrent à Maurice le temps dont il eut besoin pour perfectionner ses doubles lignes. On avoit vu jusqu'alors peu de sièges,

dont les travaux fussent aussi bien entendus. Les redoutes étoient très élevées. La profondeur des tranchées & des fossés qui les accompagnoient, répondoit à leur hauteur. On avoit hérissé les épaulements de bonnes palissades en plusieurs endroits, & chaque fort étoit garni de canon. Toutes ces fortifications étoient si redoutables, qu'elles valoient mieux en quelque sorte que celles de Gertruidemberg. Mais quelque confiance qu'elles dussent inspirer à Maurice, ce Prince n'omit aucun des moyens qui pouvoient assurer le succès de son entreprise; & pour ôter enfin aux Espagnols toute espérance d'introduire du secours dans la place, il ne fut point tranquille qu'il n'en eût inondé les environs.

L. XVII. An. 1593

Il s'en falloit beaucoup que les assiégés pussent de leur côté faire des préparatifs aussi avantageux pour soutenir l'attaque des ennemis. On ne comptoit dans Gertruidemberg que six cents Francomtois & quatre cents Wallons, tous braves soldats, mais trop peu nombreux pour faire une bonne défense. C'étoit le Seigneur de Mazières, qui en l'absence de Wa-

L. XVII. An. 1593

tervid, Gouverneur, commandoit cette foible garnison, qui manquoit d'ailleurs de vivres & de munitions de guerre. Aussi-tôt que les ennemis se furent approchés, Mazières dépêcha au Comte de Mansfeld, pour l'instruire de l'état de la place, & lui demander un prompt secours. En attendant, il fit tout ce qui dépendoit de lui pour se défendre le plus long-temps qu'il pourroit. Il fit prendre les armes aux bourgeois, afin qu'ils partageassent les travaux de la garnison. Il visita toutes les fortifications de sa place, & cet Officier brave & intelligent n'omit rien pour donner le temps à Mansfeld de préparer son secours, & de l'introduire.

C'est ce que Maurice redoutoit peu. Très persuadé que ses retranchements suffisoient pour faire échouer les entreprises des Espagnols, il tourna tous ses efforts contre la place. Il commença par s'emparer du fort de Stenloo, que le Duc de Parme avoit fait élever sur la principale digue du Donge, après qu'il se fut rendu maître de Gertruidemberg. Cet ouvrage gardoit un passage d'une grande conséquence. Maurice qui le savoit, le

fit attaquer dès le commencement du siège, & le Comte d'Hohenloé qu'il en avoit chargé, n'y trouva que la plus foible résistance. Ce fut dans ce poste, que ce Prince plaça sa première batterie qui étoit considérable, & qui tira sans relâche. Non content de foudroyer Gertruidemberg de plusieurs autres côtés par terre, il lui fit encore essuyer du côté des deux rivières de Merve & du Donge, la plus violente canonnade, qui partoit de plusieurs navires fortement liés ensemble, & avantageusement postés. Toute cette artillerie, qui faisoit un fraças horrible, montoit à plus de soixante pièces de canon de gros calibre. Malgré cette effroyable tempête qui éclatoit de toutes parts, les assiégés se défendoient avec la plus courageuse résolution. Ils faisoient de vigoureuses sorties. La valeur suppléoit au nombre. Mazières, que son courage & le devoir de sa place mettoit à la tête de toutes les entreprises, veilloit à tout; & partageant tous les travaux, & bravant tous les dangers, il se portoit où sa présence pouvoit être nécessaire; mais il fut malheureusement emporté par un bou-

L. XVII. An. 1593

let de canon, & la garnison nomma pour le remplacer, le Seigneur de Gessan, le plus ancien & le meilleur des Officiers qui étoient enfermés dans Gertruidemberg.

Quoique Gessan, marchant sur les traces de Mazières, montrât la même activité, & se livrât aux mêmes soins, la place étoit chaque jour serrée de plus près par l'ennemi, & il devenoit de plus en plus pressant de la secourir. Mansfeld & le Comte de Fuentes n'avoient rien épargné pour cela; mais la plus grande partie des troupes du Roi étoient employées en France, & ils en avoient conservé si peu, qu'ils n'eurent d'autre ressource pour délivrer Gertruidemberg, que de faire de nouvelles levées de cavalerie & d'infanterie. Ces dispositions qui exigèrent du temps, éprouvèrent encore beaucoup d'autres obstacles. Cependant on avoit formé en diligence par les ordres de Mansfeld, plusieurs régiments en Allemagne, en Lorraine & en Franche-Comté. On avoit enrolé dans l'intérieur du pays des troupes nationales. On avoit rassemblé toutes les munitions nécessaires pour le secours qu'on projettoit.

Déja même le Gouverneur, accompagné du Comte de Fuentes, s'étoit transporté à Anvers pour être plus à portée de diriger l'exécution de cette entreprise. Mais il n'étoit plus temps. Les difficultés de ses préparatifs l'avoient trop retardé, & il n'étoit plus possible de forcer les retranchements dont les assiégeants s'étoient couverts. L. XVII. An. 1593.

On proposa alors au Comte de Mansfeld, de faire une diversion & d'attaquer Breda. C'est une des maximes de l'art de la guerre, que de faire abandonner le siège d'une place, en formant celui d'une autre place plus importante à l'ennemi. Ceux qui avoient ouvert cet avis, observoient que les Provinces-unies & Maurice en particulier avoient tant d'intérêt à conserver Breda, qu'il ne falloit pas douter que ce Prince ne risquât tout pour en empêcher la conquête, & ne quittât même le siège dont il étoit occupé, pour venir secourir cette ville. Ils ajoutèrent qu'on pouvoit présumer des efforts étonnants des Etats, pour assurer le succès de leur entreprise; que Breda étoit mal pourvue de ce qui étoit nécessaire à une longue dé-

L. XVII. An. 1593

fenſe, & que cette bonne raiſon de plus obligeoit de ſaiſir ce moyen heureux de conſerver la place, dont le danger inquiétoit. Mais d'autres expoſèrent que le ſiège de Gertruidemberg étoit ſi avancé, qu'on ne pourroit jamais en détourner les ennemis; que l'inquiétude qu'on voudroit leur donner ſur Breda, ne ſerviroit qu'à les engager à redoubler d'efforts, pour terminer au plutôt leur entrepriſe, & venir au ſecours de cette ville. Il y avoit lieu de croire, diſoient-ils, que Gertruidemberg abandonnée à ſes ſeules forces, ne tarderoit pas à ſe rendre, & qu'ainſi Maurice ſe trouveroit en état de troubler le ſiège de Breda, preſque auſſitôt qu'il ſeroit commencé. D'ailleurs, ils faiſoient remarquer que ce ſiège ſeroit d'une grande difficulté; que les Hollandois avoient beaucoup augmenté les fortifications de cette ville, depuis qu'ils l'avoient ſurpriſe, & qu'ils avoient toujours eu le plus grand ſoin de la bien approviſionner. Enfin, après avoir ajouté que les loix de la guerre ne permettoient pas de ſe laiſſer enfermer entre une place ſi forte, & l'armée que Maurice ameneroit à ſon ſe-

cours, ils soutinrent qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, que de tenter la délivrance de Gertruidemberg à quelque prix que ce fût. Cette résolution, quand même elle ne devroit être suivie d'aucun succès, leur paroissoit entraîner moins d'inconvénients, que l'entreprise d'un siège qui réussiroit mal, & couvriroit les Royalistes de la double honte de perdre Gertruidemberg, & de ne pas prendre Breda.

Le Conseil de guerre embrassa ce dernier avis. Les forces du Roi n'étoient pas en état d'entreprendre le siège de Breda. Mansfeld ayant mis garnison au commencement de la campagne dans toutes les places que Maurice pouvoit assiéger; il ne lui restoit que huit mille hommes de pied, & deux mille cinq cents chevaux (4).

(4) De Thou porte le nombre des troupes du Comte de Mansfeld à quatorze mille hommes d'infanterie & à quatre mille de cavalerie. L'armée des assiégeants n'étoit au contraire que de cinq mille hommes; mais elle étoit couverte par des lignes si bien entendues, si redoutables par leur profondeur, par l'artillerie dont elles étoient hérissées, & par toutes les défenses que le génie, l'esprit de

L. XVII. An. 1593.

Il résolut néanmoins de marcher à l'ennemi, & choisit Turnhout pour sa place d'armes. Son armée y fut rassemblée sur la fin de Mai. Turnhout est un gros bourg ouvert & le plus peuplé du Brabant. Il est éloigné d'Anvers d'une journée de chemin, & est à-peu-près dans la même distance de Gertruidemberg. Le Gouverneur après avoir consulté le Conseil de guerre sur la manière de secourir les assiégés, se détermina à conduire son armée du côté de Steeloven, village qui étoit très proche des lignes Hollandoises, & à les attaquer par cet

ressource & la science des armes auroient pu faire imaginer au Général de l'expérience la plus consommée, qu'elles furent inaccessibles à l'armée Espagnole, quoique plus forte du double. Ces lignes sont fameuses dans l'Histoire de cette guerre célèbre, qui a été l'école de la plupart des savants Capitaines qui ont illustré le siècle dernier. Elles étoient d'une assez vaste étendue pour embrasser plusieurs villages; & l'on y voyoit avec étonnement les laboureurs du canton cultiver leurs terres avec autant de sécurité qu'en pleine paix. Elles servirent même de refuge aux paysans des environs, qui s'y mirent à couvert des déprédations de l'armée d'Espagne avec leurs meilleurs effets. Le Prince Maurice n'avoit alors que vingt-sept ans.

endroit. Quoi qu'il n'eût presque aucunes espérances de les forcer, il les avoit fait reconnoître, & par-tout on les avoit trouvées également inattaquables. Elles étoient d'autant plus assurées, que pour y parvenir il falloit traverser l'inondation qui les environnoit presque de toutes parts.

Néanmoins Mansfeld décampa de Steeloven à la tête de son armée rangée en bataille, & vint se présenter à la vue du quartier du Prince Maurice. Il étoit couvert par la pointe d'une grande digue, que défendoit un retranchement très large & très profond. Mansfeld voulut essayer d'en chasser l'ennemi. Il le fit attaquer, & enleva ce poste non sans peine, à cause de la résistance qu'il y trouva, & de l'inondation. Mais il ne le garda pas long-temps. Les Hollandois vinrent le reprendre, s'y rétablirent & firent perdre aux Espagnols toute espoir de secourir la place dans cette partie. Mansfeld passa au village de Vaestech, vis-à-vis le quartier du Comte d'Hohenloé. Il y étoit à peine arrivé, que huit cents chevaux sortis de Breda à l'improviste, tombèrent sur son arrière-garde avec tant d'a-

L. XVII. An. 1593

vantage, qu'ils jettèrent quelque désordre dans son camp; mais ses troupes s'étant reformées, s'opposèrent au choc de l'ennemi, qui fut repoussé avec perte. Le Gouverneur ne perdoit point son objet de vue, & cherchoit avec soin, comment il pourroit introduire du secours de ce côté. Pour en faciliter la réussite, il donna ordre qu'on lui amenât d'Anvers un renfort d'artillerie, & un grand convoi de toutes les munitions dont il avoit besoin.

Maurice continuoit ses travaux avec la même ardeur qu'auparavant. Le feu de ses batteries ne se ralentissoit point, & souvent elles tiroient toutes ensemble. Il avoit déja débouché dans le fossé qui étoit large & profond, & il s'y étoit logé après en avoir fait écouler l'eau. Ce succès étoit important. La situation des assiégés devenoit chaque jour plus dangereuse, & ils avoient à craindre de voir bientôt la place emportée d'assaut. Ils perdirent peu de jours après un ravelin que Maurice battoit en ruine depuis long-temps. La garnison le défendit avec une intrépidité incroyable. Gessan qui la commandoit,

y fut tué (5). Enfin, les défenseurs de Gertruidemberg, voyant que la place qui sembloit abandonnée à elle-même, ne pouvoit plus tenir, & qu'il n'y avoit pas à espérer qu'elle reçût du secours, capitulèrent, & obtinrent des conditions honorables à la fin de Juin.

L. XVII.
An. 1593

24 Juin.

Aussitôt que le Prince Maurice fût entré dans Gertruidemberg, & qu'il eût approvisionné cette ville, il distribua ses troupes dans les environs pour observer l'ennemi, & s'opposer aux desseins qu'il pourroit former. Mansfeld venoit de recevoir le renfort qu'il attendoit d'Anvers, & résolut d'attaquer le fort de Crevecœur. Ce fort est situé à l'embouchure de la petite rivière de Dommel, qui

(5) Ce fut une sorte de surprise qui termina le siège de Gertruidemberg. Un soldat intrépide, s'étant glissé au travers des ruines de la muraille jusques sur le rempart, apperçut qu'on y faisoit mal la garde, & qu'une partie de ses défenseurs dînoit, tandis que les autres se livroient au sommeil. Ayant fait signe à ses camarades, ils montèrent sur-le-champ à l'assaut; & après un combat très vif, ils obligèrent la garnison, qui se voyoit sur le point de succomber, de faire des propositions pour se rendre.

L. XVII. An. 1593

après avoir pris sa source en Brabant & traversé Bois-le-Duc, se jette dans la Meuse, un peu plus d'une lieue au dessous de cette ville. Sa situation qui le mettoit à portée de commander ces deux rivières, le rendoit de la plus grande utilité aux ennemis, & il incommodoit beaucoup le pays d'alentour, & Bois-le-duc en particulier. Mansfeld s'en étant approché avec son armée, poussa tout auprès un détachement, afin de s'emparer de quelques postes avantageux; mais les campagnes des environs étant inondées de toutes parts, le détachement ne se rendit à sa destination qu'avec la plus grande difficulté. Le fort se trouva d'ailleurs dans le meilleur état de défense (6). Mansfeld frustré de l'espoir de le réduire, se retira presque sur-le-champ.

Le Gouverneur des Pays-Bas sépara alors ses troupes, dont il fit passer

(6) Maurice prévint le Comte de Mansfeld, & il étoit à portée d'attaquer ce Général avant qu'il se fût assez-bien retranché devant Crevecœur, pour n'avoir rien à craindre de son ennemi. Mansfeld n'eut pas d'autre raison d'abandonner son entreprise.

une partie en Frise, pour renforcer Verdugo. Les ennemis menaçoient ouvertement cette Province, Groningue sur-tout; & il étoit nécessaire de mettre ce Général qui y commandoit les troupes du Roi, en état de soutenir la cause de ce Prince avec honneur. Verdugo, toujours vigilant, toujours également habile, travailloit sans cesse à faire prospérer les armes du Roi en Frise, & à y causer aux ennemis tout le mal qu'il pouvoit. Les deux Comtes Herman & Frédéric de Berg, se signaloient sous ses ordres. Secondé de ces deux Seigneurs, il ne prenoit aucun repos, & se portoit sans relâche par-tout où il le falloit. Malheureusement l'ennemi étoit très supérieur au Général Espagnol, & quels que fussent les efforts de Verdugo, ils étoient rarement couronnés par le succès.

Il n'arriva cependant dans le reste de cette année, ni en deçà ni au delà du Rhin, aucun événement d'une assez grande conséquence, pour mériter d'être rapporté. Ce qu'on ne passera pas sous silence, & ce qui survint dans ce temps de plus digne d'attention & de plus fâcheux au parti

L. XVII. An. 1593

du Roi, ce fut une nouvelle mutinerie des Italiens & des Wallons, que le Comte Charles de Mansfeld avoit conduits en France pour le ſervice de la ligue. On a déja dit qu'un grand nombre d'Eſpagnols de ſon armée s'étoient mutinés à St. Paul en Artois. Mansfeld s'occupa des moyens de de payer ceux des ſoldats de la même nation, qui n'avoient point imité leur exemple, & ne parut point penſer aux troupes des autres nations qui étoient également reſtées dans le devoir. Les Italiens & les Wallons, réſolurent auſſitôt de ſecouer le joug d'une obéiſſance qu'on récompenſoit ſi mal. S'étant réunis au nombre de quinze cents hommes de pied & de ſept cents chevaux, ils s'emparèrent du village de Pont en Hainaut, ſur les frontières de France, & s'y retranchèrent, bien déterminés à faire contribuer le pays d'alentour à leur ſubſiſtance, & à ne pas retourner ſous leurs drapeaux, qu'on n'eût entièrement acquitté leur ſolde. Il n'en fallut pas davantage pour réduire au dernier état de foibleſſe l'armée du Comte de Mansfeld, qui ne pouvoit plus rendre aucun ſervice à la Ligue, ni

ni même ſoutenir les affaires du Roi en Flandre. Ce fatal incident termina l'année 1593. L. XVII.

L'année ſuivante étoit commencée lorſque l'Archiduc Erneſt, Frère de l'Empereur Rodolphe, vint prendre poſſeſſion du gouvernement des Pays-Bas. Le Roi avoit deſiré qu'un Prince qui lui étoit ſi intimement uni par les liens du ſang & de l'amitié, ſe chargeât de l'adminiſtration de ces Provinces. L'Empereur ayant joint ſon autorité aux ſollicitations de Philippe, Erneſt y avoit conſenti. Il arriva à Bruxelles dans le mois de Janvier, & y fut recu avec toutes ſortes d'honneurs, & les témoignages les plus éclatants de la ſatisfaction publique. An. 1594

Les affaires de la ligue étoient alors dans une décadence extrème. Le Roi s'étoit fait Catholique, & ſon heureuſe converſion n'ayant pas peu contribué au maintien de ſa cauſe & à l'affermiſſement de ſon autorité, il ne lui avoit pas été difficile de ſe procurer tous les avantages qu'il devoit attendre de ſes droits & de ſa valeur. Paris étoit rentré dans le devoir ſans aucune effuſion de ſang. L'exemple de la capitale avoit entraîné non-ſeule-

L. XVII. An. 1594

ment beaucoup d'autres Villes, mais des Provinces entières. Plusieurs s'étoient hâtées à l'envi de se soumettre à ses loix, & tous les cœurs touchés par la clémence d'un Prince qui ne se prévaloit jamais de ses succès contre ceux même de qui il avoit reçu les plus cruelles offenses, avoient volé avec l'empressement le plus vif au devant d'un si bon Roi. Son parti devenant de plus en plus dominant, & sa puissance prenant chaque jour de nouvelles forces, ses progrès s'étoient succédés rapidement dans toutes les parties du Royaume. Il portoit ses plus grands efforts du côté de la Picardie & des Provinces voisines, où la ligue conservoit plus de vigueur, & étoit encouragée par l'appui de la Flandre. Le nouveau Gouverneur & ceux des Ministres d'Espagne qui jouissoient auprès de lui d'une grande autorité, avoient jugé qu'il falloit faire d'autant plus d'efforts pour soutenir cette faction, qu'elle sembloit plus près de succomber. En conséquence Ernest avoit résolu de renvoyer en Picardie avec une nouvelle armée le Comte Charles de Mansfeld, qui s'étoit rendu à Bruxel-

les à l'arrivée de l'Archiduc. Mais le mauvais état des affaires du Roi en Flandre ne permit à Mansfeld de rassembler que huit mille hommes d'Infanterie, & mille chevaux pour cette nouvelle expédition.

L. XVII.
An. 1594

Malgré la foiblesse de cette armée, ce Général la conduisit en Picardie, où après avoir observé les mouvements de l'ennemi, il s'attacha au siège de la Capelle, ville située sur les frontières de cette Province & du Hainaut. Cette place qui est quarrée, est défendue par de bons bastions placés à ses quatre angles, & par plusieurs autres ouvrages dont ses courtines sont couvertes. Un large fossé l'environne, & tous ces avantages la rendent une des meilleures forteresses de la Picardie (7). Mansfeld l'investit; & après avoir poussé ses tranchées, il s'approcha du fossé. En

(7) Il est possible que la Capelle fût une bonne place dans le temps dont parle l'Auteur. C'est maintenant une bicoque. Cette observation peut s'appliquer aux éloges qu'il fait de la bonté des fortifications de plusieurs autres villes, qui ne valent pas mieux aujourd'hui, & qui étoient autrefois redoutables.

L. XVII. An. 1594. même temps qu'il en faisoit vuider l'eau, pour qu'on pût y déboucher aisément, & monter à l'assaut, il faisoit battre la place avec furie. La garnison étoit foible & mal pourvue; mais elle ne se laissa point intimider, & se prépara à soutenir l'assaut avec courage. 8 Mai. Mansfeld ne le différa pas long-temps. Mais la bourbe que l'écoulement de l'eau avoit laissée dans le fossé, arrêta une partie de ses soldats. De plus, la brèche ne s'étant pas trouvée assez praticable, ses troupes furent repoussées avec beaucoup de perte. Plusieurs Capitaines, & quelques Officiers de moindre grade y perdirent la vie. Mansfeld fut contraint d'attendre que les mesures eussent été mieux prises pour une seconde attaque. Mais les assiégés la prévinrent; & ne voulant pas se faire massacrer inutilement, ni exposer leur ville à 9 Mai. être saccagée, ils capitulèrent. On leur accorda des conditions honorables, & la liberté de se retirer.

Cependant les Etats avoient rassemblé leurs forces en diligence, & sembloient vouloir tenter quelque nouvelle conquête aussi importante que celle de Gertruidemberg. Les Roya-

listes craignoient sur-tout pour Groningue. En conséquence l'Archiduc fit renforcer les troupes de Verdugo, qui ne cessoit de représenter le péril imminent des affaires du Roi dans ces cantons. Il donna ordre en même temps qu'on n'épargnât rien dans toute la Flandre pour se tenir prêt à tout évènement. Mais les préparatifs des Espagnols ne pouvoient se faire qu'avec une extrême lenteur. L'épuisement des Finances du Roi, la mutinerie de ses troupes, la crainte de voir éclater de nouveaux désordres, y apportoient beaucoup de retardement.

L. XVII. An. 1594

L'Archiduc en s'occupant des moyens de faire la guerre, voulut en même temps tenter de nouvelles ouvertures de paix. Ce Prince l'aimoit naturellement, & croyoit que le Roi qui avoit toujours montré les mêmes dispositions, détrompé enfin de ses vains projets sur la France, & de ses espérances d'obtenir de plus grands avantages en Flandre par la force de ses armes, se prêteroit volontiers à un accommodement, par lequel sans compromettre l'honneur de l'Eglise ni les droits de sa Couronne, on viendroit

L. XVII. An. 1594

à bout de rappeller en quelque manière que ce pût être, la tranquillité dans ces Provinces. Des affaires particulières retenoient alors à la Haie, où résidoient les Etats-Généraux des Provinces-unies, Otton Hertius & Jerôme Comans, l'un & l'autre savants Jurisconsultes & Citoyens de Bruxelles (8). L'Archiduc ne voulut pas employer d'autres Ministres pour entamer la négociation. Il prévint lui-même les Provinces en leur offrant ses bons offices, & en leur faisant remettre une lettre, par laquelle il assuroit les Etats qu'il n'avoit quitté la Cour de l'Empereur, son frère, que dans le desir de rétablir la paix en Flandre par quelque accommodement avantageux aux deux partis. Il y protestoit, que le Roi souhaitoit avec ardeur la conclusion de cet ouvrage salutaire qui devoit délivrer les peuples des Pays-Bas, des affreuses cala-

(8) Les deux Ambassadeurs de l'Archiduc furent envoyés en Hollande, sous prétexte d'arranger quelques affaires du Prince de Chimai avec son épouse, qui l'avoit quitté, & s'étoit refugiée dans la domination des Provinces-Unies.

mités d'une guerre longue & cruelle, & leur procurer les fruits d'une heureuse paix. Il leur représentoit que leurs nouveaux succès ne devoient pas les éblouir ; que le sort des armes étoit incertain, & qu'il étoit dangereux de fonder des espérances sur des triomphes passés. Il leur promettoit de concourir à un accommodement, avec autant de zèle que de sincérité, & les prioit enfin de former des demandes assez modérées pour qu'il pût les proposer au Roi, & leur obtenir une réponse satisfaisante.

L. XVII.
An. 1594

Lorsque cette négociation avoit été proposée dans le Conseil-d'Etat, elle n'y avoit pas réuni tous les suffrages. Ceux d'entre les Flamands qui en étoient membres, & qui desiroient de voir terminer une guerre odieuse qui étoit le fléau de leur patrie, avoient suggéré cette idée, & l'appuyoient avec ardeur. Ils prétendoient que le Roi lui-même avoit toujours souhaité la paix autant qu'eux, & qu'en montrant qu'il étoit disposé à la donner à ses peuples, il parvenoit du moins à justifier ses armes, & à se mettre à couvert de l'imputation qu'on

L. XVII. An. 1594

pourroit lui faire des malheurs de la guerre. Les Miniſtres Eſpagnols, au contraire, & le Comte de Fuentes ſur-tout n'avoient pas été d'avis de cette négociation. Le Comte expoſoit que les ennemis qui connoiſſoient parfaitement l'Etat des affaires du Roi en Flandre, regarderoient ces offres comme une preuve de foibleſſe, & non comme un ſentiment d'humanité; que l'on négocioit les traités avec avantage, quand on faiſoit la guerre avec ſuccès; qu'il falloit attendre des temps plus heureux & qui n'étoient peut-être pas éloignés, où le Roi pourroit donner, & non recevoir la paix, & apprendre à des rébelles auſſi opiniâtres qu'impies, que s'il leur faiſoit éprouver ſes bontés, ils ne le devoient pas, à la néceſſité des conjonctures, mais à ſa clémence. Des avances humiliantes n'auroient d'autre effet, ajoutoit-il, que de les énorgueillir & d'avilir dans leur eſprit la puiſſance du Roi.

Néanmoins les conſeils des Miniſtres Flamands entraînèrent l'Archiduc, qui crut obliger la nation en ſe prêtant à leurs deſirs. Mais on vit bientôt que le Comte de Fuentes ne s'étoit

pas trompé. Les lettres du Prince ne furent pas reçues en Hollande, ni ses envoyés accueillis aussi-bien que les égards qu'on lui devoit, l'auroient exigé, & on ne voulut entendre à aucun accommodement (9). Les Etats chargèrent néanmoins les deux Jurisconsultes Flamands, en leur donnant congé, d'une lettre pour l'Archiduc, ou pour mieux dire, d'un véritable manifeste qui contenoit les soupçons les plus injurieux sur les intentions du Roi, & celles du Conseil d'Espagne, & les plaintes les plus amères contre les Ministres que cette

L. XVII.
An. 1594

(9) Les Etats-Généraux avoient raison de se défier de l'Archiduc & de Philippe II, s'il est vrai, comme le rapporte Grotius avec tous les Historiens Hollandois, qu'ils avoient suborné depuis peu deux assassins pour tuer le Prince Maurice, dont l'un d'eux nommé Renichon fut puni du dernier supplice, pendant que les Agents des Espagnols étoient encore à la Haie. On peut voir d'ailleurs dans Grotius le précis des raisons qui les empêchoient de prendre en eux la plus légère confiance. Un Roi qui se permettoit les moyens les plus odieux de se défaire des Princes qui étoient l'objet de sa haine, ou dont les Etats irritoient les desirs de son ambition, ne pouvoit en mériter.

L. XVII. An. 1594

Cour avoit employés en Flandre, & contre toute la nation Espagnole. Les Etats y rappelloient les événements funestes qui avoient fait le malheur des Pays-Bas, & les imputoient à l'Espagne. Ils disoient que les négociations entamées par les Espagnols avoient toujours été insidieuses; que par cette raison, pour n'être pas dupes de leurs artifices, les Provinces-unies n'entendroient jamais à aucun traité avec eux, & qu'elles étoient déterminées à défendre jusqu'au dernier soupir, la liberté qu'elles s'étoient acquise, & à repousser de toutes leurs forces le joug insupportable qui les avoit si cruellement opprimées.

Ces propositions de paix n'avoient pas effectivement empêché les Etats de mettre leurs troupes en campagne. Le Comte Guillaume de Nassau commandoit depuis quelque temps au-delà du Rhin un corps de troupes assez considérable. Quoique Verdugo se fût opposé avec vigueur à ses entreprises, ce Prince n'avoit pas laissé de s'y procurer de grands avantages, & de s'assurer de tous les postes qui pouvoient faciliter le siège de Groningue. C'étoit par cette expédi-

tion, que Maurice se proposoit d'ouvrir la campagne. Il passa la Meuse L. XVII. & le Rhin sur la fin d'Avril, & après An. 1594 avoir choisi Zwol, ville de la Province d'Overissel, voisine de Deventer pour sa place d'armes, il y rassembla son armée. Le Comte Guillaume vint l'y joindre, & peu après Maurice s'étant abondamment pourvu de tout ce qui étoit nécessaire à son entreprise, marcha vers Groningue, (10) & l'investit à son arrivée. 22 Mai.

Il est peut-être inutile de rapporter que Groningue est située sur les confins de la basse Allemagne. C'est la ville la plus renommée de ces cantons par sa population, ses édifices & son commerce. Le pays qui l'environne, forme une Province particulière, qui n'a d'autre nom que celui de cette ville, & qui est presqu'entièrement soumise à sa jurisdiction. Cette place bâtie sur un terrein très bas, est entourée d'une forte mu-

(10) Maurice délivra dans sa route Covorden, bloquée depuis plusieurs mois par Verdugo, qui se retira dans le Comté de Linghen.

L. XVII. An. 1594

raille & d'un bon fossé. Son enceinte est défendue par quelques ouvrages modernes, mais elle n'a dans sa plus grande partie, que des fortifications antiques. La ville est décorée de privilèges très étendus. Ses habitants aussi courageux que jaloux de leur liberté, s'étant chargés de la défendre seuls contre les entreprises des Etats, n'avoient jamais voulu admettre au dedans de leurs murs une garnison de troupes réglées; & quoique depuis peu, le péril du siège dont on les menaçoit, les eut engagés à recevoir dans leurs fauxbourgs, cinq Enseignes d'infanterie que Verdugo leur avoit envoyées, ils ne s'étoient pas encore déterminés à les faire entrer dans la ville. Jean Van Baken, le premier des deux Bourg-mestres de Groningue, y commandoit, & réunissoit dans sa personne, l'autorité militaire au gouvernement civil. Quoiqu'il parût, ainsi que tous les bourgeois, déterminé à faire une longue résistance, Maurice ne laissoit pas d'avoir dans cette ville des partisans zèlés. Il y avoit un grand nombre de protestants mêlés avec les Catholiques. Les premiers souhaitoient avec ardeur, un changement de do-

mination, & il étoit aisé de prévoir que loin de s'en tenir à de stériles vœux, ils tâcheroient de l'accélérer par leurs manœuvres. On ne doutoit pas que les relations qu'ils entretenoient avec Maurice, ne l'eussent engagé à tenter le siège de Groningue. Le parti de la Religion Catholique & du Roi, y étoit néanmoins très supérieur au parti des Etats, & on avoit dépêché plusieurs exprès à Bruxelles, pour solliciter auprès de l'Archiduc un puissant secours.

L. XVII.
An. 1594

Maurice qui espéroit que les Royalistes ne pourroient secourir Groningue, ou arriveroient trop tard pour le faire avec succès, s'occupa avec confiance de l'exécution de son projet. Il desiroit d'autant plus de réussir, qu'outre la gloire dont il devoit se couvrir, en se rendant maître d'une si grande ville, & d'une Province aussi avantageusement située, cette conquête procureroit un grand avantage à son parti. Il commença par fortifier encore davantage tous les postes dont le Comte Guillaume s'étoit emparé, & tout aussitôt, il forma son attaque en régle. Il avoit auprès de lui la plupart des Officiers qui s'é-

L. XVII. An. 1594

l'attaque se trouva concentrée en quelque sorte dans cet endroit. Les assiégés parvinrent enfin à déboucher dans le fossé, & le comblèrent. Ils s'efforcèrent d'avancer en même-temps à l'abri de deux espèces de remparts qu'ils s'étoient faits à droite & à gauche, & qui formant une galerie, les mettoit à couvert du canon de la place. Leur projet étoit de miner le ravelin, s'ils ne pouvoient le détruire par le feu de leurs batteries. Elles continuèrent de tirer avec fureur, & les assiégeants jugeant que la brèche étoit praticable, ne différèrent pas de livrer l'assaut. Mais quelques efforts qu'ils eussent faits, ils furent repoussés. La brèche n'étoit pas assez grande, & ils ne purent s'y loger, les assiégés se défendirent d'ailleurs avec tant d'intrépidité, qu'ils les forcèrent de se retirer avec perte.

Malgré la vigoureuse résistance des bourgeois de Groningue, on les voyoit sensiblement se décourager par le peu d'espérance qu'ils avoient d'être secourus. Leurs députés n'avoient cessé de solliciter des secours auprès de l'Archiduc, avec les instances les plus vives; mais outre que

l'épuisement de ses finances & les longueurs que souffroient nécessairement les nouvelles levées qu'il avoit ordonnées, retardoient l'effet de sa bonne volonté, le désordre avoit jetté de si profondes racines parmi les vieilles troupes, qui sous prétexte du délai de leur solde, saisissoient avidement les moindres occasions de se mutiner, qu'il ne pouvoit plus guères compter sur elles, ni disposer de leurs services. Tout récemment un corps nombreux d'Italiens, venoit de se porter aux plus grands excès en Brabant. A la nouvelle de cette mutinerie, les habitants de Groningue parurent désespérer de pouvoir éviter de tomber en la puissance de Maurice. Les partisans de ce Prince profitèrent de la circonstance pour engager la multitude à se rendre. Ils exageroient le péril où étoit la ville d'être emportée d'assaut, & en représentoient toutes les suites affreuses. Ils poussèrent si loin leurs insinuations, & surent si bien donner l'alarme, que les Magistrats furent contraints d'envoyer des députés à Maurice, pour le pressentir sur les conditions qu'on pourroit obtenir. Mais

L. XVII. An. 1594

ceux des bourgeois qui étoient le plus attachés à la Foi Catholique & à l'Espagne, ne croyant pas le danger si pressant, prirent des mesures contraires, & introduisirent dans la ville l'infanterie Espagnole qui étoit restée jusqu'alors dans le fauxbourg. Cet événement occasionna un tumulte épouvantable entre les habitants. Chaque parti en cherchant ses avantages particuliers, ne manqua pas de prétexter le bien public. Cette discussion fut pourtant assoupie, & l'on résolut de continuer à se défendre.

Maurice piqué de ce que les assiégés après avoir parlé de capituler, songeoient encore à lui résister, en devint plus animé à pousser son attaque avec la dernière vivacité. Ses progrès étoient chaque jour plus considérables. Il s'empare du fossé. Aussitôt il attache le mineur à la muraille, & comme il ne doutoit pas que le ravelin ne fût bientôt renversé, il se prépare à donner un second assaut, qu'il espéroit devoir être plus heureux que le premier. L'ardeur des assiégeants étoit si grande, qu'on n'attendit pas l'effet de la mine, & qu'on marcha à la brèche avant qu'elle

fut encore praticable. Les assiégés se défendirent avec une nouvelle vigueur, & les Hollandois furent repoussés une seconde fois. Enfin, la mine étant parfaite, on y mit le feu. Les assiégeants ayant feint alors de donner un troisième assaut, les assiégés accoururent pour s'y opposer; mais les premiers s'étant aussitôt retirés, la mine qui creva dans l'instant même, engloutit ceux qui s'étoient rendus sur le ravelin pour le défendre. Les assiégeants étant revenus à la charge, n'eurent pas de peine à se loger sur cet ouvrage. 15 Juillet.

L. XVIII. An. 1594

Cette perte qui étoit d'une grande conséquence, répandit la consternation dans la ville. Le premier Bourgmestre qu'on soupçonnoit d'être partisan secret de Maurice, saisit effectivement cette occasion pour déterminer les habitants à ne pas prolonger davantage leur résistance. Il leur représenta, que si le Roi avoit secondé leur zèle, ils ne se trouveroient pas réduits à la nécessité de changer de domination; que depuis trente ans que leur pays avoit été désolé par les troubles, leur fidélité toujours inaltérable, n'avoit pas chancélé un seul

L. XVII. An. 1594

instant, malgré tous les efforts que l'ennemi avoit faits pour la surprendre ; & que tous ceux qui avoient commandé pour le Roi dans ces cantons, & Verdugo lui-même ce brave Espagnol, qui s'y trouvoit encore à la tête des troupes de ce Prince, & qui auroit sauvé Groningue du péril imminent qu'elle redoutoit, si on eût suivi ses conseils, rendroient justice à leurs sentiments. Il leur fit observer que si dans ce moment où la perte du ravelin, dont l'ennemi venoit de s'emparer, alloit les réduire aux plus fâcheuses extrémités, ils prenoient le parti sage de se soumettre aux confédérés, le Roi ne pouvoit se l'imputer qu'à lui-même. C'étoit lui qui les livroit en quelque sorte à l'ennemi en les abandonnant. Il ne dissimuloit pas qu'on ne fût peut-être encore en état de résister quelque temps, si on avoit l'espérance de recevoir du secours. Mais devoit-on en attendre ? L'élite des forces du Roi étoit employée en France : ce qu'il en avoit conservé en Flandre s'étoit mutiné. Le temps moins encore que l'argent, manquoient au Gouverneur pour former une nouvelle armée. Il n'y avoit

donc aucune apparence que Groningue pût être délivrée. Dans ces circonstances, ne valoit-il pas mieux se hâter de traiter avec l'ennemi, sans attendre qu'on y fût contraint par la nécessité? C'étoit le moyen de se faire un mérite auprès de lui, & d'obtenir des conditions avantageuses. « Ne » doutez pas, ajouta-t-il, enfin, respectables citoyens, que notre ville » & le pays qui l'environne en se » réunissant aux Provinces confédérées, ne participent à leur bonheur. Ce changement favorable doit » enflammer nos desirs. Nous acquérons l'indépendance, nous secouons » le joug de l'étranger, & ne reconnoissons que l'autorité des Etats. Si » nous levons désormais des tributs, » ou si nous prenons les armes, ce » sera pour l'avantage commun, & » pour l'intérêt public. En un mot, » devenus libres en défendant notre » liberté, nous défendrons la liberté » de l'Etat, & nous partagerons tous » ses avantages.

L. XVII. An. 1594

Le discours de Van Balen fit la plus grande impression, & en imposa même aux habitants les plus attachés à l'Espagne. On ne put s'empêcher de

L. XVII. An. 1594

convenir que Groningue ne se trouvoit réduite à la nécessité de se rendre, que parce que le Roi l'avoit abandonnée; & les réflexions qu'on fit sur la conduite de ce Prince, qui sacrifioit les Pays-Bas aux projets infortunés de son ambition en France, excitèrent par-tout l'indignation & le mécontentement. Les Magistrats de Groningue & les principaux habitants se rendirent donc auprès de Maurice, pour traiter de la reddition de la place. Il les accueillit avec bonté, & l'on ne tarda pas à convenir des conditions. Groningue & le pays adjacent qui forme la Province de ce nom, reconnurent l'autorité des Etats-Généraux, représentant le corps des Provinces-unies. La ville & la Province s'engagèrent d'entrer dans la confédération dont elles devinrent un des membres, & de se soumettre aux loix générales de l'union des Provinces entre elles pour leur commune défense (12). On leur conserva leurs

(12) L'accession de la ville, & de la Seigneurie de Groningue à l'union d'Utrecht, signée le 23 Janvier 1579 par les Provinces de Hollande, de Zélande & d'Utrecht, &

exemptions & leurs anciens privilèges. Elles consentirent que le Comte Guillaume, que les Etats leur donnèrent pour Gouverneur, prît possession de la ville avec cinq ou six Enseignes d'infanterie, pour y prévenir les tumultes qu'on pourroit y avoir à craindre. On accorda à leurs habitants la

L. XVII. An. 1594

---

fort peu de temps après par celles de Gueldres, de Frise & d'Overissel, consomma l'établissement de la République des Provinces-Unies. Il ne lui est survenu aucun changement essentiel à sa constitution depuis cette époque. Cette République célèbre entre toutes celles qui se sont successivement formées dans l'Univers, élevée dès-lors par sa sagesse, sa fermeté, son courage invincible, par les armes & l'habileté du Prince Maurice, & par les succès de ses Négociants, au rang des principales Puissances de l'Europe, n'a étendu que très peu son empire dans les Pays-Bas, dans le cours de plus cinquante ans de guerre qui se sont encore écoulés jusqu'à la paix de Munster en 1648, où les droits de sa souveraineté, & les titres de son indépendance de la couronne d'Espagne, lui ont été invariablement assurés. Les conquêtes de Groll, d'Oldensel, de Linghen au-delà du Rhin, de Bois-le-Duc, de Mastreicht, de Grave, de Wachtendonck, de l'Ecluse, & de quelques autres villes moins considérables du Brabant, & de la Flandre Hollandoise en très petit nombre, sont les seules qu'elle

L. XVII. An. 1594

liberté de conscience, mais à condition qu'on n'y souffriroit d'autre exercice public de religion, que celui de la religion réformée. Elles convinrent de contribuer par des impôts proportionnés à leurs richesses, aux dépenses de la guerre, & à toutes celles qui seroient nécessaires au

---

y ait faites dans ce long intervalle de temps, sans autre perte que celle d'Ostende. Elle n'a retiré aucun avantage des guerres postérieures à ce fameux Traité, & même de celle où la Ligue dans laquelle elle étoit entrée contre la France, a obtenu des triomphes brillants, si ce n'est des sûretés pour son commerce, & pour la stabilité & pour la perpétuité de son Gouvernement & de sa liberté. Personne n'ignore que cette illustre République n'est, à proprement parler, qu'une association de sept Républiques différentes, dont chacune suit dans son administration intérieure les loix qui lui étoient propres de temps immémorial sous le gouvernement de ses anciens Souverains, & qui n'ont guères d'intérêts communs que relativement à l'exercice de sa domination au dehors, au maintien de son immense trafic, & aux liaisons qu'elle est obligée d'entretenir avec les Puissances voisines. Le soin de ces importants objets est confié à un certain nombre de Députés des sept Provinces qui s'assemblent à la Haie, & dont le collège est connu sous le nom des Etats-Généraux des Provinces-Unies.

maintien

maintien de la cause commune. Enfin, le Gouvernement civil resta comme auparavant entre les mains des Magistrats, qui conservèrent aussi le droit de se perpétuer eux-mêmes conformément à l'ancien usage; mais à la charge de prêter serment de fidélité aux Etats-Généraux, ainsi qu'on l'avoit pratiqué dans toutes les villes qui s'étoient soumises à l'union. Tels furent les principaux articles qui concernoient les habitants de Groningue. Quant aux soldats étrangers de la garnison, on leur permit de sortir avec tous les honneurs de la guerre, & d'emporter armes & bagages, en leur faisant seulement promettre de ne pas servir de trois mois le Roi d'Espagne au-delà du Rhin. Groningue se rendit vers le milieu de Juillet, & le Prince Maurice y fit son entrée avec tout l'appareil d'un triomphe militaire. Il y laissa le Comte Guillaume son cousin, & retourna ensuite à la Haie. Les sentiments de reconnoissance qu'excita dans tous les cœurs une conquête de cette importance, qui augmentoit si considérablement la puissance des Etats-Généraux au-delà du Rhin, furent inexprimables, & il fut reçu

L. XVII.
An. 1594.

22 Juillet.

L. XVII. An. 1594

avec les témoignages les plus marqués de joie & de vénération.

Pendant que ces événements se passoient dans les Pays-Bas, la guerre ne se faisoit pas avec moins de vigueur sur les frontières de France. Le Duc de Maienne Gouverneur de Bourgogne, le Duc de Guise Gouverneur de Champagne, & le Duc d'Aumale Gouverneur de Picardie, tous les trois de la Maison de Lorraine, étoient les principaux appuis de la Ligue, dont Maienne étoit le chef. Mais la discorde ayant rompu leur union, le Duc de Guise avoit conclu son accommodement avec le Roi depuis qu'il s'étoit fait Catholique, & que l'éclat de ses succès avoit fait reconnoître son autorité presque par toute la France. Le Duc de Maienne n'étoit pas éloigné de se soumettre, à son exemple ; mais il vouloit négocier les armes à la main, pour se procurer des conditions plus avantageuses. Le Duc d'Aumale plus opiniâtre dans ses sentiments, ou plus animé contre le Roi par des raisons particulières, étoit résolu de ne jamais entrer en composition avec lui, de se retirer en Flandre dans le cas

où la Ligue ſuccomberoit ; & de ſe jetter dans les bras du Roi d'Eſpagne. L. XVII. An. 1594

Mais l'entêtement du Duc d'Aumale, fut inutile à ſon parti. La réconciliation du Roi avec le Saint Siège ſe négociant à Rome avec beaucoup de chaleur, la Ligue déclinoit chaque jour, & déja preſque toute la Picardie s'étoit ſoumiſe. Le Roi venoit d'y entrer depuis peu à la tête d'une puiſſante armée pour en achever la conquête, & pouſſoit le ſiège de Laon avec la plus grande vigueur. 25 Mai. Laon eſt une ville très forte par la nature & par l'art. Le Duc de Maienne craignoit d'autant plus de la perdre, que le Comte de Sommerive ſon fils, jeune homme de la plus belle eſpérance, s'y étoit enfermé. Il s'étoit donc rendu en perſonne auprès de l'Archiduc pour lui demander du ſecours ; & le Gouverneur ayant envoyé à Mansfeld les ordres les plus précis de tenter tout ce qui ſeroit poſſible pour la délivrance de la place, le Duc de Maienne avoit joint ſes forces à celles d'Eſpagne.

Malgré leur réunion, les deux armées étoient ſi foibles, qu'elles montoient à peine à huit mille hommes

L. XVII. An. 1594

de pied, & sept cents chevaux. Elles marchèrent sur la fin de Juin au secours de Laon. Cette place étoit défendue par une garnison choisie de douze cents hommes d'infanterie, & de trois cents de cavalerie, & par ses habitants qui paroissoient disposés à seconder les efforts de la garnison. Douze mille hommes de pied, soldats d'élite, & une cavalerie encore plus excellente de quatre mille hommes composoient l'armée du Roi. Ce Prince après avoir bien fortifié ses quartiers, poussoit les travaux du siège avec une vivacité étonnante. Les assiégés se défendoient avec courage. L'espoir d'un secours prochain les animoit, & ils se signaloient par de vigoureuses sorties. Le Duc de Maienne commandoit l'armée ennemie, qui presque uniquement composée des troupes de Flandre, n'en portoit pas moins le nom d'armée de la Ligue. L'Archiduc l'avoit voulu ainsi, pour donner à Maienne un témoignage éclatant d'estime & de confiance, & pour empêcher son accommodement avec le Roi. L'armée étoit partie de la Fère, & marchoit en bon ordre vers Laon. On trouve entre ces deux villes sur

la droite de la plaine, un grand bois qu'on appelle la forêt de Crépi, à cause d'une petite ville (13) dont il est proche. L'armée l'ayant traversé, entra dans une autre plaine découverte, &c, s'approcha des retranchements du Roi. Il y avoit encore entre les deux armées un bois plus petit, en face duquel les ligueurs vinrent camper. Maienne vouloit s'en emparer, & se proposoit de secourir la place par cet endroit; mais le Roi qui avoit pénétré son dessein, résolut de l'en empêcher. Les ligueurs s'efforçant donc de pénétrer dans le bois, & les Royalistes, de leur en fermer l'entrée, il y eut entre les troupes des deux armées de fréquentes escarmouches. Ces actions qui ne décidoient rien, devenant chaque jour plus considérables, il en survint bientôt une qui pensa devenir une bataille rangée.

L. XVII.
An. 1594

12 Juin.

Le Mestre-de-Camp La Barlotte qui commandoit un régiment Wallon, s'étoit conduit dans toutes ces actions avec plus de témérité que de bravoure Cet Officier ayant un jour percé dans le bois à la tête de son corps, tomba

(13) C'est Crépi en Laonois.

L. XVII. An. 1594

avec tant de furie sur les troupes du Roi, qu'il leur causa une perte considérable, & les poussa fort loin. Elles furent aussitôt renforcées, & elles repoussèrent les Wallons ; mais ceux-ci ayant été joints par le régiment du Mestre-de-Camp Augustin Mexia & celui du Marquis de Trevico Napolitain, ils soutinrent le combat avec une fermeté inébranlable. Les François n'en furent pas moins ardents, & redoublèrent leurs effors en voyant arriver pour les soutenir de nouvelles troupes, conduites par le Baron de Biron. Depuis la mort du Maréchal son père, ce Seigneur avoit obtenu la même dignité, & se montroit encore plus l'héritier de sa valeur, que de son nom & de ses titres. Mais il fut trop emporté & trop présomptueux, & il eût été à desirer pour sa gloire qu'il eût eu la sagesse & la retenue du Maréchal. L'arrivée de Biron donnant aux Royalistes une grande supériorité, le Duc de Maienne & peu après le Comte de Mansfeld accoururent en personne pour appuyer leurs troupes. A leur exemple le Roi vint se mettre à la tête de ses soldats ; enfin les principaux Chefs de cette

armée & tout ce qu'il y avoit de meilleures troupes, se trouvèrent à cette action, & elle fut assez vive pour qu'on pût la regarder en quelque sorte comme un combat général. Le Roi étoit plus fort en cavalerie; mais elle étoit de peu d'usage au milieu d'un bois fourré où l'on ne trouvoit que des routes étroites. L'infanterie de l'ennemi devoit lui donner au contraire beaucoup d'avantage. Si elle n'étoit pas la plus nombreuse, elle étoit la mieux aguerrie & la mieux disciplinée. Néanmoins il n'en tira pas tout le parti qu'il eût pu, si le terrein serré de la forêt lui eût permis de se former & de manœuvrer. Cette affaire qui parut devenir sérieuse, ne fut cependant qu'une escarmouche très sanglante de part & d'autre, où l'on se battit sans ordre. Le succès en fut douteux (14). La nuit força les combattans de retourner dans leurs anciens quartiers.

L. XVII.
An. 1594

(14) Sulli qui étoit au siège de Laon, & non à ce combat, assure tenir de M. de Parabere qui s'y étoit trouvé, qn'on y avoit tiré cinq mille coups de fusil, & qu'il n'y avoit eu que vingt hommes de tués.

L. XVII. An. 1594.

Le combat n'ayant pas été décisif, le Roi pouvoit craindre que le Duc de Maienne ne revînt à la charge, & il fit occuper par un gros corps de troupes un autre poste, d'où il pouvoit bien plus surement fermer l'entrée du bois à l'ennemi. Mais celui-ci souffroit si fort de la disette, qu'il ne resta pas long-temps en présence du Roi. La cavalerie Françoise interceptoit ou gênoit beaucoup les convois, & ils n'arrivoient que très difficilement. Dans ce temps même, Nicolas Basta qui en conduisoit un très considérable & très bien escorté, qu'il avoit formé à Noyon, fut attaqué & défait presque sans résistance par le Duc de Longueville. Ce Seigneur tomba sur lui à l'improviste & lui enleva tous ses charriots & ses bêtes de somme. Maienne se flatta de tirer des vivres de la Fère en prenant plus de précautions; & après avoir fait préparer dans cette Ville un amas considérable de toutes sortes de provisions, il détacha de son armée un corps nombreux & choisi de vieux soldats Espagnols & Italiens pour l'escorter. Mais ce convoi ne fut pas plus heureux que les autres. Le Roi qui eut

avis qu'il devoit arriver de nuit, chargea le Maréchal de Biron de s'en emparer. Ce Général ayant placé une embuſcade dans un poſte avantageux, attaqua l'eſcorte qui accompagnoit le convoi, ſi bruſquement & avec tant d'avantage, qu'il la détruiſit preſque entiérement. Ce ne fut pas néanmoins ſans ſe défendre qu'elle abandonna à l'ennemi les proviſions qu'elle conduiſoit à l'armée de la ligue (15). Les troupes qui compoſoient cette eſcorte, ſoutinrent le combat auſſi long-temps qu'elles le purent: les ſoldats, loin de fuir, ſe rangèrent derrière leurs charriots, vendirent cher leur vie, & ſe firent preſque tous tuer ſur la place. Les Royaliſtes perdirent dans cette occaſion plus de deux cents hommes qui furent tués, & eurent au moins autant de bleſſés.

Ces deux accidents infortunés achevèrent d'enlever aux Ligueurs toute eſpérance de ſecourir Laon, &

(15) Il paroît certain par les Mémoires de Sulli, témoin oculaire, que la priſe de ces convois précéda le combat dans le bois, dont on vient de lire les détails. De Thou aſſure que le dernier convoi fut intercepté la ſurveille de cette affaire.

L. XVII. An. 1594

ils ne ſongèrent plus qu'à ſe retirer. Mais ce n'étoit pas une entrepriſe facile en préſence d'un ennemi ſi ſupérieur en cavalerie, & qui pouvoit beaucoup incommoder l'armée dans ſa retraite, en l'attaquant à chaque inſtant de tous les côtés. Mansfeld étoit d'avis de s'éloigner ſans éclat pendant la nuit. Mais Maienne auroit cru ſe deshonorer de ne pas décamper en plein jour. Pour concilier en quelque ſorte ces opinions diverſes, il fut réſolu dans le Conſeil de guerre qu'on commenceroit à ſe mettre en marche après le ſoleil couché; que l'avant-garde & le corps de bataille continueroient de marcher toute la nuit, mais que l'arrière-garde ne partiroit qn'après le lever du ſoleil, & ſeroit bien préparée à faire la plus vigoureuſe réſiſtance, ſi l'ennemi entreprenoit de l'attaquer. Tel fut l'ordre de cette retraite. Le Meſtre-de-Camp La Barlotte s'ébranla le premier, & conduiſoit l'avant-garde qui eſcortoit le bagage & la plus grande partie de l'artillerie. Le Comte de Mansfeld le ſuivit à la tête du corps de bataille. Le Duc de Maienne ſe chargea de l'arrière-garde. C'étoit

L. XVII. An. 1594

le poſte le plus important. Les troupes qu'on y avoit laiſſées devoient former l'avant-garde, dans le cas où l'armée pourſuivie dans ſa retraite par l'ennemi ſeroit obligée de ſe ranger en ordre de bataille pour la repouſſer. Le Duc de Maienne ſe diſtingua dans cette occaſion, & ſut y déployer également les qualités d'un ſoldat intrépide, & la capacité d'un grand Général. Prévoyant qu'il ſeroit vivement attaqué, il avoit gardé auprès de lui l'élite des gens de pied, dont la plupart étoient Eſpagnols, & le reſte Italiens. Il les diviſa en pluſieurs bataillons, qu'il rangea en ordre de bataille, & compoſa en nombre égal de ſoldats armés de piques & de Mouſquetaires, & il les diſpoſa d'une manière aſſez avantageuſe pour contenir la cavalerie de l'ennemi. Le bataillon-volant qui précédoit l'armée pour l'ordinaire, quand il étoit queſtion d'attaquer l'ennemi, fermoit alors la marche de l'arrière-garde. Tous les Capitaines, les autres Officiers & les ſoldats qui formoient ce bataillon, étoient des gens choiſis dans toute l'armée. Auguſtin Mexia l'un des hommes les plus braves &

L. XVII. An. 1594

les plus estimés qui fussent alors employés dans l'armée de Flandre, le commandoit. Le Duc de Maïenne se tint à pied au dernier rang de ce bataillon, où le péril devoit être le plus grand, & dit en plaisantant qu'il vouloit s'y placer pour servir sous Mexia. Son exemple engagea un très grand nombre d'entre les Chefs les plus qualifiés de l'armée de s'y arrêter avec lui.

Son armée avoit à marcher un peu moins de trois grandes lieues avant de gagner la Fère & de s'y mettre hors d'atteinte. Déja l'avant-garde étoit partie sur le minuit; le corps de bataille l'avoit suivie au bout d'un certain intervalle: enfin l'arrière-garde décampa au point du jour. Aussitôt que le Roi en fut instruit, il donna ordre à l'élite de sa cavalerie de s'avancer pour troubler cette retraite, & mettre l'ennemi en déroute. Il fit investir de plusieurs côtés l'arrière-garde au sortir du grand bois, & la fit charger à plusieurs reprises avec fureur. Mais ses efforts furent inutiles. Les bataillons conservant sans se déranger un seul instant l'ordonnance qu'on leur avoit prescrite, firent leurs

évolutions avec tant d'habileté, & se servirent si à propos, suivant les circonstances, des piques & des mousquets, dont on les avoit armés, que les Royalistes ne purent les entamer. Le bataillon-volant se signala sur-tout par des prodiges de valeur. Ce fut un spectacle digne d'admiration que de le voir se retourner de distance en distance ; recevoir l'ennemi les piques baissées, & l'accabler dans le même instant d'une grêle de mousquetades si terribles, qu'il le fit repentir plusieurs fois de l'ardeur qui l'avoit emporté trop avant. Le Duc de Maienne la pique à la main, oubliant en quelque sorte au milieu de ces braves gens le devoir d'un Général, affronta avec eux dans toutes les attaques les plus grands périls avec le courage d'un simple soldat. L'éclat de son extérieur donna beaucoup de relief à sa vaillance. Sa haute stature, les avantages de sa taille & l'armure brillante dont il s'étoit couvert dans cette occasion dangereuse, fixèrent sur lui tous les regards, & il y reçut autant d'éloges qu'il y acquit de gloire.

Les troupes du Roi continuèrent leur poursuite pendant long-temps ;

L. XVII. An. 1594

mais les ligueurs qui en recevoient plus d'incommodité que de dommage, marchant toujours ſans ſe rompre, avancèrent aſſez pour rebuter leurs adverſaires, & parvinrent à gagner la Fère en ſureté. Le Roi ne ſongea plus qu'à profiter de l'avantage qu'il avoit eu d'empêcher le ſecours, & à terminer le ſiège. Les aſſiégés ne laiſsèrent pas de ſe défendre encore avec opiniâtreté pendant quelques jours. Ils firent pluſieurs ſorties très vives, & n'omirent aucun des moyens que leur intrepide valeur leur ſuggéra pour retarder la priſe de la place; mais il fallut enfin qu'ils ſe ſoumiſſent. Les batteries des aſſiégeants détruiſant leurs défenſes ſans reſſource; eux-mêmes ſe trouvant très affoiblis après avoir ſoutenu pluſieurs aſſauts, & n'ayant aucune eſpérance de ſecours, ils capitulèrent à la fin de Juillet à des conditions honorables.

Les affaires de Philippe en Flandre étoient tombées dans une confuſion épouvantable. Outre les deux mutineries, dont on a parlé, il venoit d'en éclater une nouvelle en Brabant. Le défaut de ſolde en étoit le motif. Les Finances du Roi étoient ſi épuiſées,

qu'il lui étoit impossible de contenter toutes ses troupes. On venoit de payer entièrement les mutins de St. Paul & de Pont, & ce paiement avoit absorbé une somme très considérable. Quelques enseignes d'infanterie Italienne qu'on avoit mises en quartier dans Arschot & dans Sichen, voyant que l'indigne action de leurs camarades avoit été si avantageusement récompensée, prirent le parti de se procurer la même satisfaction. (16) Après s'être concertées ensemble dans le plus grand sècret, elles se réunirent bientôt à Sichen, comme la Ville la plus grande, & où il leur seroit plus facile de se retrancher, & ne tardèrent pas à s'y mutiner ouvertement. Leur mutinerie eut à peine éclaté, que plusieurs autres Italiens les joignirent, suivis d'un grand nombre de soldats des autres nations, & les mutins composèrent bientôt un corps de deux mille hommes d'infanterie & de cavalerie confondus ensemble.

L. XVII. An. 1594

Ce désordre affreux & les suites fâcheuses qu'il devoit entraîner après

(16) Il étoit dû à ces troupes six à sept années de leur solde.

L. XVII. An. 1594

lui, causèrent le déplaisir le plus vif à l'Archiduc. Voyant que la fin d'une mutinerie n'étoit que le signal & la cause d'une mutinerie nouvelle, & ne doutant pas que la dépravation du soldat ne fût, plus que la nécessité, la source de toutes ces révoltes, il étoit d'avis que loin de les appaiser désormais par la douceur, on employât enfin la force pour extirper tout-à-fait un mal si funeste. C'étoit le sentiment du Conseil de guerre. Mais avant que de mettre aux mains les unes contre les autres des troupes qui combattoient sous les mêmes enseignes, on crut devoir tenter de faire rentrer les mutins dans l'obéissance, en leur offrant une satisfaction raisonnable. Quelque honnêtes que fussent ces offres, ils les rejettèrent. Enhardis par leur nombre & par l'heureux succès qui avoit suivi les mutineries précédentes, ils refusèrent avec une obstination invincible de retourner sous leurs drapeaux, tant qu'ils ne seroient pas entièrement payés. Cette conduite audacieuse ne fut que le prélude d'actions plus insolentes. Non contentes des contributions que les troupes mutinées avoient coutume

d'exiger dans les environs des Villes où elles s'étoient retranchées, celles-ci les étendirent jusques dans des cantons très éloignés du lieu où elles s'étoient fixées. Elles coururent même un jour jusqu'aux portes de Bruxelles, où l'Archiduc faisoit sa résidence ordinaire & où il se trouvoit alors, & soumirent insolemment sous ses yeux les environs de cette capitale à leurs vexations. Ces mutins poussèrent plus loin leur audace. Soupçonnant qu'on vouloit les réduire à force ouverte, ils entrèrent en pour-parler avec le Prince Maurice, non pour passer au service des Etats (ils n'eurent jamais le dessein de se deshonorer à ce point); mais pour se ménager dans le pays de leur domination une retraite assurée, au cas qu'ils fussent poursuivis les armes à la main.

L. XVII. An. 1594

L'Archiduc ayant appris cette intrigue, ne put contenir son indignation, & prit sur le champ les mesures nécessaires pour accabler ces rébelles du poids de son ressentiment. On forma un gros détachement des Espagnols, dont on venoit d'appaiser la mutinerie & de plusieurs autres troupes de la même nation, & l'on ré-

L. XVII. An. 1594

solut de les faire marcher contre ces mutins. Louis Velasco, Mestre-de-Camp d'un régiment Espagnol, fut chargé de les conduire. C'étoit celui de tous les Officiers que l'Archiduc avoit consultés, qui avoit conseillé avec plus de force de dompter la mutinerie à main armée. S'étant approché de Sichen avec sa petite armée, à laquelle on joignit quelques compagnies d'infanterie & de cavalerie Wallone, il commença d'y resserrer les rebelles. Il desiroit d'abord d'empêcher la levée des contributions qu'ils avoient imposées au pays d'alentour; mais il y trouva de grandes difficultés. Leur cavalerie continua ses excursions, s'assura des passages, & fit conduire des vivres à Sichen. Cette Ville est située sur la Demer, & ils avoient fortifiés le passage le plus important de cette rivière par une bonne redoute appuyée d'une seconde moins considérable. Velasco prit le parti d'attaquer ces deux ouvrages, & s'attacha d'abord au plus foible; mais il échoua. La résistance des mutins fut si vigoureuse que les assaillants furent repoussés avec perte de plus de deux cens hommes morts, parmi

lesquels on compta deux Capitaines, plusieurs autres Officiers & particulièrement un parent très proche du Comte de Fuentes, qui se nommoit Portocarrero. (17) Velasco fut donc obligé de ne pas précipiter ses démarches, & d'attendre ses succès du temps & de la patience. Il ouvrit la tranchée, & fit en règle le siège des deux redoutes. Les mutins désespérant de s'y maintenir, les abandonnèrent & rentrèrent dans Sichen. Ils ne purent néanmoins se retirer assez promptement, ni avec assez d'ordre pour le faire sans perte; une partie fut taillée en pièces, beaucoup d'autres furent grièvement blessés.

L. XVII.
An. 1594

La conquête des deux forts & la disette qui croissoit chaque jour dans Sichen, rendoient la position des mutins très critique, & il n'étoit pas douteux que s'ils ne se rendoient, ou s'ils ne concluoient leur traité avec Maurice, ils alloient être réduits aux plus fâcheuses extrémités. Ils embrassèrent cette dernière ressource, & se hâtèrent de terminer avec le

(17) C'étoit un neveu du Comte de Fuentes, fils d'une de ses sœurs.

L. XVII. An. 1594

Général des Etats. Ils lui députèrent quelques-uns d'entr'eux à Breda, où ce Prince se trouvoit, & en obtinrent la permission de se refugier sous le canon de cette Ville & sous celui de Gertruidemberg, jusqu'à ce qu'ils fussent certains des résolutions que l'Archiduc prendroit à leur égard. C'étoit tout ce qu'ils demandoient; & Maurice eut la générosité de le leur accorder sans rien exiger d'eux. Ils sortirent donc de Sichen & marchèrent en bon ordre jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur la partie du territoire des Provinces-unies, qu'on appelle le Langstraat, & se fussent mis en sureté. (18)

Décembr.

Le parti que ces mutins avoient pris étoit violent. L'Archiduc, le Comte de Fuentes & les autres Ministres d'Espagne, craignirent que le désespoir ne les précipitât dans des

(18) Ces mutins étant arrivés sur le territoire de Hollande, Maurice les fit renforcer par un corps d'infanterie & de cavalerie de ses troupes, leur fournit l'artillerie & les munitions nécessaires pour assurer leurs quartiers, & continuer leurs courses sur le territoire du Brabant Espagnol, où ils ne cessèrent pas d'exiger de fortes contributions.

résolutions encore plus criminelles, & on se détermina à prendre les voies de douceur, & à les ramener de la même maniére qu'on en avoit usé jusqu'à présent dans les mêmes occasions, c'est-à-dire, à leur payer ce qui leur étoit dû. Ils ne rejettèrent pas la négociation qu'on leur fit proposer. Le Comte Jean-Jacques Belgiojoso, Milanois, fut les trouver plusieurs fois de la part de l'Archiduc, avec la permission de Maurice, qui les traita bien, & se comporta avec assez de noblesse pour ne point chercher à tenter leur fidélité. Ils convinrent avec Belgiojoso de se retirer à Tirlemont, Ville du Brabant, à condition néanmoins qu'ils y resteroient jusqu'à ce qu'on les eût satisfaits; & qu'en attendant l'effet des promesses qui leur étoient faites de la part de l'Archiduc, on leur donneroit quelque Officier Espagnol de distinction pour leur servir d'ôtage. Ce fut François Padiglia que l'on remit entre leurs mains, & ils se rendirent à Tirlemont. Comme c'étoit celle de toutes les mutineries passées, où il étoit entré plus de Capitaines, d'Officiers de moindre grade, de soldats

L. XVII.
An. 1594.

L. XVII. An. 1594

à qui l'on avoit accordé la haute-paye, & de vétérans, dont le prêt absorboit des sommes considérables, jamais on n'avoit eu plus de peine à ramasser l'argent nécessaire, ce qui fit que les mutins restèrent plus d'un an dans cette Ville avant qu'on eût pu les payer.

L'année 1594 finissoit lorsqu'on reçut en Europe les premières nouvelles de la navigation mémorable que les Hollandois & les Zelandois avoient entreprise cette même année pour s'ouvrir par le Nord un chemin aux Indes orientales beaucoup moins long que la route ordinaire. Ils avoient déja suivi celle-ci ; mais ce n'étoit que depuis la réunion du Portugal à la Couronne d'Espagne, que ce commerce si éloigné & si pénible avoit tenté leur cupidité. Avant cette époque, ils ne s'étoient étendus que dans les ports des Etats voisins, où il leur étoit plus facile de naviguer, & se bornant à trafiquer sur les côtes, & dans les ports de la Monarchie Portugaise, sur-tout à Lisbonne, le gain qu'ils faisoient en y allant chercher les marchandises que les Portugais y amenoient des Indes, leur suffisoit.

Le Roi d'Eſpagne ayant ſubjugué le Portugal & interdit aux Hollandois l'entrée de ſes ports, ces peuples prirent le parti d'aller eux-mêmes à la ſource des richeſſes de l'Eſpagne & du Portugal, & de fonder un commerce immédiat & plus lucratif dans ces riches contrées. Ce hardi projet éprouva dans les commencements des difficultés énormes. La longueur du voyage, l'ignorance où ſe trouvoient ces nouveaux navigateurs des mers qu'ils avoient à traverſer, des vents qui y régnoient, des peuples avec qui ils avoient à traiter, ne pouvoient manquer de faire naître bien des obſtacles. D'ailleurs les Portugais qui juſqu'alors avoient pénétré ſeuls dans ces regions, & s'y étoient rendus les maîtres abſolus du commerce, étoient très reſolus à empêcher de pareils concurrents de s'y établir. Mais les Hollandois s'armèrent de patience ; les difficultés n'ayant ſervi qu'à irriter l'envie qu'ils avoient de réuſſir dans leur entrepriſe, ils redoublèrent d'efforts, & ſurent ſe procurer de ſi heureux ſuccès, que la Couronne d'Eſpagne commença à ſentir qu'elle ne pouvoit point

L. XVII.
An. 1594

L. XVII. An. 1594

avoir de plus dangereux ennemis dans ses possessions des grandes Indes.

La haine de ces peuples contre cette Couronne, & peut-être en même temps l'avidité du gain, les poussèrent à tenter d'autres expéditions. Excités par leurs premiers succès à s'en procurer de plus considérables, ils ne différèrent pas long-temps à faire le commerce des Indes Occidentales, & même à s'y établir. Soit faveur de la fortune, soit effet de leur audace, soit plutôt habileté singulière dans l'art de la navigation, ils ont été assez heureux, après avoir bravé les fureurs de l'Océan, & l'avoir pour ainsi dire asservi à leur domination, pour former dans les Indes Occidentales (19) des

(19) Tout ce que le Cardinal Bentivoglio raconte ici des établissements Hollandois aux Indes, ne peut avoir d'application que pour les Indes Orientales, à l'époque de l'année 1594. Ce fut dans cette année que se forma en Hollande la première compagnie qui a commercé directement des ports des Provinces-Unies aux Indes Orientales, sous le nom de Compagnie des Pays-lointains. Elle arma trois vaisseaux & une pinasse, qui revinrent en Hollande richement chargés, après un voyage de deux ans & demi. La première

établissements

établiſſements plus avantageux encore que dans les Indes Orientales. Ils y avoient ſur-tout la ſatisfaction de témoigner leur animoſité contre l'Eſpagne, en interceptant les riches flottes qui partent chaque année de ces Contrées opulentes pour ce Royaume, ou du moins en rendant leur navigation ſi dangereuſe, que les Eſpagnols, obligés de leur donner des eſcortes puiſſantes pour les défendre, ne pouvoient plus les conduire en Europe ſans beaucoup de riſques & des frais immenſes. Il faut cependant convenir que tous les aſſauts que cette Monarchie a ſoutenus à cet égard, n'ont ſervi qu'à manifeſter ſa grandeur & ſa puiſſance, & que ſi elle s'eſt couverte d'une gloire immortelle, c'eſt lorſqu'on l'a vue raſſembler chaque jour des forces plus redoutables, pourvoir aux plus grandes dépenſes, & conſerver à ſes armes par terre & par mer la réputation la plus brillante.

L. XVII.
An. 1594

---

entrepriſe des Hollandois ſur les Indes Occidentales, où ils ont poſſédé une très grande partie du Breſil pendant près de trente ans, eſt de l'année 1626.

L. XVII. An. 1594

Les navigations des Hollandois dans les deux Indes, & particulièrement dans les Indes Occidentales, furent précédées en grande partie par les tentatives qu'ils firent pour se frayer une route par le Nord aux Indes Orientales. Ces intrépides Marins s'étoient proposés de gagner la Chine & les Indes en traversant les mers Septentrionales, tournant toujours à droite, & montant vers le Pôle. Ils espéroient saisir l'instant favorable où ces mers débarrassées des glaces dont elles sont presque continuellement couvertes, leur permettroient le passage. Pleins de ce projet, qui devoit leur procurer un chemin beaucoup plus court, ils armèrent quatre navires qu'ils pourvurent de tout ce qui étoit nécessaire au succès de leur entreprise. Après avoir laissé derrière eux la mer de Hollande, & couru celle de Norwege, des Isles du Groenland (20) & d'Is-

(20) Cette description géographique est fautive. Il est aisé de s'appercevoir que le Cardinal Bentivoglio difigure le nom de Groenland, dont il n'avoit que très peu de connoissance, en parlant ici de l'isle de Grotland (expression de l'Auteur) qui n'a jamais existé.

lande, qui sont les plus reculées vers le Pôle, ils gagnèrent heureusement, en faisant route sur leur droite, le Détroit de la nouvelle Zemble. Ce fut là où ils éprouvèrent les premières difficultés du passage. Elles augmentèrent si fort à mesure qu'ils avançoient, qu'ils eurent des peines incroyables à revenir sur leurs pas. Environnés de tous côtés par des montagnes énormes de glace, ils voguoient au hasard sous un ciel que leur déroboit la neige la plus épaisse, & il leur sembloit voir expirer la nature au milieu de ces terribles frimats. Forcés d'interrompre leur navigation & de descendre à terre, ils détruisirent un de leurs vaisseaux, & employerent ses bois à construire des cabanes. Mais ce ne fut que pour y trouver de nouveaux périls. De nombreuses troupes d'ours blancs, d'une grandeur démesurée, vinrent les attaquer dans ces retraites qu'ils s'étoient fabriquées, & les extrémités où ils se virent réduits, furent si affreuses, qu'ils désespérèrent souvent d'y survivre & de revoir jamais leur patrie. Cependant le froid s'étant adouci, & le dégel ayant fondu la glace, ils y re-

L. XVII. An. 1594

L. XVII. An. 1594

vinrent après avoir souffert les plus grands maux. Telle fut l'issue de cette tentative infortunée, dont il nous suffit de donner cette légère notion. On ne s'arrêtera pas non plus à entrer dans de grands détails sur les expéditions plus avantageuses des Hollandois dans les grandes Indes. Quoiqu'on pût absolument les regarder comme des événements de la guerre que les Provinces-unies ont faite & soutenue avec tant d'acharnement par tous les moyens qui leur ont été possibles contre l'Espagne, néanmoins ces expéditions fameuses ont un rapport trop éloigné avec celles qui font la matière de cette histoire pour qu'on doive les en rapprocher.

An. 1595

L'Archiduc, dont une fièvre lente qui le minoit depuis plusieurs mois, avoit épuisé les forces, y succomba le 20 Février de l'année 1595. Il n'avoit pas encore quarante-deux ans accomplis quand il mourut. On a cru qu'il étoit tombé malade de chagrin du délabrement des affaires de Flandre & de désespoir de les rétablir. Peut-être que sa santé fut tout aussi altérée par la crainte qu'il eut que son mariage avec l'Infante Isabelle, fille aînée

du Roi, qui se traitoit il y avoit déja long-temps, ne vînt à manquer, ou du moins à souffrir de trop longs retards. Ce Prince ne gouverna la Flandre qu'un an. Il étoit rempli de religion, sérieux, d'une bonté rare, & sa franchise, qualité naturelle aux Allemands, l'avoit rendu fort agréable aux peuples de Flandre. Il n'étoit ni entreprenant ni guerrier. Son caractère paisible le rendoit peu propre à commander au milieu du tumulte des armes; & quoiqu'à son arrivée en Flandre, il eût inspiré les plus heureuses espérances, sa réputation auroit eu beaucoup plus d'éclat s'il n'eût pas été chargé du Gouvernement de ces Provinces (21). L'Archiduc nomma provisoirement le Comte de Fuentes pour son successeur sous le bon plaisir du Roi. Ce Seigneur reçut bientôt de Philippe la confirmation de cette disposition. Il prit en main les rènes de

(21) Ernest étoit un Prince sans ambition, & ami de la tranquillité, dit de Thou, plus recommandable parce qu'il n'avoit point de vices, que par ses médiocres vertus. *Princeps moderati & placidi ingenii in quo potiùs vitiorum defectus quàm ingentes virtutes admiratus esses.*

L. XVII. An. 1595

de l'Etat aux mêmes conditions, auxquelles on les avoit déja confiées plusieurs fois au Comte de Mansfeld (22).

---

(22) Le Comte de Fuentes n'étoit point indigne de cette place, comme l'évènement l'a justifié, dit Grotius. Mais les Grands de la Flandre qui n'avoient supporté qu'impatiemment l'autorité dont il jouissoit dans un rang subordonné, ajoute le même Historien, le virent d'un œil encore plus jaloux & plus chagrin, chargé de l'exercice de la suprême Puissance. Ils s'apperçurent avec une vive douleur qu'on ne s'étoit pas trompé, en leur prédisant que la Flandre deviendroit une Province de la Monarchie d'Espagne, qu'on les avoit leurrés pendant quelque temps, en rétablissant en apparence leur ancien Gouvernement, renversé par le Duc d'Albe, Requesens & Rhoda, & qu'ils alloient retomber dans l'esclavage; enfin que le bonheur de la nation alloit dépendre désormais des caprices d'un étranger, qui moins Grand que ses prédécesseurs, ne seroit pas moins méchant. Le Comte Charles de Mansfeld, fils du vieux Comte Pierre Ernest, qui venoit de quitter les rênes du Gouvernement, & le Duc d'Arschot, si connu par cette Histoire, les deux plus grands Seigneurs de la Flandre, que l'élévation de Fuentes offensoit plus particulièrement, prirent le parti de s'expatrier. Mansfeld mourut bientôt après en Hongrie, où il étoit allé servir l'Empereur, & Arschot à Venise.

LIVRE XVIII.

SOMMAIRE.

LA France déclare la guerre à l'Espagne. Courses du Duc de Bouillon dans le Luxembourg. Prise d'Hui. Cette ville est reprise par le Seigneur de la Motte. Verdugo chasse les François du Luxembourg. Sa mort. Courses des Espagnols en Picardie. Projet du siège de Cambrai par le Comte de Fuentes. Etat de cette place & de sa citadelle. La Motte s'oppose à cette entreprise. Rône persuade au contraire le Comte de Fuentes de s'y attacher. Fuentes tâche de s'emparer de Ham par surprise. Son succès. Prise du Catelet. Dourlens est investi par le Comte de Fuentes. Le Seigneur de la Motte est tué à ce siège. Les François marchent au secours de Dourlens. Dispositions de l'armée Françoise & l'armée Espagnole. Combat de Dourlens. L'Amiral de Villars y est tué. Perte de l'armée. Dourlens est emporté d'assaut. Siège de Cambrai. Etat de l'armée du Comte de Fuentes. Des- 1595.

cription de Cambrai. Dispositions des assiégeants. On pousse la tranchée avec vivacité. Belle défense des assiégés. Courage de la Maréchale de Balagni. Réconciliation du Roi de France avec le Saint-Siège. Vic est envoyé par le Roi pour défendre Cambrai. Il y pénètre. Ses succès. Embarras du Comte de Fuentes, qui s'obstine à continuer le siège. Nouveaux travaux. Terrible effet des batteries. Mécontentement des habitants de Cambrai. Discours séditieux pour les exciter à la révolte. Cambrai se rend au Comte de Fuentes, ainsi que la citadelle. Siège de Groll par Maurice. Ce Prince le leve. Projets des deux armées, Espagnole & Hollandoise. Leur succès. Mort de Mondragoné. Surprise de Lières. Elle ne réussit point. L'Archiduc Albert Gouverneur des Pays-Bas. Il se rend à Bruxelles. Depart du Comte de Fuentes.

L. XVIII. An. 1595

LA déclaration de guerre de la France contre l'Espagne fut le premier événement de l'année 1595. Henri ne crut pas devoir dissimuler plus long-temps les outrages du Roi d'Espagne, ni dis-

férer d'en tirer vengeance. Les Espagnols tenoient un grand nombre de places en Picardie, & se préparoient à y faire de nouvelles conquêtes. Le zèle dont ils sembloient animés pour la ligue redoubloit à mesure qu'elle tomboit en décadence. La conversion du Roi n'avoit rien changé dans leur conduite, & il paroissoit que le succès de la négociation entamée pour conclure la réconciliation de ce Prince avec le Saint-Siège ne leur feroit point abandonner leurs desseins. Henri, souverainement irrité de leurs procédés, se livra avec d'autant plus de confiance à son ressentiment, que son autorité s'affermissoit de plus en plus, & qu'il devenoit chaque jour plus puissant. Il fit donc publier avec les formalités ordinaires sa déclaration de guerre contre l'Espagne (1) & répandre un manifeste sanglant contre cette Couronne, où il tâchoit d'inspirer à ses peuples la juste colère dont il

L. XVIII.

An. 1595

17 Janvier.

(1) Cette déclaration de guerre fût publiée le 17 Janvier. Le Roi y accusoit hautement le Roi d'Espagne d'avoir suborné un assassin pour attenter à sa vie.

La date de la prise d'Hui est le 31 Janvier.

étoit animé, & de les engager à en
L. XVIII. seconder les effets. L'Espagne y répon-
An. 1595 dit par un manifeste semblable qui parut en Flandre. Philippe s'efforçoit d'y justifier sa conduite par rapport aux affaires de France.

La guerre ayant été déclarée entre les deux Rois, leurs projets se concentrèrent aussitôt sur les frontières de leurs Etats respectifs. Peu auparavant, le Duc de Bouillon étoit entré par l'ordre de Henri dans le Luxembourg avec un gros corps de troupes, en même temps que les Provinces-unies y envoyoient un détachement considérable d'infanterie & de cavalerie. Bouillon, après s'être rendu maître de la Ferté & d'Yvoi, places les plus voisines des frontières de France, avoit pénétré plus avant dans cette Province, & la dévastoit par ses excursions. De leur côté, les troupes des Etats qui avoient envie de s'approcher des François & d'avoir une communication facile avec eux,
31 Janvier. s'emparèrent d'Hui. Cette ville, située sur la Meuse, a sur cette rivière un château qui la commande & un pont qui en assure le passage. Elle dépend de l'Etat de Liége. Jusqu'alors on avoit

respecté la neutralité de cet Evêché. L'Electeur de Cologne, Ernest de Bavière, qui en occupoit le siège, ayant été instruit de cette invasion, avoit fait demander sur le champ aux Etats la restitution de Hui. Ses sollicitations ayant été inutiles, il avoit eu recours au Roi d'Espagne. L'Archiduc, qui vivoit encore, avoit montré le plus grand empressement de faire tout ce qui seroit possible pour reprendre cette place, & après sa mort, le Comte de Fuentes avoit chargé de cette expédition le Seigneur de la Motte qu'il avoit dépêché avec un gros corps de troupes. Cet Officier qui fut renforcé par les troupes de l'Electeur, investit Hui à son arrivée, & sur le champ la fit battre en brêche: elle capitula peu de jours après. Le 13 Mars.
Château ne fut pas plus long-temps à 14 Mars.
se soumettre, & la Motte mit en sureté tout l'Etat de Liége.

La Motte ayant été rappellé à Bruxelles par le Comte de Fuentes, qui avoit dessein de l'employer ailleurs, Verdugo fut chargé de délivrer le Luxembourg de l'invasion des François, & de se remettre en possession des places que Bouillon avoit occupées. Il s'a-

L. XVIII. An. 1594

vança contre eux avec une armée assez considérable & les repoussa. Après leur avoir fait abandonner le plat pays, il les chassa de leurs conquêtes & du reste de la Province. Il y réussit avec d'autant plus de facilité, que les principales forces du Roi de France étoient employées dans la Bourgogne, que ce Prince vouloit enlever au Duc de Mayenne.. Ce fut le dernier exploit de Verdugo. Quoique le Connetable de Castille, Gouverneur de Milan, fût accouru d'Italie avec une armée nombreuse pour défendre la Bourgogne & la Franche-Comté, qui étoit également menacée par les armes du Roi, néanmoins le Comte de Fuentes se proposoit d'y envoyer un renfort & de charger Verdugo de le conduire; mais la mort de cet Officier le priva de cet honneur, & fit perdre à l'Espagne un des meilleurs & des plus braves Généraux qu'elle eût alors dans les Pays-Bas. Il y servoit Philippe depuis environ quarante ans. Il avoit passé par tous les grades, & n'avoit jamais cessé de s'y distinguer par sa prudence & son activité (2). Il avoit

(2) Quoique Verdugo eût essuyé beaucoup de revers pendant qu'il avoit com-

commandé long-temps les armées du Roi dans les Provinces d'au-delà du Rhin, avec une grande variété de succès, & il y resta jusqu'à ce que les expéditions auxquelles le Roi d'Espagne avoit employé ses troupes en France eussent réduit ses propres affaires en Flandre au dernier état de foiblesse & d'abattement. L. XVIII. An. 1595

Le Comte de Fuentes ne fut pas plutôt débarrassé de la diversion que les ennemis avoient tentée dans le pays de Liége & dans le Luxembourg, où il laissa le Colonel Mondragone avec des forces suffisantes pour garder ces Provinces, qu'il tourna ses vues sur la Picardie. Son dessein étoit de s'y porter en personne à la tête d'une

---

mandé en Frise, il s'y fit un grand nom, dit Grotius. Egalement brave & habile, il ne lui manqua pour obtenir des succès que des occasions & des troupes. A une probité exacte, à une éloquence militaire & naturelle il joignoit beaucoup de douceur & de modération. On estima d'autant plus ces vertus en lui, que ce n'étoient pas celles des Espagnols de ce siècle; & qu'élevé à de très grands honneurs, du dernier rang où il étoit né dans une famille pauvre mais honnête, il n'oublia jamais sa première fortune.

L. XVIII. An. 1595

armée puissante, & d'y faire quelques grandes conquêtes. Le Comte de Mansfeld, qui avoit commandé les armées en Flandre depuis la mort du Duc de Parme, venoit de passer en Allemagne pour se mettre à la tête des troupes de l'Empereur dans la guerre qu'il faisoit en Hongrie contre le Turc. L'Archiduc, près de mourir, lui avoit donné pour successeur Varambon, Gouverneur d'Artois. Varambon, ayant pénétré dans la Picardie, avoit désolé cette Province par ses courses, & s'y étoit emparé du château d'Ancre & de quelques autres endroits de très petite importance. Lorsqu'il fut rentré dans son Gouvernement, le Comte de Fuentes lui substitua le Seigneur de Rône dont on a déja fait connoître plusieurs fois la personne & les talents militaires. Il avoit été un des principaux chefs des troupes de la ligue en France, mais il venoit de se fixer au service d'Espagne, où on lui avoit donné la charge de Mestre-de-Camp-Général de l'armée avec de gros appointements. Le Commandement ayant passé dans ses mains, il avoit continué de faire des excursions dans la Picardie, & il

s'y étoit mis en possession de plusieurs petites places (3). L. XVIII.

Comme on étoit déja au printemps, le Comte de Fuentes, qui avoit fait de puissants préparatifs, ne différa plus l'exécution de ses desseins. Il desiroit sur-tout d'enlever Cambrai aux François, & de remettre cette ville sous la Puissance du Roi d'Espagne. Le Duc d'Alençon, qui s'en étoit emparé pendant les révolutions de la Flandre, An. 1595.

(3) Les Espagnols tentèrent au commencement du printemps de cette année de renouer une négociation avec les Provinces-Unies, & ils envoyèrent trois Ministres en Hollande, au nom des Etats-Généraux des Provinces qui leur obéissoient, pour l'entamer. Les Provinces-Unies refusèrent de s'y prêter, & continuèrent à prétexter la perfidie des Espagnols, qui n'avoient pas horreur de payer des scélérats pour assassiner leurs ennemis. Le premier des Députés Flamands protestant que les Espagnols n'avoient aucune part aux propositions de paix qu'ils venoient faire, Maurice le convainquit sur-le-champ du contraire, en exposant aux yeux de l'Assemblée un sauf-conduit du Comte de Fuentes, qu'il avoit apperçu dans le sein du Député, & qu'il eut la hardiesse d'en tirer. Quoique l'espérance d'un Traité se fût évanouie, Fuentes ne laissa pas d'en leurrer le peuple des Provinces obéissantes, & de répandre qu'il n'étoit que différé.

L. XVIII. An. 1595

avoit laissé en mourant ses droits sur cette place à la Reine sa mère, & Catherine de Medicis avoit confirmé dans le Gouvernement de cette ville, ainsi que dans celui de la citadelle, Balagni, que le Duc d'Alençon en avoit nommé Gouverneur. Ce Gentilhomme n'avoit rien négligé depuis pour s'assurer la souveraineté de cette ville & de son territoire. Profitant du temps où la France & la Flandre étoient occupées des troubles qui les déchiroient, il s'étoit assujetti ce petit Etat ; mais quoiqu'il eût gardé la neutralité, il n'en avoit pas moins montré en toute occasion son penchant pour la France, où son usurpation pouvoit exciter moins de jalousie & trouver plus de protection. Lorsque l'autorité du Roi avoit commencé à s'affermir dans ce Royaume, Balagni avoit reconnu sa souveraineté directe sur Cambrai & ses dépendances, & il ne s'étoit réservé que le domaine utile & le titre de Prince de cette ville.

Balagni en étant ainsi resté en possession, s'occupa de la fortifier & de la pourvoir d'armes & de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche. Il avoit prévu le furieux orage qui

alloit fondre sur lui. Les habitans de Cambrai, qui desiroient ardemment de voir rentrer cette ville sous la Puissance de Philippe, avoient fait offrir au Comte de Fuentes, afin de le déterminer à cette entreprise, de l'aider de tous les secours qui leur seroient possibles. Mais lorsque la proposition du siège de Cambrai fut agitée dans le le Conseil, le Gouverneur y trouva beaucoup d'opposition.

Le Seigneur de la Motte, Général de l'artillerie, Capitaine plein de valeur, & d'une expérience consommée, combattit vivement ce projet. L'armée du Roi n'étoit pas assez forte, disoit-il, pour faire un siège de cette conséquence. L'enceinte de Cambrai étoit très vaste, la place bien flanquée, entourée de toute part d'un bon fossé, & défendue par une citadelle redoutable qu'on avoit surement bien approvisionnée & mise en état de faire la plus longue & la plus vigoureuse résistance. Il observoit d'ailleurs que les troupes qu'on pourroit employer à cette entreprise ne feroient pas assez nombreuses pour investir la place & lui couper les secours. En supposant qu'elles pussent l'enfermer dans de

bonnes lignes de circonvallation, il
L. XVIII. ne croyoit pas qu'on fût en état de
An. 1595 les défendre contre les François. Il ne doutoit pas qu'ils ne fissent tous leurs efforts pour les forcer, & que le Roi n'abandonnât tout autre intérêt pour maintenir Cambrai sous son Empire. Il craignoit que ce ne fût même une raison pour hâter l'accommodement de ce Prince avec le Duc de Maienne. Enfin il représentoit que les Provinces-unies pourroient profiter de la circonstance où les principales forces du Roi d'Espagne seroient employées sur les frontières de France pour faire quelque siège important.

Le nouveau Mestre-de-Camp Rône pressoit au contraire le Comte de Fuentes de s'attacher à cette entreprise & montroit d'autant plus de zèle pour les intérêts du Roi d'Espagne, qu'on devoit moins en attendre d'un François. Il pensoit qu'on ne devoit pas hésiter un moment à entreprendre le siège de Cambrai, & qu'il y avoit lieu d'espérer de le terminer heureusement. Le Hainaut & l'Artois offroient, disoit-il, de puissants secours. Le Pays-Wallon ne manqueroit pas sans doute de faire les plus grands efforts en cette occa-

ſion. Ainſi les forces du Roi augmentées de celles de ces Provinces, ſeroient ſuffiſantes. D'ailleurs Balagni étoit odieux aux habitants de Cambrai, qui le regardoient comme un tyran, & on devoit s'attendre, qu'inquiété au-dedans par la crainte & les ſoupçons, il ſeroit moins en état de ſe bien défendre au-dehors. Rône convenoit que les François avoient le plus grand intérêt d'empêcher par toutes ſortes d'efforts que l'Eſpagne ne fît la conquête de Cambrai; mais il remarquoit que le Roi étoit occupé en Bourgogne, & trop engagé entre le Duc de Maienne & le Connetable de Caſtille, pour qu'il pût aiſément leur échapper, & que ce ſeroit une faute impardonnable au Duc de Maienne de quitter les armes, quand il pouvoit, en les gardant, ſe procurer les meilleures conditions; & qu'il n'étoit pas capable de cette imprudence. Il n'y avoit donc à redouter, ajouta-t-il, que les mouvements des Etats-Généraux; mais on pouvoit leur oppoſer une armée aſſez forte pour arrêter leurs progrès. Enfin il témoignoit la plus grande confiance ſur le ſuccès du ſiège, & faiſoit ſentir que le recou-

L. XVIII. An. 1595

vrement de Cambrai, ce boulevard formidable sur la frontière de France, dédommageroit l'Espagne des sommes immenses que lui avoient couté ses expéditions en France.

Fuentes, qui avoit naturellement le cœur élevé, & qui étoit avide de signaler son Gouvernement par quelque succès éclatant, embrassa l'avis de Rône. Il instruisit les Provinces d'Artois & du Hainaut de sa résolution, & les engagea vivement à y concourir. Tournai, Lille & le pays d'alentour ne refusèrent pas non plus de partager les frais de cette entreprise. L'Archevêque de Cambrai (4), qui en desiroit ardemment la réussite, & qui se flattoit qu'elle le remettroit en possession de la Seigneurie de la ville dont ses prédécesseurs avoient toujours joui sous la protection du Roi

(4) C'étoit Louis de Barlemont, fils du fameux Comte de Barlemont, dont il a été tant parlé au commencement de cette Histoire. C'étoit le seul des enfants de ce Seigneur qui n'eût pas pris le parti des armes. Trois de ses quatre frères étoient morts au service d'Espagne; savoir, l'aîné Gilles de Barlemont, Seigneur d'Hierges, tué au siège de Mastreicht en 1579; le troisième, Lancelot

d'Espagne, consentit également à y contribuer. L. XVIII. An. 1595

Pendant qu'on faisoit les préparatifs de ce siège important, le Comte de Fuentes résolut d'entrer en Picardie avec les troupes qu'il avoit déja rassemblées. Il partit de Bruxelles au commencement de Juin. Son premier projet à son arrivée sur la frontière fut d'attaquer le Catelet, place forte & si voisine de Cambrai, qu'elle en pouvoit beaucoup gêner le siège, si on ne l'enlevoit aux François. Il traitoit en même temps de l'acquisition de Ham, autre ville des environs très avantageusement située, que le Gouverneur promettoit de lui livrer. C'étoit le Seigneur de Gomeron, dont le frère appellé d'Orvilliers, commandoit dans le château qui joignoit la ville par un de ces flancs. La négociation que Fuentes

Comte de Megue mort des suites d'une maladie, contractée au siège de Philippeville en 1578; & Claude, Seigneur d'Hautepeine, tué au secours du fort d'Engelen, nommé depuis le fort de Crevecœur en 1587. Florent de Barlemont, Seigneur de Floion, le second d'entr'eux, succéda aux biens & aux titres de sa Maison. L'Archevêque mourut l'année suivante.

L. XVIII. An. 1595

avoit entamée avec les deux frères étoit assez avancée. Déja même Gomeron avoit reçu dans la ville de Ham plus de mille soldats de l'armée de Flandre, la plus grande partie Napolitains, le reste Espagnols & Vallons. D'Orvilliers n'étoit pas aussi décidé que son frère à cette trahison ; mais Gomeron s'étoit fait fort de l'y déterminer ; & pour prouver sa bonne foi, il s'étoit rendu à Bruxelles avec deux de ses frères plus jeunes que lui, & s'étoit remis entre les mains du Comte de Fuentes, qui lui avoit fait compter vingt mille écus, & lui avoit promis une plus grande récompense si la ville & le château de Ham tomboient au pouvoir du Roi d'Espagne(5). Fuentes espéroit terminer d'autant plus heureusement cette intrigue que Gomeron & d'Orvilliers avoient été partisans furieux de la ligue sur cette frontière.

---

(5) D'Orvilliers n'étoit que le beau-frère de Gomeron, qui avoit épousé sa sœur, Les circonstances de ce fait sont autrement racontées par de Thou. Gomeron s'étant imprudemment livré au Comte de Fuentes, avec ses deux frères, le Comte n'avoit plus voulu payer ce traître, dans l'espoir de forcer d'Orvilliers de lui remettre la citadelle

Les choses en étoient à ce point lorsque le Gouverneur des Pays-Bas commença le siège du Catelet. La France avoit fortifié cette ville dans le temps que l'Empereur Charles-Quint avoit fait construire la citadelle de Cambrai, afin d'opposer aux Espagnols une bonne forteresse sur cette frontière. L'enceinte du Catelet est quarrée & parfaitement semblable à celle de la Capelle, dont on a donné la description en racontant le siège de cette place. Chacun de ses angles est défendu par un grand bastion. Le fossé n'est rempli d'eau que dans une partie. Du reste, la ville étoit très bien munie & en état de faire une vigoureuse résistance. Fuentes, qui desiroit ardemment de faire cette conquête, avoit déja poussé très

L. XVIII.
An. 1595.

---

de Ham, sans qu'il en coutât rien à l'Espagne, en le menaçant de faire couper la tête à Gomeron & à ses deux frères s'il le refusoit. Il ne doutoit pas que la mère de Gomeron qui étoit restée dans la citadelle, effrayée du péril de ses fils, ne gagnât d'Orvilliers. Mais cet Officier au-lieu de se laisser séduire par une compassion coupable, prit le parti de se venger de la perfidie des Espagnols, en livrant la citadelle aux François, qui chassèrent ensuite les Espagnols de cette ville.

L. XVIII. An. 1595

loin ses tranchées quand il reçut la nouvelle, que loin qu'on eût remis le château de Ham aux troupes d'Espagne, le Maréchal de Bouillon, les Seigneurs de Sesseval & d'Humières, qui commandoient les troupes Françoises dans ce canton, y étoient entrés & se disposoient à chasser les Espagnols de la ville.

Quelques démarches équivoques de d'Orvilliers l'avoient déja rendu suspect au Gouverneur de Flandre; mais il n'en avoit pas moins cru que la garnison Espagnole qui occupoit la ville, suffiroit pour la contenir, & il comptoit qu'ayant en son pouvoir Gomeron & ses deux frères, d'Orvilliers n'oseroit rien entreprendre. Cecco de Sangro, Napolitain, & Olmedo, Espagnol, qui commandoient le détachement que Gomeron avoit fait entrer dans la ville de Ham, se hâtèrent d'avertir le Comte de Fuentes du péril qui les menaçoit aussitôt que d'Orvilliers eut introduit les François dans le château. Il ne differa pas, il suspendit le siège du Catelet, & après avoir laissé Augustin Mexia avec un corps de troupes pour empêcher qu'on ne fît entrer du secours dans la place, il marcha

marcha vers Ham. Mais les François sans perdre de temps avoient déja profité de leurs avantages. Ils n'étoient pas plutôt entrés dans le château, qu'ils avoient attaqué avec une impétuosité étonnante les Espagnols qui étoient dans la ville. Ceux-ci avoient soutenu avec vigueur la première attaque ; mais ils avoient été forcés dans une seconde attaque encore plus vive, de céder & d'évacuer la ville. On en avoit fait un grand carnage. Sangro, Olmedo & presque tous les Capitaines ne s'étoient sauvés qu'en se rendant prisonniers. Cette sanglante affaire n'avoit guère moins coûté aux François ; & d'Humières dont la valeur étoit très estimée, y fut tué.

L. XVIII.
An. 1595

Fuentes apprit ce malheur avant qu'il eût pu se rendre à Ham. Il retourna aussitôt au siège du Catelet, & le reprit avec plus d'ardeur qu'auparavant, pour réparer par ce succès l'échec que ses armes venoient d'essuyer. Ses travaux ayant été poussés vivement, il ne tarda pas à battre la place. Bientôt la brèche lui parut assez praticable pour ordonner l'assaut ; mais quel que fût le courage avec lequel les assiégeants y montèrent, la muraille

L. XVIII. An. 1595 n'étoit pas encore aſſez ruinée, & les aſſiégés ſe défendirent avec trop de bravoure pour que les Eſpagnols puſſent s'y établir. Le Seigneur de la Motte qui commandoit l'artillerie à ce ſiège, n'épargnoit rien pour hâter un nouvel aſſaut. Déja même les batteries tiroient avec fureur & faiſoient un grand ravage, quand un accident funeſte découragea les aſſiégés. Ils avoient depoſé, pour la facilité du ſervice, leur poudre auprès de la muraille qu'on foudroyoit. Le feu y prit, & elle fut preſque entiérement conſumée. Cette perte les contraignit néceſſairement de ralentir leur défenſe. Bientôt n'ayant aucune eſpérance d'être ſecourus, & craignant l'événement d'un ſecond aſſaut, ils capitulèrent à des conditions honorables. 25 Juin.

Le Comte de Fuentes laiſſa enſuite repoſer ſon armée pendant quelques jours. D'Orvilliers prit ce temps pour les leurrer de nouvelles eſpérances. La mère de Gomeron tremblant que Fuentes ne ſe vengeât ſur ſes fils du peu de réuſſite de ſa première tentative, ſe rendit auprès de lui, & lui donna des aſſurances ſi poſitives de la part de d'Orvilliers qu'il alloit remettre entre

ses mains le château de Ham (6), que Fuentes comptant sur ces promesses, s'approcha de la ville. Mais son attente fut encore trompée. Irrité de se voir joué par ces artifices, il fit couper la tête à Gomeron à la vue de son armée,

L. XVIII.
An. 1595

(6) D'Orvilliers ne trompa pas le Comte de Fuentes, si l'on en croit de Thou. Les prisonniers Espagnols que les François avoient faits, lorsqu'ils avoient repris la ville de Ham, & qui lui servoient de caution de la vie de Gomeron & de ses frères, s'étoient mis en liberté par la trahison de deux soldats de la garnison. Dans cette conjoncture la mère de Gomeron, qui craignoit que le Comte de Fuentes n'exécutât ses menaces, pressa d'Orvilliers de remplir les engagements de son fils, & de livrer la citadelle aux Espagnols. D'Orvilliers temporisoit afin de le sauver, & en même temps de ne pas trahir les François. La mère de Gomeron crut que l'arrivée du Comte de Fuentes pourroit enfin le déterminer, & engagea le Gouverneur des Pays-Bas à se présenter devant Ham avec son armée. Le Comte de Fuentes se hâta d'arriver, & continua ses menaces. D'Orvilliers ne sachant à quoi se résoudre, se retira à Roie, & laissa le commandement de sa place à Sesseval, qui fit tirer vivement sur le Comte de Fuentes. Ce fut alors que cet Espagnol indigné fit trancher la tête à Gomeron, qui reçut, dit de Thou, la digne récompense de sa perfidie, de son imprudence & de son avarice sordide.

L. XVIII. & conduire ses deux jeunes frères au château d'Anvers.

An. 1595 Le Gouverneur des Pays-Bas s'approcha ensuite de Cambrai dans le dessein d'en commencer le siège ; mais croyant que la conquête de Dourlens étoit aussi nécessaire pour le succès de son entreprise que celle du Catelet, il résolut de l'attaquer. Il s'empara en chemin, de Cleri & de Brai, qui ne firent presqu'aucune résistance, & il

13 Juillet. investit Dourlens vers le milieu du mois de Juillet. Cette place, qui est celle de toute la Picardie la plus proche des frontières des pays-Pas, n'est éloignée de Cambrai que d'une journée de chemin. Elle est entourée de bons remparts, de fossés profonds, & elle a un château très fort. Le Duc de Nevers qui avoit eu le Gouvernement de Champagne à la place du Duc de Guise, qui, dans son accommodement avec Henri, avoit reçu en échange celui de Provence, étoit chargé du commandement des troupes Françoises sur cette frontière. Ce Prince avoit soupçonné les vues du Comte de Fuentes sur Dourlens, & en avoit renforcé la garnison d'un corps d'infanterie & de cavalerie choisie. Le Comte de Saint-

Paul, qui avoit ſuccédé dans le Gouvernement de Picardie au Duc d'Anmale, qu'on avoit condamné à perdre la tête, après l'avoir déclaré rébelle, & qui avoit été exécuté en effigie, ſecondoit le Duc de Nevers de toutes ſes forces. Villars, Commandant en Normandie, que le Roi avoit confirmé dans la charge d'Amiral, en récompenſe de ce qu'il avoit embraſſé ſon parti & remis Rouen en ſon pouvoir, s'empreſſoit également de raſſembler des troupes pour empêcher Dourlens de tomber entre les mains du Roi d'Eſpagne. Outre les Gouverneurs de ces Provinces, le Maréchal de Bouillon & le Seigneur de Sèſſeval, qui étoient employés dans ce canton, s'étoient réunis au Duc de Nevers qui avoit le commandement général.

L. XVIII. An. 1595

Cependant Fuentes s'étoit campé autour de Dourlens. Il étoit encore incertain s'il attaqueroit d'abord la ville ou le château. Le Seigneur de la Motte s'étant avancé pour examiner, ſuivant le devoir de ſa charge, les endroits les plus propres à placer ſes batteries, reçut un coup de mouſquet dans l'oeil, & mourut ſur la pla-

L. XVIII. An. 1595

ce (7). Ce fut une grande perte, parce que la Flandre n'avoit point alors de Capitaine plus consommé dans l'art de la guerre, & plus estimé dans l'armée. L'attaque du château ayant enfin été résolue, on construisit aussitôt plusieurs redoutes en différents endroits pour assurer les quartiers des assiégeants contre les entreprises du dehors, & pour contenir les assiégés. On ne tarda pas ensuite à ouvrir la tranchée. Les Espagnols, les Francomtois & les Wallons y travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'ils débouchèrent bientôt dans le fossé. Hernand Teglio Portocarrero, Major d'un régiment Espagnol, qu'on avoit mis à leur tête,

(7) Valentin de Pardieu, Seigneur de la Motte, créé depuis peu Comte d'Eskelbeque, Gentilhomme François, étoit né dans le Beauvoisis. Son père, qui étoit très pauvre, étant passé au service de Charles-Quint, le fils s'y étoit attaché dès ses plus tendres années. On a vu dans le cours de cette Histoire tout ce qu'il a fait en faveur de l'Espagne, & les récompenses qu'il en a reçues. Il y a lieu de croire qu'il étoit de la Maison de Pardieu, très bonne & très connue dans le pays de Caux, qui subsiste dans la personne du Marquis d'Avrémesnil.

se signala beaucoup dans cette occasion. Pour assurer le logement du fossé, il falloit enlever un petit ravelin aux assiégés. On s'y porta avec fureur ; mais les François le défendirent avec tant d'intrépidité, qu'il fut douteux pendant plusieurs heures si les assaillants emporteroient cet ouvrage. Toutefois comme ils recevoient sans cesse de nouveaux secours, ils se rendirent maîtres du ravelin, & s'y logèrent.

Tel étoit l'état du siège de Dourlens quand Fuentes fut informé que les Généraux François étoient en marche pour venir au secours de cette ville. L'Amiral de Villars étoit venu joindre avec quatre cent chevaux le Comte de Saint-Paul, le Maréchal de Bouillon & Sesseval, qui avoient rassemblé de leur côté un gros corps de cavalerie. Les assiégés ne demandoient qu'un secours de huit cents ou de mille hommes d'infanterie au plus ; mais quoique le Duc de Nevers s'empressât de mettre au plutôt la place en sureté, il crut devoir attendre qu'il eût formé une armée plus puissante, parce qu'il avoit appris que Fuentes avoit été considérablement renforcé par la Province de Flandre & par les

Pays-Wallons. Ce n'étoit point le sentiment des autres chefs de l'armée de France. Ils avoient la plus grande confiance dans leur cavalerie qui étoit toute composée d'une noblesse brillante, & firent entendre à Nevers, qui étoit alors à Saint-Quentin, qu'il ne falloit pas différer davantage à secourir la place. Ils promirent de conduire le secours avec les seules forces qu'ils avoient réunies. En conséquence ils partirent d'Amiens, capitale de la Picardie, éloignée de Dourlens d'une petite journée, avec quinze cents chevaux & mille fantassins.

Ce corps de troupes étant arrivé à la vue du camp Espagnol, Fuentes & tous les chefs de son armée, crurent que c'étoit un détachement qui venoit les reconnoître. Mais voyant que les François prétendoient secourir Dourlens avec cette poignée de soldats, Fuentes monta à cheval, & résolut de marcher à eux, après avoir laissé seulement les troupes nécessaires pour garder la tranchée. Déja même il comptoit sur une victoire assurée, & laissoit éclater sa confiance. « C'est bien » là, dit-il, un de ces traits étonnants » de l'imprudente valeur des François?

» Croyent-ils nous trouver endormis
» dans nos quartiers, ou trop foibles
» pour soutenir l'attaque qu'ils se pro-
» posent de tenter, soit au-dedans,
» soit au-dehors de nos lignes ? L'évé-
» nement manifestera bientôt leur folle
» erreur & leur témérité ».

Fuentes donna donc les ordres nécessaires pour la garde des tranchées, & sur-tout pour contenir les sorties de la garnison. Ayant ensuite fait observer l'ordonnance & la marche de l'ennemi, il fut l'attendre en-dehors de ses retranchements. Celui-ci avoit partagé sa cavalerie en trois corps à-peu-près égaux. Villars conduisoit le premier; Sesseval le second; le troisième étoit aux ordres du Comte de Saint-Paul & du Maréchal de Bouillon. L'infanterie s'avançoit sur la droite, couverte par la cavalerie, & si bien rangée qu'elle pouvoit se détacher aisément & entrer dans la ville assiégée, quand la cavalerie lui en auroit ouvert le chemin. A cet ordre de bataille des François, le Général Espagnol opposa celui-ci. Il forma sa droite de la gendarmerie de Flandre, au nombre d'environ six cents hommes commandés par le Comte de Bossu. La gau-

L. XVIII. An. 1595

che fut formée de la cavalerie aux ordres d'Ambroise Landriano, qui en étoit Lieutenant-Général. Le Gouverneur se plaça au milieu de ces corps avec les gendarmes & les arquebusiers de sa garde, & un nombreux cortège de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans l'armée, tels que le Duc d'Aumale, le Mestre-de-Camp-Général Rône, les Princes de Chimai & d'Avellino, le Marquis de Varambon & divers autres de la première noblesse. L'infanterie fut avantageusement postée. Un petit bataillon de soldats Espagnols en état de se porter par-tout où le besoin l'exigeroit, fut mis en réserve.

25 Juillet. Villars s'avança le premier, & tomba avec une ardeur étonnante sur les escadrons les plus avancés de la cavalerie légère. Les Espagnols & les Italiens n'ayant pu soutenir le choc, plièrent, furent enfoncés & presque mis en fuite. Mais la seconde ligne formée d'Espagnols, conduits par Charles Coloma, s'étant portée en avant, & ayant pris les François en flanc avec le plus grand courage, il s'alluma un combat furieux. L'avant-garde Françoise ne fut pas plutôt engagée, que Sesseval arriva

avec le corps de bataille. Landriano vint à ſa rencontre avec le reſte de la cavalerie légère, & l'action devint encore plus ſanglante & plus terrible. Villars, Seſſeval & tous ceux qui étoient ſous leurs ordres, combattoient avec une valeur extrème, & la cavalerie légère des Eſpagnols fut une ſeconde fois miſe en déroute. Ce fut alors que Fuentes fit avancer les gendarmes, qui heurtèrent ſi fortement les ennemis, qu'ils les repouſſèrent. La cavalerie légère s'étant alors ralliée & réunie aux gendarmes, la cavalerie Françoiſe fut rompue & diſperſée. Les gens de pied Eſpagnols ne contribuèrent pas peu cependant à ce ſuccès. Les décharges furieuſes de mouſqueterie qu'ils firent de toutes parts ſur les François, jettèrent le plus grand déſordre parmi leurs eſcadrons, & ils en firent un maſſacre affreux. L'infanterie Françoiſe fut encore plus maltraitée. Abandonnée de la cavalerie qui avoit été miſe en fuite, elle fut preſque entiérement taillée en pièces. Les Eſpagnols ſe livrèrent au carnage avec d'autant plus d'acharnement, qu'ils vouloient vanger l'horrible boucherie que les François avoient faite de leurs ca-

L. XVIII. An. 1595

marades dans la ville de Ham. La cavalerie ne fut pas plus épargnée, & il n'y eut que l'arrière-garde qui pût se sauver presque sans perte. Le Comte de Saint-Paul & le Maréchal de Bouillon qui la commandoient, voyant la déroute de Villars & de Sesseval, ne crurent pas devoir s'opiniâtrer à combattre, & se retirèrent assez à temps pour qu'on ne pût les suivre (8).

Pendant le combat, les assiégés avoient fait une sortie, & attaqué les

(8) La puérile émulation de l'Amiral de Villars fut la cause de sa perte & du malheur des François dans ce combat, dont les circonstances ne sont pas exactement exposées par le Cardinal Bentivoglio. Le Maréchal de Bouillon qui commandoit l'avant-garde de l'armée Françoise, surpris de trouver les Espagnols rangés en bataille beaucoup plus près qu'il ne le croyoit, envoya dire à l'Amiral & au Comte de Saint-Paul qui le suivoient, de s'éloigner, pendant qu'il contiendroit l'ennemi, en chargeant ses escadrons avancés; & qu'il s'efforceroit de procurer aux François trop foibles pour le combattre, le temps de se mettre hors de danger. Le Comte de Saint-Paul qui étoit à la tête de l'arrière-garde, profita de l'avis. Mais Villars, jaloux de ce que Bouillon alloit acquérir de l'honneur, eut la fausse gloire de vouloir aussi attaquer, sans s'inquiéter des suites. L'audace

quartiers des assiégeants ; mais leurs efforts avoient été inutiles, & Fuentes fut victorieux des deux côtés. Il y eut très peu de morts parmi les Espagnols & presqu'aussi peu de blessés. L'ennemi perdit au contraire presque toute son infanterie, & sa cavalerie souffrit beaucoup. Les vainqueurs firent un grand nombre de prisonniers parmi lesquels se trouvèrent plusieurs personnes de marque. L'Amiral de Villars fut le plus considérable. Mais une dispute vive s'étant élevée entre ceux qui l'avoient pris, & auxquels il offroit une rançon assez forte pout satisfaire

L. XVIII. An. 1595.

de Bouillon réussit : il poussa la cavalerie qu'il avoit en tête, & fit retraite sur-le-champ. Villars au contraire s'étant abandonné à sa bouillante valeur, se laissa envelopper, & fut pris. L'infanterie qu'il avoit sous ses ordres se tetira trop tard ; & accablée par le nombre, elle fut entièrement détruite. Si le Maréchal de Bouillon eut tort dans cette occasion, ce fut de n'avoir pas attendu le Duc de Nevers qui venoit renforcer l'armée. On a accusé Bouillon d'avoir craint qu'on n'attribuât le succès de la levée du siège à Nevers, & d'avoir voulu le prévenir, dans la vaine confiance de chasser l'ennemi sans son secours. Les principaux Historiens François sont d'accord sur le récit de cet évènement.

leur avarice, Jean Contrera, Espagnol, Commissaire-Général de la cavalerie, qui survint, le fit cruellement massacrer. Cette action barbare excita l'indignation du Comte de Fuentes, & il en conçut le plus vif ressentiment contre l'Officier qui l'avoit ordonnée. Sesseval, Lieutenant-Général au Gouvernement de Picardie, Gentilhomme d'une maison illustre & d'un mérite distingué dans la profession des armes, qui commandoit le corps de bataille, fut tué dans l'action, ainsi que beaucoup d'autres gens de qualité. Soit ostentation de son triomphe, soit générosité, le Général Espagnol renvoya au Duc de Nevers le corps de l'Amiral de Villars & celui de Sesseval pour que leurs parents leur rendissent les derniers devoirs.

Fuentes retourna au siège aussitôt après sa victoire, & le pressa avec la plus grande vivacité. Mais les assiégés continuèrent à se défendre avec le même courage. C'étoit le Comte de Dinan qui commandoit dans la place. La garnison en étoit nombreuse, & composée en partie de gentilshommes, résolus à périr plutôt que de se rendre. On se disputoit alors

la possession du fossé, & quoique les Espagnols eussent emporté le petit ravelin qui le défendoit, les François se couvrant par des galeries & diverses sortes de remparts, formés suivant les circonstances, ne cédoient le terrein que pied-à-pied, & n'omettoient aucun effort pour s'y maintenir. Malgré leur résistance, Fuentes voulant absolument les forcer de se rendre au plutôt, fit établir une grande batterie qui touchoit presque à la contrescarpe. Il fit encore monter du canon sur la crête d'une éminence voisine qui dominoit la Ville, & d'où on tiroit sur les François comme au but. On continua ce feu terrible pendant plusieurs heures. Enfin le terre-plein du rempart & le mur qui le revêtissoit ayant été ruiné, & la brêche se touvant très praticable, les assiégeants montèrent à l'assaut.

Fuentes avoit partagé ses troupes en trois divisions, la première de six cents hommes de pied, la plus grande partie Espagnols, le reste Francomtois & Wallons, & les deux autres un peu plus nombreuses composées indistinctement d'Espagnols & des soldats des autres nations qui

L. XVIII.
An. 1595

servoient dans l'armée. Elles devoient se relever successivement. De son côté, la garnison avoit fait toutes les dispositions nécessaires pour bien recevoir les assaillants. Les Guerriers les plus intrépides & les plus distingués par leur noblesse s'étoient mis au premier rang, & ces braves gens bien serrés les uns contre les autres, & armés de pied en cap, vinrent offrir en quelque sorte à l'attaque des ennemis un mur de fer également épais & redoutable. La première division des assaillants fit des prodiges de valeur pour gagner le haut de la muraille & s'y établir ; mais les assiégés se défendent avec tant de fermeté, que les Espagnols sont contraints de plier. La seconde division accourt pour les soutenir. Le combat devient furieux. Les défenseurs de la brèche sont renforcés de leur côté, & font une résistance encore plus vive. On voit les deux partis dans la chaleur de l'action céder tour-à-tour à leurs efforts mutuels. On jette la pique pour mettre l'épée à la main & se battre de plus près. L'épée sert encore mal la fureur des combattants. On se saisit corps-à-corps. On s'attar-

L. XVIII. An. 1595.

que avec toutes les armes que peut fournir, non le courage qui défend sa vie, mais la rage qui veut l'arracher à l'ennemi. Le terrein est couvert de morts & de mourants. Ceux qui survivent, avides en quelque sorte de prodiguer leurs jours à leur exemple, ne s'occupent plus du soin de les conserver. Cependant le sang coule de toutes parts. La mort étend ses ravages, le combat continue, l'espérance & la crainte agitent tour-à-tour les combattants, la fortune partage également ses faveurs, & la victoire est incertaine. Fuentes emploie sa dernière ressource, & fait alors marcher la troisième division; mais les assiégés aussi promptement soutenus ne sont point effrayés de ce renfort. Ils défendent la brèche avec la même bravoure, & le carnage augmente sans que le succès se décide. Quels que fussent néanmoins les efforts des assiégés, les assiégeants prennent l'avantage à la faveur de l'artillerie, qu'ils avoient placée sur l'éminence qui dominoit la Ville, & d'où ils écrasoient de loin une partie des ennemis pendant qu'ils combattoient les autres de très près. D'ailleurs les bra-

L. XVIII. An. 1595

ves défenseurs de la place, qui étoient autant de héros, n'ayant pas la liberté de se développer & de manœuvrer à cause de la difficulté du terrein, furent contraints de céder; mais ce ne fut qu'en gens de cœur. Ils reculèrent, le visage tourné contre l'ennemi, & continuèrent à se défendre avec tant d'intrépidité, que la plupart, & la noblesse sur-tout, s'obstinèrent à s'enterrer sous les ruines de la place, plutôt que de l'abandonner. Enfin le château

31 Juillet.

ayant été forcé, la Ville tomba aisément au pouvoir du vainqueur. Toute l'armée y entra, la saccagea horriblement, & fit un massacre affreux des habitans, dont un assez grand nombre eut néanmoins le bonheur d'y échapper, & fut fait prisonnier. Le pillage ne répondit point à l'avidité du soldat, & l'on crut que le dépit qu'il avoit eu de voir ses espérances frustrées, l'avoit porté à mettre le feu à plusieurs maisons où la pauvreté n'offroit rien à son avarice. La flamme se communiqua à beaucoup d'autres, & la Ville entière auroit été consumée, si Fuentes ne fût accouru en personne, & n'eût fait remédier au désordre. Le Comte de Dinan,

Gouverneur du château, fut tué les armes à la main dans l'assaut, après avoir donné les preuves les plus éclatantes de valeur ; le Seigneur de Ronsoi, son frère, y fut si dangereusement blessé, qu'il mourut très peu de temps après. Tout le reste des gens de qualité qui s'étoient enfermés dans Dourlens pour le défendre, y périrent, ou furent faits prisonniers. L'armée Espagnole perdit plusieurs Capitaines, divers autres Officiers de moindre grade, ainsi qu'un grand nombre de soldats. Cet assaut fut très mémorable, & aucun de ceux, dont on a vu des exemples jusqu'à ce jour dans les guerres entre la France & la Flandre, n'avoit été si sanglant, si terrible, & si long-temps balancé.

L. XVIII.
An. 1595.

La prise du Catelet, celle de Dourlens, & la victoire qui avoit précédé la conquête de cette dernière Ville confirmèrent le Comte de Fuentes dans la résolution de faire le siège de Cambrai, & lui donnèrent les plus grandes espérances. Ayant laissé reposer son armée pendant quelques jours, il profita de ce loisir pour hâter les secours que lui préparoient le Hainaut, l'Artois, l'Archevêque de Cam-

L. XVIII. An. 1595

brai & tout le pays d'alentour (9); qui lui avoient promis de l'argent, des hommes, des vivres, des munitions, de l'artillerie & un grand nombre de pionniers pour faire les travaux du siège. Mais il n'attendit pas que ces secours fussent arrivés, pour s'approcher de Cambrai, & il vint investir cette place au milieu d'Août avec les troupes qui lui restoient, & qui ne montoient qu'à mille hommes d'infanterie & quinze cents chevaux. Le Duc de Nevers qui étoit à Peronne, voulant prévenir l'arrivée des renforts que Fuentes attendoit, tenta aussitôt de faire entrer du secours dans la Ville de Cambrai. Il y envoya le Duc de Rhetelois, son fils aîné, jeune homme, à peine âgé de quinze ans, à la tête de cinq cents chevaux. Nevers en confiant aux habitans de Cambrai un gage si précieux, prétendoit les assurer de son zèle, & les

13 Août.

(9) L'Artois donna cent mille florins; le Hainaut, le double; le Tournaisis, autant que le Hainaut; & l'Archevêque, quarante mille florins seulement. Ils renforcèrent tous ensemble l'armée du Comte de Fuentes de cinq mille hommes de pied.

convaincre qu'il alloit faire tous ses efforts pour les délivrer. Malgré la foiblesse de Fuentes, le jeune Duc trouva beaucoup de difficulté à se faire jour à travers de l'armée Espagnole. Charles Coloma se signala dans cette circonstance à la tête de la cavalerie ; mais il n'empêcha pas les François de passer, & ceux-ci qui ne perdirent que quelques hommes dans le combat, entrèrent enfin dans la Ville. L. XVIII. An. 1595. 15 Août.

Il ne falloit pas différer davantage, car l'armée du Comte de Fuentes se grossit en peu de jours, jusqu'au nombre de douze mille hommes d'infanterie & de trois mille de cavalerie. Elle eut bientôt une artillerie de plus de quatre-vingts pièces de canon, une grande abondance de vivres & de munitions de guerre, & quatre mille pionniers. Fuentes en arrivant devant Cambrai n'avoit guères formé que le plan de son attaque, & avoit plutôt marqué ses quartiers, qu'il ne s'y étoit établi ; mais lorsqu'il eut reçu tous les renforts qu'il attendoit, il ne perdit pas un instant à se bien retrancher, & à mettre ses lignes en bon état de défense.

L. XVIII. An. 1595.

On a déja dit que la Ville de Cambrai est bâtie sur les limites de la frontière des Pays-Bas, que forment les deux Provinces de Hainaut & d'Artois au long de la Picardie. C'est une Ville libre, soumise au gouvernement temporel & spirituel de son Archevêque, & qui jouit de grands privilèges. On y trouve beaucoup d'Eglises magnifiques, & en particulier une Cathédrale superbe. La Ville est d'ailleurs bien bâtie. Les édifices en sont également décorés & commodes. Mais le nombre de ses habitants ne répondant point à sa grandeur, & le Clergé y étant considérable, le commerce n'y est point florissant, & l'on y voit rarement aborder des négociants étrangers. L'Escaut qui la traverse, ne contribue point à sa richesse, parce qu'il ne prend sa source qu'un peu au dessus de la Ville, & qu'il commence à peine à porter bateau dans les environs. L'enceinte de Cambrai est d'un peu plus d'une lieue, & est fermée d'un vieux mur fortifié à l'antique, mais flanqué en plusieurs endroits de bastions construits à la moderne. Elle est entourée de tous côtés d'un fossé large & pro-

fond, où on a fait entrer l'Escaut qui en remplit la plus grande partie. Le reste est sec, mais très creux, à cause de la facilité qu'offroit la hauteur du terrein. On a bâti la citadelle à l'orient dans l'endroit de la Ville le plus élevé. Elle est composée de quatre bastions royaux, & couverte du côté de la campagne par une grande demi-lune, & par divers autres ouvrages qui défendent l'approche du fossé. Le terrein s'abaisse insensiblement en tournant au midi, & la pente devient de plus en plus considérable vers l'occident. En partant de la citadelle, & en suivant la pente, on rencontre d'abord la porte Neuve, ensuite celles du Saint Sepulcre & de Cantimpré; la porte de Selle regarde le nord, celle de Malle se trouve dans la partie haute auprès de la citadelle. La garnison de cette place étoit de six cents hommes de cavalerie, & de deux mille cinq cents hommes de pied, sans compter cinq cents autres qui s'étoient renfermés dans la citadelle. On comprenoit dans ce nombre quelques enseignes de Suisses & de Wallons à la solde de Balagni. Le reste étoit des François très aguerris. Enfin la Ville

L. XVIII. An. 1595.

& la citadelle étoient bien pourvues de vivres, de munitions de guerre & d'artillerie, & étoient en état de soutenir un long siège.

Toutes ces considérations n'avoient point arrêté le Comte de Fuentes, & il avoit pris ses quartiers vis-à-vis les portes principales, pour fermer les passages les plus fréquentés, & empêcher le secours. Il avoit en même temps fait élever au midi, du côté de la France, auprès du village de Nierny, un grand fort, dont il avoit confié le commandement au Prince de Chimai; un second au couchant qu'on appelloit le fort de Premy, du nom d'un village voisin, & que gardoit le Comte de Billi, Colonel d'un régiment Allemand, enfin un troisième vers le septentrion. Ce dernier étoit nommé le fort de saint Olaus, à cause d'une Eglise dédiée à ce Saint, dont il étoit proche, & où le Baron d'Aussi commandoit. Fuentes s'étoit lui-même établi à l'orient de la Ville, auprès du village d'Escandenneuvre, où il avoit fait construire un quatrième fort qui étoit le plus considérable. C'étoit dans cet endroit que le terrein étoit le plus élevé, le fossé

plus

plus sec ; il vouloit y ouvrir la tranchée, & placer ses batteries. Ses troupes campoient sous le canon de ces forts, qui communiquoient les uns aux autres par une chaîne de redoutes réunies ensemble par des bonnes lignes de circonvallation & de contrevallation. Chacun de ces ouvrages étoit suffisamment garni de troupes, & de tout ce qui étoit nécessaire à sa défense. La cavalerie battoit la campagne, & devoit principalement s'opposer au passage des secours.

Après ces sages précautions, Fuentes ouvrit la tranchée. Mais si le terrein étoit beaucoup plus favorable à cette opération dans le poste qu'il avoit choisi, le reste des travaux de l'attaque y étoit bien plus difficile. Il falloit emporter un demi-bastion garni d'un grand oreillon, détaché de la citadelle, & dont les défenses bien couvertes protégoient la courtine, qui se trouve entre cet ouvrage & la porte de Malle. Un grand ravelin, nommé le ravelin de la Noue, sailloit également en dehors de la courtine qui est entre cette dernière porte & la porte de Selle. Ce fossé, quoique sec dans cet endroit, y étoit très

L. XVIII. An. 1595

profond, & il étoit moins facile de le traverser, que s'il eût été plein d'eau. Mais le sol étoit par-tout ailleurs si humide & si fangeux, que la tranchée n'y eût pas été praticable. Fuentes, obligé d'attaquer Cambrai par la hauteur, tourna tous ses efforts de ce côté, & malgré la difficulté de remuer un terrein très rude & quelquefois très pierreux, les travaux avançoient rapidement, à l'aide du grand nombre de pionniers qu'il avoit dans son armée. On avoit fait deux tranchées, l'une en face de la muraille qui est entre le grand oreillon, appellé le bastion Robert, & la porte de Malle; la seconde vis-à-vis de cette porte que les assiégés avoient terrassée. Le Mestre-de-Camp Augustin Mexia étoit chargé du soin de conduire les travaux de ces deux tranchées. Il défendoit en personne avec un corps d'Espagnols, celle qui étoit dirigée vers le bastion Robert. Le Mestre-de-Camp La Barlotte gardoit sous ses ordres celle de la porte de Malle avec un corps de Wallons. Les travailleurs faisant des deux côtés la plus grande diligence, ils gagnèrent en peu de jours le bord du fossé.

L. XVIII.

An. 1595.

Ce n'eſt pas que les aſſiégés n'euſſent fait tous leurs efforts pour troubler les travaux des aſſiégeants, ſoit en faiſant pleuvoir ſur eux un feu terrible, ſoit en les harcelant par de fréquentes ſorties. Ils avoient ſouvent attaqué la garde des tranchées. Souvent même, il s'étoit engagé ſous les murs de la Ville, des actions aſſez vives entre des partis d'infanterie & de cavalerie détachés des deux côtés. La Maréchale de Balagny étoit enfermée dans Cambrai avec ſon mari, que le Roi avoit confirmé dans la dignité de Maréchal de France qu'il avoit reçue de la Ligue. Cette femme d'un courage héroïque, le ſecondoit avec zèle dans tout ce qui concernoit la défenſe de la place. Elle faiſoit les rondes en perſonne, viſitoit les ſentinelles, encourageoit les ſoldats, pourvoyoit à leurs beſoins, manœuvroit comme un guerrier, & montroit l'ame la plus ferme ſans aucune des foibleſſes de ſon ſexe. Ces deux époux s'efforçoient à l'envi de retarder par tous les moyens qui leur étoient poſſibles, les progrès des aſſiégeants; mais ceux-ci pouſſèrent chaque jour leurs travaux avec une ardeur nouvelle. Bien-

tôt ils commencèrent à déboucher dans le foſſé, & ils parvinrent à établir leurs batteries aux deux attaques. Mexia avoit une batterie de quatorze canons. La Barlotte en avoit une de dix-neuf autres pièces, qui devoient tirer ſéparément ſur le baſtion Robert, & on en avoit diſperſé plus de trente en différents endroits afin d'incommoder davantage les aſſiégés.

On combattoit alors pour s'aſſurer la poſſeſſion du foſſé. Balagny faiſoit les plus grands efforts pour empêcher les Eſpagnols de s'en rendre maîtres. Mais comme il ſe voyoit reſſerrer de plus en plus, il commençoit à craindre, & demandoit du ſecours. On ſouhaitoit beaucoup en France de lui en donner. Le Roi venoit de ſe réconcilier avec la Cour de Rome. Si Clément VIII avoit maintenu avec le plus grand zèle la pureté de la Foi Catholique dans ce Royaume, il avoit eu le bonheur d'amener cet important ouvrage à un heureux terme par une prudence inſigne, & Henri IV s'étoit empreſſé de donner au Pontife les preuves les plus fortes de ſon reſpect pour le Saint-Siège. Les démarches que ce Prince avoit

faites à ce ſujet, n'avoient pas peu contribué aux ſuccès de ſes deſſeins. La ligue s'étoit diſſipée, & il y avoit lieu de croire que l'accommodement déja entamé entre le Duc de Maienne & lui, ne tarderoit pas à ſe conclure. Henri au milieu de ces heureuſes circonſtances étoit pénétré de douleur de ſe voir menacé de perdre Cambrai faute d'un prompt ſecours. Il s'étoit d'abord propoſé de marcher lui-même vers cette place avec la plus puiſſante armée, afin d'en faire lever le ſiège; mais ne pouvant encore effectuer ſa réſolution, il ſe fit précéder en toute diligence par un des meilleurs Capitaines qu'il eût alors à ſon ſervice. Il attendoit de ſa valeur & de l'autorité qu'il avoit ſur les troupes, qu'il prolongeroit aſſez la défenſe de Cambrai pour lui donner le temps d'aller la délivrer entièrement.

L. XVIII.
An. 1595.

Le Seigneur de Vic, celui des Officiers François qui paſſoit généralement pour entendre le mieux la défenſe des places, fut choiſi par le Roi pour cette importante commiſſion. Il s'aboucha d'abord avec le Duc de Nevers à Saint-Quentin. Ayant

L. XVIII. An. 1595

pris ensuite avec lui cinq cents dragons tous gens d'élite, il se mit en marche au milieu de Septembre. Il partit au commencement de la nuit, s'approcha des retranchements ennemis, & tournant à gauche vers la porte de Cantimpré & la porte de Selle, il tâcha de pénétrer par l'une des deux dans la Ville. A son approche, les partis de l'armée Espagnole donnèrent l'alarme. Landriano accourut avec quelques compagnies de cavalerie & trois cents hommes de pied. Comme il ne savoit pas par quelle porte Vic vouloit entrer, il s'étoit posté à une distance égale des deux portes; mais Vic qui feignit de gagner la porte de Selle, ayant attiré Landriano de ce côté, se porta rapidement vers celle de Cantimpré. Il y fit mettre pied à terre à ses dragons, leur fit abandonner leurs chevaux afin d'amuser les soldats de Landriano qui chercheroient plutôt à s'en saisir, qu'à le poursuivre, & entra dans Cambrai sans avoir perdu un seul homme.

11 Sept.

Il y fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive, & il ne tarda pas à justifier les espérances

qu'on avoit conçues à son arrivée. Sur-le-champ ayant fait la visite des remparts, il n'eut rien de plus pressé que d'augmenter les fortifications sur lesquelles tomboit l'attaque des assiégeants. Comme la courtine qui séparoit le bastion Robert de la porte de Malle, n'étoit point assez bien flanquée, il fit construire une grande demi-lune pour la couvrir. On éleva encore par ses ordres une bonne plate-forme sur le terre-plein du rempart entre la porte de Malle & la porte de Selle, & on la garnit d'une artillerie nombreuse, afin d'incommoder les travailleurs de l'ennemi. Vic établit diverses batteries, pour répondre aux quatorze pièces de canon qui foudroyoient le mur entre le bastion Robert & la porte de Malle, & aux neuf autres qui tiroient sur le bastion même. Le fossé fut défendu par plusieurs ouvrages qui furent très avantageux aux assiégés. Enfin il releva tellement leur courage, que depuis le jour qu'il étoit entré dans la place, ils ne cessèrent pas de harceler les assiégeants par de vives sorties. On étoit deja sur la fin du mois de Septembre, & les batteries du

L. XVIII. An. 1595

Comte de Fuentes étoient prêtes à tirer, quand Vic prévint leur feu par celui de son artillerie, qui fit un fracas horrible. Il continua pendant un jour & demi avec un si heureux succès, qu'il démonta neuf des canons des Espagnols, & leur tua beaucoup de soldats & de canonniers. Vic profitant de la facilité du terrein, fit creuser une mine sous les neuf pièces de canon dirigées contre l'oreillon du bastion Robert, pour les faire sauter, & priver l'ennemi de cet avantage; mais quoique l'événement ne répondît pas à toute son attente, la mine eut néanmoins assez d'effet, pour enterrer quatre des canons qui composoient la batterie, & rendre les cinq autres inutiles pendant plusieurs jours.

Une résistance si vive, & une défense si bien entendue déconcertèrent les assiégeants. On proposa au Comte de Fuentes de changer l'attaque, & de la tourner contre la partie basse de la ville. Quelques autres plus effrayés des difficultés du siège d'une si grande place, lui conseillèrent de le convertir en blocus. Il leur sembloit presque impossible que le siège fut ter-

miné avant la saison des pluies, ou même avant l'hiver ; & comme ils ne doutoient point que le Roi de France n'arrivât bientôt avec une armée puissante, ils ne croyoient pas que Fuentes dût s'exposer à la honte d'être contraint de le lever. Quelque fortes que fussent les raisons par lesquelles on soutenoit ces différents avis, le Comte de Fuentes ne pouvoit d'abord se déterminer à changer l'attaque. C'eût été recommencer le siège, s'exposer à des difficultés, peut-être aussi redoutables, & perdre en un instant tout le fruit des travaux qu'on avoit déja poussés assez loin. Il étoit encore plus éloigné d'abandonner son entreprise. Cette démarche lui paroissoit humiliante. D'ailleurs, il ne goûtoit pas le projet de se contenter de bloquer la ville. Il se souvenoit que le Duc de Parme avoit autrefois bloqué Cambrai, & que cette ville avoit été délivrée facilement par le Duc d'Alençon. Il comprenoit que le Roi de France pourroit encore bien plus aisément dans l'occasion présente, forcer un blocus. Fuentes se roidissant donc contre les

L. XVIII.

An. 1595.

difficultés, résolut de suivre son entreprise.

L. XVIII.
An. 1595

Au reste, ce Général avoit des raisons particulières pour ne pas l'abandonner. Les intelligences qu'il avoit dans Cambrai par le moyen de l'Archevêque, l'avoient principalement déterminé à entreprendre le siège de cette ville. Elles ne cessoient de l'encourager à le continuer, & ce fut parce qu'il comptoit sur leurs manœuvres autant que sur les efforts de son armée, que rien ne put ébranler sa constance. L'espérance de récevoir des renforts considérables, la soutenoit encore. Il attendoit en particulier sept cents chevaux d'élite, que les mutins de Tillemont consentoient de lui envoyer avec certaines conditions néanmoins, dont ils étoient convenus pour la sûreté de leurs paiemens. Il se flattoit d'en tirer beaucoup de service. Il rétablit donc ses batteries avec toute la diligence possible. Il fit élever une sorte de grand cavalier de terre, pour mettre la batterie de Mexia à couvert du feu de la plate-forme que Vic avoit fait construire. S'étant saisi d'une éminence

qui commandoit la porte de Selle, il y fit monter quelques pièces de canon, qui non-seulement causoient beaucoup de dommage à cette porte; mais qui battoient en ruine la partie du mur qui la joint au ravelin de la Noue, & incommodoient même les maisons de la ville qui en étoient proches. On déboucha ensuite dans le fossé par une nouvelle tête de tranchée, vis-à-vis le bastion Robert. Le Comte de Fuentes ne négligeoit rien pour hâter l'assaut & terminer le siège. Il fit sur-tout renforcer les postes par où il étoit plus à craindre que les François ne voulussent introduire du secours dans la place.

L. XVIII.
An. 1595

On étoit déja au commencement d'Octobre, lorsque le Comte de Fuentes commença à faire usage de ses batteries. Elles tirèrent dès le matin toutes ensemble avec fureur, & elles furent si bien servies, qu'elles sembloient n'en former qu'une seule. Le feu des assiégés n'étoit pas moins vif. Le bruit de toute cette canonnade imitoit le tonnerre le plus affreux, & retentissoit au loin. La terre étoit agitée, la ville ébranlée, l'air obscurci des tourbillons d'une fumée épaisse;

L. XVIII. An. 1595

& ces effrayantes ténèbres augmentoient encore l'impression de cette violente tempête.

Le Comte de Fuentes comptoit beaucoup sur l'effet de ses batteries; mais en même-temps il ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit assurer ses succès. Pendant qu'il faisoit battre la ville avec la plus grande fureur, son armée étoit sous les armes, & veilloit avec l'attention la plus exacte sur tout le circuit de la circonvallation. Afin de n'avoir rien à craindre, il en avoit détaché différents corps, & leur avoit assigné divers postes dans les environs, sous les ordres du Duc d'Aumale, du Mestre-de-Camp Général Rone, du Prince d'Avellino, & de plusieurs autres Capitaines qui n'étoient pas employés au siège. Comme il comptoit livrer l'assaut aux deux attaques aussitôt que la brèche seroit praticable, il avoit donné à Mexia & à La Barlotte, les ordres nécessaires pour l'exécution. Il recommanda sur-tout à Mexia d'empêcher le pillage s'il emportoit la Place, & de préserver Cambrai à quelque prix que ce fut des désordres affreux auxquels est exposée une ville prise d'assaut.

Il y avoit déja plus de huit heures que le canon battoit la place en ruine. Déja la brèche offroit un accès facile à l'ardeur des assiégeants, quand on s'apperçut que les menées sourdes des partisans de l'Espagne, avoient plus gagné de Citoyens, que le feu des batteries n'en avoit intimidés. Les Ecclésiastiques sur-tout, attachés à l'Archevêque, avoient saisi l'occasion de remuer, & n'avoient rien épargné pour inspirer au peuple la haine de Balagni & des François. Dans ce temps même, Balagni & sa femme venoient de l'irriter, en répandant dans la ville de la monnoie de cuivre, à laquelle ils avoient attribué la valeur de l'argent. Quoiqu'ils eussent assuré ceux qu'ils avoient obligé de la recevoir, qu'ils la retireroient aussitôt que la ville seroit délivrée, personne ne se fioit à leurs paroles, & les effets du mécontentement général ne tardèrent pas d'éclater.

La canonnade des assiégeants faisant craindre qu'elle ne fut suivie d'un assaut furieux, Balagni avoit posté sur la grande place, un gros corps de bourgeois armés, afin d'accourir au

L. XVIII. An. 1595

secours de la brèche lorsqu'il en seroit temps. Les plus mécontents saisissent cette occasion. Ils se dispersent de tous côtés au milieu de ces Citoyens, & tâchent d'exciter leur ressentiment, & de les porter à la révolte. « Eh quoi, disoient-ils, en » élevant la voix avec chaleur, faut- » il que nous nous immolions pour » la défense d'un tyran qui nous op- » prime ? Balagni & son odieuse épouse, » non contents d'avoir épuisé nos » bourses par mille inventions que » l'avarice la plus sordide leur a sug- » gérées, prétendent donc encore » consommer notre ruine en nous » faisant prendre du cuivre pour » de l'argent ! Ne pouvons-nous » sauver nos fortunes de leur insa- » tiable avidité ? Où est l'ancienne » splendeur de Cambrai ? Qu'est de- » venue cette renommée éclatante, » si justement acquise par les traités » & les Ligues dont cette ville a été » si souvent le berceau ? Depuis que » nous avons reconnu l'autorité du » Duc d'Alençon, Cambrai est en » proie aux François. Nos maisons » sont le théâtre de leurs rapines &

» de leurs fureurs. Oſons ſecouer un » joug qui nous eſt ſi fatal. L'occaſion » eſt favorable. Pendant que les Fran- » çois ſont occupés à prévenir les » ſuites de l'aſſaut dont ils ſont mé- » nacés, ouvrons nos portes aux Eſ- » pagnols, rétabliſſons notre Arche- » vêque dans ſes droits, & rendons » au Monarque le plus puiſſant & le » plus inviolablement attaché à la » vraie Foi, les anciens avantages » dont il jouiſſoit ſur cette frontière. » Mais il faut ſe hâter. Un aſſaut » terrible menace notre ville. Inſ- » truits par l'exemple récent & fu- » neſte de Dourlens, craignons que » le fer & le feu ne portent la déſo- » lation au milieu de nous. N'atten- » dons pas qu'un vainqueur nous » ſubjugue par la force de ſes armes, » & qu'appuyé des droits de la guer- » re, il vienne abolir nos privilèges, » & nous ſoumettre à des loix arbi- » traires ».

Ces diſcours ſéditieux firent une vive impreſſion ſur les bourgeois. Le nombre des mécontents augmentoit à chaque inſtant, & bientôt il s'éleva un tumulte épouvantable. On réſolut de ſe ſoulever ouvertement, & de

L. XVIII. An. 1595

livrer la ville au Comte de Fuentes (10). Ils étoient plus de trois mille, auxquels se joignirent trois cents hommes de cavalerie Wallonne que Balagni entretenoit à son service, & deux cents Suisses que les séditieux gagnèrent, ou qui furent intimidés par leurs menaces. On ne différa plus alors. Les séditieux ayant choisi quelques-uns des plus qualifiés d'entr'eux, envoyèrent présenter au Comte de Fuentes les vœux de la ville, & le

(10) Les Bourgeois de Cambrai ne résolurent de livrer la ville aux assiégeants qu'après avoir perdu l'espoir que le Roi de France *les* délivreroit du joug de Balagni, qui leur étoit insupportable. Ils avoient député dès le commencement du siège vers ce Prince, pour le supplier de rendre à l'Archevêque la Seigneurie de leur ville, & de les prendre sous sa protection en établissant garnison dans la citadelle. Mais le Roi seduit par Gabrielle d'Estrées, aux enfants de laquelle Balagni offroit de faire hommage de sa souveraineté, & d'en assurer la succession éventuelle, se contenta de leur promettre de les secourir, & de faire en sorte qu'ils n'eussent plus qu'à se louer de de la domination de ce Seigneur. Les bourgeois de Cambrai, dit de Thou, instruits par les lettres de leurs agents du peu de succès de leur négociation, loin de se fier à ces promesses, prirent aussitôt le parti de traiter avec le Comte de Fuentes.

prier de faire cesser l'attaque. Cet événement imprévu, jetta dans le trouble le plus étrange, Balagni & sa femme. Vic & tous les Capitaines François qui combattoient pour la défense de Cambrai, en furent également déconcertés. Mais la révolte avoit fait de si grands progrès, qu'ils connurent bientôt que la force ne pourroit la réprimer, & qu'il ne falloit employer que les supplications. Balagni & Vic se rendirent sur la place, où ils tâchèrent de ramener les mutins par la douceur, & tentèrent tous les moyens qu'ils crurent les plus propres à les appaiser. La Maréchale de Balagni accourut elle-même, & fit apporter une grosse somme d'argent, dans l'espérance de les gagner à ce prix. Cette démarche imprudente qui donnoit lieu de croire que ce n'étoit pas le besoin, mais l'avarice qui avoit fait substituer une monnoie de cuivre à celle d'argent, ne servit qu'à aigrir les esprits. Toutes les propositions de Balagni & de sa femme, furent rejettées avec dédain, & la négociation entamée avec le Comte de Fuentes, fut conclue. Il fut alors convenu seulement, qu'on

L. XVIII.

An. 1593.

2 Octobre.

L. XVIII. An. 1595

remettroit la ville comme par le passé, sous les loix de l'Archevêque, & sous la protection du Roi d'Espagne; mais dans la suite, les considérations importantes qu'entraînèrent la nature du gouvernement de cette ville, & sa situation sur les frontières de France, engagèrent bientôt les Gouverneurs placés par la Cour de Madrid, à étendre leur autorité qui y devint presque aussi absolue dans ce qui concernoit l'ordre civil, que dans les affaires militaires (11).

L'accord ayant été terminé, le Comte de Fuentes fit aussitôt entrer dans la ville, le Mestre-de-Camp

(11) Ce fut dès les premiers jours de la reddition de Cambrai que les Espagnols en usurpèrent la souveraineté sur l'Archevêque. De Thou insinue, & Grotius assure formellement que le Prélat & les Habitants réclamèrent envain. Grotius ajoute que le Comte de Fuentes, ayant prétendu que l'Archevêque, content des droits de l'Episcopat, étoit convenu avant le siège de laisser le Roi d'Espagne exercer ceux de l'Empire, contraignit les bourgeois de prêter serment de fidélité à son maître. Il eut bientôt terminé cette discussion, dit le même Historien, par la crainte de ses armes. *Juris discrimen armatâ potestate rescidit.*

Mexia avec les troupes nécessaires, pour en former la garnison. Il s'y rendit lui-même, bien résolu de pousser vivement le siège de la citadelle; mais Balagni, Vic & les autres chefs qui ne crurent pas pouvoir y faire une longue défense, à cause de la foiblesse de ses fortifications du côté de la ville, la rendirent à des conditions honorables. Le Comte de Fuentes combla d'honneur le jeune Duc de Rhetelois, & tous les Officiers-Généraux François. La Maréchale de Balagni, se voyant ainsi déchue de sa principauté, en conçut un chagrin si vif, qu'elle en mourut le jour même. Ainsi finit fort heureusement pour le Comte de Fuentes, le siège de Cambrai. Les Provinces obéissantes en reçurent la nouvelle avec une joie inexprimable. Elle fut surtout agréable aux Provinces Wallonnes, qui avoient beaucoup contribué au succès de l'entreprise, & qui devoient en retirer les plus grands avantages.

L. XVIII. An. 1595

9 Octobr.

Pendant que les armes d'Espagne étoient occupées à faire cette conquête sur les frontières de France, les Provinces-unies n'avoient pas employé

L. XVIII. An. 1595

leurs armes avec moins d'utilité. Le Prince Maurice s'étoit mis en campagne avec une armée nombreuse, aussitôt après le départ du Comte de Fuentes, & il s'étoit porté sur Groll, ville du Comté de Zutphen, au commencement du mois de Juillet. Comme c'étoit la seule ville de quelque conséquence qui restât au Roi au-delà du Rhin, les Provinces-unies souhaitoient avec ardeur de la lui enlever, & de s'assurer tout ce canton. Groll est une petite ville bien fortifiée, dans une bonne position sur un passage important. Quoique Maurice n'eût sous ses ordres que huit mille hommes de pied & deux mille chevaux, il l'investit, & en pressa vivement le siège, dans l'espérance de la prendre avant l'arrivée de Mondragoné, qui depuis la mort de Verdugo, commandoit dans cette partie des Pays-Bas.

14 Juillet.

Mais les espérances de Maurice furent trompées. Mondragoné étoit trop vigilant, pour ne pas se hâter de secourir cette forteresse. Il joignit à son armée, tous les renforts qu'il put tirer des garnisons voisines, & se trouvant presque aussi fort que l'ennemi, il passa rapidement la Meuse & le Rhin

& marcha vers Groll, très déterminé à en faire lever le siège, ou à forcer Maurice de combattre. Ce fut dans cette occasion que Maurice, quoique dans le plus grand feu de la jeunesse, commença à développer ce caractère de sagesse qui l'a distingué dans le commandement des armées des Provinces-unies. Ami des conseils prudents, il les a toujours préférés aux résolutions hazardeuses. Soit penchant, soit desir de se conformer aux ordres précis des Etats-Généraux, il ne s'est jamais départi de la maxime circonspecte, de ne point abandonner le sort de leurs armes aux événements incertains des batailles. Maurice pour éviter le combat, leva le siège de Groll, & alla se camper sous les murs de Zutphen, pour y observer l'ennemi.

L. XVIII.

An. 1595

25 Juillet.

Ces deux Capitaines tendoient à-peu-près au même but. Mondragone se proposoit d'empêcher les conquêtes de Maurice, & ce Prince en inspirant au Général Espagnol une grande défiance de ses desseins, n'en avoit pas d'autre que de le retenir dans cette partie des Pays-Bas, afin qu'il ne pût pas renforcer le Comte de

L. XVIII. An. 1595

Fuentes. Cette conduite du Général Hollandois avoit été concertée entre les Etats-Généraux & le Roi de France, qui ne croyoit pas que le Comte de Fuentes fût assez fort pour prendre Cambrai. Maurice s'étant retiré de devant Groll, Mondragoné approvisionna abondamment cette place, & vint camper à quelque distance du Rhin vis-à-vis Rhinberg. Il vouloit assurer cette forteresse qui commandoit ce fleuve, & lui procuroit un passage avantageux pour les subsistances de son armée. Il y fut suivi par Maurice, qui ne le perdit pas de vue. L'un & l'autre étoient très déterminés à rompre leurs mesures mutuelles.

Leurs armées n'étoient séparées que par la Lippe, qui s'embouche dans le Rhin auprès de Vezel. Comme le besoin de fourrages forçoit souvent des partis détachés des deux côtés à passer cette rivière, ils se livroient de fréquentes escarmouches. Elles furent pendant long-temps de peu de conséquence ; mais ils se présenta au commencement de Septembre, une occasion d'engager une affaire sérieuse qui devint très sanglante. L'armée du Roi

2. Sept.

souffroit beaucoup plus de la disette de fourages, que l'armée Hollandoise; elle étoit obligée de les aller chercher très loin, & avec de grosses escortes. Il n'en fallut pas davantage, pour inspirer à Maurice le dessein de surprendre l'ennemi & d'en triompher. Ayant fait prendre au Comte Philippe de Nassau, Général de sa cavalerie, cinq cents chevaux, il lui donna ordre de se mettre en embuscade dans un bois, & prit d'ailleurs toutes les précautions nécessaires pour le succès de son projet. Le pays où l'on faisoit alors la guerre, est fort coupé & très couvert. Néanmoins la ruse de Maurice ne put échapper à la vigilance de Mondragoné, qui voulut la faire retomber sur lui. Il renforça l'escorte de ses fourrageurs, & plaça lui-même dans un autre bois plusieurs compagnies de cavalerie, auxquelles il prescrivit ce qu'elles devoient faire, & qui étoient commandées par Jean de Cordoue, Officier d'une valeur éprouvée, & le plus ancien des Capitaines qui servoient sous Mondragoné. Cordoue marcha en personne à cette petite expédition avec le Comte Henri de Bergh, Jerôme

L. XVIII. An. 1595

Caraffe, Marquis de Montenegro, & Paul Emile Martinenguo. La cavalerie qui étoit à leurs ordres, étoit un peu supérieure à celle du Comte Philippe de Nassau.

Cependant les fourrageurs qui s'étoient avancés jusqu'à l'embuscade où les ennemis les attendoient, furent attaqués de plusieurs côtés. Quoique leur escorte ordinaire eut été renforcée, ils furent aussitôt mis en fuite; plusieurs furent blessés, & quelques-uns même tués sur la place. Le Comte Henri de Bergh sortit alors du bois pour les défendre; mais un corps nombreux de cavalerie ennemie, caché dans un autre bois voisin, vint à sa rencontre. Le combat s'engagea sur-le-champ, & toutes les troupes qui étoient en embuscade, étant accourues de part & d'autre, il devint terrible & sanglant. Les Royalistes plièrent d'abord, & la compagnie du Comte de Bergh fut très maltraitée; mais ayant été promptement soutenu par les troupes dont il étoit suivi, il revint sur l'ennemi. Celui-ci ayant été aussi renforcé, l'affaire devint générale, & la victoire fut long-temps disputée. Le Comte Philippe de Nassau

se

se battoit avec une valeur prodigieuse, lorsqu'il fut renversé de cheval, blessé à mort. Cet accident funeste découragea les siens. Ils mollirent, furent enfoncés, mis en déroute, & entiérement défaits. Ce Seigneur fut fait prisonnier, & ne survécut que très peu à son malheur. Le Comte Ernest son frère, le Comte de Solms son cousin, qui portoit le même nom, & qui mourut aussi de ses blessures, plusieurs Capitaines & divers autres Officiers de distinction furent obligés de se rendre. Il y eut plus de trois cents hommes de tués, parmi lesquels un grand nombre furent noyés dans la Lippe. Les troupes du Roi en perdirent à peine soixante. Carafe Martinengue & Caraccioli furent dangereusement blessés.

L. XVIII. An. 1595.

Les exploits des deux armées se terminèrent à cette action, & elles restèrent dans leur camp jusqu'à la fin d'Octobre sans rien entreprendre. Maurice décampa le premier pour mettre ses troupes en quartier d'hiver. Mondragoné le suivit & se retira dans son Gouvernement du château d'Anvers. Il y mourut peu après son retour, âgé de quatre-vingt-douze ans, ayant

conservé assez de vigueur dans un âge
L. XVIII. aussi avancé pour remplir avec honneur les fonctions du Commandement.
An. 1595 Cet Officier qui servoit en Flandre depuis près de cinquante ans, avoit eu part à presque toutes les expéditions les plus importantes dont ces Provinces avoient été le théatre. Il s'étoit signalé par les exploits les plus éclatants. Rigide observateur de la discipline militaire, il n'en étoit pas moins aimé de toutes les nations qui composoient les armées d'Espagne, & il n'y en eut aucune qui ne desirât à l'envi de marcher sous ses drapeaux & ne le cherît comme son père (12).

Mondragoné & le Prince Maurice étoient encore en campagne, lorsque

(12) Cet intrépide guerrier, dit Grotius, qui savoit si bien gouverner le soldat & le faire obéir, est un des Capitaines subalternes qui s'est illustré par le plus d'exploits, & par les plus brillants. Quoiqu'il eût toujours bravé le péril avec une audace incroyable, il eut le bonheur rare d'avoir porté les armes jusqu'à l'âge de quatre-vingts-douze ans, sans avoir jamais été blessé. Cependant le Cardinal Bentivoglio assure qu'il l'avoit été à la défense de l'Isle de Tolen en 1573. Voyez ci-dessus, *Tom. I, pag.* 477.

ses Etats tentèrent la surprise d'une place importante du Brabant. Ils en avoient chargé Charles Harauguer, Gouverneur de Breda, le même qui s'étoit si heureusement emparé de cette ville par ce moyen, & qui depuis avoit eu la principale part à la surprise du château d'Hui dans le pays de Liége, que la Motte avoit ensuite recouvré. Harauguer voulut essayer de surprendre Lieres & joindre une conquête d'une si grande conséquence à celles de Breda & de Gertruidemberg. Lières est située à-peu-près à distance égale d'Anvers, de Malines & de Louvain. C'est une bonne place, dans une situation forte, & sa position au milieu de ces grandes villes la rendoit d'une extrême importance. Alphonse de Lune, Espagnol, y commandoit une garnison foible, composée d'un petit corps d'infanterie de sa nation. Harauguer voulant profiter de la circonstance y marcha. Il avoit ramassé environ mille fantassins & cent cavaliers, tirés de Breda & des places voisines. S'étant mis à la tête de cette troupe, il arriva dans le plus grand silence au milieu de la nuit sur le bord du fossé de Lieres.

L. XVIII.
An. 1595

14 Octob.

L. XVIII. An. 1595

La porte de Malines étoit défendue par un ravelin qu'on n'avoit pas achevé ; Harauguer, résolu d'attaquer cet ouvrage imparfait, étant aisément descendu dans le fossé qui étoit peu profond, escalada de même le ravelin & en chassa le peu de soldats qui le gardoient. De-là ayant forcé à la pointe du jour la porte voisine sans presque éprouver de résistance, il gagna la place où le Gouverneur tâcha de se défendre quelque temps ; mais cédant à la supériorité du nombre, il n'eut d'autre ressource que de se retirer à la porte d'Anvers où il se barricada.

Lune qui n'avoit pas perdu la tête au milieu de ce danger pressant, avoit envoyé à toute bride à Anvers & à Malines pour y exposer sa situation & demander du secours. Lières n'étant éloigné que de trois lieues de ces deux villes, il comptoit se maintenir assez long-temps dans le poste où il s'étoit enfermé pour donner le temps de le secourir. En effet, deux cents hommes d'infanterie Espagnole, conduits par Gaspard Mondragoné, qui commandoit dans la citadelle d'Anvers en l'absence du Gouverneur, & deux mille

bourgeois à qui les Magistrats de cette ville firent prendre les armes avec une promptitude extraordinaire, se mirent en marche pour délivrer Lières. Six cents habitans armés partirent aussi de Malines avec la même célérité. Cependant cette malheureuse place qu'on avoit surprise étoit en proie aux ravages de l'ennemi, qui s'abandonnant aux transports qu'inspire la victoire, la saccageoit & lui faisoit éprouver toutes les horreurs qui accompagnent le pillage. En vain Harauguer avoit voulu chasser le Gouverneur Espagnol de la porte qui lui servoit de retraite, il ne pût retenir assez de soldats sous ses drapeaux pour en venir à bout. La molesse de son attaque avoit un peu ranimé la résistance des assiégés, mais ils étoient sur le point de succomber lorsqu'ils reçurent avis de la marche des troupes qui venoient à leur secours. Ils redoublèrent d'efforts & tinrent assez pour attendre leur arrivée. Le combat changea de face aussitôt. Lune & Mondragone réunis, s'avancèrent à la tête de leurs troupes, & bientôt après ayant été joints par les bourgeois d'Anvers & de Malines, ils

L. XVIII. An. 1595

mirent les ennemis en fuite & en firent un massacre horrible. Aucun d'eux ne se sauva. Ceux que les Espagnols épargnèrent se rendirent prisonniers de guerre; quelques-uns qui vouloient s'échapper par le fossé s'y noyèrent (13). Ainsi fut perdue & recouvrée en peu d'heures cette ville importante. Fuentes avoit à peine été instruit qu'on l'avoit surprise, qu'il avoit dépêché le Prince d'Avellino avec quatre mille hommes de pied & cinq cents chevaux pour la secourir s'il en étoit temps, ou dans le cas qu'elle fût tombée au pouvoir des ennemis pour la bloquer en attendant qu'il vînt lui-même avec de plus grandes forces en faire le siège. Les mutins retirés à Tillemont, avoient fait partir dans le même dessein mille d'entr'eux qui marchoient en toute diligence; mais ces troupes apprirent en chemin qu'on avoit délivré Lières, & retournèrent sur leurs pas.

Le Comte de Fuentes, après avoir rétabli l'ordre dans Cambrai & avoir

(13) Harauguer se jetta dans le fossé & se sauva à la nage avec ceux de ses soldats qui savoient nager.

donné l'administration de cette ville une forme convenable, en nomma pour Gouverneur le Mestre-de-Camp Mexia, & revint ensuite à Bruxelles où il fut reçu avec les honneurs & la considération que lui avoient mérités les avantages signalés que les armes du Roi avoient remportés dans le peu de temps qu'il avoit tenu les rènes de l'Etat. Il alloit alors les remettre entre les mains de l'Archiduc Albert d'Autriche (14), Cardinal, que Philippe envoyoit en Flandre pour remplacer l'Archiduc Ernest son frère. Le nouveau Gouverneur avoit pris la route d'Italie, & étoit enfin arrivé à Namur, où il s'étoit arrêté pour donner le temps aux troupes qui le suivoient de le joindre & de l'accom-

L. XVIII.
An. 1595

(14) Albert étoit le plus jeune des frères alors vivants de l'Empereur Rodolphe. Il s'étoit distingué par sa sagesse & sa bonté dans la Vice-Royauté de Portugal, dont il dont il avoit été revêtu. On soupçonnoit dès-lors que le Roi d'Espagne se l'attacheroit par des liens encore plus étroits, en lui faisant épouser sa chère fille Isabelle-Claire Euganie, & on le jugeoit universellement digne de cette belle Alliance.

L. XVIII. An. 1595

pagner à Bruxelles. Elles consistoient en deux régiments Espagnols, commandés par les Mestres-de-Camp Emmanuel Vega & Jean Tesseda, un régiment Italien du Duc d'Urbin, aux ordres d'Alphonse d'Avalos, enfin quelques enseignes de gens de pied Napolitains, & quelques compagnies de cavalerie. Mais l'armée avoit tant souffert, & sur-tout de la rigueur de l'hiver le plus dur, qu'on fut obligé d'en faire une refonte générale à Namur. Ces troupes nouvellement arrivées ne servirent qu'à récruter les anciennes ; mais ce qui fut d'une très grande utilité, c'est que l'*Archiduc* avoit apporté avec lui quinze cents mille écus.

Ce Prince étoit encore dans le Luxembourg quand le Duc Ernest de Bavière, Electeur de Cologne & Evêque de Liége, vint l'y complimenter, & le suivit jusqu'à Bruxelles. Le Comte de Fuentes vint aussi au-devant de l'Archiduc jusqu'à Namur avec tout ce qu'il y avoit de noblesse plus qualifiée dans les Pays-Bas. Le Duc de Pastrane, qui, en qualité de Général de la cavalerie, en avoit conduit plusieurs com-

pagnies pour servir d'escorte au Cardinal, mourut presqu'aussitôt après son arrivée à Luxembourg. Le Roi ayant mis en liberté le Prince Philippe-Guillaume, fils aîné du fameux Prince d'Orange, ce Prince se trouva également à Namur dans cette circonstance. Il avoit obtenu la permission de revenir en Flandre. Il y étoit rentré en possession de ses biens, & il alloit reprendre à la Cour de l'Archiduc le rang qui étoit dû à sa naissance. Quoiqu'il eût été prisonnier pendant près de trente ans en Espagne, il y avoit été traité avec douceur & avec considération. Ce fut avec ce brillant cortège que l'Archiduc se rendit à Bruxelles au milieu du mois de Février de l'année 1596. Il y entra au milieu des acclamations d'un peuple innombrable. La ville s'empressa de lui faire la plus magnifique réception & lui prodigua les statues, les arcs de triomphe, & tout ce qui pouvoit donner plus d'éclat à son entrée.

L. XVIII. An. 1595

An. 1596

Le Comte de Fuentes ne resta auprès de ce Prince que le temps qu'il fallut pour lui donner les instructions nécessaires sur le Gouvernement de la Flan-

dre. Ayant ensuite pris congé d'Al-
L. XVIII. bert, il partit de Bruxelles & se ren-
An. 1596 dit promptement par l'Italie en Espagne, où le Roi le reçut de la manière la plus distinguée, & lui promit de l'employer à l'avenir dans les plus importantes affaires de sa Couronne.

FIN du troisième Volume.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce troisième Volume.

A

F

G

I

L

Fin de la Table du troisième Volume.

ERRATA.

pag. lign.

23, 15, vu d'un bon œil, *lisez* de bon œil.
104, 18, Duc de Treves, *lisez* Cleves.
160, 3, de la Note, après préparatifs *ajoutez* Alphonse.
181, *penult.* de la Note, 1633, *lisez* 1635, 9 Avril *lisez* 29.
226, 2 de la Note, rester, *substituez* s'avancer.
307, *penult.* de la Note, qu'il en auroit, *supprimez* en.
411, 21, ces retraites, *lisez* les.
460, 5, dix-neuf, *supprimez* dix.



